Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **468** sur **468**

Nombre de pages: **468**

Notice complète:

**Titre :** Études sur l'Allemagne au XIXe siècle, par M. Philarète Chasles,...

**Auteur :** Chasles, Philarète (1798-1873). Auteur du texte

**Éditeur :** Amyot (Paris)

**Date d'édition :** 1861

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-18, XV-428-XI p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 468

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9671519b](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9671519b)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, M-24833

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb302263561>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 18/04/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

MŒURS ET LITTÉRATURE DU XIX' SIÈCLE

r.It

ALLEMAGNE

il

ÉTUDES

SUR

LALLEMAGNE

AU XIX' SIÈCLE

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

Professeur au collége de France,

Conservateur à la bibliothèque Mazarine, etc.

liàl\*hU semaines aux bords de la Baltique.

— A.I. de Humboldt. —

-lâitrois mages du nord. — Henri Heine.

— Roméo et Juliette en sabots. —

Frédéric Schiller et la Souabe.—La littérature pastorale, rustique et populaire.

— Le fou de la révolution. — Pensées d'un somnambule sur le XIX\* siècle.

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

MDCCCLXI

« J'emportais avec moi, en 1857, beaucoup « de blessures de la vie intime, d'une guérison « difficile, qui faisaient sentir leur pré« leur profondeur par une cruelle souf« france. Je traversais une de ces crises doulou« reuses que les habiles ont soin de voiler à tous « les yeux, auxquelles nul d'entre eux n'échappe « et que des circonstances spéciales marquaient « pour moi d'une empreinte amère, terrible et « presque désespérée. L'abandon des miens, la « calomnie la plus abominable, le triomphe sans « pitié des intrigues et des rivaux, les ma« nœuvres de l'intérêt, les cruels raffinements de

« la haine littéraire me pressaient de toutes « parts ; ceux qui auraient dû me soutenir et « sauver mon honneur me délaissaient ou me « frappaient

« Pour mieux panser mes plaies saignantes, « celles que l'ingratitude ou l'envie m'avaient « infligées, voulant m'éloigner un peu de cette « patrie si troublée et si orageuse ; résolu à ne « pas céder en vaincu aux cabales ennemies qui « prétendaient me chasser de mon pays et de « mon foyer ; je me proposai à deux reprises « différentes de passer quelque temps dans V A l« lemagne du Nord et dans celle du centre, « patrie de Schiller. » ........

J'emprunte ces paroles à l'Étude sur Schiller, qui fait partie (1) du présent recueil. Voilà pourquoi un long délai de six années a séparé la publication du premier et celle du second volume de mes Études Allemandes (2) ; délai qui pourrait être imputé à négligence ou à oubli.

Je devais cette explication aux lecteurs bienveillants et aux auditeurs favorables (3) qui de-

fi) P. 228. Frédéric Schiller étudié dans sa patrie.

(2) Etudes sur l'Allemagne ancienne et moderne. T. 1, 1858. (Amyot.)

(3) Enseignement du collège de France, 1838 à 1865.. Chaire des

puis trente ans ont encouragé mes travaux, sanctionnés par des traductions en langues diverses (1). Je n' ai pas à la compléter ici.

Les âmes délicates comprendront l'ennui que de publiques révélations inspirent; et le bon goût me les défendrait, alors même que je ne respecterais pas comme je le fais la législation présente; nulle personnalité, nulle allusion à des vices, à des torts ou à des crimes contemporains, ne tomberont donc de ma / plume.

Cependant la souffrance et le désastre ont été graves pour moi.

Ma famille a été dispersée.

Les miens sont morts.

Plusieurs de mes amis se sont effrayés.

Le cours de ma vie a été interrompu ou brisé.

Pendant que les palais des rois s'effondraient sous l'orage, l'humble cabane que j'avais bâtie de mes mains sur le penchant de la colline pour abriter des études, qui devaient cependant inquiéter fort peu l'envie, était ébranlée dans ses

littératures Européennes comparées, créée par M. Villemain en 1837 ; — fondée sous ses auspices par M. Qui net et par moi.

(I) En Anglais, en Italien, en Espagnol, en Allemand, en Hollandais.

fondements et presque renversée. La calomnie soufflait furieuse.

Il s'était formé contre moi, à l'étranger, une trame considérable; épisode inoui de nos récentes mœurs. Je n'ai point négligé de le recueillir; et des mains fidèles le légueront à des temps plus éloignés. Si je disais toute la vérité j'aurais l'air, en dénonçant un complot contre moi, de subir et de vouloir faire subir au lecteur ces hallucinations d'un amour-propre qui grossit ses ennemis pour accroître son importance. Je serais ridicule; je ne veux pas l'être; et personne n'y croirait.

« On ne devine pas, (ainsi s'exprime le plus spirituel des écrivains russes) ce qui a pu animercontre « M. Philarète Chastes, une population « ou plutôt une meute si acharnée ; mais il est « certain qu'il est en butte aux plus indignes accusations!!» Ce journaliste napolitain m'appelait rustre, mal élevé, sauvage, avec des idées révolutionnaires; pour ce Génevois j'étais un plagiaire publiant sans cesse les pages d'autrui ; M. Annikoff m'accusait de servilité humble, — et M. de Humboldt de fanfaronnade bruyante. Celui-ci faisait de moi un Lovelace suranné ; cet autre un cuistre gonflé d'envie. Pour celui-ci je nageais dans un luxe insolent

que des gains prodigieux alimentaient; pour cet autre, j'étais le plus pauvre et le plus effréné des joueurs et des dissipateurs; sans foi, sans loi, oublieux de ma famille; traqué par les créanciers ameutés par mes folies. — « Il court sous main, dit un correspondant américain de Boston, un certain pamphlet inquarto jeté dans les cafés et les clubs, où sa vie privée est assaillie d'une manière oblique et indigne » — Quelles infamies, venant je ne sais d'où, n'ont pas été imprimées contre moi à l'étranger (1) ! Pendant ces six années d'épreuves j'ai été traité cemme un grand homme.

Tel marquis de contrebande me traînait sur sa claie germanique ; et telle baronne de louage me livrait aux bêtes dans les journaux anglais. Si l'on était tenté d'imaginer que j'exagère, qu'on cherche dans ce volume même le reflet du complot ; on le trouvera dans les lettres de Humboldt, qui m'appelait simplement ce misérable!—vrai gueux, dit-il (2) ; plagiaire, dit celui-là; ne faisant jamais, écrit un troisième, le cours pour

(i) Je répète que c'est à l'étranger que se sont brassées ces vilénies. Je ne veux pas qu'un seul contemporain français et vivant se croie désigné ou même sous-entendu.

(2) MM. A. de Humboldt, Polevoi, William Trencb, A. Vischer, etc., etc. ; le Cœln lahrbucher, etc., etc.

lequel on me paie (1) ; perdu de mœurs (2) s'écrie un quatrième; bouffon ridicule, dit un cinquième (3) ; mauvais père et mauvais frère, imprime un sixième (4). C'était là leur critique de mes livres et de mon professorat.

Devais-je répondre à ces Messieurs et leur montrer ma vie usée par le travail ; mes yeux, perdus par les veilles ; ma jeunesse et ma maturité absorbées par les soins de la famille, le sacrifice le plus complet, le plus absolu en faveur des miens ; — deux chaires, deux cours créés et desservis par moi sans relâche, et renouvelés chaque année, quant aux sujets ; — plus de deux mille leçons publiques préparées, puis improvisées devant quelques milliers d'auditeurs; — tous les jeunes talens aidés; — presque toutes les littératures explorées; — mon dévouement à mes amis ; une honorable constance de principes et d'idées; — la plupart de mes recherches fructifiant sur le sol d'autrui ; — de légèreté, de partialité, d'intrigue... pas une trace; — enfin l'horreur des rivalités, des vénalités, des haines littéraires?

Ce serait peine perdue. Ces menteurs sa-

(1, 2, 3, 4) MM. A. de Humboldt, PolevoI, William Trench, A. Vischer, etc., etc.; le Cœln lahrbucher, etc., etc.

vent tout cela comme moi-iïjême; et si l'un d'eux, voulait répliquer, il affirmerait queje suis l'auteur de pamphlets anonymes ; un biographe clandestin, un calomniateur caché. Dernière infamie à laquelle je ne puis rien opposer ; le mcntiris impudcntissime est la seule réponse possible, avec le silence et le dégoût.

Comment cela a-t-il pu se faire? Et comment un cri général de réprobation et d'indignation ne s'cst-il pas élevé contre une si lâche attaque, savamment combinée d'ailleurs quant au succès; bien qu'elle n'ait pas réussi? Comment surtout n'ont-ils pas été désarmés, ces ennemis — privés ou étrangers, — par le peu d'importance politique et de prétention personnelle de la victime qu'ils se proposaient d'achever?—Je dirai tout cela un jour; rien de plus instructif. Mais il n'est pas tems aujourd'hui. Le sens dujuste s'est oblitéré sous les révolutions accumulées et successives ; personne ne se croit plus tenu 4 venger, protéger ou sauvegarder les innocens ; et ce n'est pas le méchant ou le vénal — dans les pays lointains dont je parle; — c'est le pjujs modeste et le moins cuirassé d'envie, de vio10uce ou de fourberie que l'on se plaît à envelopper du réseau fatal. — Telle est, dans ces lointains pays, l'autorité usurpée par les basses

manœuvres et les viles intrigues, que cette chasse réjouit quelques âmes ; — les autres regardent et se taisent. Espiéglerie avouée et autorisée ; tendre son piége, faire réussir son mensonge, y attirer, puis y précipiter le malheureux, cela devient une tactique, un art, une science estimée.

J'ai tenté dans deux essais publiés récemment (1) de montrer où ces habiletés conduisent les nations. Même quand on est roi, il n'est pas facile de leur résister ; que devenir quand on n'est rien ? Le signal de la chasse une fois donné, la meute lancée par ces Machiavels subalternes, la trouée faite, chacun s'y précipite pour l'élargir. Avec quels aboiements et quelle joie la meute sollicite-t-elle la curée ! Avec quelle souveraine indifférence, tout occupé de ses intérêts du moment, — de chemins de fer aujourd'hui et d'actions, — ou (du temps de Galilée) de cantatrices, de cardinaux et d'indulgences, l'indolent public écoute-t-il ce vacarme passager qui gronde autour du proscrit ? C'est un des plus vilains spectacles que donne la nature humaine. Même les grands hommes n'ont pas toujours en de tels instants le don de patience et le

(1) V. Virginie dt Leyva et mon Histoire de Galilée.

sang-froid nécessaires. On a vu Galilée, génie de lumière, se courber en passant sous les fourches caudines de l'envie. S'il avait su braver l'intrigue et faire un voyage de quelques heures, Galilée aurait aisément déjoué ses rivanx.

Il faut aussi savoir attendre; laisser à la calomnie le temps d'essuyer sa bave; au mensonge, de se perdre en fumée. Dans notre Démocratie la légèreté des jugements et la tumultueuse rapidité avec laquelle les événements se précipitent ne permettent à personne de peser les réputations et les hommes; la rumeur va vite, mais elle se dissout d'elle-même; favorable d'abord à l'action de la calomnie, elle encourage l'oubli rapide qui bientôt rejette le mensonge et l'anéantit. Il suffit de quelques années pour réduire à rien les vapeurs et les fantômes que la haine avait évoquées, que l'ignorance béante avait contemplées, que la niaiserie avait promenées et la jalousie soutenues un moment.

Mais cet intervalle de silence et de souffrance est dur à supporter. Pendant que la cohorte est à l'œuvre, et que le pauvre élu est en butte aux histoires répandues et imprimées à l'étranger; colportées à Paris, semées dans les ministères, murmurées à l'oreille des académiciens, répétées dans les salons par des rivaux indignes et leurs

échos sans scrupule; il n'est pas étonnant que la douleur et la maladie, que le besoin de solitude et de voyages, de retraite et de méditation se fassent sentir,

C'est ce qui m'est arrivé pendant ces six on. nées d'épreuve; elles m'ont donné tems et matière de réfléchir, Quels dangers ne court pas en ce temps-ci l'homme qui ne veut ni s'entourer de satellites intéressés, ni capter les protecteurs en crédit, ni s'abriter derrière l'intrigue et la violence; qui ne prétend à rien; et qui, n'ayant d'ambition que la vérité, la science et l'étude, s'offre comme une proie aux renards et aux loups? que deviennent et les liens de famille et les nobles sacrifices? J'eus le temps de méditer sur tout cela; sur l'emploi fatal de ma jeunesse trop dévouée; sur la destruction de mes espérances et la dispersion de ma famille ; enfin sur le progrès de la démocratie et sur son éducation — qui reste à faire.

Je me demandai surtout comment je pourrais mettre à profit la persécution et la malice. Il me sembla que ces reproches même et ces accilsations avaient leur utilité, leur profit; et qu'il ne fallait pas laisser se perdre cette moisson de calomnie et de souffrance, dont le grain bien semé est précieux et productif.

Au lieu de monter sur la scène ainsi que l'on m'y conviait et d'amuser la galerie de mes bruyantes colères, qui justes ou non l'auraient fait rire, je gardai le silence.

On m'avait reproché de me contenter d'un style d'essais (hints) ; façon modeste, désintéressée, libérale; oublieuse de soi, utile à autrui; lueurs vives qui éclairent un sujet et le découvrent sans s'y arrêter. J'y renonçai. Je me concentrai pour fortifier mes études.

Je me mis à travailler davantage, à élaborer ma pensée, à chercher la forme la plus solide et la plus digne de résister.

On m'avait imputé à crime des études obstinées, multiples, étrangères, comparées, qu'on avait indignement travesties en plagiats.

Je résolus de les contrôler par de nouveaux voyages. Je voulus me rendre compte de cette Allemagne que je n'avais étudiée encore que dans ses livres; je la visitai au nord et au centre ; ne négligeant ni les classes inférieures ni les classes secondaires ; et ne dédaignant pas de m'arrêter dans les huttes des vieilles forêts.

Ainsi est né ce second volume sur l'Allemagne, conçu et médité en Allemagne même; fruit du voyage autant que de la lecture, de l'étude des hommes et des choses autant que de

l'étude des livres. Ce n'est point une réimpression. Quelques fragments avaient été disséminés dans divers journaux. J'ai tout refondu, récrit et recomposé avec ce soin prudent et définitif que nous conseillent non-seulement les ennemis qui nous surveillent, mais nos courtes journées et nos pâles soleils, quand vient l'automne de la vie.

Enfin, pendant le même espace de tems, j'ai mis en ordre, avec un soin égal, en m'astreignant à les récrire d'un bout à l'autre, deux volumes sur les écrivains et les artistes contemporains ; — volumes qui complèteront enfin cette collection de quinze volumes (1) ; longue encyclopédie, vrai tour du monde littéraire, qui a occupé ma vie.

La doctrine qui sert de lien à ces morceaux détachés, mais non isolés ; est de sympathie et

(t) 1" volume, l'Antiquité ;

2\* volume, Premiers temps du christianisme; 3- volume, l'Espagne ;

11. volume, l'Arétin et Skakspeàrc ;

5. volume, Le XVIe Siècle;

6\* volume, Cromwell;

7\* et 8\* volumes, l'Angleterre au XVIII. siècle ; 9e volume, Mœurs et hommes :

10e volume, Angleterre au XIXe siècle ; H. et 12' volume, l'Allemagne ;

i38 volume, l'Amérique ;

i&' et 15, volumes, les Ecrivains contemporains.

d'harmonie, non d'exclusion. Elle est de classement, non de désordre. Elle se rattache aux plus hautes et aux plus saines théories morales. Elle met à leur place et dans leur vraie lumière Eschyle et Shakespeare, Caldéron et Voltaire. Elle ne confond rien. Elle veut tout comprendre. Elle a pour objet et pour but l'harmonie des variétés dans les œuvres de l'esprit; le WeltLiteratur dont parlait Goethe; c'est-à-dire la conciliation des points de vue opposés que les nations diverses ont dû adopter; enfin leur rapport au centre commun de beauté suprême.

Cette doctrine ne fait qu'un avec la grande doctrine d'individualité légitime, conciliée avec la règle morale. A cette théorie se rattachent selon moi les plus nobles espérances des peuples modernes. Stuart Mills, Milnes, Brougham en Angleterre; Bunsen en Allemagne; en France, Edouard Laboulaye, Renan, etc. l'ont soutenue avec conviction et avec éclat. Depuis que j'ai quitté volontairement la terre étrangère pour mon pays, je n'ai cessé, — et l'un des premiers, si ce n'est le premier, — de professer ce dogme salutaire de l'originalité individuelle, réglée et soumise à la loi intérieure.

Peut-être cette profession de foi n'a-t-elle pas laissé que d'irriter ceux qui ne connaissent

qu'une sorte de liberté qui est la licence, ; qu'une sorte d'unité, qui est l'abjection ; je tiens tout au contraire pour certain, que la sphère littéraire comme la sphère politique et morale ne peuvent être renouvelées et sauvées que par l'éducation de la personne humaine, aggrandie, ennoblie et maîtresse d'elle-même.

Je devais protester hautement contre les attaques obscures et dangereuses dont j'ai été l'objet; et tout en expliquant la publication tardive de ce second volume, rejoindre les deux parties de cette collection interrompue ainsi que de ma vie que l'on a voulu briser. Aux années qui vont suivre, s'il m'en reste encore, je remets la tâche de relier en gerbe ma moisson dernière ; je voudrais pouvoir mettre en ordre mes longues études sur la renaissance sociale du tems de Charlemagne.

Grâce à Dieu j'ai gardé pour ennemis ceux qui m'honorent comme tels, et pour amis ceux dont le pays et l'Europe s'honorent le plus. — On n'a rien négligé pour me perdre. Mais la fraude, le mensonge et le mal ne sont pas aussi puissans qu'on le pense. Ils ne réussissent qu'en

raison de la faiblesse ou de la lâcheté; on les déjoue en leur opposant plus de résolution que de finesse et plus de caractère que d'esprit.

PHILARÈTE CHAS LES.

Institut, Octobre t 6GI.

NOTES ET SOUVENIRS

D'UB

VOYAGE A BERLIN

(DÉCEMBRE 4 855)

§ 1er.

Les approches. — La Baltique.

Plus on avance vers Berlin, plus le voisinage de la Baltique se fait sentir ; plus on reconnaît la vérité des paysages que Heine esquissa dans sa jeunesse. La transparence bleue du ciel, le scintillement des étoiles pâles, la blancheur mate des bouleaux, les petits sapins grêles qui se dressent « exsangues » dans les sables, comme une ranBée de petits philosophes hégéliens mis au régime et à la diète de la a subjectivité objective » et de la « parfaite identité du moi et du non-moi; » — tout cela n'est pas gai ; rien de plus tendrement, de plus doucement mélancolique.

L'automne finissait. L'hiver, semblable à ces braves vieilles gens qui s'effacent devant l'âge mûr et la jeunesse, avait bien voulu ae dérober et attendre. Novembre n'avait ni arrêté les cours d'eau, ni fait tomber les feuilles de la cime des arbres. L'atmosphère, sinon tiède, était du moins supportable, et les fenêtres du wagon restaient ouvertes la nuit, sans gêner personne. « Wagon de fumeurs; » car nos Allemands du nord, qui spécialisent tout, ont inventé

« le wagon-fumant, » distinct du wagon <■ non fumant » (nicht-rauch) , où ne doivent pas entrer les amateurs du meerschaum et du cigare (1). Cette défense est indiquée par un écriteau mobile, en carton. Malheureusement tout le monde fume en Allemagne, excepté les femmes qui, depuis Kriemhilt jusqu'à Lolotte, se sont résignées aux mœurs du sexe fort. On allume son cigare; la fumée monte; les femmes se taisent; on retourne l'écriteau ; personne ne se voit plus, et tout est dit.

Bien des écriteaux se retournent dans ce monde ; pour être écrites sur un carton, gravées dans une Charte, ou insérées par un notaire dans son contrat, que de choses passent pour accomplies, qui ne le seront jamais !

§ II.

Les fumeurs. — Le pointu et l'officier. — Discussion.

Cela me traversait l'esprit, au moment où un petit homme au nez pointu, assis dans un coin, et que je n'avais pas remarqué, fit en français l'observation que le froid commençait à le prendre. Il était neuf heures et demie du soir. Notre homme arborait deux ou trois cache-nez de couleurs étourdissantes, un bonnet de soie noir, des gants fourrés, des bottines fourrées et un énorme paletot. Un sous-officier prussien très-pâle, aux yeux bleus, enveloppé de sa capote grise, assis près d'une jeune femme vêtue d'un manteau blanc très-serré, se leva doucement, ferma la portière et tira dans le sens horizontal une petite plan-

(1) Je crois que sur le chemin de fer de l'Ouest quelque chose de semblable vient d'être organisé.

chette d'acajou parallèle à la vitre, qui découvrit une série de petites ouvertures oblongues pratiquées comme des créneaux et destinées à livrer passage soit à la fumée, soit à l'air supérieur corrompu par la respiration des voyageurs. (1 Voilà, me dis-je, une précaution qui me semble fort bien trouvée. Je commence à. croire que je ne suis pas un colis, un ballot, une chose,qui se jette et s'empile pour arriver à destination selon l'ordonnance, avec timbre, trois cachets, visa, enregistrement et le reste, mais bien un homme, un véritable homme, qui a des jambes, des poumons, une tête, un estomac ; susceptible de penser, de tousser, d'aimer, de s'enrhumer, de prendre froid et chaud, même de mourir dans l'occasion : toutes choses dont le système administratif des ballots s'inquiète peu. Que les écriteaux soient moins respectés, l'homme davantage, cela me convient fort. Il Cependant on arrêtait, et la voix des employés et des préposés se faisait entendre. Rii,hig! ruhiy ! disaient-ils, doucement! « Madame, ne descendez pas encore I » — « Prenez bien garde l » — « Attendez! Il y a là un trou. Le marche-pied est glissant. Donnez-moi votre petit enfant que je tiendrai. » — Ces mots étaient prononcés en allemand par de gros colosses en houppelandes et en bonnets fourrés qui ressemblaient à des saints Christophes septentrionanx. Ils nous donnaient les paquets. Ils nous aidaient à descendre. Ils ne s'impatientaient de rien ; je crois même, Dieu me pardonne ! qu'ils disaient au conducteur et au chef de gare qu'il fallait attendre, que tout le monde n'était pas monté, que quelques personnes achevaient leur II speisen » (repas), et qu'il était bon de les appeler. Ici le petit homme, qui n'était pas descendu de voiture, ne put y tenir; il dégagea violemment de ses trois enveloppes son nez qui devenait

plus pointu que précédemment, et d'une voix plus stridente, l'œil plus pétillant et plus vert qu'à l'ordinaire, il s'écria en tirant sa montre :

— Neuf heures quarante-trois minutes! Nous ne serons pas à Potsdam avant onze heures! oh ! les Allemands ! oh ! les Allemands ! »

Je le regardai avec cette gravité admirative que me causent toujours les spécimen génériques, ou, comme on dit dans le jargon de ce temps-ci, les TYPES caractérisés. Je vis que j'avais affaire à un représentant bien conservé d'une certine race et d'une certaine génération. Combien il est rare de ne pas être purement et simplement la chose et le produit net de son temps ! de ne pas se fondre, se mouler et se dessiner en relief dans le creux et le sillon tracés par les passions et les goûts passagers d'une époque ! La grande majorité de notre pauvre race ne se compose pas d'hommes, mais de moulages!... Trève à ce discours! Je ne suis pas Montaigne, que j'aime tant !

Voilà donc la conversation engagée ab irato par ce Monsieur, qui datait évidemment du Directoire et du premier Empire, dont il résumait l'impatience, la fébrile activité, l'amour du fait, le dédain pour toute chose étrangère aux bords de la Seine, la croyance absolue à l'algèbre et à la stratégie, l'invincible horreur de toute originalité, l'intplligence résolue, prompte et un peu courte, l'humeur taquine, et enfin — goût attesté par ce petit volume elzevier qui tomba de ses mains et que je lui rendis — le penchant décidé pour les saveurs égrillardes et faisandées de la poésie érotique, telle que le XVlUC siècle l'entendait.

Mon type m'apparaissait tout entier. Je le tenais. Il avait envie d'épancher sa bile ; et, les yeux fixés sur les miens, il continua :

- Quelles tortues que ces chemins de fer allemands ! Méthodiques comme des bourgmestres ! C'est bien la peine de s'appeler Eisenbahnen, « chemins de fer. » Qu'ils s'appellent s'ils veulent « chemin des écoliers » ou « chemin des vieilles poules ! » Ils ne sont certes pas le chemin le plus court. Des précautions interminables, Monsieur ! et insupportables ! Vous avez près de vous (c'est à moi qu'il s'adressait) une petite boîte de cuivre... là... sur l'appui de la fenêtre, à côté de votre épaule... Ouvrez ce bijou... ouvrez-le I Savez-vous à quoi cela peut servir ?

- Non t J'avais soulevé le couvercle de cette boîte très-exiguë, divisée eu deux compartiments et remplie de cendres blanches.

— A déposer les précieux débris de leurs bouts de cigares, Monsieur ! C'est à cela qu'ils s'ingénient! Ils feraient bien mieux de nous traîner un peu plus vite... Voyez ! ils s'arrêtent encore!... Ruhig 1 Ruhig !... Beaux promemeurs!... Parlez-moi des chemins de fer de l'Amérique du nord ! Comme ils vont ceux-là! comme ils vont!

— Et comme ils vous expédient ! (m'écriai-je provoqué par la véhémence de mon homme que j'avais classé, à part moi, dans la catégorie des pointus, mot que les Parisiens comprennent bien et qui caractérise cette sorte d'esprits « de femme de chambre, » courts, roides, aigus comme des épingles, sans modération et sans portée). Je ne .. L.-uve pas, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, qu'on puisse trop multiplier les précautions en fait de chemin de fer, et je regarde- ceux d'Allemagne, ceux du moins où nous sommes, comme excellents.

— Pourquoi ?

—-Parce qu'ils ne jouent pas avec la vie de l'homme et

diminuent les chances de danger ! Vous établissez entre les forces élémentaires une lutte redoutable ; de cette lutte vous tirez votre force ! vous osez cela ! Vous obligez une énorme marmite en ébullition à vous traîner, vous et les vôtres, elle qui devrait faire de la soupe ! Elle emporte souvent cinq cents, mille, deux mille personnes. Il y va de la vie pour elles; ou plutôt ce prodigieux tour de force a besoin d'être servi par une exactitude, une régularité, une patience sans égales ! Et vous estimez que l'on va lentement quand on fait six lieues à l'heure, même quand de Cologne à Berlin on arrive en une journée ! Ces soins attentifs, ces prévenances des employés, ces précautions minutieuses vous déplaisent. Quel amour de la rapidité ! et qu'est-ce que cela fait au bonheur de l'homme d'aller vite ?

— Ainsi vous supprimez les chemins de fer ?

— C'est la plus grande conquête des temps modernes, Monsieur! Faut-il en abuser? Supposez que nous fussions de plumes, et que notre espèce devînt volatile, comme l'imagina je ne sais quel poëte ancien ; l'homme-oiseau digérerait-il mieux ? vivrait-il une année de plus ? Je me figure le monde sillonné par des éclairs innombrables et ces éclairs portant des hommes armés d'ailes, courant à droite, filant à gauche, allant du Japon aux glaces polaires et du pôle antarctique à la Sibérie. Le beau résultat! Comme nos esprits, nos cœurs, nos santés, nos patries et nos familles s'en trouveraient bien !

— Monsieur est philosophe ?

— Philosophe ou non, je ne voudrais pas que l'industrie, qui est précieuse, fût frappée du même coup dont nous avons déjà frappé tant de bonnes et belles choses. N'est-ce pas en appelant Racine polisson que l'on a dégoûté les gens raisonnables même de l'originalité néces-

saire ? En faisant de Marat un dieu, on a rendu la liberté difficile. Maintenant vous désirez rendre les chemins de fer de plus en plus actifs et la vapeur plus violente, c'està-dire prêter à la foudre un plus foudroyant pouvoir ! Ces bons employés qui se donnent mille peines pour que nous ne voyagions pas en l'air comme des bombes , — ils vous choquent ; peu s'en faut que vous ne leur reprochiez leur politesse envers le public ! Ils portent des uniformes. Nous sommes administrés ; eux administrent : pourquoi sontils polis ? C'est à eux de nous parquer, encaquer, emballer, déballer, réemballer, trimballer, pousser, repousser, numéroter, empiler et mettre à l'ordre comme des moutons bélans. Cela serait plus régulier, cela ferait plus d'honneur aux administrations. Un peu d'insolence ne nuirait pas l

— Eh ! ils nous traitent comme des malades !

— Nous le sommes, Monsieur ! Dangereuse maladie I Être à deux pas de ce Pluton et de ses acolytes qui, si le pied leur manque, s'ils ne valent pas le plus admirable général d'armée, vous écraseront sur le mur de la gare, comme une poignée de pucerons abattus par le vent ! Vous voulez augmenter la puissance terrible qui vous emporte ! Réglez-la donc ! Nos chemins de fer en France sont trèsbeaux , très-rapides, très-élégans ; ce sont des wagons d'artistes, de gens du monde et de gens de goût. Rien de mieux ordonné que leur service, de plus prompt, de plus discipliné, de plus merveilleux. Peut-être leur demanderaisje, en général, un degré de plus de sûreté, de sécurité, de solidité. Je ne vois pas de mal à ce que l'employé qui vit du public attende un peu le public qui paie ; et j'ai plus de penchant pour l'homme vivant que pour la vapeur qui peut le tuer. L'année dernière, je me rappelle avoir trouvé sur une des routes du Midi — (ou du Nord, — je ne veux

pas de procès) — une pauvre Anglaise éplorée qui ne savait à quel saint se vouer, ayant été abandonnée comme Ariane par la vapeur qui ne pardonne pas en France. Voilà le malheur de l'enthousiasme et de l'engouement. Rien qu'il n'exagère et ne détruise. En Allemagne moins d'élégance ; plus de cordiale attention au bien-être du voyageur; on arrive moins vite, mais presque toujours vivant. Les sinistres (le mot est doux) sont plus rares que partout ailleurs; ils se réduisent en général à ces accidents qu'il est impossible d'éviter. Je vois cent petits détails, même ceux de la ventilation et de la « fumerie ; » ces filets suspendus pour nos paquets; ces crochets pour nos valises, qui attestent beaucoup de prévoyance à notre égard. Encore n'occupons-nous ici qu'un wagon de seconde classe. Ceux de première classe sont des salons où tous les genres de confort et de luxe sont réunis. Ces fenêtres joignent bien, ces fermetures sont hermétiques, et ces grosses houppelandes qui ouvrent la portière ne se croient pas obligées de la faire battre et retentir avec le bruit d'un coup de canon, au risque d'endommager la cheville ou de déchirer la robe du voyageur ou de la voyageuse. J'aime tout cela. Je crois très-facile d'en faire autant chez nous, c'est-à-dire de devenir aussi humains et bonnes gens que nous sommes in. génieux, pétulans et impératifs.

— Et la règle ? et l'ordre ?... cria du fond de ses cravates le petit homme mécontent.

— La première règle est de vivre et de laisser vivre.

— Vous avez peur pour votre peau, Monsieur, repritil en nouant sa dernière cravate ! Et il ajouta avec un incomparable mépris :

— C'est de la philosophie que tout ceja ! Moi, je n'aime que le Fait ! »

i IH.

Le Havel. — Région des fantômes.

Il n'y avait plus moyen de s'entendre. Pendant que le sous-officier prussien continuait dedonner des soins assidus à sa compagne (évidemment sa promise; on sait quel rôle jouent dans le Nord les fiançailles qui sont des mariages à l'épreuve), je m'endormis. La voix claire et aigrelette de mon antagoniste m'éveilla.

— C'est Berlin !... Enfin ! s'écria-t-iL

— Pardon, lui répondit en français assez pur, mais non sans accent, le jeune sons-officier; c'est Potsdam !

— Allons, patience 1

Une large nappe d'eau blanche brillait sous la lune comme un triangle d'argent : les teintes du paysage avaient acquis cette profondeur de transparence bleue, douce, nacrée, que le Midi ne connaît pas. Régions de la métaphysique et des songes, vous n'êtes pas éloignées ! Au delà de Berlin, Stettin; à. gauche, les Scandinaves; à droite, Kœnigsberg rêve et fume sur son promontoire et sous la bise.

— Qu'est-ce que cette eau, je vous prie ? demandai -je au sous-oficier ? est-ce la Sprée ?

— Non, c'est le Havel.

La surface argentée du Havel était polie comme une glaee, Il me sembla que de longues et blanches ombres y glissaient; Hegel, Fichte, Kant, enfants du même pays, suivis de leurs gnads spectres de philosophie ; après eux Hoffmann, l'auteur des contes, Tieck le rêveur, Werner le poëte, traînant leurs spectres de Poésie. Est-ce le hasard

qui a groupé vers ces rives froides, aux limites nord de l'Europe, loin des pampres rians dont le Rhin se couronne, ces noms et ces esprits analogues, auxquels il faut joindre Lessing, plus grand et plus pratique qu'eux tous ; le maître de l'esthétique moderne ; celui dont la phrase tranchante et brillante comme un glaive a remué le sol et creusé le sillon des idées modernes, le semeur infatigable qui a jeté la graine de toutes les théories dont nous vivons aujourd'hui, sur l'éducation des peuples, leur destinée et leur progrès ! Curieuse analogie de ces diverses intelligences! Famille d'esprits non identiques, mais qui se touchent ! Magiciens dont le coup d'œil, pénétrant les profondeurs, évoque dans le royaume des idées comme dans celui de la poésie et celui des faits une armée d'ombres inconnues ! Entre Gœthe, citoyen de Francfort, et Kant, le penseur de Kœnigsberg, il y a un abîme !

Nous avions traversé des plaines de sable entrecoupées de joncs et de marais stagnants ; rien de plus stérile et de plus rebelle à la culture que les environs de Berlin. Même politesse des gens de la douane, contre lesquels mon compagnon de route s'emportait, pour la raison excellente qu'ils ne savaient pas le français, et qui le subissaient avec patience.

Enfin voici la porte de Brandebourg couronnée de son quadrige ; en face de nous s'ouvre la quadruple allée des « Linden, » ou « sous les Tilleuls, » inondée des rayons blancs de la lune. Le premier sentiment qui me saisit en entrant à Berlin fut celui d'une grandeur pâle, silencieuse, dans l'attente, un peu déserte, d'une population rare et d'un immense espace.

§ IV.

L'espace. — La nature et les hommes. — Les tilleuls de Berlin.

L'espace ! utile chose pour un peuple et pour une ville. Oh ! les pauvres et tristes habitations que celles des vieilles races étouffées sous leurs frivoles produits, pressées et ensevelies sous leurs inutilités, et qui respirent à peine au milieu des magots dont elles encombrent leurs escaliers et leurs boudoirs! De l'espace et de l'air ! des arbres et des feuillages! un parc ou bien plutôt une forêt naturelle qui vient vous trouver aux portes de la ville, qui va même un peu plus loin, qui ne permet pas à la brique, à la pierre, au mortier, à tout ce qu'on appelle art, et qui n'est souvent que de la maçonnerie, de dévorer le terrain et d'enlever aux hommes la vue et la jouissance des choses naturelles! Voilà ce que je trouve à Berlin. La plupart des cités du Nord ont ce caractère. Je me sens le cœur serré en face des jardins de pierre, qu'on a si mal nommés la Belle Isle (Isola Bella), sur le lac Majeur. Escaliers de marbre, degrés resplendissants, soleil qui éblouit, statues innombrables, pauvres petits orangers aussi mal à leur aise dans leurs boîtes sculptées qu'une confidente dans une tragédie de Campistron !

Le lendemain matin, je descendis sur la promenade des Linden (unter den Linden), où tout ce qui est étranger, fashionable ou curieux se rencontre sans se coudoyer. Là sont les Galanterien et les Delicatessen-handlungen, c'est-à-dire les bijouteries « pour femmes » et les « délicatesses Il de gastronomie exotique : caviar russe, saucissons, langues fumées ; sans compter les libraires, les marchands de gravures, les cabinets de lecture où l'on dé.

jeune, et les « assaisonneurs » (Conditoren), que vous ne devez pas confondre avec nos pâtissiers, restaurateurs, confiseurs ou boulangers. C'est un des piliers les plus solides de la vie berlinoise que le (1 conditor; » et je reparlerai de ce personnage, homme public s'il en fut jamais, ministre universel des travaux et des plaisirs de la matinée, et sans lequel je ne sais trop comment fonctionnerait la machine sociale prussienne.

§ V.

Cuisine et confiserie. — Le Pointu me retrouve. — Le Pointu me reconnaît.

Montaigne dit qu'il aime à se conformer aux coutumes les plus étranges des gens avec lesquels il se trouve : bonne leçon que je me plais à suivre. Chez les mandarins je mangerais des mouches rôties au miel et des holothuries; dans certains replis de l'Allemagne je n'ai pas bronché devant les mariages culinaires dus à la fantaisie la plus violemment éclectique : raifort aux confitures et sucre à la moutarde; l'observateur qui sait vivre passe par toutes les épreuves et ne sourcille pas. Enfin j'étais entré dans la « confiserie » ou « assaisonnerie » de Fuchs, sous les Linden, » beau local enrichi de peintures « imitées de Pompeïa, » par M. le conseiller d'architecture Stiiler (dit l'affiche), et j'y avais savouré avec un étonnement respectueux certain gâteau recouvert d'une couche épaisse de graines de pavot blanc, une des fantaisies de la « conditorerie prussienne; » — lorsque de l'une des petites tables rondes semées autour de moi dans la salle et occupées par des lecteurs silencieux assis devant d'excellent chocolat

(nulle part on ne fait le chocolat comme à Berlin), partit le même filet aigre de voix despotique qui appartenait à l'homme du wagon.

Je reconnus a Le Pointu. » Il vint à moi, et, me saluant par mon nom :

— Comment cela va-t-il, M. Philarète Cliasles?

Cela ne m'étonna pas, mais me déplut fort.

En France tout nom a été calomnié, traîné sur la claie, vanté, bafoué, relevé, rejetté dans la boue, lavé, glorifié ; comme tout le monde a été en prison, ou sur la sellette, ou en procès, ou en caricature. Le mouvement violent de nos éléments sociaux, secoués, soulevés, fouettés, de l'écume à la lie, depuis cinquante années, non pas précisément dans l'intérêt de la moralité, a soumis les plus modestes à cette affreuse misère. Que n'a-t-on pas dit, répété, annoncé, déblatéré, imprimé sur mon compte ?

Je me résignai donc et je répondis :

— Je me porte fort bien... Vous me connaissez?

— Oh ! je ne vous avais pas reconnu dans le wagon ; il faisait nuit et vous portiez un manteau qui vous cachait. Mais maintenant je sais qui vous êtes ; un demi-homme du Nord, un étranger qui parle français ; celui dont madame de Girardin disait c'est le tiers d'un Allemand, le tiers d'un Anglais, le tiers d'un Méridional, et ces trois tiers se déguisent sous un Français !

— Elle a dit cela ?

— Oui ! Je ne m'étonne plus de vos sorties et de vos saillies en faveur de l'étranger ; de votre goût pour la lenteur en toutes choses, le Nord en général, le Teutonisme en particulier, la vapeur qui ne marche pas et les chemins de fer allemands. Je vous ai déjà entendu et même lu.

Vous avez écrit beaucoup pour la RevuQ JJuloz ! Et vous êtes brouillés?

— Vous savez cela !

— Vous êtes un humoriste. Vous venez préparer ici un voyage humoristique, n'est-ce pas?

J'ai ce mot humorisme en horreur; un de ces mots de jargon jetés dans la circulation par les malins pour servir les drôles et nuire aux honnêtes.

— Enfin vous êtes « humoriste ! »

— Eh ! non, Monsieur, lui dis-je s c'est vous qui me donnez de l'humeur ! Je n'ai aucun but, aucun plan et aucune mission, si ce n'est, puisque vous voulez que je vous le dise, de connaître l'Allemagne. Les livres n'apprennent rien de complet ; ils vieillissent bientôt, et l'Allemagne de madame de Staël me semble bien distancée ! C'est un pays ; étrange que cette Allemagne ! Pays neuf encore, atelier, | fournaise — un pays mobile, fluide, éminemment flottant et j complexe ou plutôt multiple ; — vingt peuples juxtaposés, I atomes qui ne se heurtent pas, qui ne fermentent pas, qui ; possèdent cependant la vie ; éléments hétérogènes et con1 tradictoires ; grand problème. Comme je parle, au Collége de France, devant une jeunesse que je désire instruire, des littératures septentrionales, je viens étudier ce que je veux enseigner ; et je choisis Berlin comme un foyer trèsintelligent et même aussi souverain que le permet l'état moral d'un pays qui ne veut pas de centres. Voilà l'énigme, Vous autres gens d'esprit (je m'efforçai de ne pas rire), vous cherchez toujours «la petite bête) ; et vous entendez malice à tout.

— Et que ne leur apprenez-vous, à vos jeunes gens, l'ancienne littérature allemande ?

— Sans doute, Monsieur ? les Homères de la Sprée au

temps de Lycurgue ! et les Sophocles du Danube sous Pisistrate ! Homme de trop d'esprit, sachez que le monde germanique où vous vous trouvez date du neuvième siècle tout au plus. Quant aux monuments littéraires, les langues du Nord teutonique, malgré leurs chefs-d'œuvre, ne sont pas classiques ; elles n'ont rien de fixé. Elles sont libres et en marche. Leur nature est de s'étendre, de se développer, de s'agrandir. Il faut donc pour savoir où elles en sont les étudier sans cesse, suivre leurs mouvements. Et c'est ce que je viens faire dans la patrie de Lessing, de Fichte et de Kant.

§ VI.

Les faits et les idées.

Le Pointu restait debout devant moi, et je repris mon journal paisiblement. Il essaya par tous les moyens de renouer la conversation que je ne cessais pas de briser, car rien ne me déplaît autant que les Pointus.

— Vous écrirez néanmoins votre voyage ? me dit-il.

— Peut-être.

— Nous donnerez-vous des faits ?

— Quels faits ?

— Enfin... ce que je nomme des faits Le nombre des ponts de Berlin.

— Il y en a quarante-deux.

— Le nombre d'àines ?

— Près de trois cent mille.

— La statistique des communions religieuses ?

— Il y en a vingt-six.

— Comme vous savez tout cela ! comme vous êtes pré-

paré ! s'écria mon homme ! Vous me confondez d'admiration ! Vous écrirez un très-beau voyage !

— Ces faits, repris-je, vous les trouverez tous dans le Conversations Lexicon, dans les Manuels et dans les Guides. Ouvrez ces livres; ils sont pleins de l'érudition que vous aimez. Pauvre érudition ! pauvre science !

— Le fait est le fait, reprit gravement et séchement mon homme.

— Oui, brutal et souple comme du cuir, comme ces gens qui semblent durs et qui tournent du côté qu'on veut.

Il fit la moue, fronça ses sourcils gris, cligna les yeux, se plongea dans les replis de sa cravate et fredonna un air du Caveau.

— Monsieur le professeur, reprit-il d'un grand air de triomphe, je vois que vous-nîême, vous n'apprendrez pas grand'chose ici et que vous aurez assez peu de chose à dire aux autres. Vous méprisez les faits ? Les faits ne vous intéressent pas !

— Il y a des faits et des questions qui m'intéressent fort, mon cher monsieur. Quelle place occupera l'Allema. gne, d'ici à vingt ans, dans le monde européen moderne ? Quel rang tiendra dans le monde allemand cette Prusse de Frédéric-leGrand, née d'hier, pour laquelle la nature n'a rien fait, qui a tout fait pour elle-même, dont la capitale est artificielle et dont l'effort énergique est soutenu par une vigoureuse discipline? Obtiendra t-e!!c V/tégémonie qui est son but et son désir ? Elle qui n'a ni frontières, ni limites, étendra-t elle ses domaines ou sera-t-elle forcée de les restreindre? Le Midi catholique dont les derniers actes ont fort mécontenté le Nord protestant, se détachera-t-il ? La situation atomistique de l'Allemagne cessera-t-elle ? Voilà des questions, Monsieur; voilà des faits. Je ne vous

promets pas de supputer le nombre des bornes qui mènent du Brandeburger- TllOr à la statue de Frédéric. Mais j'irai voir tout à l'heure M. Varnhagen Von Ense, le prosateur excellent, l'ingénieux philosophe, et M. de Humboldt, ce courtisan libéral et ce satirique si calin. Dans une époque où l'homme prête son intelligence aux éléments matériels, c'est l'homme qu'il faut observer, non la matière. Car c'est l'homme qui est vainqueur; la matière est vaincue l

-- Prrrr ! fit le Pointu. Toujours de la philosophie !

§ VIT.

[ Progrès de Berlin. — Son berceau dans la Sprée. — Poésie des nymphes et des villes.

La ville de Berlin, née dans un repli de la Sprée, a grandi et s'est développée du côté de l'ouest.

Elle avait le fleuve pour point de départ et allait du levant au couchant ; elle a continué sa marche clans la même direction, de l'est à l'ouest, comme toutes les villes, comme Rome, Londres et Paris.'

La civilisation s'assied d'abord et plante sa première tente au bord des fleuves et des rivières. Elle est matinale, elle a besoin du soleil levant, elle dit sa messe de l'aurore et chante ses premières chansons avec l'alouette. Les pirogues partent pour la pêche ; puis les bateaux ; enfin quand le fleuve est large, les grandes embarcations mettent à la voile. C'est toujours le fleuve , father Thames , Va t--r Rhein, le Tibre sacré, le Nil mystérieux, le Gange divin, qui groupe et concentre les premiers efforts de l'humanité.

Je ne m'étonne pas que le poëte Wordsworth ait construit pour une seule rivière toute une flottille de sonnets et que les plus lumineuses images d'Homère, les plus radieux de ses vers soient nés du sentiment de la mer immense ~(i:olv?oia&oto ~9aia®<rv)î) et des eaux murmurantes. Tous les vrais poëtes adorent les sources vives aux bords desquelles les muses et les grâces décentes viennent former leurs rondes de nuit. Là viennent aussi les promoteurs des civilisations naissantes amarrer leurs barques et suspendre leurs filets. Virgile, Milton, Le Tasse, notre la Fontaine, des talents français le mieux doué de poésie rêveuse, avaient le même sentiment, le même penchant. Le jeune Sheliey est mort pour avoir trop aimé l'Océan. Byron son ami, qui n'avait pas plus de génie ou plus de verve, mais plus d'art que lui, partageait cette passion.

C'est que les poëtes, les véritables s'entend, les têtes élues, marquées du sceau céleste de la philosophie et de l'idéal, sont d'admirables prophètes. Tout ce qui intéresse la civilisation les touche. Ce que l'expérience nous apprend plus tard est deviné par leur instinct. Ils sont savants, historiens, archéologues de naissance; ils comprennent mieux que personne le sens des réalités. On voudrait de nos jours assigner à la poésie une place isolée et la reléguer dans un nuage, comme une chimère; on imagine un certain positif, vulgaire, bas, grossier, indigne de l'homme. Mais il n'en va pas ainsi. Rien de plus poétique que la fondation, l'éclosicn et la marche ascendante d'une grande ville avec ses passions, ses luttes et ses industries. Rien de plus réel que ce miracle presque fabuleux du progrès humain qui de vingt chaumières bâties sur le sable fait Boston ; de trois huttes dans les lagunes, Venise ; de quelques abris de bateliers sauvages, Paris.

Dichtung und Wahrheit, — dit Gœthe, génie clairvoyant, (Héalité et Poésie), se touchent et se confondent. C'est l'horizon. C'est le ciel et la mer.

§ VIII,

Canalisation. — Le vieux Berlin. — Le vieux patois. — Les Gassen.

Berlin n'a pas eu de commencements plus splendides que Rome, Venise ou Paris. Je ne doute pas de ses destinées futures, qui déjà s'annoncent et même s'accomplissent.

I.a mère nourrice de Berlin, sa première institutrice, c'est la Sprée, rivière capricieuse comme la Seine, et qui forme, du sud-est au nord-ouest, entre Stralow et Chariottenbourg, en remontant vers la Baltique, un arc énorme, cambrure repliée et recourbée sur elle-même plusieurs fois, comme il arrive aux cours d'eau qui ne se précipitent pas sur des pentes rapides.

Le vieux Berlin est venu s'asseoir jadis dans un de ces coudes ; une canalisation savante, multipliant les points de communication, créant des îles factices et des digub», mettant à profit le niveau même et l'uniformité du terrain, tranchant partout le sol par des coupures et des intersections bien entendues, élevant une quarantaine de ponts dans un espace comparativement restreint, évoquant des forces et des moteurs dans une plaine où la nature n'avait jeté que des sables et de l'eau courante, a fait de Berlin à cet égard un d<£ sujets les plus dignes d'être étudiés de l'ingénieur professionnel.

L'historien de la civilisation et des races humaines s'y intéresse aussi.

L'observateur se rappelle la patience hollandaise et les digues deHaarlem, d'Amsterdam, d'Helvoelsluys ; les dessèchements opérés en Anglcterre,lc canal du duc de Bridgewater ; les travaux de même ordre exécutés aux États-Unis ; la nature attaquée, élaborée, vaincue par la sagacité infatigable de la race germanique et cet acharnement à la conquête, qui ne lâche jamais sa proie. C'est le même génie et le même résultat. Il faudrait un livre spécial pour la canalisation berlinoise; je ne sais s'il existe. Je n'ai point la prétention de traiter en homme du métier les matières que j'ignore ; je ne veux y loucher que dans leurs rapports avec ce que je connais et ce que j'étudie.

Le vieux Berlin, qui forme une île artificielle à peu près ovale, noyau solide de toute l'agrégation, possède encore des rues courbes et des voies étroites, bien moins nombreuses cependant que celles de la Cité de Londres et de notre ancienne Cité ; c'est là que se retrouvent les noms et les rues qui sentent l'antique : la rue aux Juifs, la rue de VEvêq-ue, la rue du Roi, la rue du Saint-Esprit ; le mouvement y est plus vif, la population plus pressée, l'aspect plus original et plus vulgaire. On peut encore y entendre, dans quelques Gassen ou ruelles peu fréquentées des gens comme il faut, le vieux patois qui disparaît rapidement. Ce dialecte de Berlin est détruit et effacé de jour en jour par l'admirable instruction primaire du pays ; important sujet qui constitue, si l'on me passe ce terme, une autre canalisation morale, portée fort loin aux États-Unis par exemple et dont les pays romains n'approchent pas.

Comme je sortais, escorté d'un jeune aerlinois savant et modeste, de la boutique d'un marchand de fourrures située dans une de ces Gassen, je heurtai sur mon passage un petit bonhomme de quelque dix ans, assez malpropre, et qui

ne me voyait pas, tout occupé qu'il était d'une querelle sérieuse avec un héros de son âge et de son état :

— Wartc man, olle fliege, lui criait-il, ik verde dir kriegen un dir zum Menschen machen (1) !

— Qu'est-ce que cela ? dis-je à mon savant.

— C'est le vieux patois de Berlin. a Attends, mon « vieux, je viens et je te mettrai à la raison ! »

— Quel patois !

— Ce gamin est de la dernière classe du peuple et habite sans doute les quartiers les plus humbles et les plus obscurs. Si vous le faisiez causer, vous auriez lieu d'étudier une langue à peu près morte, le jargon berlinois des anciens jours. Ce mauvais dialecte s'éteint; les lieux les plus infimes en gardent à peine quelques traces effacées. Le ich devient ik; und devient un; ohn se change en olle ; les labiales y sont multipliées comme dans les langues slaves. Les diphthongues germaniques aou, aï (an, ai) sont remplacées par des sons simples o et i. La voyelle longue %, qui s'écrit ie dans viel, devient brève. On prononce fil, globen, ouch, flisch, au lieu de glauben, viel, fleisch, auch, ce qui est horrible. Il semble que la largeur et la plénitude des sons germaniques et leur beauté mâle épouvantent ce dialecte servile. C'est surtout la gutturale G, si fréquente et si forte dans notre vocabulaire, qui a peine à s'acclimater dans les classes inférieures du pays. Au lieu de la prononcer franchement, elles la transforment, la mouillent et l'affaiblissent de la façon la plus singulière, lui donnant à la fin des mots le son du ch, au commencement ou au milieu celui d'un i très-mouillé. Essig, vinaigre, devient Essich,

(1) Warte nur, Älterehl"! Ich werde dich bekommen, und dich aushalten ?

et Morgen devient Morïen, Je vais faire approcher ce petit Berlinois. Un grosschen vous vaudra une leçon de cacographie ou cacologie, comme disent les maîtres. Petit ! veux-tu gagner un silbergros (1)?

— En Grosjen! répondit-il dans son patois. lal Il prononçait le j de grosjen comme ia dans mariage.

— Répète après moi : Ein gut Glass Grog...

— En .i'out ilass ïrok... répéta l'enfant dont la prononciation mouillée ne peut être reproduite par aucune orthographe, l'orthographe slave exceptée.

— Ist ein...

— Ist ne...

— Gute Gabe!...

— Ioute ïabe (2) !...

— Vous vous êtes aperçu que tous les g sont devenus des i ou des j imperceptibles. Il y a trente ans, sous-officiers, femmes de bouchers, de boulangers, de bourgeois, parlaient et prononçaient ce berlinois impur. Frédéric-IeGrand n'avait pas si grand tort de mépriser cette espèce de langue allemande. Tout a changé de face. La guerre contre les G ne se maintient que parmi les domestiques, les garçons de restaurant et d'hôtel garni et les manœuvres; le patois s'est évanoui. Tous nos artisans savent lire et écrire; tout le monde « se cultive 1) soi-même et travaille. Le travail, Monsieur, le travail !

(1) Gros d'argent, 42 c. et demi (Silber-Groschen).

(2) « Un bon verre de grog est une bonne chose. »

§ IX.

Le travail. — Morale des rois et dei peuples.

Mon interlocuteur avait raison. Le travail, le culte du labeur me font bien augurer de cette Allemagne du nord.

J'en demande humblement pardon aux économistes politiques; à Quesnay, Malthus, Adam Smith ; aux physiocrates et à leurs adversaires ; à ceux qui craignent que la terre ne suffise pas à l'homme (qui n'en a pas défriché la millième part); à ceux qui pensent que les institutions sont tout ; à ceux qui les méprisent comme si elles étaient impuissantes ; à tous les argumentateurs sur le capital et la propriété.

Je les prie d'excuser la simplicité de ce que je vais dire. Le vrai capital de l'homme, c'est le travail.

Le travail est chrétien.

Le travail est philosophe !

Plus un peuple honore le travail et déshonore le hasard, plus il est sûr de sa prospérité.

Voilà bien de la morale. Et à quoi bon? qui l'écoutera?

La morale aujourd'hui est exilée avec la poésie; on n'en \ veut plus. Parlez-moi, pour toute morale, de poulies et de pistons, de géants de fer et d'éléphants d'airain ; ils ont pris la belle place. Dieu veuille que le mécanisme même de ces moteurs matériels et la source des richesses qu'ils font naître ne soient pas compromis par l'exil de la poésie et la destruction de la morale ! Ce luxe, ce mécanisme, ces richesses, pour se conserver et s'accroitre, ont besoin, non d'ardeur à jouir et de mépris pour le labeur populaire.. mais de travail !

— Nos écoles populaires prussiennes (continua mon nouveau guide en longeant avec moi « Kœnig's Strasse » « la rue du Roi » qui traverse le vieux Berlin et le coupe en deux), sont quelque chose d'extraordinairement bienfaisant et que l'Europe connaît trop peu. Vous pouvez consulter à ce sujet un ouvrage publié par M. Eugène Rendu, lequel appartient, je pense, à votre Université. Vous feriez mieux encore de nous imiter. Ces écoles sont un legs du feu roi, homme silencieux, singulier, parlant bref, aimant le bien et le juste, l'honnête et le vrai, inexorable envers l'inhumanité, la cruauté, l'iniquité, la mauvaise foi, les pourchassant et les punissant. Il faut convenir que la Prusse a été heureuse en rois spirituels, intelligents, savants, amis des arts ; bons organisateurs, administrateurs zélés, possédant le sens politique.

§ x.

Frédéric-le-Grand.

— A propos, me dit mon guide, si vous écrivez votre voyage, que direz-vous de Frédérie- le- Grand? ?

— Ce que j'en pense.

Mon guide fit la grimace.

— J'ai vu ce matin sa statue par Rauch; elle est trèsélevée, assez pittoresque,.

— Voilà tout ce que vous en direz ?

— Non ! Il y a certes beaucoup à dire sur ce puissant esprit, si éminent par la faculté de se perfectionner, d'acquérir et de s'améliorer; don rare qui est le fond même de la civilisation.

— Se perfectionner ? S'améliorer ? Ne dites pas tout cela !

— Pourquoi ?

— Lai Berlinois vous détesteront. Ils vous ont fait un honnête accueil ; ne touchez pas à leur idole.

— Dirai-jaque tons les vers de Frédéric sont également bons!

— Oui, tous!

— Même ce distique adressé par Frédéric, à dix-huit ans, à madame de Wreecke :

Oui, madame, je suis au temps de puberté,

Et quand Je vous ai vue, j'ai été agité !

— Il faut, en revanche, vous souvenir que Frédéric, dans son âge mûr, adressait à Voltaire des vers de la plus harmonieuse facture, de la texture la plus spirituellement délicate, la plus française, presque dignes de cç roi de la poésie fugitive :

Adieu, beaux jours, plaisirs, folie.

Adieu, beaux vers, douce harmonie,

Immortelle cour d'Apollon !

— Je les connais, vous avez raison; ils sont charmants.

— Où diable avez-vous péché les autres ?

— Dans l'excellente et magnifique édition des œuvres du roi philosophe, publiée à Berlin par M. Pretiss, sous les ordres de Sa Majesté. La réponse de madame de Wreecke en vers aussi, n'est pas moins curieuse :

Voua obéir vaut mieux que sacrifice;

Et si ces lignes ici de tout art dépourvues Osent mettre à tes pieds de mes vœux les complices, C'est toute ma maison qui y a concouru.

— Taisez-vous sur ces misères. Les peuples et les femmes n aiment pas qu'on plaisante leurs faiblesses!

— Ainsi Frédéric est un dieu !

— C'est convenu.

§ XI.

Susceptibilités prussiennes.

— Mon cher, me dit mon guide, tous les peuples qui grandissent sont susceptibles. Ne dites pas à un Russe qu'il date de Pierre le-Grand; ; à un Américain des États-Unis que sa nation est jeune ; à un Prussien qu'il est en progrès !

— Voulez-vous que je leur dise qu'ils sont décrépits ?

— Cela vaudrait mieux.

— Bah !

— La prétention des jeunes est d'être vieux, celle des vieillards est d'être jeunes ?

— Je ne parlerai donc pas des progrès de la Prusse ?

— Non !

— Est-il rien de plus honorable et de plus glorieux que ce progrès ? rien de plus admirable ?

— Il faut ménager les susceptibilités nationales?

— Je n'apprécierais pas Frédéric à sa valeur, si je ne comparais les barbares hémistiches de sa jeunesse aux faciles et heureuses compositions de son âge mûr ? La Prusse barbare de Frédéric-Guillaume m'aide à mesurer les pas qu'elle a faits grâce à la sagacité profonde, à l'activité vigilante de son fils.

— Tout cela n'est pas bon à dire.

— Égorgez doue l'histoire J il n'y a plus de vérité, La

lumière ne doit tomber sur aucun point. Sachons obéir, plaire, séduire, capter ; et ne nous embarrassons pas du reste. Ne nous avisons jamais de dire que sous prétexte de religion, Louis XIV a eu tort de chasser les meilleurs fabricants et les meilleurs citoyens de son royaume, cela blesserait les véhémens catholiques. Ne pensons pas à insinuer que la fureur des protestants anglais a commis entre 1660 et 1700 de féroces abominations. Ne disons rien. Ce sera plus sûr.

— Il est vrai, reprit en souriant mon guide, que le silence ou la flatterie sont plus commodes.

§ XII.

Le tour de la ville, — Les portes de Berlin. — Le Thiergarteo. — Le faubourg du Couchant. — Pourquoi les villes marchent au couchant.

Nous avions fait le tour de la Cité par les rues de la Poste, de Stralow, de Frédéric et du Saint-Esprit, pour revenir au Long-Pont qui continue la rue du Roi et aboutit à la place du Palais.

Ici commence une seconde île, reliée à la première, et qui renferme le palais même, le Jardin de Plaisance (LubtGarten) et le Muséum. Nous avancions vers l'ouest, laissant derrière nous le vieux Berlin ; à l'est, le StralowerViertel; au nord-est, le Spandauer-Viertel, qui n'ont pas beaucoup gagné ; nous nous dirigions vers la civilisation élégante et nouvelle des dernières époques.

L'Arsenal, l'Opéra, l'Université, Académie des Sciences, la Bibliothèque forment un groupe de monuments, peu éloignés les uns des autres, qui annonce ce puissant mou-

veinent d'extension et d'expansion vers le couchant ; il se continue au sud-ouest et remonte vers le nord-ouest avec une régularité et une grandeur remarquables.

— C'est la belle ville, me dit mon guide, le point habité par la richesse, le luxe ou la prétention aristocratiques; c'est la ville de Frédéric (Friedrichstadt), coupée à extrémité supérieure du nord par les fameux Linden qui en font deux parts trcs-inégales, et terminée au midi par le grand canal de navigation qui de la porte de Stralow va rejoindre Charlottenbourg, forme la corde de l'arc tracé par le fleuve, et complète ce grand système de canalisation et de défense qui fait de Berlin une des capitales les plus savamment organisées de l'Europe et du monde.

« Sortons du côté de l'ouest; passons sous l'arc de triomphe nommé Brandeburger-Thor (que les gens du peuple prononcent à l'anglaise « Door »; nous entrerons dans le bois de Boulogne de Berlin, admirable parc, ou plutôt forêt épaisse et merveilleuse, le Thiergarten. "—Kous y entrâmes.

Quelle nature sévère et robuste !

Chenus, moussus, vigoureux ; beaux échantillons de la végétation du nord; serrés les uns contre les autres ; occupant un espace énorme, frayant passage à des allées bien pratiquées et bien entretenues, ces nobles arbres composent une grande cité, sœur de la cité de briques et de pierres ; allant jusqu'à elle et l'embrassant pour ainsi dire ; seconde ville riante et d'une magnificence incomparable.

Les gens de goût habitent les environs du Thiergarten. Ceux qui aiment le beau luxe et l'élégance naturelle, sont venus s'établir là, entre la forêt et le canal de jonction qui se replie pour aboutir à la Sprée. Se promener par un brillant soleil entre les splendides allées du Thiergarten, et

ces habitations à l'anglaise, modestes, ornées de leurs petits jardins, de leurs avant-cours, de leurs balcons chargés de fleurs, de leurs serres extérieures ; — maisons qui semblent bâties pour un roman de Dickens, — c'est chose délicieuse.

Là, dans ce Berlin du couchant, capitale forestière et occidentale extra-muros, demeurent quelques-uns des plus éclairés parmi les Berlinois ou les étrangers ; KémalEffendi, l'envoyé de la Porte auprès de la cour de Prusse, que l'étendue de ses connaissances et l'excellence de son ton feraient distinguer dans toutes les cours, y habite.

Toutes les villes marchent vers l'ouest ; c'est de ce côté qu'elles grandissent et s'étendent. Leur loi et leur nécessité est de se développer vers le couchant. A Paris, à l'extrémité des Champs-Elysées, on voit s'élever aujourd'hui les quartiers à la mode, l'avenue Châteaubriand, la cité Balzac. A Londres le West-End ne cesse pas de s'étendre et de pousser ses rameaux vers le même point, vers l'occident.

D'où vient cela ?

Je ne crois guère au hasard. Les sociétés à leur berceau ont besoin du soleil levant. Elle sont matinales, étant actives. Quand elles atteignent la jeunesse et la maturité, elles aiment le soir et se complaisent dans la nuit. Il leur faut alors des bals, des théâtres, des concerts, des réunions aux flambeaux. On se couche le matin ; on se lève au milieu du jour, on fait violence à la nature. On dîne à huit heures. On savoure les petits soupers. L'habitant d'une cité qui s'inaugure cherche les clartés de l'aurore ; celui d'une cité qui finit met à profit les derniers feux de l'astre qui s'éteint, et ne voulant rien perdre de la vie, prolonge dans la nuit même une vie artificielle.

§ XIII.

Le dîner. — Échelle des dîners.

— A quelle heure dîne-ton à Berlin ?

— A toutes les heures.

— Que dites-vous la ?

— Rien que la vérité. L'artisan mange à onze heures et soupe à six heures. Le petit boutiquier dîne à midi ; et par une échelle graduée vous vous élevez de une heure à deux, de deux à trois, de trois à quatre, enfin à cinq et cinq heures et demie, ce qui est la belle heure, l'heure des ministres. Dîner de bonne heure c'est afficher les mœurs patriarcales ; dîner tard c'est se conformer aux idées nouvelles, c'est se « moderniser J), comme dirait Mercier, votre néologue. Aussi quancl vous dînez en ville, n'êtes-vous jamais sûr d'arriver à temps; et ce que vous avez de mieux à faire c'est de vous informer d'avance. Je connais des familles riches et du grand monde qui dînent à une heure ; la plupart dînent à deux ; d'autres affectent les mœurs exotiques et sans occuper un rang élevé veulent que la table soit servie à cinq heures. Chacun d'ailleurs en fait à sa guise et choisit l'heure qu'il lui plaît. S'isoler et suivre la règle particulière est permis. L'Allemagne du nord aime la liberté.

§ XIV.

Le particularisme. — Vienne et Berlin. - Les statues.

— Ainsi, dis-je à mon ami, l'originalité ne vous blesse pas ?

— Pas le moins du monde. Chacun agit comme il lui plaît.

— C'est ce que vous nommez particularismus !

— Beau vocable qui n'est ni latin, ni grec, ni français, mais que vous comprenez, et que sa terminaison en us signale à vos respects. Il régit l'Allemagne entière. L'isolement est notre habitude et notre besoin. Ne croyez pas que les institutions politiques, le raisonnement, les idées religieuses entrent pour rien dans cette manière d'être assez peu sociable, et qui ne nous empêche pas d'être de bonnes gens, d'aimer nos familles, de soigner nos intérêts, de cultiver les ar ts et le plaisir. Il n'y a là rien d'artificiel ; c'est un instinct.

— Vous n'avez donc pas de centres!

— La centralisation s'opère d'un côté au nord, représentée par la Prusse et Berlin ; Vienne est le noyau d'une seconde centralisation du sud, laquelle avec moins de violence attractive, n'en est pas moins très-réelle. Ces deux pôles magnétiques qui remplissent de leur « dualité 9 l'argot politique de nos journaux allemands, auraient depuis longtemps absorbé l'une le nord, l'autre le midi germanique, si le génie même de nos populations n'y répugnait. La sympathie nationale ne les accompagne et ne les protège que sous condition que l'un tiendra l'autre en balance. On a peur qu'ils ne réussissent trop. Dès que la balance penche trop d'un côté, les cœurs et les esprits penchent de l'autre. Voilà l'Allemagne.

Nous étions arrivés en causant au pied de la belle statue du grand Frédéric par Rauch, statue de bronze élevée sur un piédestal et un soubassement d'une hauteur considérable, et qui termine d'une façon pittoresque la quadruple allée des Linden. Le temps était devenu froid. Le

givre suspendait aux tilleuls ses guirlandes, blanches comme des perles, et ses incrustations où les rayons du soleil étincelaient sans les dissoudre. L'hiver dans le nord est chose magnifique ! l'énergique fraîcheur de l'atmosphère double la vigueur du corps et penètre jusqu'à l'âme. On se retrempe dans ces éléments de force comme l'acier se trempe dans les eaux vives.

— La lutte c est la vie, dis-je à mon conducteur. Vous luttez ; vous vivez. Peut-être votre effort est-il excessif et même un peu artificiel. Je remarque à Berlin quelque chose de factice et de solennel qui me rappelle Versailles.

— Parlez bas !

— Vos grandes rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits. Tout est régulier chez vous, trop régulier.

— Vous ne pouvez disconvenir qu'un air de noblesse ne relève l'ensemble.

— Cela est vrai.

— Nous allons franchir le large pont de la Sprée, qui continue l'allée des tilleuls, et qui s'ouvre pour le passage des bateaux. Que dites-vous de cette avenue de statues blanches ou plutôt de groupes dûs aux élèves de Rauch ?

— L'aspect général est grandiose.

— A droite la bibliothèque, à gauche l'arsenal ; plus loin le palais du roi ; en face, sur la gauche le grand escalier du vieux Musée ; au fond, sur la droite, l'église catholique et son dôme.

— Je ne vois partout que statues , coupoles, dômes, colonnades ; le bronze, le marbre ; partout la volonté humaine bravant la stérilité du sol et la pauvreté du pays. Le Berlinois improvise, l'équerre à la main, sa cité mOllUmentale. Les sables et les marais habités jadis par les

Borusses à demi slaves doivent céder à cet effort puissant, acharné, glorieux.

— Berlin se compose de cinq petites villes ou bourgs, groupés en 1714 et reliés ensemble par une main royale. Si le passé nous fait défaut le présent nous honore. Que les gens de Vienne nous appellent des parvenus ; c est nous rendre hommage. Ici, point de vieilles cathédrales; ce quartier qui s'étend de la Sprée au Thiergarten 11 'a pas un siècle de date. La majesté sauvage de la nature, nue et âpre, y apparaît encore, représentée par ces beaux arbres de la promenade et du Thiergarten. Notre organisation militaire, si stricte et si puissante n'est qu'un moyen de civilisation centralisée. Ce jeune officier qui passe près de nous, ces solides cavaliers qui galopent sur les bascôtés, cette discipline militaire du pays sont les instruments effectifs de notre grandeur croissante, à laquelle concourt l'excellente administration prussienne, et qui ne laisse pas que d'inquiéter nos voisins.

§ XV.

Le Viennois.

Le lendemain je rencontrai sous les Linden un vrai Viennois, un bon et sincère habitant de la métropole du sud.

— Que pensez-vous de Berlin , me demanda-t-il ? cette ville de sable et de sentinelles, comment la supportezvous ?

Et il accompagna ces paroles d'un geste de mépris... — Vous êtes injuste, lui dis-je ?

— Assurément ! demandez-vous aux hommes d'être

justes ? Pour moi, j'abhorre cette ville esthétique, ennuyeuse, immorale et tartuffe.

J'éclatai de rire.

— Les Berlinois de leur côté prétendent que Vienne est une ville idiote, sans caractère et sans poésie. Vous vous trompez de part et d'autre. Les communications rapides, les chemins de fer, le cours général des idées et des esprits, le génie de l'Europe et du siècle vous guériront de vos injustices mutuelles.

— Comment ne pas détester une ville d'uniformes, où tout le monde est soldat à son heure ? Voyez cette tenue, celte habitude disciplinaire, même chez les enfants, même chez les femmes ! Leur châle est ramené sur leurs épaules et serré comme un uniforme. Quelle morgue! quel air empesé! Des bords du Rhin et du fond de la Poméranie arrivent sans cesse à Berlin de petits paysans, des pêcheurs, des artisans et des vignerons qui passent tour à tour sous le niveau du caporal et qui vont reporter dans les solitudes de leurs vallées, sur leurs grèves froides, ou sous le chaume neigeux de leurs montagnes, le respect de la discipline, le sentiment de l'obéissance et de l'uniformité, si contraires au vieil esprit germanique et à son laisser-aller, à son indépendance et à sa bonhomie. L'Allemagne ne ferme pas les yeux là-dessus. Ils veulent tout prendre et tout dominer. Nous les empêcherons bien d'arriver à leurs fins.

— Mon cher Viennois, personne n'empêche rien.

§ XVI.

Le Mischling. — Le Tyrolien. — Le Rugenois.

Je vis venir à moi, pendant que je causais avec le Viennois, uu homme que j'avais connu à Londres; grand voyageur et philosophe sans orgueil ; un de ces mischlings (comme disent les Allemands,) ou personuages mélangés et singulièrement bigarrés de couleurs et de tendances diverses, dont les phases de civilisation intermédiaire et de transition offrent des échantillons curieux. Ce sont les interprètes et les truchements du monde moderne ; les gens les plus distingués de ces temps confus : ni Russes, ni Anglais, ni Prussiens, ni Turcs; aimant leur pays cependant, mais par raison, non par préjugé ; désabusés, déniaisés. Ils ont eu soin (selon le mot deNaudé) de se (1 délivrer du sot,» (comme si tous les hommes avaient en eux-mêmes un petit « sot » qu'il faut mettre à la porte ou à la raison.) Européens plutôt que spécialement Parisiens ou Viennois ; intelligens et humains plutôt que cosmopolites; ayant vu trop de choses et assisté à des spectacles trop étranges pour s'étonner des jeux de la fortune et des « hauts et des bas » de sa « balançoire éternelle ; » — accusés de paradoxe par les moutons et de lieu-commun par les furieux ; passant pour tenir trop aux errements antiques, à cause du dégoût que leur inspirent les esprits téméraires et chimériques ; suspects de scepticisme et d'ironie à cause de leur sagacité ; ces gens semblent appartenir au vingtième ou au dix-septième siècle plutôt qu'à celui-ci. Ce sont d'utiles traits d'union entre les races; — des intermédiaires électriques et merveilleusement sympathiques entre les nations, les

partis, les sectes, les époques. Admirables guides, ils comprennent et font comprendre ce que personne ne comprend ; sauvent les dissonances, possèdent la science comparative, la seule vraie science ; sont très-indulgents pour les individus, très-sévères pour les doctrines; vont au fond de tous les sophismes et les percent à jour ; enfin dégagent le monde des préjugés qui obscurcissent le vulgaire des esprits. Ils ne prennent pas le libéralisme pour la liberté, ne confondent pas le marché littéraire avec la littérature, et passent donc pour dangereux. Ils voient trop clair. Ceux qui ont intérêt à n'être pas observés de près les redoutent et les calomnient volontiers. La plupart des hommes politiques de quelque valeur appartiennent à cette tribu des Mischlings; M. de Metternich, Frédéric de Gentz, Canning, lU. de Talleyrand, lord Palmerston, le docteur Bowring, le grand Gœthe, Macaulay, les Américains Longfellow, Everett, Prescott. Dans les pays comme la France, où une prime sociale est offerte à l'intrigue, à l'envie et à la haine, on les hait et on les méprise ; ailleurs ils sont estimés.

Celui dont je parle ici, et qui fut mon ciceronc en Prusse, né en Ecosse d'une mère irlandaise et d'un père allemand, avait servi dans sa jeunesse, couru la terre et la mer comme le vieil Ulysse; chassé le bison avec les trappers du Far-West; et tenu sa place avec honneur dans les salons de Paris et de Rome. Il aimait à passer de la rue de Rivoli au Corso, et du Corso à May-Fair. Il s'arrêtait quelquefois l'hiver à Berlin, la ville du travail, de l'étude et de la discipline. Il vivait alors, sans trop de peine et d'effort, de cette vie berlinoise, vie sérieuse, occupée, pratiquant les arts comme une étude, s'examinant toujours, pleine de scrupules, de réticences et de malices, cherchant

à occuper l'espace, à Goinblcr le passé, à dominer le présent, à s'emparer de l'avenir ; vie de gens qui ne veulent perdre aucune force ni dissiper aucune ressource. Il estimait celte ville jeune et puissante; attentive à tout, bonne organisatrice et économe du temps, comme on l'est à Genève et à Edimbourg; il en avouait la grandeur, en acceptait les augures et s'y ennuyait un peu.

Le Viennois m'avait quitté; à l'arrivée de mon nouvel interloculejjr, il.s'était empressé de saluer un personnage qui traversait les Linden et que, à son chapeau pointu et noir, à son aigrette et à sa plnme de coq rouge, il était facile de reconnaître pour un habitant du Tyrol. Une veste verte à boutons d'argent et des guêtres de chasseur montagnard complétaient son costume ; le Viennois et le Tyrolien s'assirent sur l'un des bancs des Linden et se mirent à causer très-familièrement ensemble.

— Voilà v me dit le baron de W... en me désignant le Tyrolien, un débris de l'ancienne variété germanique; un brave homme qui doit se trouver bien dépaysé en Prusse. ici tout le monde porte le frac militaire et la casquette à ganse rouge. L'idéal du Prussien, c'est l'ordre et la discipline; l'idéal du Tyrolien, c'est la vie libre des bois, la vie rustique et la chasse dans les montagnes.

— Ainsi, mon cher baron, le pôle sud, ç'est le Tyrol. Où est le pôle nord de votre civilisation allemande?

— Un peu plus loin que Berlin, entre les côtes de la mer Baltique et la Scandinavie, du côté de l'Ile de Rugen, qui appartient à la Prusse, comme vous savez. Les habitants de l'Ile de Rugen sont pour les Prussiens ce que les habitants du Tyrol. sont pour les Viennois, le symbole extrême, l'expression définitive. Les Tyroliens, sujets de l'Autriche, vous ne l'ignorez pas, forment e l'apex, » le point

culminant de ce pôle magnétique du sud dont vous me parliez tout à l'heure. Le Tyrolien indépendant, catholique, chasseur, gravissant ses montagnes, vivant de peu, se pique de loyauté. Chevaleresque jusqu'à l'enthousiasme, il aime passionnément ses rochers et professe les doctrines comme les vertus du moyen-âge, la fidélité du vassal, le dévouement au maître ; rien ne lui est plus odieux que les idées révolutionnaires. Le Rugenois, au contraire, aime la liberté avec fureur ; il fait la guerre avec une rage froide et profonde, comme un Scandinave des Eddas. Admirable marin, brave, calme, en lutte perpétuelle avec la nature, ne connaissant rien aux arts, à l'élégance, aux raffinements de la vie civilisée; il n'en est pas moins attentif aux mouvements de la politique active et contemporaine.

(1 Je voyage perpétuellement, et je vais partout. Je visitai, pendant l'été de 1848, ces parages lointains, les limites de notre monde. Le petit yacht de lord Dufferin nous conduisit dans toutes ses criques et dans tous ses replis; je vécus quelques semaines avec ces Rugenois, émerveillés d'apprendre que le vin pousse naturellement dans certains pays ; que l'Allemagne s'étend jusqu'au Rhin, et qu'il y a de ce côté un lambeau de monarchie prussienne. Ils ignorent les chemins de fer, les journaux, les théâtres, Vienne, Rome, Berlin, la découverte du nouveau monde; ils n'ignorent rien des événements récents de l'Europe constitutionnelle et se connaissent fort bien en politique. Ils m'ont demandé ce qu'on faisait à Paris; si nos deux chambres législatives étaient réduites h une seule; si la République semblait établie avec solidité, et si les provinces ne fini raient point par s'insurger contre Paris.

— Vos Rugenois étaient instruits de ce qui nous con cerne !

— Parfaitement ; ils savaient en gros la révolution française; ils s'y intéressaient beaucoup! ils prenaient et prennent encore à vos catastrophes et à vos éternels changements l'intérêt le plus vif. De quelle faculté de propagande universelle sont doués vos Français ! Ils peuvent tout sur le monde.

— Vous dites vrai. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils font et ne savent pas davantage ce qu'ils peuvent.

§ XVII.

Libéralisme de la Prusse. — Influence de la France.

Les discours du baron de W... m'embarrassaient ; je ne savais comment concilier cette indépendance sauvage du Tyrolien avec sa dépendance volontaire, et celte ignorance absolue du Rugenois avec ses connaissances politiques et ses idées libérales.

— L'oeuvre prussienne, me dit le baron à qui je communiquai mes doutes, est bien plus conforme au mouvement révolutionnaire qu'on ne le pense. Souvenez-vous donc que Frédéric-le-Grand était l'ami de Voltaire. Despote libéral, organisateur merveillenx, il a détruit et nivelé, autant qu'il était en lui, les vestiges du moyen-âge. Le « Zollverein \* ou l'union des douanes, est venu ensuite. Les chemins de fer brochent sur le tout. Jetiez les yeux sur une carte des chemins de fer allemands. De Bruxelles à Hambourg, en suivant une ligne parallèle à la mer du Nord, le réseau en est très-serré ; de Strasbourg à Berlin, par Francfort, Leipsik et le centre de F Allemagne, il l'est un peu moins; enfin, au sud. au sud-ouest et au sud-est

on ne trouve qu'un assez petit nombre de lignes ferrées. Il n'y a pas de plus grand socialiste que les chemins de fer. Je me résume; l'œuvre que poursuit la Prusse est libérale et protestante. Celle que poursuit l'Autriche est catholique et absolue.

— Voilà les deux pôles, voilà l'équilibre.

— Vous l'avez dit. Berlin est une ville progressive, laborieuse, libérale, à demi-française. Plus d'une trace de votre influence y est encore vivante. Les statues de l'arsenal sont françaises ; le goût monumental de toutes ces constructions rappelle l'époque de Louis XIV et de Louis XV. Nous avons ici une colonie française protestante ; tous les gens bien élevés parlent français : M. de Humboldt le parle avec pureté...

— Oui, j'ai causé avec M. de Humboldt; rien de mieux peigné, de plus antique, de plus attifé ni de plus compassé que son français...

— Vous avez dû entendre ici une langue bien autrement bizarre, le français réfugié. Tel vous donne son adresse par-terre, ce qui signifie « au rez-de-chaussée ; » tel autre vous fait remarquer que les deux allées des Linden sont destinées aux Chevaliers, c'est-à-dire aux « gens à cheval.» Un troisième tous prie de contempler Yéchiffre de la statue de Frédéric; il entend par là le « piédestal. » Ce jargon est un hommage involontaire rendu à la France par ceux qui voudraient parler sa langue et qui la défigurent.

— La vieille éducation de cette partie de l'Allemagne est toute française; de là une langue et une littérature hétéroclites, française-allemande, hollandaise-allemande, que j'ai rencontrées sur ma route, et à laquelle appartiennent les Mémoires de Paelinilz, ceux de la princesse palatine de Bavière, des margravines d'Anspach et de Bayreuth, sirt

guliers livres, singulières mœurs. Ils attestent l'initiative civilisée que la France a prise entre 1650 et 1750 et doivent vous enorgueillir.

Tous les princes de cette époque. imitent Louis XIV ; de petits Versailles éclosent de toutes parts. Il y a même chez les évêques des Lavallière et des Montespan. Sous Louis XV, l'influence de la France se transforme et devient philosophique. Les idées de Voltaire et de Montesquieu inondent Potsdam et Sans-Souci. Ce grand flot d'imitation française suit la ligne du nord, pénètre en Suède et en Danemark, envahit la société moscovite et la Russie où Bernardin de Saint-Pierre espère fonder des républiques idéales. Quant au pud et aux petits Etals du centrée ils sont à peine atteints par cette invasion. Vienne surtout demeure catholique, jusqu'au moment où Joseph II tente de la révolutionner sans y réussir. La pauvre reine Marie-Antoinette a été victime de cet isolement autrichien qui l'avait maintenue dans une naïveté dangereuse. Sans la moindre idée des mœurs françaises, son éducation toute allemande, son enfance passée dans le palais et les jardins des archiducs, où ce fou malhonnête, le cardinal de Rohan, vint la prendre pour la conduire à Paris, ne l'avaient préparée à rieu de ce qui l'attendait.

— Ce que vous m'expliquez là est inconnu en France et en Europe.

— Même en Allemagne on ne s'en doute guère. La vérité est qu'il y a trois Allemagnes : celle du centre, la vieille Germanie; celle du midi, un peu orientale et slave; celle du nord un peu slave, scandinave et française, dont Berlin est la Métropole. Dans cette Athènes au soleil pâle les idfies de l'Angleterre et de la France du XVIlle siècle se développent sur un fond sévère et germanique. L'art y

est devenu étude, la critique religion, la discipline esthétique ; et l'épigramme y est érigée en système. Les voisiBs du centre et du midi, n'allant pas aussi vite que la Prusse, ont du trouver qu'elle allait trop vite. Aussi ne l'aime-t-on guère, et dit-on d'elle tout le mal possible ; ce qui ne l'empêche pas d'avancer.

§ XVIII.

Ce que c'est que Krol]. — Soirée bizarre.

La philosophie de mon ami le baron me fit comprendre l'Allemagne telle qu'elle est; contrée magnifique, inachevée, en état de croissance, scindée, incomplète ; et dont les " éléments bouillonnants se groupent lentement autour de trois centres; celui du sud viennois, celui du centre à Augsbourg, celui du nord à Berlin. Je m'endormis en lisant quelques fragments de Riehl et de Prittwitz, de Vischer et de Bruno Bauer, dont les tendances opposées correspondaient nettement à ces mouvements contradictoires de l'esprit germanique.

Le lendemain matin, l'aurore se levait grise, pâle, chargée de vapeurs ; la journée se passa de même ; si triste, que je n'eus pas le cœur de sortir. Enfin la nuit tomba, froide, terne, malsaine. Une sombre humidité, assez rare à Berlin, presque parisienne, pénétrait dans mes pores et me faisait regretter la neige de la veille et le froid sévère des jours précédents.

Par ces températures taquines pensez si vous pouvez; soyez homme du monde si vous l'osez, philosophe ou moraliste si vous pouvez ; quant à moi, je ne puis rien alors, pas même vivre. Du grand poêle berlinois à la porte et du

canapé à la fenêtre, dont les doubles vitres (excellent procédé pour les climats froids) ouvraient sur les Lindau ma promenade infatigable m'excédait. Le ciel était vert sale; on apercevait à peine sous un voile humide les piétons, les carrosses, la quadruple allée et le clocher pointu de l'église protestante française. J'ouvris les galettes et les revues de divers pays. Les plus spirituelles me firent bâiller ; les plus prétentieuses me firent pleurer. C'était lourd, c'était faux et cela trompait le monde. Je me fis apporter le Télégraphe, feuille innocente, journal d'annonces. Pas de phrases. Elle disait, par exemple, que (1 l établissement de Kroll Il donnait ce soir un grand divertissement.

Krull! Qu'est-ce que Kroll?

Me voici qui descends et fais venir un fiacre.

— kroll.'

Le pauvre attelage se dirige vers le Thiergarten, sort de la ville et tourne à droite.

La voiture basse roulait, s'enfonçait, cahotait, heurtait un tronc d'arbre, penchait à gauche, se relevait à droite, retombait dans une ornière.

— Où allez-vous? où allons-nous? demandai-je au vieux cocher.

— Kroll! A Kroll, pas d'autre réponse. Singulier chemin.

A travers la brume et les gouttelettes qui pleuvinaient, — pourquoi ce mot charmant de nos aïeux a-t-il été délaissé ?

— je voyais, étendant leurs bras, deux files de spectres aux membres décharnés, qui étaient des arbres ; et le maître du carrosse antique, bans mot dire, sans un coup de fouet, dans un silence de cocher de la mort, allait toujours son petit bonhomme de chemin ; des lueurs vagues et circulaires semblaient dessiner sur ma gauche je ne sais quel

amphithéâtre mystérieux, et l'allée se contournait, descendait, se rétrécissait; et le grésil imperceptible de la pluie, comme le babil d'un sot qui n'a rien à dire, m'impatientait de son acharnement auquel se joignait un long gémissement d'eaux murmurantes.

C'était au divertissement de Kroll que j'allais ainsi. Divertissement !

Je me rappelais à ce propos quelques charmantes pages de Ludwig Tieck, un des plus piquants et des plus pittoresques morceaux qui soient sortis de sa plume, et où les seconds et les troisièmes dessous de l'Opéra avec leurs poulies graisseuses, leurs manivelles noires, leurs trous béants, leurs cordages enroulés et leurs mille charpentes difformes lui apparaissent comme les plus fantastiques cavernes de l'Erèbe et du Tartare, les régions même où Pluton commande aux esprits ténébreux.

Divertissement !

Enfin la voiture s'arrête.

Quelle masse blanche tache l'obscurité? Assez haut, percé de fenêtres qui ne sont pas éclairées, un vaste frontispice annonce un édifice monumental, dont l'œil saisit la forme générale et les proportions grandioses. Qu'est-ce que cela ?

— Kroll, répond le cocher.

Je descends. Pas de lumière. Quelques degrés que je franchis ; une porte vitrée qui cède à la pression de ma main; personne pour me renseigner; ni affiche, ni bureau, ni buraliste ; profond silence ; quelques becs de gaz brillent par intervalles dans des galeries longues, vides; un air d'architecture solennelle me rappelle que je suis près de Berlin. J'avance encore; pas un vivant.

Des tables d'acajou sont éparses dans de grandes salles,

des glaces de belles dimensions occupent des panneaux dorés.

Kro!l!

Enfin une salle à peu près lumineuse ou du moins visible est protégée par un grand vitrage ; là une trentaine de personnes sont assises dans la pénombre, et muettes.

J'entre doucement; je m'assieds . La politesse s'est réfugiée sur les bords de la Sprée. Il n'est pas d 'égards, de bonnes grâces et de courtoisie dont un étranger ne soit l'objet de la part du marchand, du bourgeois, même de l'homme du peuple berlinois. J'avais pénétré dans l'intimité d'un théâtre fermé au public ; on était en pleine répétition ; le Télégraphe m'avait mal instruit. En France, ah! ciel! comme j'aurais été expulsé, chassé sans miséricorde, peutêtre conduit devant le magistrat 1 La belle occasion pour un ouvreur, balayeur, allumeur, souffleur, avertisseur, de faire de l'autorité, de se faire grand, — la chose que nous aimons le mieux, — et de maintenir l'ordre!

On vit que je m'étais trompé ; personne n'eut l'air de s'apercevoir que j'étais là. J'écoutai la pièce.

Elle était médiocre; un dialogue sans sel avait pour accompagnement des couplets qui ne valaient pas mieux. Des danseuses graves exécutaient des fandangos méthodiques; un baryton assez sonore chantait mal avec des intentions comiques; le reste, d'une faiblesse extrême.

Tout le monde mangeait ; les petits gâteaux sortaient des petits paniers et se croquaient en cadence; un air de patriarcale et domestique bonhomie présidait à toute l'affaire; ŒL abusait des tartelettes, des bonbons et des pralines qui jouent dans le AYilhelm Meister un rôle si important; la « cachucha » 6e recommandait par une moralité irréprochable ; les ronds de jambes étaient esthétiques ; les pères

refléchissaient, les tantes tricotaient. les mères méditaient, les filles bâillaient. Le maître d'orchestre grondait ses petites actrices, armées, comme en France, de leurs cabas et leurs tartans, qui possédaient aussi leurs mères, de vraies mères ! Le jeune premier était à peine cravaté ; la négligence des costumes de ville achevait d'imprimer à l'ensemble un caractère naïf.

Mais il faut que je dise ce que c'est que Rroll.

Ce n'est ni un café, ni un théâtre, ni un bal, ni un restaurant, ni un concert, ni un jardin, ni un établissement royal, ni une entreprise particulière. Pour dix grosschen (1), on entend le concert ; pour un thaler les voluptés se multiplient : on peut fumer dans une espèce de cave, trèsestimée dans le nord, et qui s'appelle un tunnel; jouer au billard, se promener, causer, boire du café (qui se fait mal dans toutes les régions germaniques, les grandes maisons exceptées) ; déguster la bière de Bavière ou celle de Josty, voir des prestidigitateurs et des équilibristes, entendre des clochettes, des tympanons et des harmonicas vibrant sous la main d'artistes excentriques ; danser les soirs de bal et se masquer ou ne pas se masquer; écouter d'excellente musique, les partitions de "NYeber, Mozart ou Beethoven, bien exécutées ; enfin dîner il l'allemande ou à la prussienne et connaître un certain nombre de petits ragoûts curieux, qui ne manquent ni de sucre ni de piment.

Vous arrivez à quatre heures ; vous prenez votre repas dans une salle à peu près royale et d'un grand luxe un peu lourd. A peine le dessert et ses mille petits gâteaux vous sont-ils offerts, une symphonie se fait entendre ; elle dure une demi-heure. Puis le rideau se lève ; vous pénétrez

(1) Un franc vingt-cinq centimes.

dans La grande salle resplendissante de lumière, et la représentation vous mène jusqu'à dix heures.

Cela se passe dans un palais ; des groupes de cariatides blanches supportent le plafond ; de l'or partout; des huissiers en habit noir, des domestiques en tenue exacte, gants et cravates blanches, imperturbables, polis, ineffables, décorés d'insignes. Autour de vous des colonnes, deg pilastres, des banquettes fort douces, des lustres éclatants, des médaillons assez bien peints, un grand espace, un grand vide, et un incomparable ennui.

§ XIX.

Les autre: théâtres de Berlin. — Le Jules César de Shakspcare.

— L'acteur Dessoir.

Ah 1 me dit le baron, quand je lui parlai de ma soirée passée à Kroll, « vous avez été là! c'est disproportionné, comme presque tout ce qui fait ici. La salle est trop vaste ; le luxe trop grand; L'étiquette trop sévère. On y est gai trop sérieusement. Mais convenez que la tentative est estimable. Offrir au peuple un lieu d'amusement hopnête à très-bon marché; le convier à la belle musique de Mozart, d'Auber et de Bellini, ouvrir aux familles un palais de récréation sans blesser l'indépendance personnelle : c'est bien. Les valets sont trop gentilshommes,Je le veux bien ; ils se tiennent trop droits, mais peu importe. J'aime ces plaisirs populaires, d'accord avec le respect de la famille et la dignité de l'individu. »

Plusieurs fois j'allai avec le baron m'asseoir sur les mêmes banquettes, dans cette vaste salle extraordinaire, vide, silencieuse. au milieu de ce luxe en expectative, parmi

ces familles si paisibles. On ne jouait pas mal certaines œuvres comiques du terroir, et les avenues du Thiergarten étaient alors éclairées. Le vaudeville dont j'avais eu les prémices, tomba, c'était justice. Sous un air de placide indifférence, ce sont des juges très-exercés et très-sévères que les Berlinois ; l'œuvre qu'ils condamnent est bien condamnée. Leur bonhomie apparente cache une malice incisive, une critique inexorable, un peu sournoise et singulièrement fine.

Je voulus connaître les petits théâtres de Berlin, sur lesquels je vis représenter quelques parodies burlesques d'une saveur vive et même hasardée, pleines, d'ailleurs, de sel et de sens, une curieuse et excellente comédie, intitulée les Journalistes ; et quelques comédies françaises assez bien traduites. Comme je rendais compte au baron de W. de ma tournée dramatique :

— Rien de tout cela, me dit-il, ne peut vous donner l'idée de ce qui constitue la vraie supériorité des artistes de Berlin. Venez demain au Schauspiel-Hans; allez y voir jouer Shakspeare. Là nos Berlinois sont passés maîtres. Dans mes longues tournées d'Europe, je n'ai rien vu de plus complet que la mise en scène de Shakspeare sur leur théâtre. Exactitude des entrées et des sorties, fidélité des costumes, discipline des évolutions, sérieux des comparses; ordre et attention portés dans les moindres détails : enfin les premiers sujets ne sacrifiant point à leur rôle et à leur vanité l'ensemble et l'harmonie; — c'est admirable. C'est une science, une conscience, une étude très-délicate et très-sévère, jointes à une sincérité primitive et à une foi dans l'art qui vous paraîtront naïves. On donnera demain Jules César.

— Je ne manquerai pas de suivre votre conseil.

— Dessoir jouera. C'est le Talma de Berlin. Il cherche mning l'effet que l'étude. Il caractérise ses rôles avec un soin et un travail d'analyse qui plairont à votre esprit philosophique. Tout à Berlin sent l'étude, comme à Paris tout vise à l'effet.

— L'effet!

— Ne conviendrez-vous pas que l'effet est le dieu parisien ? Chez vous tout le monde est en scène. Écrivains, peintres, gens du monde, orateurs, controversistes grossissent leur voix, jouent tant soit peu la comédie,,prennent un manque et se drapent. Vos fabricants de pierres tumulaires sont dithyrambiques : on lit dans votre cimetière du Père-Lachaise, au-dessous d'un réchaud sculpté en creux, ces mots consacrés à un cuisinier célèbre : Pleurez! Sa vie fut consacrée aux arts utiles! Vos artistes parisiens ont inventé le chic, mot vulgaire, indiquant les triomphes vulgaires de la facilité et de l'aptitude techniques, suppléant au génie et à l'étude. A Berlin c'est l'étude qui domine; la trace de la lime et du polislOir y est trop visible, j'en conviens, mais enfin ces gens sont sérieux et s'intéressent aux choses de l'esprit.

Arrive au Schauspiel-Haus de fort bonne heure, je \is la salle se garnit et les Berlinois prendre place dans leurs loges el au parterre. L'édifice est grave et de solennelle physionomie. La représentation commence bien avant l'heure qui lui est assignée en Angleterre et en France. A la dignité douce des visages, il était facile de voir que le plaisir attendu n'avait rien de commun avec la distraction des oisifs ou le caprice des blasés. Majestueuse plutôt que brillante, k salle n'est point divisée, comme en Italie ou en France, en petits boudoirs isolés, retraites commodes pour se dérober dès qu'on le veut à la fatigue d'un plaisir

que l 'on méprise. Non. Il n'est pas question d'appuyer le coude sur le velours de sa loge, de tourner le dos aux acteurs, et de causer nonchalamment avec les gens qui en occupent le fond. La familiarité germanique règne encore ici; on est égal devant l'étude et le plaisir. Par un contraste assez peu rare dans les pays d'une civilisation moins exagérée que la nôtre, une sorte de communauté de voluptés honnêtes semble en accroître la valeur, et se concilie avec l étiquette des rangs et le respect hiérarchique. A l exception de la loge royale, des avant-scènes reservées aux princes et du fremden-loge, grande avant-scène du rez-de-chaussée, le système de nos balcons règne dans toute la salle. C'est en réalité une salle commune d'études dramatiques plutôt qu'une salle de théâtre.

Elle est ornée avec goût, simplicité, même avec richesse. Des ouvreurs de loges, non des ouvreuses, vous placent. Quant au vestiaire, rien n'y manque ; l'officier prussien y trouve tout ce qui peut donner le dernier poli à son costume. Le Schauspiel-Haus est d'ailleurs trop grand. Fidèles à leur goût pour (1 l'immense, » les Berlinois ont donné au théâtre des proportions excessives.

Un grand théâtre annule ses acteurs. L'étendue matérielle de l'édifice nous rend moins sensiblés aux délicates beautés dont vivent la poésie, la sculpture, la peinture et la musique ; ces beautés mêmes se perdent dans l'espace. Je n'aime pas les toiles immenses, les romans en trentedeux tomes, les orgues gigantesques, les théâtres transformés en colysées. — « Comment un directeur remplira-t il « une salle de dix mille toises ? (demande avec raison Ludwig « Tieck), et comment la voix de l'acteur parviendra-t-elle (1 jusqu'aux dernières banquettes? Le jeu de la physionoIf mie, les détails, les nuances sont anéantis. On se trouve

« forcé d'éclairer beaucoup; des flots de gaz versent une < lumière aveuglante ; tout devient contre nature. Les cos, tûmes étincellent d'or, les décorations et les machines o usurpent le premier rang. Le directeur se ruine; le « talent des acteurs est inutile ; le goût du public se dé« prave, et le génie fuit à tire-d'aile. »

Tieck a raison : l'immensité ne s'accommode pas des exquises finesses. Il en est de l'art comme de l'amour : ni le tumulte ni l'excessif éclat ne leur conviennent.

Pensez-vous que Racine aimerait à voir ses créations, — drames du cœur où à peine trois personnages osent se montrer à la fois, et dont tous les détails sont achevés avec un fini si précieux, -- transportées sur une scène six fois plus vaste que le petit salon où, devant Louis XIV, Mithridate causait avec Monime? Il protesterait contre cet élargissement démesuré, ces colonnades et ces portiques, ces galeries et ces enfilades de statues qui rapetissent les héros ; contre ces costumes et ces draperies qui font oublier le cœur humain enseveli sous tant de splendeur.

La toile s'est levée au milieu d'un silence et d'un recueillement presque religieux. Le baron ne m'avait pas trompé ; il n'avait en rien exagéré la perfection de la mise en scène et le mérite des acteurs.

Le Juifs Crsriv de Shakspeare, tel que je l'ai vu représenter à Berlin, est en effet la plus austère et la plus exquise des jouissances, tant la sobriété, la vigueur, la compréhension du sens shakspearien, une exactitude matérielle qui ne se met pas trop en relief et n'usurpe point tout l'espace; le sérieux de l'exécution; surtout la fusion de toutes les parties, rendent complètes la reproduction historique des temps anciens et l'exécution du clief-d'aeuvre.

Le style des bons acteurs berlinois est à peu près

celui des acteurs anglais de la vieille école. C'est, avec l'entrain, le style de notre Provost de la Comédie-Française , ou plutôt encore celui de Perlet et de Bouffé. Détailler le caractère, accuser les nuances, étudier les moindres finesses, ne rien négliger des minuties et des sous-entendus, c'est là un art spécial qui appartient au climat et aux habitudes, à l'organisation et aux mœurs des races septentrionales teutoniques. Ce mode de l'art prend sa source, non dans la fantaisie, mais dans l'étude et l 'ob,,ervatioii. Le théâtre devient un tableau de genre, tableau vivant de peintre hollandais ou anglais : c'est un Hogarth, un Wilkie, un Rembrandt, quelquefois un Van Dyck. L'artiste du Nord, peintre ou statuaire, mime ou compositeur, brise avec la tradition grecque, romaine, italienne. Il ne s'agit plus pour lui de symboles antiques; d'Arlequin qui est la Gourmandise, de Truffaldin qui est la Ruse, (le l'ulcinello qui est YÉgo'isme; mais de personnages réels. Ici, dans la sphère teutonique, la raison scrute et détaille, analyse et pénètre, se rend un compte exact de l'humanité, étudie l'individu non la masse, la réalité non l'abstrait. Les Septentrionaux de race germaine ne peuvent souffrir les types résumés et concrets; ils veulent l'individu. Même l' avare de Molière, ce type si curieusement élaboré, déplaît aux Allemands et aux Anglais ; il leur déplaît parce qu'il est « type : » — c'est l'avare et non un avare; or il n'y a pas au monde deux avares qui se ressemblent. L'art du Midi, celui de Sophocle, symbolise ; l'art septentrional, celui de Shakspeare, analyse.

Ce système analytique a besoin d'être compris des acteurs, mais aussi d'être corrigé par eux. Une harmonie intelligente, une poésie profonde doivent adoucir les aspérités et fondre les couleurs d'une vérité qui paraîtrait crue

el brutale ; le Jules César de Berlin m'a offert au plus hait degré cette perfection de la mimique du Nord. Tout y est à la fois accentué et idéal. Le jeune esclave qui joue de la lyre pendant que Brutus le rêveur se livre à ses méditations nocturnes sur la destinée humaine; l'admirable portrait de ce Brutus, philosophe égaré dans la politique ; — la terrible apparition de César assassiné ; — la grande scène d'Antoine, où les caprices de la populace sont reproduits, flagellés et bafoués par la raison vengeresse du poëte ; — tout acquiert sur le théâtre de Berlin une réalité parfaite, saisissante, énergique. La trace de l'artifice scénique disparaît. On n'exagère rien, on dispose tout avec un soin économe, on ne laisse pas même entrevoir ce qu'on appelle, avec une brutale et cynique subtilité, les ficelles, — c'està-dire la honte de l'art.

Iules César et Brutus 1 j'ai cru les revoir, ces grandes figures. A la tête de la traduction littérale et sentie de Jules César, par M. Barbier, auteur des Iambes (un poëte que l'histoire n'oubliera pas), on peut étudier leurs profils authentiques, copiés sur les « anaglyphes » et les médailles.

Voici César le généreux, l'ambitieux, le dominateur, le lettré; front haut, lèvres qui sourient, la certitude de la force, et cependant la mélancolie du pouvoir; —séduction, attrait, expansion, grandeur, point de scrupules; une âme et une intelligence de don Juan gigantesque. — Son adversaire Marcus Brutus a le front bas et contracté; sa pensée , comprimée sur elle-même, étouffe dans son crâne puissant. Cet ail profond, plongeant dans le vide, trahit l'homme dont la résolution détruirait un monde pour un principe. C'est cet antagonisme ; — l'activité infatigable et t'inmioralité victorieuse se dressant en face de la rêverie

impuissante et de la philosophie vaincue, dont Shakspeare a fait le grand intérêt de son œuvre.

C'est aussi ce que lU. Dessoir et son confrère ont trèsbien compris. De tels acteurs élèvent la création mimique presque au niveau de la création poétique.

i XX.

Richard III et le Tartufe.

Après cette belle représentation, je m'acheminai rêveur et regagnai mon hôtel sous les Tilleuls (llntcr den Linden). Je pensai beaucoup en route à Jules César et à M. Dessoir. Les voilà donc, ces vieux héros de l'Europe païenne, servant d'enseignement dramatique aux descendants des Obotrites, des Slaves, des Wendes et des Germains! ce vieux monde de l'histoire romaine et grecque qui a tout donné au monde des esprits, même le Jules César de Shakspeare, est encore triomphant et vivace sur les bords de la Baltique !

Ma rêverie m'entraina plus loin encore. Je pensai à celte civilisation berlinoise, si jeune et si active; aux races qui veulent jouir et à celles qui veulent agir; aux décadences et aux renaissances; à la tristesse de Marc-Aurèle, mourant en face de Rome mourante ; à celle de Tacite préteur qui avait connu Tibère; — à la source morale et intellectuelle de la grandeur des peuples; — à ces richesses matérielles qui s'épuisent quand elles ne se renouvellent pas par les grandes actions et les études désintéressées ; — au danger de mépriser celles-ci; — enfin aux esprits qui dorment; aux esprits qui veillent ; et aux destinées de mon pays, que tant de mouvements contradictoires et d'orages intérieurs

ont repoussé loin des principes moraux, des attachements constants, des véritables études et des pensées sérieuses.

Le baron vint déjeuner avec moi le lendemain, et me demanda quelle impression cette soirée avait laissée chez moi.

— La meilleure, lui répondis-je. Le jeu de vos artistes est un art savant, poétique et philosophique, un peu lent peut-être dans son développement, mais d'une extrême finesse et d'une profonde beauté ; soigneux de ne rien exagérer. Point d'emphase; la familiarité dans la grandeur; un sentiment admirable de simplicité et d'humanité. Dessoir est un véritable artiste. J'ai été enchanté qu'il fît son Jules César simple et ne cherchât pas le grandiose.

— Dessoir simplifie et calme tous ses rôles : il a conçu et compris le Richard III de Shakspeare d'une manière neuve qui vous étonnera fort si vous allez encore ce soir au théâtre. Au lieu du monstre violent que Kean avait inventé, Dessoir fait de Richard une sorte de Tartufe usurpateur et de don Juan séducteur des hommes.

— Le point de vue est habile, et je crois que Dessoir a raison : jamais on ne dompte la race humaine par la seule violence. Cromwell employait la bonhomie et les larmes, Louis XI pleurait, Borgia captait, Sixte-Quint était humble, Bonaparte savait sourire. Il y avait du bon enfant dans tous ces gens-là. Ne me parlez pas, pour gouverner le monde, des personnages atrabilaires et de mauvaise humeur; misanthropes sincères, Alcestes mélancoliques, qui ne conduiraient pas un régiment de moutons. La séduction, mon ami ! la séduction ! J'ai vu les pires hommes de mon temps mêler de grosses larmes à leurs disgracieux sourires, et attendrir le monde, comme Richard III, sur

leurs vertus de pères de famille. L'hypocrisie est le plus parfait de tous les vices.

— Je partage bien votre avis, répliqua le baron. Cependant j'ai vu les acteurs parisiens de votre Théâtre-Français jouer Tartufe comme un vrai suppôt de galère, — don Juan comme un spadassin de Callot; — votre public applaudissait.

— Il avait tort. Il se laissait séduire par l'effet produit et par l'ébranlement donné à ses nerfs. Tartufe et don Juan sont des hommes sociaux et très-aimables. A ces deux coquins il faut plus de grâce et d'habileté que de fureur. Don Juan est le tartufe de cour, Tartufe est le courtisan de sacristie ; ces deux frères de lait, confits en douceur, doivent réunir toutes les aménités de langage, toutes les sucreries de discours, toutes les: grâces obséquieuses. Personne ne se laisserait prendre aux belles paroles de don Juan si ce n'était qu'un pétulant étourdi, armé de bravades et de saillies. Tartufe ne réussirait pas s'il n'était qu'un cuistre sale, refrogné, le sourcil plissé, la lèvre plate, l'œil caverneux. Il a, comme le dit Dorine, le teint rose; il est épanoui, bouffi, riant; il porte l'oreille rouge et la joue vermeille; il mange bien, boit frais et digère avec onction. Sensuel et attirant, c'est avec grâce qu'il jette son mouchoir sur les charmes de Dorine. Il ne l'effarouche pas, et ce geste papelard n'est qu'un hommage rendu à la soubrette ; il la flatte de la façon que les femmes préfèrent. Voluptueux avec sainteté, il tâte la robe; l'étoffe est moelleuse. Il offre son amour platonique, d'une étoffe moelleuse aussi; et par degrés ce chemin de velours et de métaphysique va le conduire à son but; voilà Tartufe.

— Il paraît que vos acteurs et votre public ne le comprennent pas de cette manière.

— Nos acteurs français, gens très-intelligents et très distingués, sont dominés par leurs planches. La scène est chez nous une affaire matérielle et toute à l'effet, comme 'Vous le disiez. Le rictus de la bête féroce agit sur les nerfs bien plus puissamment qu'un jeu délicat et une succession de nuances étudiées. Vous l'avez dit; c'est à l'effet du moment que tout est sacrifié dans nos livres, sur nos théâtres, même dans notre monde. Aussi, que de livres, d'hommes et de pièces, par leur petit effet, vivent un moment et passent 1

§ XXI.

Dessoir dans Richard III. — La femme.

J'allai, d'après le conseil du baron, voir et admirer Dessoir dans son rôle de Richard II], véritable chef-d'œuvre. On ne peut mieux caractériser ce monstre, le rendre plus supportable et plus vraisemblable, ni voiler de formes plus heureuses ce dur mépris des hommes, cette grossièreté native, cette brutalité subtile, cette âme atroce, celle ruse innée, ce moi immense qui absorbe la charité, la pitié et la vérité; cette simulation universelle. De l'affreux paysan perverti Dessoir a fait un Tartufe colossal, taché de sang, baigné de feintes larmes ; l'ironie personnifiée ; un sanglier cauteleux. Création sublime !

Quel chef-d'œuvre et quel triomphe du poëte et du mime! En face du cadavre d'un mari adoré que vient d'assassiner Richard, l'assassin aborde, séduit et entraîne la veuve elle-même qui suit le cercueil avec des sanglots et crie vengeance ! Quelle scène ! quelle épreuve pour l'acteur!

Voici comment procède M. Dessoir. Dès la première scène il habitue d'avance le spectateur à regarder comme invincible la puissance de séduction dont Richard dispose. Le public sait que Richard prend toutes les formes, use de toutes les métamorphoses et se travestit à volonté. Le tigre devient serpent; le sanglier farouche rampe comme le chien fidèle. Le spectateur a la clef de ce pouvoir, qui est la ruse et la mise en scène infinies, souples, infatigables; enfin, lorsque, pour séduire sa victime. Richard dépose sa rudesse, abdique son ironie et se couvre d'un nouveau masque, nul ne s'en étonne; c'est son dernier sortilége. Pour accomplir son projet et toucher le cœur de lady Anne, le meurtrier simule l'amour passionné; il l'enveloppe du regard et de la voix; ses accents et ses gestes sont ceux du plus involontaire entraînement. Sa voix, de despotique et de terrible qu'elle était, devient. tendre, tremblante, irrésistible; elle fait vibrer la passion au fond de l'âme de la femme ; il est Lovelace et Tibère, don Juan et Tartufe. Il la fascine, il se fait écouter. Elle maudit, menace, invective, s'indigne, mais elle écoute; elle est déjà vaincue. L'attendrissement succède à la haine et la pitié à l'horreur.

Ils ont donc achevé leur œuvre, ces dehors passionnés auxquels la femme ne résiste jamais. Profondément instruit par sa nature mauvaise de ce qu'il y a d'incertain et d'involontaire, d'entraînable et de démoniaque (comme le disent saint Martin le mystique et Gœthe le philosophe) dans la nature de la femme, Richard s'est emparé de ces éléments terribles et les a fait jouer à son profit.

Voilà ce que Dessoir réalise sur la scène ; il rend le prodige vraisemblable et l'impossible naturel. C'est le triomphe de l'art.

I XXÎI.

Le mouvement des rues. — Physionomie de Berlin.

— Le Wein-Keller.

Chaque ville a sa physionomie. Celle de Berlin se compose d'activité et de discipline.

Pendant plusieurs semaines je pris plaisir à contempler cette animation régulière, ce mouvement grave et continu qui ne ressembla ni à la vivacité brouillonne de Paris ni à l'énergie commerciale de Londres. Le travail et le devoir semblent planer sur Berlin, plutôt que l'âpreté du gain ou l'impétuosité du sang. Piétons sur les trottoirs, méchants petits fiacres basque l'on appelle droschkes, roulant sur les petits cailloux, cavaliers galopant le long des deux allées parallèles des Linden, promeneurs fatigués ou rêveurs s'arrêtant, causant, s'asseyant à leur aise dans la grande allée du milieu ; tout est à sa place, régulier et actif. C'est ii la fois la volonté, la personnalité germaniques: — et la symétrie administrative disciplinant les goûts particuliers.

En général c'était sur l'allée des Linden que je donnais rendez-vous à mes amis et à mon guide.

— Descendons, me dit-il un matin, dans quelque WeinKeller; nous y déjeunerons.

— Votre lVein-Kellrr, c'est le « wine-cellar » anglais; — de l'anglais toutj>ur.

— La prononciation esL identique, comme le sont les racines des mots; ces deux peuples sont frères. La race anglosaxonne est descendue des bords de la Baltique, vous ne l'ignorez pas. Napoléon, homme du Midi, savait, bien ce qu'il faisait, le Nord qui combattait Napoléon le savait bien aussi.

Nous descendîmes environ dix marches, et nous nous

trouvâmes enfouis dans un petit souterrain très-coquet, paré, lustré; cellule de voluptueux. Une table d'acajou par cellule, un canapé par table; un jour très-doux filtré par une petite fenêtre supérieure; toutes les recherches qui peuvent favoriser les méditations du gastronome solitaire s'y trouvaient réunies.

— J'espère que voici du particularisme, de l'isolement s'il en fut jamais, lui dis-je en riant.

Alors un personnage grave entra sur la pointe du pied, diplomate cadencé, portant inscrit aux deux coins de ses lèvres le sourire caustique et froid si commun aux Berlinois de rang vulgaire.

C'était le garçon ou (1 Kellner. »

— Donnez-nous de la bière.

Il répondit solennellement :

— Monsieur ! la bière n'existe pas ici.

— Le propriétaire de l'établissement, interrompit le baron, croirait déroger si la liqueur extraite du grain fermenté se débitait chez lui. Son cellier n'est consacré qu'au vin, comme le dit l'enseigne.

— Voilà une sotte manière de comprendre le particularisme. Je suis las, j'ai grand'soif, un verre de bière me serait agréable.

— Vous ne trouverez de porter anglais que chez Niquet, rue des Chasseurs. La bière de Bavière ne se vend que chez Flugge, au bout de la rue de Leipzig. Je vous conseillerai plutôt la bière de Josty, rue des Margraves ; cette bière est quelque chose de léger, de rustique, de vif, d'aromatique et d'élégiaque. Chaque espèce de bière a son vendeur, sa boutique, sa localité propre; chaque vin aussi.

— Sans cette érudition locale et spéciale, l'étranger doit se trouver fort dépourvu.

— L'étranger se renseigne, il apprend et il spécialise. Il se fait Berlinois; on aime l'étude et les spécialités à Berlin. Allons chez Josly.

§ XXIII.

Le!! célébrités. — Les famillcs. — Pudeur ou licence des voyageurs. — Mort de Heine.

Je sais bien que le lecteur attendrait de moi le portrait, ou du moins la silhouette des gens célèbres ou importants que j'ai pu rencontrer à Berlin, auxquels j'ai pu être présenté, avec qui j'ai dîné ou qui ont daigné me renseigner sur leur ville et sur l'Allemagne. Le vieillard, si jeune et si vif sous ses cheveux blancs, si malin et si doux, —je ne veux pas dire si méchant et si fade, - M. de Humboldt; iL Varnhagen von Ense, d'un excellent ton, d'un commerce charmant; MM. aeIlstab, Dove, Ranke, les frères Grimm, feraient bonne figure devant un public malin et curieux; mais cette liberté, ou plutôt cette licence du voyageur, qui, admis dans l'intimité des familles, reçu dans leur cercle intime ou accueilli par une bienveillante hospitalité, use de cette générosité à son propre bénéfice et la fait servir à l'amusement de l'Europe, me répugne à un point que je ne puis exprimer. Il semble qu'une certaine pudeur délicate doive présider à ces rapports qui se forment entre le voyageuT et les étrangers qu'il visite ; et que, forcé dj repousser à la fois la fadeur banale de l'éloge universel et l'injure ou la satire, il n'ait rien de mieux à faire que de supprimer le détail personnel.

Je me contenterai donc d'indiquer le caractère général des rapports sociaux dans les sphères berlinoises élevées. Il y

a là quelque chose qui tient de la réserve anglaise et de l'ironie parisienne, adoucies l'une et l'autre et calmées par un reflet protestant, une teinte septentrionale très-prononcée, peut-être même par une nuance mystique venue des rives de la Baltique et comme émanée du pâle soleil qui les effleure.

Ne disons pas que la Prusse soit slave. La Prusse se fâcherait. Je sais combien l'esprit prussien se révolte à l'idée d'un mélange ou même d'une affinité slave; je n'appuierai donc point sur les nuances particulières qui pourraient, selon moi, constituer la nationalité originale de ces races voisines de la Scandinavie. Je sais que les rendes et les Obotrites sont morts depuis longtemps, et je ne voudrais pas affliger ou irriter mes amis de Berlin en les confondant avec leurs voisins des environs de Cracow. Disons seulement que bien des noms de familles prussiennes attestent une origine primitivement slave.

En définitive, et quoi que la force centrale conquise par la Prusse soit une force germanique, très-prépondérante au nord; on ne peut nier que la vie et la pensée, comme la physionomie des villes de l'extrême nord, Kœnigsberg, Stettin, surtout Berlin, ne se détachent compIétement de la physionomie extérieure propre aux contrées méridionales et centrales de la Germanie. Ludwig Tieck, Kant et Werner ne pensaient et n'écrivaient pas comme Wolfgang de Gœthe, né sur les bords joyeux du Rhin; comme le bizarre et sentimental Jean-Paul-Frédéric Richter, un des plus sauvages enfants du centre pastoral de l'Allemagne; comme Heine de Francfort,, qui vient de mourir à Paris.

§ XXIV.

Heine.

Pauvre Heine 1 C'est à Berlin que j'ai appris sa mort. Je me trouvais chez l'un des Berlinois les plus cruellemeut poursuivis par ses épigrammes quand çéjte nouvelle, traversant l'Allemagne, vint jusqu'à nous. Je &s émerveillé de la t( libéralité 1) de ton avec laquelle sa mémoire fut traitée et son génie discuté.

Étendu sur soa lit de douleur et pleurant, — ses souffrances physiques étaient épouvantables, — il m'avait remis; à mon départ de Paris, une douzaine de petites cartes portant son nom écrit au crayon, et destinées à me recommander à quelques célébrités de l'Allemagne, plus spécialement de Berlin.

— Que faire de ces cartes? demandai-je à l'un des convives.

— Il faut les remettre à leurs adresses.

— Mais il me semble que le malheureux et ironique poëte s'est trompé.

— Comment?

— Heine m'a donné des recommandations pour ses ennemis.

— Des ennemis ? Il a'tn a pas,

— Ou du moins pour ses adversaires?

— Il n\*en a plus.

— Quoi 1 les recommandations adressées par Heine à M. karl Otto von Raumer pourraient être acceptées?

— Parfaitement.

— À Berlin Heine est l'immoral, l'impie, le acanda-

leux par excellence; c'est l'Antéchrist enfin ; — et M. de Raumer est ministre de l'instruction publique ! Est-ce une étourderie de Heine, ou une ironie ?

— C'est une bonhomie. M. de Raumer appartient au meilleur monde. Allez chez lui demain matin ; vous serez bien reçu.

Le pauvre Heine ! Ces petites cartes griffonnées de sa main malade sont, hélas! des monuments aujourd'hui. Le voilà brisé, cet anneau fragile entre le vrai et le faux, entre la poésie et l'ironie, entre la France et l'Allemagne !

Il a disparu, l'ennemi de Gœthe et de Schlegel ; esprit immodéré et délicat, ironique violent et âme triste; une des plus fantasques apparitions du monde littéraire depuis Voltaire ; chansonnier et prosateur, satirique élégiaque, lyrique mélancolique, aimable et redoutable, AllemandParisien ; et ce qui semble encore plus étrange, frivole et profond !

Pauvre Heine! M'amuserai-je a nuancer votre portrait? Broder et parfiler des phrases sonores à propos de votre antithèse serait œuvre facile; et vous seriez homme à revenir de là-bas, en colère contre mes phrases, vous qui saviez faire jusqu'à des « odes sans phrases, » comme Varnhagen von Ense l'a si bien dit ! Pauvre Heine !

Équitable, raisonnable, pondéré, réservé, décent; l'avezvous été toute votre vie, même envers les dieux de la terre et de la pensée, envers les rois et envers les peuples?

Ne fut. ce. pas vous qui vous écriâtes un beau jour : « Certes, le troupier français, quand il maudit, est Il plus agréable au bon Dieu que le marchand de Londres « quand il prie ? »

Avez-vous abjuré dans l'autre monde votre frénésie

contre l'Angleterre et Berlin, contre M. de Chateaubriand et Goethe, contre le puseysme et le puritanisme ?

Pauvre Berne ! QueUe terreur superstitieuse vous inspiraient l'ancien monde et les institutions établies, et la règle et la discipline et le convenu ! Aviez-vous assez peur des Académies, des sergents, des douaniers et des grammairiens 1

Quant aux piétistes, aux dévots et à l'Église anglicane, c'étaient pour vous des épouvantails encore plus odieux et des bêtes bien plus noires; Byron, autre enragé contre la fortune et le passé, n'a pas poursuivi le cant avec autant de fureur.

Mais Byron attendait peu du monde et n'espérait rien des hommes i Heine avait le pressentiment du mieux, la foi de l'avenir.

- A ce titre il faut respecter Heine. Injuste envers mille gens de talent, comme le fut Byron envers Southey, Wordsworth et tant d'autres, Heine a le mérite de ne pas se draper dans le dégoût. 11 n'y a pas de fausse aristocratie chez Henri Heine. Il n'est ni menteur, ni joueur de comédie. Il ne pose jamais.

Heine méprisait cette race insupportable des Don-Juanbêles et des Tartufes hommes forts, qui ont adopté le rôle commode de héros taillés dans le dédain.

Heine est peuple; il est bohémien, et il l'avoue: bonhomme et médisant, il en convient. Mais il est homme.

Il est même vulgaire à bon escient, et j'aime mieux cela.

L pleure, il rit, il se désole. — Redoutable et toujours piésente, mobile, incertaine et l'égarant sans cesse, — en lui vit, éclate et flamboie, comme le feu follet sur les marais, la flamme de la passion sincère.

Il est sincère; chose adorable ! Oui, sans doute, il aurait

dû avoir plus de raison et se mieux tenir ; mais ses idolâtries sont vraies, ses colères naïves.

Pardonnons donc ses torls à ce pauvre sceptique que j'ai vu prier dans son lit, et pleurer en priant Dieu. Ce qui manque le plus aux contemporains, il l'a eu : modestie, sincérité, passion.

§ xxv.

Le Viennois.

L'air de triomphe avec lequel le Viennois entra chez moi me surprit. Ordinairement telle n'était pas l'expression que ses courses à travers Berlin laissaient sur son visage. Il trouvait cette grandeur insolente et roide ; cette prétention des gens du Nord à s'emparer du savoir et de l'influence lui paraissait insupportable; il estimait trop les Berlinois pour les aimer. J'avais visité avec lui le musée, dont la disposition est admirable ; l'hôpital des diaconesses ; la bibliothèque royale; et plusieurs institutions dont l'organisation sévère et savante doit être proposée pour modèle. Sa mauvaise humeur trahissait son admiration.

— Qu'avez-vous donc, lui dis-je, et quel air de joie !

— Je suis ravi d'apprendre que ces Berlinois, qui ne doutent de rien, qui se piquent de se connaître en holUmes et en manuscrits, viennent d'être dupes sous ces deux points de vue, mais dupes de la façon la plus burlesque.

— Contez-nous un peu cela, lui dis-je.

Le baron venait d'entrer.

— Imaginez, reprit le Viennois, qu'un nommé Simon des, Grec de nation, calligraphe habile, s'est amusé récemment à fabriquer des œuvres grecques auxquelles il a

prêté une telle apparence d'authenticité que les plus érudits des Universités berlinoises y ont été pris comme des enfants; le gouvernement allait payer de beaux deniers je ne sais quelle fabrication du faussaire, lorsque tout s'est dévoilé ; la police a jugé convenable de reconduire Simonides jusqu'aux frontières du royaume,

— Un moment, reprit le baron ; l'affaire est encore pendante et n'est pas encore jugée en dernier ressort. J'ai entendu dire à des hommes compétents que sous des interpolations ou des falsifications possibles se cachent des débris très-réels de manuscrits originaux. Et quand même Simonides aurait supposé des manuscrits, qu'est-ce que cela prouverait? Scaliger et Juste-Lipse, Coraï et Boisso.;ade ne se sont ils pas trompés? Que de tableaux et de statues apocryphes ont passé pour authentiques? Rappelez-vous ce pastiche de vers latins qui fit illusion à Scaliber et à Muret ? Les fameuses Llaminas, ou « plaques de cuivre » déterrées en Espagne et gravées pour les besoins d'une cause moderne, puis ensevelies dans le sol pour s'y revêtir d'une couche d'antiquité factice, n'ont été appréciées à leur valeur que tout récemment. Ouvrez l'histoire du XVIIIe siècle littéraire en Angleterre (1), vous la trou\ (1 ez pleine de falsifications heureuses, de fraudes réussies, de faux llobiusons, de faux Rowleys, de faux Shakspearcs, de Chattertons et de Psalmanazars. Ce n'était point un sot que Samuel Johnson ; Psalmanazar lui a fait accepter, ou, plus vulgairement, « avaler » tout un dictionnaire it une chronique des îles Formose, dont cet autre Simonides se disait natif. La fraude Ossianique a duré bien

(1) Voir nos Éluda sur l'Angleterre, tom. i et u.

plus longtemps. Hommes d'esprit et d'action, érudits et poëtes, ont cru à l'Ossian de Macpherson, pure contrefaçon sentimentale de la Bible. Chatterton a eu des prosélytes, et même il en trouve encore. Pour être dupe il suffit d'avoir des passions et des intérêts ; les honnêtes gens qui les exploitent ne manquent pas. Mais encore une fois cela ne prouve rien ; on viendrait m'apprendre que Scaliger et Muret ont commis cent erreurs, je ne les en estimerais pas moins. Un secret infaillible pour ne point tomber, c'est de ne pas marcher.

— Avec ce système, mon cher Monsieur, toutes les erreurs et toutes les friponneries sont excusables. Voici une autre affaire où messieurs les madrés (pfiflig) de Berlin se trouvent étrangement compromis ; je ne sais comment vous les justifierez. Ce n'est pas moi qui invente l'histoire ; elle court toute imprimée dans les rues, où elle se vend deux grosschen.

Le Viennois me remit une petite brochure sur papier gris, brochure évidemment destinée à défrayer la curiosité populaire.

— Vous voulez parler du prince d'Arménie, dit le Viennois.

— Quel prince d'Arménie ? repris-je à mon tour.

— Un certain prince Léon-Georges d'Arménie, héritier présomptif de cette couronne, prince de Gapan, prince de lusignan-Houpiuian, prince de Koricosz, étoile sur la poitrine, enveloppé de fourrures magnifiques, parlant le syriaque, l'arménien, le turc, le persan, le javanais, le hollandais, l'anglais, le français, l'allemand, fort bien de sa personne. On prétend que son vrai nom est Joseph-Joannis. Fils d'un batelier de Java et élevé à Leyde, il courut l'Europe pendant quinze ans, et vécut de ces belles ressources

que Guzman d'Alfarache aimait, que Gil Blas ne dédaignait pas, que Panurge estimait lucratives, mais qui ne sont point tolérées par la police européenne. Tous les succès l'avaient couronné : les dames, la littérature, la politique. Il usait largement de ses aptitudes. Londres l'avait vu fuir un procès scandaleux. Il avait quitté avec la même précipitation Bruxelles, Baden-Baden et Stuttgard. Enfin c'était à Berlin que ses pas errants l'avaient porté vers 1855. Hardi, expérimenté, plein de sagacité et d'à-propos, homme d'action, allant droit au but; point rêveur, point poëte, exact dans ses transactions, enfin homme positif et d'affaires du plus beau modèle; il s'attaquait, dit-on, aux grandes têtes, accusait un roi de l'avoir volé et une altesse d'avoir soustrait ses diamants, se portait promoteur de la littérature, défenseur de la poésie, ne reculait devant rien, réclamait un royaume et quinze millions d'héritage, imprimait les plus beaux mémoires, trouvait des avocats et des défenseurs; se faisait donner des pensions, lithographiait ses portraits, les répandait en Europe, embouchait la trompette sur son propre compte, avait un groupe d'admirateurs, presque de séides, trompait le Times, correspondait avec lui, trompait aussi le Constitutionnel, fabriquait dans l'atelier de son cabinet les graves billevesées qu'il leur faisait imprimer, et marchait ainsi à la fortune. Il y avait un principe et une habitude dont il ne se départait pas, l'audace. Foncer sur l'ennemi, comme on dit en escrime, l'étourdir, l'abîmer d'un coup, c'était sa tactique. Malheureusement les Panurges, comme les empires, se perdent en exagérant leur principe. Le prince aimait à se rapprocher de la police, à en connaître les agents, à se lier avec leurs chefs. Sa pauvre hôtesse, une vraie Berlinoise sans fard, ayant par mégarde ouvert une lettre qui lui était

adressée de Londres, il crut, en la dénonçant aux autori. tés, faire un coup de maître; un prince aussi jaloux du couvert de sa correspondance serait à l'abri du soupçon 1 Ce fut là ce qui éveilla la police ; elle se mit sur les traces de cette principauté de Koricosz, dont elle découvrit bientôt les vieux terriers, et envoya dans la tl Gefaengniss » Scapin mal récompensé. Dépouillé de son étoile, de ses diplômes syriaques et chinois, du blason qu'il s'était donné (métal sur roétall), vêtu d'une veste grise, les fers aux pieds et ras tondu, il est maintenant occupé, dit-on, à éplucher de la laine dans cet établissement public.

— Oui, c'est là, interrompit le baron, la version de la police, celle que l'on répand en Europe; et je sais que la petite brochure que vous avez apportée avec vous n'est pas autre chose que ce roman bizarre. C'est encore sur ce pauvre diable que roule la pièce récemment jouée à KroH. Je n'ai point mission de défendre le prince d'Arménie, mais entre nous je ne m'étonnerais pas qu'il y eût là quelque anguille sous roche, quelque arcane, sinon d'État, au moins de police secrète.

— A la bonne heure encore, dit le Viennois, prenant son chapeau; rien ne vous embarrasse quand il s'agit d'excuser les Berlinois? Vous allez nous prouver que Frédéric le Grand était beau comme le jour, et que les oranges poussent en pleine terre à Berlin.

— Non, mon cher Viennois; mais j'aurai raison de louer et de vous signaler l'intensité de vie, le besoin de progrès, l'ardeur sérieuse, l'énergie de croissance qui caractérisent ce pays et qui le rendent si intéressant.

§ xxvr.

ftlidsummer's Night'a Dream.

Réunir les esprits, rallier les familles humaines, c'est là une grande gloire. Elle est acquise à Shakspeare. On le joue à Munich et à Londres, à New-York et à Rotterdam, à Édimbourg et à Dresde, à Vienne et à Copenhague, à Philadelphie et à Berlin (1). Dans toutes les subdivisions de U^sphère teutonique, dans les replis et les baies de cette vaste mer toujours montante des populations germaines, saxonnes, Scandinaves vous retrouvez Shakspeare. Cette race, identique au fond; aujourd'hui maîtresse de l'Amé. rique septentrionale, prête à envahir demain celle du Sud, et qui va couvrir P,%ustralie, ne peut se passer de Shakspeare. Le planteur de la Jamaïque et le trappeur des bords de la Susquehanna, le colon de New-Zealand ou celui des rives du Pacifique, Germains, Anglais, Américains, savent Olhetlo et le Manhand de Venise par cœur. C'est donc à la fois le centre de pensées, l'âme populaire et le cœur poétique 4ile tout un monde.

A ce titre, je me plais à voir jouer ses pièces sous diverses latitudes, j'aime à examiner comment on le comprend ici et là ; quelles impressions il produit, quelles sont les nuances dont sa trame se colore, et (comme dirait un géomètre) sous quel angle différent chacune des fractions du monde germanique l'aperçoit. J'ai consacré à cette belle étude, je ne veux pas dire perdu, un très-grand nombre de mes soirées. Comme l'amitié, comme l'amour, l'étude

(1) Voir nos Études sur Sh«k j-titre et CAréiin,

réserve ses véritables délices à ceux qui n'attendent d'elle aucun avantage matériel.

Beaucoup de mes amis de Berlin s'étonnaient de l'assiduité avec laquelle je me rendais au Schauspiel-Haus toutes les fois que l'on y représentait une œuvre de Shakspeare. Je m'obstinais dans mon plaisir, et je fus récompensé de mon obstination.

De toute l'œuvre shakspearienne la pièce la plus difficile à réaliser par la mise en scène est assurément cette idylle fantastique, grecque et gothique, vrai songe des nuits chaudes d'août, que l'auteur a nommée d'un nom intraduisible dans toutes les langues : Midsummer's Night's Dream (1). On sait que Mendelsohn-BarthoIdy le Berlinois a composé pour ce drame féerique une ouverture digne d'être exécutée par les sylphes et écoutée par les fées. Je me rendis de fort bonne heure au théâtre avec le baron, pour ne rien perdre de mon double plaisir.

La salle se remplit peu à peu, doucement, h la façon germanique. Point d'agitation, point de bruit. Une demiclarté. Point de portes qui se ferment, s'ouvrent, se referment, crient, sifflent et vous apprennent que les diamants de madame \*\*\* sont arrivés, et que sa parure on (comme le dit ce barbarisme de tapissier) sa toilette réclame vos regards.

Pendant quelques années les Parisiennes avaient pris l'habitude, aujourd'hui évanouie, de s'annoncer au théâtre par un éclat et comme par une irruption de grenadiers triomphants. Les dames de Berlin n'ont point adopté ce genre barbaresque. Elles entrent et se placent avec une

(1) Sommernacht's Traum, est le Bêve de nuit d'éié, non de la mi-été.

douceur grave, calme, un peu humble peut-être, un peu effacée, mais très comme -il faut.

Au premier signe du chef d'orchestre, les assistants semblèrent se recueillir dans un plus profond silence et comme dans une méditation d'étude. Vous eussiez distingué le frôlement d'une gaze ou le pas d'un enfant.

Des murmures lointains annoncèrent la féerie de Shakspeare. Les cordes se mirent à vibrer vaguement, les cordes des archets à fuir sur les chanterelles, les pizzicati à voltiger cà et là, le souffle des petites flûtes devint à peine sensible, les petits génies Ce Shakspeare bourdonnèrent au loin, se rapprochèrent, humectant leurs ailes dans le calice des boutons d'or. L'essaim se déploya ensuite. Le soleil brilla, éclata, domina tout, remplit l'espace. Alors les accents passionnés des violons et de la harpe s'élevèrent à la fois et débordèrent en harmonies pénétrantes; puis, s'affaissant par degrés, elles ramenèrent le crépuscule, la nuit, les ravissants murmures d'Horace et les imperceptibles bruits et les sylphes mystérieux voltigeant sous la lune. 0 l'admirable jouissance que celle d'un tel art, véritable et senti !

Jamais œuvre du génie musical n'eut, plus que cette ouverture du Rêve, besoin d'être écoutée, détaillée, comprise dans ses intimes beautés. Rien aussi de plus délicatement approprié à la. création originale de Shakspeare que cette musique fine et savante, légère et profonde, qui en est la quintessence et le parfum.

Hendelsohn-Bartholdy m'avait jeté dans un ravissement inexprimable quand le rideau se leva. Hippolyte et Thésée! le duc d'Athènes et ce monde extravagant, d'une verve si aérîeune ! Un monde mi-parti de l'Arioste et de Ralliais î Ce duc, ces gnomes! et ces cordonniers tout

fiers d'être acteurs, membres d'un théâtre; heureux de jouer Pyrame et Thisbé; aussi heureux de s'associer à l'art en l'an 1000, qu'ils le seront en 1856 lorsqu'ils auront exposé aux yeux du monde une nouvelle paire de souliers sublimes et d'imperméables brodequins !

J'avais vu jouer le Rêve à Londres; il m'avait paru que les Anglais, par une originalité trop dure, trop brusque, trop violente, à la Hogarth, et des costumes éblouissants, avaient outré la pompe, exagéré l'éclat, effacé la poésie. Ici c'était la perfection même. Rien de trop arrêté ni de trop précis; une juste et exquise mesure dans le fantastique; partout, dans les décorations comme dans le jeu des acteurs, une certaine transparence éthérée, une harmonie de demi-teintes qui exprimait délicatement la conception du poëte, et qui s'étendait jusqu'aux scènes de clowns, scènes si difficiles à comprendre et que de mauvais acteurs jetteraient aisément dans la charge. Bottom était excellent ; la naïveté vulgaire des artisans-acteurs et l'héroïque tendresse des personnages principaux ressortaient dans leur vrai contraste. Les décorations demi-grecques et demigothiques, avec des échappées de vue lointaines et des clairières de forêt sauvage pleines d'ombres mystérieuses et de douces lumières, complétaient la merveille de cette charmante représentation.

— Eh bien ! me demanda mon guide quand nous sortîmes du théâtre vers les dix heures, quelle est voire impression ?

— J'admire.

— Convenez que ce merveilleux philosophique et cette rêverie idéale, si bien reproduits sur la scène, laissent dans l'âme un souvenir délicieux, et comme un parfum profondément poétique.

— Oui ; le mystère et l'esthétique, l'étude et le surnaturel, vos Allemands y excellent ; surtout les Allemands du Nord, ceux qui touchent aux extrêmes limites de la Germanie.

— Avouez aussi qu'un tel plaisir ferait bâiller les quatrevingt-dix-neuf centièmes des Parisiens, et donnerait aux gens de Naples l'envie de lapider les acteurs et de brûler le théâtre.

— J'en conviens; le Parisien est ami de la lumière, et le Napolitain est ivre de son soleil ; il n'y a ici que des clairs de lune et des reflets.

— Mais quelle élude détaillée ! quel soin, quelle habileté ! C'est un miracle de concilier ainsi le fantasque et le vrai, le génie du moyen-âge et celui de la Grèce antique ! Comme ils ont pénétré la pensée de Shakspeare, deviné son énigme, expliqué l'inexplicable, prêté une réalité à ce qui n'en a pas, et composé un ensemble charmant, harmonieux, imprévu !

— Je pense comme vous. J'aime le jeu, la déclamation sentie, la grâce naturelle de mademoiselle Vierek. Cette douce Hélène, à la recherche d'un amant qui la fuit, est heureusement personnifiée. Je ne voudrais pas que le génie Puck fût de si belle taille ni si bien nourri. Je ne suis pas très-satisfait d'Obéron. Votre Puck dit bien, ne joue pas mal, et c'est un personnage honorable. Il respire la vertu. Mais pour l'espièglerie, le déluré, la gaminerie, un vrai Puck enfin...

— ... C'est à Paris...

Le baron continua sa phrase par quelques mots prononcés à l'oreille, et que je ne veux pas imprimer.

i xxvn.

La femme à Berlin.

— C'est comme je vous l'ai dit, ajouta le baron, qui soupa le soir même avec moi ; ici, la femme est encore à naître. Mais entendons-nous : je parle du phénomène bizarre et dangereux qu'on appelle tr la femme » dans les pays usés de civilisation raffinée; en Italie, par exemple, du temps des princesses qui faisaient damner le Tasse ; en France, au XVIne siècle, quand mademoiselle de Lespinasse hébergeait trois amours dans son cœur esthétique; — je vous parle de l'artificielle créature que Balzac a décrite, que Marivaux a soumise à sa loupe, que Molière a vue se préparer en France, après mademoiselle de Rambouillet; que les Italiens ont devinée dès le XIVe siècle, et les Provençaux annoncée dès le xiie; — je vous parle de cette miraculeuse nouveauté, de ce phénomène, de celle bizarrerie que la sociabilité française, le christianisme, l'É glise, le platonisme, la vanité, la chimère, la coquetterie, la science, le madrigal, la politique, la passion, la puéritité' les salons et les boudoirs ont mise au monde, puis tournée dans tous les sens, contournée, transformée, déformée : c'est un très-agréable monstre. Elle est assez peu mère, épouse si l'on veut, maîtresse tout au plus ; — quelque chose d'étrange et de puissant que Dieu et nature n'ont pas fait ; une rose à mille feuilles qui ressemble peu il la fleur primitive, et qui n'existe que sur un point imperceptible de la planète.

— Vous avez des femmes de lettres à Berlin?

— Oui certes; et que nous avons le bon goût de ne

pas appeler comme vous de ce nom déshonorant et ridicule de bas-bleu, que le vilain Alexandre Pope inventa un jour dans sa mauvaise humeur contre lady Montagu. Elle avait refusé ses hommages; il lui lança le petit distique que voici :

. Mon adorée a l'art de charmer les humains;

m Elle n'a pas celui de se laver les Mains ! »

Puis il répandit dans le monde le bruit qu'elle portait des « bas bleus, » crime impardonnable, comme vous savez. Ce fut assez. Le sobriquet prit feu. On ne cessa plus, en Angleterre et chez vous, de le jeter à la tête des femmes intelligentes. On est moins déraisonnable à Berlin. L'éducation féminine, un peu factice, y est excellente. On permet aux femmes d'écrire, même d'imprimer; et si elles ont du talent comme mademoiselle Lewald, aujourd'hui madame Slahr, observatrice et voyageuse distinguée ; mademoiselle Mûller '(ou J\liihlbach), aujourd'hui madame Mundt, romancière qfii a de la verve ; coaime Élise Schmidt et madame Bircbpfeiffer, dramaturges toutes deux ; comme la convertie catholique Ida Hahn-Hahn (la comtesse), enfin Bettina Brentano von Arnim, l'amoureuse de Gœthe, — bannie de Berlin et très-étourdiment spirituelle, — personne ne s'en formalise.

— Que vous manque-t-il donc 1

— Un rien ; il nous manque ce milieu social où la femme du monde se développe, milieu dans lequel viennent se fondre toutes les dissonances. La famille est toujours à Berlin le petit centre indissoluble cl indispensable autour duquel chaque groupe se rallie et prospère. En vain a-t-on essayé sous Frédéric II, et après lui, UDe-SOrte de débauche sourde et austère, grossière imitation ou plutôt parodie de vos mœurs

libres de la régence; le sang germanique s'en est révolté. Il est revenu à ses habitudes naturelles ; chaque petit cercle s'est de nouveau parqué dans son enceinte; ici les évangélistes, là les savants; plus loin les Hégéliens; ailleurs les dilettanti ; ailleurs encore les plastiques. Ces rapports sociaux se bornant eux-mêmes dans la caste d'abord, puis dans la seconde enceinte de la coterie, enfin dans le sanctuaire définitif de la famille, comme à Genève, à Édimbourg et à Lausanne, n'ont pas donné à la civilisation de Berlin le degré de mouvement et d'activité fébrile nécessaires pour créer l'oiseau de paradis, l'oiseau merveilleux, — la femme des salons, et faire pousser toutes ses ailes à cet ange multiforme et multicolore que l'on ne comprend pas beaucoup, même après en avoir fait l'étude, et qui ne se montre plus que rarement, à Paris, Florence, Rome, Madrid, Venise et Londres.

— Vous n'avez donc à Berlin ni femmes libres, ni blooméristes, ni amazones, ni émancipées?

— Avant 18 :8 on parlait beaucoup de madame Aston, aujourd'hui en Crimée, mariée à nn officier anglais, — femme honorable qui ne manque pas de talent. Elle a eu l'imprudence d'effaroucher la pruderie berlinoise ; le collet très-monté de cette société pudibonde s'est insurgé vivement contre ses allures et son style.

« Nous avons encore beaucoup d'autres femmes distinguées; on est bien élevée, instruite, aimable, éclairée; on reçoit bien; on sait la musique et on l'apprécie. Les couveuses ne nous manquent pas. Mais la reine sociale du vice et de la grâce ! elle est impossible ici. Même la femme dirigeante, le chef de parti, celle qui donne le ton à la société, qui distribue les rangs, qui crée la gloire, dont l'esprit et la volonté servent de pivot, de centre et de fanal

à tout on monde, — ne comptez pas la rencontrer à Berlin. Tout y est caste, je vous l'ai dit ; nous vivons en petits cercles séparés, en petits groupes isolés qui se touchent sans se confondre. Ni madame Geoffrin, ni madame de Staël, ni madame Récamier ne pourraient se développer dans une telle atmosphère. Il faut plus de liberté, de voyages, de points de comparaison et de mélanges dangereux pour créer et perfectionner ce produit complexe et le conduire à maturité. Les habitudes luthériennes ou évangéliques sont austères, les devoirs stricts, les familles nombreuses. Si vous descendez jusqu'à la bourgeoisie , ce ne sont plus des familles, mais des nichées ; six garçons, trois filles, huit filles, dix, douze, quinze, vingt-deux enfants ! Pauvre femme! au milieu de ce vacarme sera-t-elle Ninon de Lenclos? ou madame de Tencin?

« La femme du monde telle que vous l'admirez à Venise, Florence et Londres, est donc étouffée par ces mœurs étroites. A peine a-t-elle le temps d'être mère et nourrice. L'attrait impérieux, l'éclatante désinvolture de la lady triomphante à May-Fair; l'assurance fine de vos Françaises de tous les régimes; l'altier sourire de la comtesse italienne naissent d'autres civitisations.

— Vous Oies sévère. J'ai vu chez mes amis de Berlin def types féminins adorables. Quelque chose de l'Imogène et de la Desdémone les distingue. Il y a là du calme, de la grâce, un mélange de finesse observatrice et de mélancolie reposée qui ont beaucoup de charme.

— Assurément ; mais tout cela ne nous donne pas la reine du grand monde, celle dont vous parliez tout à l'heure. La demi-teinte genevoise et réformée que vous avez reconnue à Édimbourg et Lausanne est encore plus complète et plus dominante ici. La pauvre Ève y grelotte

un peu; elle 11 'en est que plus intéressante. Naturellement magnétique, voyageuse, intermédiaire et aimant à s'instruire, facile à instruire d'ailleurs, sympathique au dernier point, il faut qu'elle se résigne.

Entre nous, je ne vois pas grand mal à cela : le niveau social gagne à cette prépondérance de la famille. Notre \ieille société française, celle que Molière a décrite et que ses cruels tableaux nous montrent si odieuse et si ridicule, n est tombée si bas que pour avoir sacrifié la famille au salon, le particulier au général, le vrai au factice, l'homme à la mode, et la réalité à l'abstrait. Quelle famille que celle de Molière ! En vérité, Berlin est fort heureux de ne rien posséder de pareil.

« La famille de Molière ! Analysez dans le détail de ses ressorts cette machine abominable : le valet escroc sert de pivot central; — le fils rebelle emploie le valet à duper son père; — la jeune femme habile a tous les tours attrape tout le monde; — le gentilhomme sans honneur lui vient en aide ; enfin le pauvre chef de famille, Dandin ou Sganarelle, qui n'a rien d'imaginaire que son pouvoir et son titre d'époux, demeure bafoué, meurtri, vilipendé et repoussé de tous. C'est Tibère en bonnet de nuit fouetté par ses esclaves. Ainsi la famille servile est punie par la servitude.

Vous faites là le procès à la vieille famille romaine, déchue, et telle que les nations de l'Europe méridionale en ont hérité. Après tout, cette famille de l'esclavage a servi de base à toutes les sociétés du midi. Elle a eu pour ornements des femmes très-remarquables, la charmante La Vallière, l'habile Maintenon, la brillante Ninon...

— Et Célimène aussi, maîtresse-création de Molière;

le vrai type des reines sociales dont nous parlions tout à l'heure.

Céliinène ! on ferait, je crois le tour de Berlin sans la rencontrer.

§ XXVIII.

Génie de discipline et génie de liberté. — Lutte des deux génies.

Je ne quittai point la Prusse sans éprouver un vif sentiment d'admiration pour certaines qualités morales qui assurent son avenir. Dans tous les domaines prussiens c'est une rareté qu'un homme du peuple qui ne sache pas lire et écrire. La piété est générale et tolérante. Chaque commune a son école primaire, tenue par des laïques que l'on forme dans des séminaires ad hoc à cette mission importante ; école que le ministre de l'église surveille sans la do miner. La culture des terres est excellente, et le paysan, presque toujours à son aise, possesseur de capitaux, est honoré par ses concitoyens. Aussi n'émigre-t-il point; c'est l'artisan, c'est le journalier que l'ambition et l'amour des aventures poussent à chercher fortune ailleurs. Toutes les provinces ont leurs écoles d'agriculture, où sont enseignées les méthodes les plus scientifiques et les mieux confirmées par l'expérience.

Tels sont les résultats de l'ordre admirable que le grand Frédéric a introduit dans toutes les parties de l'administration et qui régissent l'instruction publique, l'armée, les hôpitaux et la distribution de la charité.

Il est étrange, mais il est vrai de dire que l'esprit individuel, l'essence même du germanisme, coexiste avec cette discipline. Le génie berlinois est soumis à deux influen-

5.

ces. Il est originairement et essentiellement indépendant. Il est artificiellement administratif.

Sa tendance naturelle est de s'isoler; sa tendance civilisée est de se grouper.

Le particularisme et l'autorité le dominent. Il subit d'une part le régime militaire et l'uniformité administrative; d'une autre la tradition du vieux fractionnement germanique et de l'isolement libre.

Ce sont deux forces en lutte et deux contraintes qui s'équilibrent. La loi extérieure maintient la discipline légale ; le fonds des mœurs conserve la vie du passé.

Ce passé démocratique, bourgeois, presque rustique, sanctionne l'individualité et la consacre. La vie intérieure et de famille est, comme la vie municipale, une protestation permanente contre la centralisation despotique. Cependant la centralisation poursuit son œuvre.

Il arrive souvent en Prusse que ces deux éléments s'entre-heurtent; leur antagonisme constitue leur force. A la surface la régularité administrative paraît victorieuse ; au fond c'est la liberté de l'isolement, le particularisme qui reste le maître ; il vit dans les mœurs et se réfugie dans la famille.

Soulevez l'enveloppe et l'écorce dont un demi-siècle de discipline a recouvert la société berlinoise, vous y trouvez cent sociétés diverses; partout des fractionnements ; des développements particuliers, de petits groupes, de petits camps, de petites armées ; ici les évangélistes, là les piétistes, plus loin les moraves et les swedcnborgiens; dans les arts même morcellement ; partisans de Mozart, fanatiques de Wagner; partout des centres qui ne s'attirent pas, qui ne se touchent et ne se confondent pas ; complète démocratie des volontés, sous une apparence de stricte discipline et d'uniformité trompeuse.

- Je comprends ce mouvement double, dis-je au baron qui me rayait expliqué. Les Berlinois et la Prusse restent fidèles à la nouvelle civilisation méridionale de Frédéric le Grand; mais- ils n'abdiquent pas le génie septentrional ger manique. Ils sont encore particuliers, comme vous le dites, indépendants, volontaires. Ce matin mon barbier m'a refusé ses services et n'a pas voulu me coiffer, sous prétexte qu'il n'était pas « coiffeur ».

.— C'était son droit. Barbier-chirurgien, comme on l'était au moyeu-âge ; il refusait d'entrer dans une autre sphère.

- A la bonne heure.

—Ce particularisme ne règne pas seulement dans la vie privée ; il est à la politique sociale ce que l'ancienne force centrifuge des astronomes était au mouvement de l'univers. La force d'attraction ou centripète lui sert de contre-poids ; elle est représentée ici par le système administratif et militaire de Frédéric le Grand, qui, luttant contre le vieil esprit germanique, l'a soumis en Prusse à une organisation savante, centralisée, capable d'agir avec force, avec suite, avec ensemble. Une police vigilante, des finances gérées avec une admirable économie ; l'orgueilleux sentiment d'une force jeune, nouvelle, croissante, que l'Allemagne respecte en la surveillant; voilà les éléments du patriotisme prussien; sentiment très-intense et qui ne s'est point affaibli. Je ne prétends pas que le reste de l'Allemagne voie de bon œil ce progrès énorme et cette improvisation menaçante d'un pouvoir sans proportion avec son berceau.

§ XXIX.

Avenir de la Prusse. — Conclusion.

Qu'était-ce que Berlin au milieu du XVIIIe siècle, ou même au commencement du siècle actuel? à peine une ville de troisième ordre. Tout à coup des palais sortent de terre ; des avenues de maisons régulières s'alignent et dépassent les murs de la vieille cité; les universités sont fondées. Fichte donne le signal de l'indépendance; la guerre napoléonienne enflamme les esprits; après Fichte paraît Hegel; à Zellner succède Schleiermacher, le plus éloquent des orateurs. On profite des circonstances. On détache un morceau de la Pologne, on s'étend du côté de Brunswick; l'aigle noire s'abat sur Neuchâtel, puis sur les bords du Rhin ; elle ose même passer le grand fleuve, s'empare de Cologne, se trouve maîtresse de l'un des plus beaux pays du monde, et laisse les petites principautés intermédiaires comme enclavées et pressées dans l'envergure de ses grandes ailes.

Un centre berlinois, très-redoutable, très-compacte est ainsi fondé ; centre vigoureux, analogue par le fond des idées à celui de Genève, à celui d'Édimbourg; plus philosophique que l'un, plus esthétique que l'autre et soumis aux deux puissances et aux deux forces d'attraction et de répulsion dont j'ai parlé. Ces deux clefs ouvrent tous les mystères. Comment ces deux mouvements, l'un d'indépendance, l'autre de discipline, s'accorderont-ils? La questiou de l'avenir est là.

— Je penserais volontiers, dis-je à mon guide, que e

moment ou de la transaction ou du combat n'est pas trèsétoigné.

— Je le pense comme vous. Il y a plus de six ans, je vous entendais prédire au Collége de France le développement des destinées allemandes dans le sens de la civilisation anglaise; et je ne crois pas que vous soyez trompé. L'activité, l'intensité des idées et des études trahissent à Berlin une force latente, une ardeur sérieuse et secrète que vous avez eu raison de reconnaître.

— Assurément. Ici tout, même le théâtre, est studieux. - Le théâtre! C'est une des grandes préoccupations du roi actuel (1), dont vous connaissez les tendances scolastiques et myslico-théosophiques. Peut-être a-t-on raison de lui reprocher quelques concessions faites à la chimère; mais ses intentions et ses œuvres sont louables à beaucoup d'égards. Donner un ensemble très-définitif au théâtre national, entretenir le goût des jouissances de l'esprit, ce sont de nobles devoirs dont la .Prusse s'acquitte bien. Le roi actuel, en faisant représenter l'Antigone antique avec un soin scrupuleux, a donné lieu de mesurer la distance ou plutôt l'abîme qui sépare à jamais le drame grec de nos drames modernes. Grâce à cette vigilance et à cette religieuse protection de l'art, le théâtre de Berlin, devenu un musée ou une école, a perdu beaucoup de son à-propos. 11 abdique cette souple assimilation aux goûts du jour, aux caprices populaires, aux variations de la mode, cet imprévu et celte fantaisie qui lui prêtent chez vous un intérêt vif et factice ; il prend une signification doctrinale, historique, et, il faut le dire, plus élevée. Je ne vois pas non plus avec le même dédain que beaucoup de libéraux

(1 ) Aujourd'hui décédé.

celte Église évangélique au sein de laquelle le roi a essayé de fondre et d'accorder toutes les sectes protestantes. C'est une remarquable entreprise. Elle fait peu de bruit, mais elle a son drame intime et sa profonde valeur. Gardez pour moi votre soirée de demain ; nous visiterons YEvangelische nerein. '

J'assistai en effet à cette séance bizarre et très-curieuse, où des laïques savants et diserts, parfois éloquents, traitèrent devant un public choisi de toutes les matières imaginables, ramenées à l'idée religieuse et au point de vue mystique. C'est là le champ de bataille des esprits. Dans cette lice souterraine les partis et les pensées se rencontrent sourdement, pour s'y étreindre et y lutter.

Les Berlinois ne vivent pas sans une petite guerre; il ne leur reste plus que la petite guerre musicale et la grande guerre mystique. Depuis longtemps la campagne romantique de Tieck est oubliée. Le drapeau socialiste de Bruno Bauer est un peu déchiré depuis qu'il s'est fait russe. L'hégélianisme a ses partisans ; mais ses efforts pour entrer dans le domaine des faits par la démocratie n'ont pas réussi.

Je revis avant mon départ deux personnages que j'avais rencontrés en arrivant à Berlin ; les deux ennemis de Berlin, le Français et le Viennois; l'un symbole de l'esprit parisien dans ce qu'il a de plus desséché, de plus court, de plus roide et de moins vivant ; l'autre représentant le sentiment catholique et monarchique tel qu'il fleurit dans la capitale du sud allemand ; — le « Pointu, » qui a fait son apparition dans les premières pages de cet Essai ; et l'honnête Viennois qui ne pouvait pardonner à Berlin sa force et sa croissance. Tous deux s'étaient mortellement ennuyés dans la capitale de Frédéric.

— Vous avez beau dire, répétait le Français mécontent,

on ne sait pas vivre ici. Je ne puis souffrir ce labeur éternel, ce désir d'arriver, cet effort prodigieux.

— Ne condamnez pas cette ardeur, ce besoin de se mettre au niveau de toute civilisation ; c'est un effort honorable et utile. Cette ambition d'égaler l'Italie des beauxarts et la France de Louis XIV est le progrès même. La marche vigoureuse, continue et splendide de l'Angleterre depuis Élisabeth s'est-elle donc opérée autrement que par cette tension et cette exertion (l'admirable mot anglais!), par cette aspiration incessante vers un idéal cherché, que l'on ne réalise jamais, qui a ses malheurs et ses misères, mais dont les peuples comme les individus ont besoin pour ne pas tomber dans un affaissement abominable et descendre vers les dernières régions de la décadence acceptée?...

— Ah ! vous voilà ! encore du mal de la France 1

— Qui vous parle de la France? Toujours, quand de grands exemples vous sont offerts ou que l'on blâme le mal, vous vous récriez comme si l'on vous touchait. Ne parlons pas de la France, notre admirable et cher pays, qu'il est difficile d'approuver toujours, puisqu'il se condamne sans cesse et détruit aujourd'hui sa sentence d'hier. Il y a d'autres peuples au monde qui voudraient dormir, qui prétendent jouir vite pour digérer mieux, qui repoussent l'idéal et ne se remuent un instant dans leur lit que pour sommeiller plus lourdement et rêver. Ces pauvres races chinoises n'ont pas d'avenir.

« J'aime bien mieux l'effort des sociétés trop ambitieuses et trop actives. Au moins c'est de la vie ; c'est à la fois de la force et de l'espoir ».

Tout ce que j'ai vu et entendu à Berlin me persuade qu'une vaste zone du monde germanique, celle qui occupe le bord de la mer et qui s'étend jusqu'aux montagnes du centre, suivra l'impulsion prussienne.

Même les discussions protestantes et mystiques trahissent un mouvement de sève cachée et puissante.

Il y a de la vie sous les rameaux et les écorces blanches des grands arbres immobiles du Thiergarten.

Les forces qui sommeillent ou se taisent n'en sont pas moins des forces.

LES TROIS 11AGES DU NORD

LES

TROIS MAGES DU NORD

Z.kClIARIAS WERNIR, THÉODORE-AMÉDÉB HOFFMANN, ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

§ ier.

LoëTe-Weymar, Henri Delatooche et Koreff.

On n'a pas écrit une seule histoire de la littérature allemande, divisée et régie par le sens des nationalités allemandes. On ne l'écrira pas.

Une telle œuvre blesserait le légitime désir de l'unité nationale, vers laquelle se dirigent toutes les espérances. Ce serait cependant la seule œuvre vraiment intelligente, la seule capable de pénétrer et de faire comprendre les caractères réels de la Germanie ; cette variété libre et ces teintes contrastantes qui toutes émanent d'un fonds commun, mais qui ne s'y perdent et ne s'y anéantissent pas.

Le groupe de Francfort et de Weymar, celui qui entourait le grand Gœthe et l'enthousiaste Schiller, a mérité ^le premier rang par son amour de la lucidité et de la forme plastique, par son beau respect pour les anciens et sa vaste sagacité d'analyse. Il se détache absolument du petit monde sauvage, idéaliste et farouche qui s'est pressé

quelque temps autour de l'idyllique Jean-Paul, fils du centre allemand. Les œuvres de celui-ci, admirables de profondeur, vagues, nuageuses, sans forme, n'ont jamais pu obtenir le suffrage des maîtres de Weymar.

Enfin le cercle de Berlin et de Kœnigsberg, l'école nouvelle que Tieck a régularisée, dont Hamann est le premier prophète, ce groupe auquel appartiennent Werncr, La Mothe Fouqué et Hoffmann le conteur, dépasse l'originalité, exagère l'idéal, détruit toute réalité et se plonge dans une sphère mystérieuse et infernale, divine et mystique, mêlée de caprice et de clair de lune, pleine de terreurs sans cause et d'émotions sans but ; école que la France a quelque temps admirée et parodiée, sauf à la laisser retomber ensuite dans une obscurité profonde et dans un dédain complet. la France, qui est toujours dupe, se venge de ses engouements par ses injustices.

A Berlin, ville de Frédéric ; à Kœnigsberg , patrie métaphysique de Hamann, de Kant et de nosenkranz, je n'entendis pas même prononcer les noms prussiens de Hoffmann, de Chamisso, de Werner et de Ticck, idoles de l'époque antécédente, comètes d'un monde disparu. On n'y parlait plus que de politique, de libéralisme et d'Église haute et basse. Le grand Humboldt, le dieu du jour et de Potsdam, y jouait un rôle double et singulier; courtisan à Potsdam, libéral à Berlin. Je voulus le voir, je le vis en effet, et je m'occuperai de lui tout à l'heure.

Pourquoi Werner, La Mothe Fouqué, Hoffmann et Tieck, héros de la phase antérieure, avaient-ils subi cette déchéance ? A quels motifs leur influence passagère doit-elle être attribuée ? Pourquoi ces anciens chefs du cercle berlinois, objets naguères de tant d'enthousiasme et qui, présentés à la France par madame de Staël, Koreff, Loëve-Weymaret leurs amis,

nous ont inoculé une littérature si folle et si bizarre, sont-ils rentrés dans la coulisse germanique après avoir fait quelque bruit sur la scène française? Nul ne le sait en France, où les mouvements sont contradictoires et rapides, où l'on abandonne- avec fureur ce que l'on vient d'adopter étourdiment, et où l'on ne se rend compte de rien. j'avais été lié avec les trois introducteurs du romantisme berlinois; le doux Loëve-Weymar, le fin Delatouchfc etlebrillantKoreff. Je les avais vus à l'œuvre, et je savais par quels procédés ces gens d'esprit ont fait accepter à la France logique et raisonneuse la poésie nostalgique, le drame d'Harmonica et le conte magnétique, tout ce que nous avons eu tort de prendre pour une littérature renouvelée.

Avez-vous connu ces trois hommes d'esprit, vrais personnages des Contes d'Hoffmann ; railleurs, mystificateurs, tout Français, tout Parisiens, plus que Parisiens, et n'ignorant aucune des recettes nécessaires pour séduire et entraîner notre monde ?

Avez-vous entrevu Henri Delatouche; toujours vieux, toujours jeune, au sourire narquois, aux cheveux bruns et frisés, à la boucle dégarnie; vrai produit de la France nouvelle, fine et blasée, folle d'ennui, et cherchant la distraction ; celui qui a fait Fragoletta et qui a sonné le fifre de l'insurrection romantique ? Pauvre homme d'esprit, il a été hardi, cynique, sceptique, caustique. Il a prétendu à toutes les gloires et obtenu un peu de renommée. Front plissé ; ronde figure, joyeuse, amère, taquine ; un gamin mélancolique et révolté. Vous le rappelez-vous ; .ce sourire indécis, vacillant entre la gaieté et l'humeur ; ce trait acéré de la parole; cette vivacité inquiète, celle pétulance mécontente, cette agitation du talent qui voudrait être le génie? C'était Delatouche. Il traduisit ou fit tra-

duire un des plus médiocres romans d'Amédée Hoffmann, en soigna le succès, laissa le public incertain sur la provenance de l'œuvre, et introduisit Hoffmann chez nous par l'équivoque et la mystification.

Jetez les yeux sur cet autre petit personnage mince et blond, gracieux et fin, doux et sardonique, propret, coquet, paré, lustré, dont le mariage a été romanesque, comme les mariages de presque tous les gens de lettres de notre époque. C'est Loëve-Weymar, celui qui a écrit le Népenthès, écrit dans les Revues comme nous tous ; fondé la Revue de Paris avec le docteur Véron, Charles Nodier et moi-même ; et fini par être à Bassora ou Bagdad je ne sais quel sultan oriental, joufflu, maillé, ennuyé, somnolent et torpide. Ce raffiné, ce moqueur, d'ailleurs très-aimable, qui a joué son léger rôle de petit tambour dans l'émeute littéraire de 1815 , n'était né ni pour la profonde rêverie ni pour les grandes aventures. Un salon du XVIIIe siècle était le vrai cadre de sa vie et le théâtre de son génie. Il procédait de Champfort, de Champcenetz et de Cazotte. Il avait la dextérité sociale, la connaissance des hommes, la souplesse, la conduite. Comme Congrève, il se piquait de n'être point homme de lettres! Fi donc ! l'encre tache les doigts.

Delatouche avait introduit Hoffmann en France. LoëveWeymar le naturalisa parmi nous. Loëve releva ses manchettes, effaça les gros traits, nuança les demi-teintes, élagua les longueurs, supprima les folies, édulcora les violences et composa, sous le titre de traduction, un nouveau Hoffmann qui fit fureur à Paris. On inventa pour ce succès un mot : le fantastique.

Ni l'un ni l'autre de ces gens d'esprit n'auraient réussi dans leur tentative, si un premier personnage fort étrange

et d'un esprit remarquable ne les avait précédés et ne leur avait frayé la voie.

Vers le commencement du siècle, en plein voltairianisme, on vit un Allemand protégé d'Alexandre de Humboldt et de Mellernich, se lancer hardiment dans notre monde et braver le feu des salons parisiens. Il était jeune, haut en couleur; son œil flamboyait, sa chevelure s'agitait ; il parlait en pythonisse, soutenait les thèses les plus inouïes et produisait grand effet. Qui de nous ne se rappelle le docteur Kôreff, dont le nom ne doit pas se prononcer légèrement — Koreff, — mais magistralement, puissamment : — Kôreff, — Kô-î,eff ! Magnétiseur, sibyllin, ami de Jean-Paul, médecin d'Hoffmann, homœopathe, allopathe, spiritualiste, théurgiste , somnambule, il brillait chez la comtesse de Krudener, chez le savant Letronne, chez la comtesse Merlin, chez la princesse Belgiojoso, chez madame Récamier. La société française, étonnée et amusée, le fêta pendant plus de quinze ans comme un mage, l'encouragea, l'applaudit, puis le rej)oussa. Ce fut lui qui, pendant sa période de gloire (toujours chèrement achetée en France) , prêcha et soutint le somnambulisme littéraire, nous révéla JeanPaul, mit à la mode l'hoffmannisme et prèta aux Delatouclu et aux Loëve-Weymar une aide d'autant plus puissante. que les femmes du monde le recherchaient et l'écoutaient. Il prépara l'avènement de ce romantisme du Nord qui nous a captivés.

La France se prit d'un goût irréfléchi pour l'Hoffmann falsifié par Lohe et préconisé par Koreff. Elle ne pouvait livrer sa hardiesse étourdie à de moins sages auspices.

En effet Hoffmann, comme Werner son compatriote.

ne représentait point un état sain de l'intelligence, mais une maladie ; il procédait de Sterne et de Jean-Paul, dont il était la caricature et l'exagération fébrile. Il se rattachait au grand mouvement de révolte du xvnie siècle, comme le socialiste Babœuf relevait du puissant Jean-Jacques et du bienveillant Malesherbes.

§ II.

Comment s'éveilla le génie humoristique de l'Allemagne du Nord.

Influence de Sterne sur l'Europe. — Les indisciplinés- - Jugement de Gœthe, de Voltaire et de Coleridge sur Sterne. — Marche de l'esprit de Sterne.

Quelle est cette bande ou plutôt celte farandole éperdue et cette ronde folle d'indisciplinés qui, au milieu du XVIIIe siècle, fait retentir l'Europe étonnée de ses chants bizarres, de ses rêves lascifs, de ses extases tendres et de ses caprices de somnambule ?

Ce sont les révoltés des sens, du caprice, de l'intelligence, de l'imagination et de l'art.

Réunion extraordinaire. Vous trouvez dans cette liste le fils des boudoirs français, le catholique enivré de sa foi, le solitaire errant au milieu des bois séculaires de l'Allemagne centrale, l'artiste italien mélancolique, le buveur joyeux, enfin le calviniste sentimental. Crébillon fils donne la main à Gozzi le Vénitien et à Sterne l'Irlandais, qui dédie à l'auteur libertin du Sopha ses œuvres baignées de douces larmes. Diderot l'enthousiaste, le col nu, les yeux au ciel; Jean-Paul-Frédéric Hichler, sans cravate aussi, les cheveux flottants et sans poudre, une fleur sauvage à la boutonnière ; précèdent les septentrionaux par

excellence; berner le dramaturge angélique; LamotheFouqué le conteur; Hoffmann l'infernal, l'auteur des Pièces de nuit. Ces derniers arrivent du fond même du nord; l'étoile polaire brille sur leurs têtes étranges, et des accents mystérieux sortent de leurs lèvres.

Cette vaste révolte des esprits était née au pied du trône de Cromwell. Le puritanisme faisant appel à l'individualité humaine et réclamant le droit d'examiner les choses religieuses et de comprendre avant d'adopter avait soulevé le drapeau de la pins haute indépendance humaine, celle de l'âme. Au nom de celte indépendance, Sterne, prêtre irlandais de race kellique, avait réclamé le droit de protester a son tour contre la règle puritaine, le droit de sentir, de jouir, de vivre sans entrave, dans la libre acception du caprice et de la fantaisie.

Tel fut Sterne, que je m'abstiens de juger ici, mais que j'explique.

Ses étranges livres, longtemps adorés, d'un style à la fois si net, si vif et si ondoyant, ne sont qu'une apothéose étourdie en apparence, profondément réfléchie dans son extravagante diversité, de la sensation passagère qpi, réprimée ou comprimée longtemps par la discipline, réclamait enfin son empire. A cette voix perçante, tout s'émut. Voltaire et Diderot en France, "Wielandet Lessing en Allemagne proclamèrent l'autorité de Sterne.

C'était un bouffon, mais quel bougon !

Au grand Shakspeare il empruntait le masque profond et triste du pauvre Yorick. Diderot- tressa pour YorickSterne les guirlandes et les couronnes de son éloquence. Wieland écrivit en français à Sophie Laroche son amie :

a Quel gcnié^e'éftiu^e, quelle imagination, quelle finesse « de criti/gfcè, cjt^He^t'ofonde connaissance des ressorts

«

» secrets du cœur humain ! » Ce destructeur de la discipline, cet ennemi de l'officiel et de l'authentique, Sterne éveillait en Europe une sympathie universelle. « Je l'étu« dierai tant que je vivrai, » s'écrie encore Wieland dans une lettre allemande, « et je ne l'étudierai jamais assez. »

Quant à l'Angleterre, plus attachée à sa prospérité nationale et au développement énergique de ses institutions qu'à l'indépendance sentimentale dont Sterne se faisait l'apôtre, elle résistait à cet engouement ; après une courte période de succès, l'humoriste britannique fut relégué par ses compatriotes dans la classe des écrivains équivoques, d'une moralité problématique et d'un dangereux exemple, A peine l'observateur et le philosophe Tkackeray, romancier remarquable et observateur de premier ordre, accorde-t-il à Sterne, dans son dernier ouvrage sur les Humoristes anglais, une mention presque dédaigneuse.

Les caprices de Sterne, insupportables même aux plus hardis penseurs de l'Angleterre, même au téméraire Coleridge, parce que, rappelant l'homme par la liberté du sentiment à l'indépendance de la nature primitive, il attaquait la famille, grand sanctuaire du teutonisme britannique ; — ces libertés ou ces licences ne révoltaient pas les autres nations européennes. Gœthe rendait hommage à Sterne : a C'est un grand homme, dit Gœlhe dans a une de ses critiques, celui qui le premier, vers la fin du « XVIIIe siècle, a ramené son époque à la tolérance, à l'hu« manité, à la connaissance plus réelle du cœur humain, à « la tendresse spontanée et instinctive. » Gœthe lui pardonne l irrégularité ou la difformité volontaire de ses compositions en faveur de son but, qui est de déchirer les broderies antiques pour atteindre l'homme même ; c'est là ce qui plaît à Gœthe.

Révolutionnaire intime, Sterne sait donc très-bien à quelle œuvre il s'applique. Il détruit et il s'amuse, a Il veut, • comme le dit Voltaire, rire aux dépens de l'Angleterre « et gagner de l'argent. 1) Dans un pays où les classes inférieures ont accepté le joug moral d'une dévotion spéciale, convaincue, souvent étroite; où la loi est souveraine; où la politique alliée au commerce régit le mouvement social ; où la décence est le devoir et l'honneur de quiconque respecte la dignité humaine ; Sterne, au nom de la liberté même de l'esprit, vient renverser toutes les barrières. Il enseigne que toute coutume est une servitude, toute loi une entrave, toute contrainte une iniquité. Il préconise la liberté sentimentale. Il affranchit l'âme et l'esprit. Il inaugure l'extravagance. Il installe sur le trône littéraire le caprice, contraire au commerce, fatal à la politique ; et la sensation fugitive, alliée au caprice et destructrice de l'ordre.

Le fonds de Sterne était l'affranchissement absolu de l'homme intérieur. La forme de ses œuvres, irrégulière jusqu'à l'insulte, répondit au but qu'il se proposait.

Plus de plan, de classification, de système; une course à l'aventure. Toute l'Europe l'admira et l'imita.

Bientôt ces éclairs bizarres qui illuminent l'œuvre de Sterne et qui scandalisent aujourd'hui les Anglais traversent la France du xviii\* siècle qu'ils éblouissent, passent le Rhin, atteignent l'Allemagne, et éveillent Jean-PaulFrédéric Richter au milieu de ses forêts natives du Fichtelgebirge. C'est là que le Sterne allemand accomplit son œuvre. Il adopte en l'exagérant la forme irrégulière ou plutôt l'indiscipline égarée de son modèle. Né au soin d'un monde rustique, patriarcal et ingénu, monde privé de grands intérêts et de vie politique ; Richter est le Sterne idéal de l'Allemagne du centre. Les âmes féminines volent

vers lui ; la destruction absolue de toutes les formes et le retour au sentiment les charment. Elles aident ainsi à la grande ruine qui signala les dernières années duxvnr siècle.

Je ne fais pas l'histoire de cette insurrection des âmes qui aboutit à la révolution française ; l'Allemagne y prit une part active; et l'esquisse du mouvement germanique, esquisse erronée en quelques points, mais énergiquement tracée par madame de Staël, a séduit la France, entraînée par elle dans la voie inconnue du romantisme.

Telle fut la marche de l'esprit destructeur de Sterne ; oblique et doucement sardonique chez l'auteur de Tristram Shandy et du Sentimental Journey (qui n'est pas le VOYAGE sentimental, mais le Journal d'un voyageur qui observe ses sensaewns) ; il reparaît dithyrambique et déclamatoire chez Diderot : cyniquement frivole chez Crébillon fils; enfin chez Jean-Paul-Frédéric Richter , idéal jusqu'à réduire en abstractions, en nuages, en sons aériens et en clair de lune les réalités de la vie.

i III.

Les deux folles. — I es deux victimes. — Zacharias Werner.

A Kœnigsberg, vers le milieu du x VlllC siècle, vivaient dans la même maison, à des étages différents, deux femmes hallucinées ; l'une devint la mère de Zacharias Werner, l'autre eut pour fils Ernest-Théodorc-Amédée Hoffmann.

Hoffmann et Werner, les fils de ces deux folles, poussèrent plus loin que Jean-Paul la destruction des lois littéraires. Enivrés de leur extase infinie, fanatiques de l'art, méprisant la vie et ses soins vulgaires, ce ne furent plus des hommes, mais des somnambules

Ils essayèrent, l'un de changer le drame en symbole mys-

tique, l'autre de transformer la prose allemande en symphonie musicale et en caricature dessinée ou peinte. Enfants excessifs d'un siècle excessif; nés aux dernières limites de la Germanie, sur ce promontoire hardi et glacé qui domine la Baltique, ils grandirent sous les yeux de leurs mères hallucinées, loin des luttes actives, des drames réels et du monde vivant. Abusant du sentiment, de la sensibilité et de la sensualité, ils imaginèrent que celte triple puissance qui exaltait jusqu'au délire leur système nerveux suffirait à leur bonheur, assurerait leur gloire, féconderait leur génie. Les réalités vinrent les atteindre dans leurs solitudes rêveuses ou dans les souterrains bachiques de leurs petites villes du nord. Puis le char de Napoléon traversa l'Allemagne, les renversa et roula sur eux.

Pauvres enfants !

S'abandonner à la passion, vivre de caprice, flotter au gré des vents, renier la règle, suivre ses goûts, livrer son âme à l'extase, son esprit aux fantaisies, ses sens aux voluptés ; attendre le moment du repentir ; jouir de ses remords; retomber dans ses erreurs, pour les reconnaître ensuite; enfin, jouet frivole de la vie et de l'humeur, augmenter par la variété des plaisirs et des fautes le sentiment de l'existence, accroître par l'excès la souffrance, et par la souffrance la volupté même ; ruiner ainsi la base du devoir, l'élément solide de la vie ; leur substituer le souffle, la couleur, le reflet, le feu qui passe et l'éclair qui fuit ; — cette morale, depuis Crébillon fils et Sterne jusqu'à Balzac et Eugène Süe, a circulé autour de nous et a dépravé bien des âmes.

Elle ne trouva point de victimes plus déplorables que Werner et Hoffmann ; le Mage du drame et le Sorcier du conte.

ZACHARIAS WERNER

LE MAGE DU DRAME

? 1er. '

Doctrine qui présida au développement moral de Werner. — La sensation reine. — L'émotion. — Mysticisme. — Drame. — Les Fils de la valUe. — Séjour dans la forêt.

J'ai dil que le caprice de Sterne et de Jean-Paul, exagéré jusqu'au délire, présida au développement de Werner et d' Hoffmann. Ce fut la règle de leur désordre.

L'aîné de ces deux frères de génie, de misère et de ruine morale, Zacharias Werner, le Swedenborg dn drame, m'occupera d'abord. L'analyse exacte de sa vie et de sc' oeuvres précédera naturellement celle que je consacrerai à Hoffmann le conteur, né après lui et devenu, par l'illusion française dont j'ai parlé, un des maîtres et des . guides égarés du romantisme de ces derniers temps.

Frédéric-Louis-Zackaric Werner est né à Kœnigsberg le It) novembre 1768, d'un professeur d'éloquence et de philosophie à l'université de cette ville, et d'une mère maniaque qui se croyait la vierge Marie. Werner père joignait à ses fonctions la charge de censeur dramatique ; son fils put fréquenter le théâtre ; le goût de Werner pour la scène date de celte époque.

Le pauvre professeur et censeur, que le seul titre de père

de Werner recommande au souvenir de la postérité, quitta le monde quatorze années après la naissance de son fils. L'enfant resta entre les mains de sa mère, qui l'aimait avec une tendresse furieuse. Femme hystérique, convaincue de la mission céleste que Dieu lui avait imposée, elle ne doutait pas que Zacliarias Werner ne fût le Shiloë promis par les Écritures ; elle le prépara au rôle qu'il devait jouer.

0 les mères ! nous ne sommes pas leurs fils ; nous sommes elles.

Une jeunesse débauchée et dissipée couronna celte enfance misérable. Werner se destinait à la jurisprudence; ses études irrégulières, ses voyages, ses rêveries, ses imprudences le retardèrent longtemps dans sa carrière. Changeant de résidence chaque année, emporté par le tourbillon des villes et des vices ; domicilié et poursuivi à Berlin et à Varsovie; il avait, à trente-trois ans, répudié deux femmes par divorce légal, et en courtisait une troisième. Sa réputation était compromise, sa santé délabrée.

Avant la maturité Werner survivait donc à ses espérances et contemplait ses ruines.

Il avait vingt ans quand la révolution française éclata. Il en avait quarante lorsque trônes et royaumes tombèrent pêle-mêle. Élevé follement par une folle, mêlé d'abord aux extatiques de Kœnigsberg, envahi ensuite par les influences contemporaines, il s'était fait une âme de femme faible. Il fut renversé lorsque vint l'heure de la lutte virile.

Quel que soit le dégoût que doivent inspirer ses confessions, sa conduite, ses dettes, ses orgies, ses erreurs; la société germanique du XVIIIe siècle ne valait pas mieux que lui. Il suffit de lire les Mémoires du temps, ceux que l'historien Wehse a recueillis, et de consulter les corres-

pondanecs authentiques, pour reconnaître que la prétendue moralité de cette époque est une chimère. La bourgeoisie allemande était sans doute patriarcale et un peu rustique ; mais tous les palais des petits princes, le boudoir des femmes du monde et le réduit des poëtes servaient de théâtre aux plus folles orgies; Crébillon fils dirigeait les consciences.

Werner eut bientôt épuisé les plaisirs et les excès. Une fois persuadé que la vie ordinaire n'était pas faite pour lui, et que sa conduite serait toujours violente et misérable, il eut recours à la métaphysique et à l'ascétisme ; il chercha la solitude, la prière et l'extase.

A quelques lieues de Varsovie, au sein d'une forêt épaisse dont la Vistule baigne les racines, se cache un couvent de Camaldules, soumis à une discipline qui égale en sévérité la rigueur des moines de la Trappe. Werner, employé pendant l'été de 1800 comme secrétaire du cabiml (1) par le gouvernement prussien, épuisé d'excès, visitait les samedis soir, l'abbaye de Bielany. Un ami l'accompagnait. A près avoir fait leur prière dans l'église du couvent, ils erraient ensemble dans les bois : un bateau les promenait sur la Vistule ; une tente dressée par eux leur servait d'abri. Dans ces promenades la tendance mystique de Werner se développait et s'exaltait. Sous la voûte du ciel et du feuillage la controverse philosophique s'engageait entre les deux amis. Vieux avant l'âge, sans fortune et sans ambition, Werner se passionnait pour les spéculations abstraites et s'y livrait avec l'ardeur de son tempérament et de son intelligence. Incapable de construire un système logique et d'en poursuiv re les déductions, il confondit dans un système

(1) Kitmmer-secrelaire.

qu'il croyait nouveau les théories sceptiques, panthéistes, spiritualistes, épicuriennes. Accumulant les contradictions; poëte qui se disait philosophe; adorateur du monde matériel, et se proclamant théosophe ; évoquant les esprits et les essences, et se croyant rationaliste ; — de ce tourbillon de données incertaines et de folles vapeurs il fit sortir un drame.

Réunir les hommes et les exalter pour le bien; les confondre dans une association mystérieuse analogue à celles qui ont rallié les francs-maçons d'autrefois, les templiers du moyen-âge et les Grecs des mystères Éleusiniens ; telle est la pensée fondamentale de ce premier drame (Die Sœhne des Thals), « les Fils de la vallée, » drame conçu et exécuté dans l'extase et la solitude. Quelle incohérence dans l'œuvre, ou plutôt quel délire ! Toutes les images, tous les faits, toutes les théories s'y pressent confusément ! Quelle recherche d'effets manqués ! Quel cahos de vapeurs remplace les personnages vivants ; et quelles nuées ténébreuses d'où s'échappent des traits éclatants, des foudres, des accents inspirés et des notes profondes ! Les Fils de la vallée, drame en deux parties, en six actes et en deux volumes, furent le fruit des conversations de Werner et de son ami sur le monde, la nature, Dieu, l'âme, le symbole, les anges, la mort et l'immortalité ; — monstre dramatique, digne de cette élaboration extraordinaire.

Il dédaignait d'ailleurs le théâtre. Vates, prophète, révélateur sacré des énigmes. de la nature; le style n'était pour lui qu'un instrument. Il avait conçu sa tragédie au milieu des rochers et des bois ; comme Pythagore, il avait discuté ses opinions philosophiques en foulant aux pieds le sable du rivage. Il regardait ses poëmes comme le rayon lumineux et religieux qui devait arracher les hommes à leur sommeil. Le protestantisme devait disparaître, le ca-

tholicisme s'anéantir ; Schlegel, Tieck et Gœthe allaieot adopter la religion de Werner.

Cette religion qu'il prétendait inventer n'était pas nouvelle.

(1 J'ai quitté, dit Werner la pensée d'être un et quelque chose; je veux n'être rien, afin d'être tout. » Détruire l'individualité ; — absorber sa propre unité dans l'ensemble des êtres ; —cette religion n'est autre que l'anéantissement divin du bouddhisme. Fénelon et les quiétistes se rapprochaient de ce principe. Les stoïciens prétendent aussi « absorber le moi dans l'idée; » c'est-à-dire forcer l'égoïsme de disparaître devant la pensée universelle, effacer l'individu, transformer et fondre l'espèce humaine, assimilée dans un immense idéal.

Ce système abolit l'homme réel et l'immole à l'être universel. Le vrai bouddhiste, amateur et disciple de la quiétude parfaite, anéantit le mal et la peine; il se replonge au sein de Dieu, qui est l'être même, c'est-à-dire le néant, parfait. Il n'a plus de personnalité. Il ne croit plus à la vie ; vivre ce serait reprendre possession d'une individualité coupable, braver et offenser l'essence suprême, le grand repos.

Que nos pensées s'étouffent donc elles-mêmes; que nos voluptés soient oubliées; nos amitiés délaissées; notre corps, notre âme, notre volonté, nos penchants, nos vertus même abolis. Que les liens de la société civile se dissolvent ; que le inonde s'endorme dans sa béatitude infinie.

Tel est le dogme insensé auquel est parvenu l'orgiaque Werner. Telle est la base de son grand drame ; tel est l'hymne chanté par ce pontife.

§ II.

Troisième mariage. — Erreurs. — Vie de Varsovie.

Après avoir inauguré par ce fantasque mysticisme sa carrière dramatique , Werner veuf de deux femmes vivantes en épousa une troisième, Polonaise d'une beauté rare et sans fortune. Il ne savait pas un mot de polonais, elle ignorait l'allemand : ils s'entendirent cependant; et le spiritualiste bouddhiste se plaît à raconter dans ses lettres les progrès d'une sympathie mutuelle entre deux êtres que la diversité des idiomes rendait étrangers l'un à l'autre.

A peine avait-il contracté cette alliance, il perdit sa mère. Près du lit de cette infortunée le pauvre Werner retrouva son âme ; l'agonie de la mère indigente, folle et infirme, fut adoucie par le poète : son temps, son travail, 'ses pensées, il donna tout à sa mère. Il y avait en lui des affections généreuses, précieux trésor captif d'une organisation misérable.

Son amour pour cette pauvre mère est profondément touchant. A elle se rapportaient ses pensées les plus ardentes et les plus tendres. Dans ses travaux, dans ses tourments et ses remords, le souvenir de sa mère lui apportait un peu de calme. Il lui dédia une tragédie, la Mère", des Jlachabées : 0 ma mère, s'écrie-t-il dans le prologue ;

Les plaisirs de l'amour, les roses de la vie

Tout s'est flétri sur ton cercueil !

Elle mourut le 24 février ; date funèbre, choisie ensuite par Werner comme titre de son œuvre la plus lugubre, la seule de ses pièces de théâtre qui ait fait époque et consacré son nom.

« Dieu m'a :■ ur avec un marteau d'ai:;:ia «■ dit-il dans une lettre). Ma mère est morte le 24 février,

Il anniversaire du jour où Mniesch mon ami a rendu le (1 dernier soupir. Ma poésie et mes Enfants de la vala léc, auxquels j'attachais ma gloire, m'ent inspiré une (1 inexprimable pitié, quand j'ai voulu, après ce terrible (1 coup, prendre part à la communion des chrétiens ! Ma < mère! Quelle poésie vaut celle puissance de l'âme qui (1 lui a fait subir sans se plaindre sept années de martyre (1 et d'agonie! quelles souffrances égalent celles que j'ai « ressenties ! Comme elles pèsent durement sur mon âme,

« les fautes de ma jeunesse ! Que ne donnerais-je pas pour « ravoir ma mère et racheter mes erreurs 1 Mon cœur (1 plein de larmes cherche en vain à se soulager ; les morts « ne s'éveillent pas, les fautes ne s'effacent plus : le passé CA est éternel et irréparable. Dieu et notre mère ; voilà ce « qui devrait nous occuper avant tout : le reste est misé(1 rable et secondaire ! Et le reste m'a absorbé trop long« temps! »

Ame bonne, cœur ardent, volonté faible ; — Werner, privé de guide moral, ne cessa plus de flotter entre l'extase, le dégoût, le remords, le repentir et les hallucinations d'un esprit troublé, qui du sein de la fange essayait de s'élancer dans l'empyrée. La naïveté des mœurs germaniques l'encourageait dans ses travers ; on ne s'étonnait pas de ses trois mariages, de ses trois divorces, de ses relations amicales et constantes soit avec le nouveau mari de sa seconde femme, soit avec celte seconde femme elle-même qu'il avait quittée ; ses jours de retraite ascétique, ses nuits d'ivresse bachique, ses spéculations bouddhistes et son lyrisme insensé ne scandalisaient personne. On le regardait comme un nouvel exemplaire un peu plus vif, comme un échantillon

plus coloré des bizarreries de Jean-Paul, des fantaisies de Sterne, des folies pieuses des Hernhuttes et des sentimentalités de Jean-Jacques.

C'était entre 1800 et 1810. Werner résumait alors d'une façon exagérée les tendances générales, le désir et les idées de tous. Les sages haussaient les épaules en parlant de lui et raillaient sa vie décousue. Mais les regards avides de la foule béante s'arrêtaient sur cet homme au manteau - déchiré, souvent en haillons, souvent ivre, quelquefois mélancolique, vêtu tantôt comme un mendiant tantôt comme un honorable conseiller privé. Les journaux retentissaient de son nom. Dans les tabagies de Vienne, de Berlin et de Leipzig, le portrait de Werner, la parodie de ses folies charmaient l'oisiveté des étudiants en joie. Dans les salons des beaux esprits, où régnaient l'esthétique et le thé anglais, c'était à qui se vanterait d'avoir connu le mystique.

Par cette attraction invincible que les affinités déterminent des esprits analogues au sien se groupaient autour de lui ; ses plus intimes étaient Hitzig, le type de la cordialité allemande, âme sympathique qui nous a laissé d'excellentes notices sur Hoffmann et Werner ; — et cet Hoffmann lui-même, autre victime des mêmes influences, né dans la même maison de Kœnigsberg, d'une mère folle » aussi ; Hoffmann qui, également à genoux devant son moi, mena une vie parallèle et conquit une notoriété de même ordre, au prix de souffrances plus cruelles.

Les devoirs officiels de Zacharias Werner le retenaient à Varschaw ou Varsovie, ville alors très singulière, capitale d'une nation chevaleresque, ruinée par sa grandeur et son imprudence; ville multiple, bigarrée, extravagante, polonaise, juive, russe, française, allemande, Rues larges, palais à l'italienne, péristyles de marbre, forêts de colonnes;

et tout à côté, des wiguams de sauvages. La pompe de l'Asie, la malpropreté des Esquimaux : rien d'homogène, de régulier, de complet La société elle-même, pittoresque mascarade, roulait dans le vertige d'un tourbillon éternel. Moines de toutes couleurs et de tous les ordres; religieuses catholiques, religieuses grecques, popes russes; une population d'Israélites à longue barbe ; des essaims de jeunes Polonaises plus héroïques (lue Jeanne Darc et plus coquettes que madame de Moutcspan ; l'ancien noble sarmatc portant le caftan et le cimeterre, les boues jaunes et la ceinture slaves ; jeunes gens vêtus comme on l'était dans les salons parisiens; Français, Turcs, Grecs, Russes, Italiens ; plusieurs théâtres et des drames joués dans toutes les langues; des opéras, des ballets; plusieurs troupes d'acteurs excellents, anglais, français, italiens; une foire perpétuelle sur les boulevards ; des bals pendant toute l'année ; d'élégants équipages traversant les places publiques encombrées de mendiants, de gueux, de'haillons, de juifs, d'infirmes, de bohémiens et de pauvres femmes ; la barbarie et la grâce ; le slavisme et le germanisme ; la gloire du passé, l'ennui du présent; — telle était Varsovie, la Venise du nord

Là grandirent Hoffmann et Werner, venus de Kœnigsberg. officm-s publics qui s'acquittaient tant bien que mal de leur devoir magistral; pauvres, mais que le monde supérieur n'aurait point repoussés si, en véritables élèves de Jean-Jacques, de Diderot, de Sterne et de Jean-Paul, ils n'avaient dédaigné le monde. Werner. à l'œil fauve et au col nu, hurlait ses vers dans l'oreille du satirique Hoffmann, au nez crochu, au front bas, à l'œil clignotant et à la chevelure inculte; celui-ci, en retour, débitait à son ami, d'une voix glapissante, criarde et fausse, quelques

fragments d'histoires nocturnes. Ils ne se haïssaient pas l'un l'autre. Le talent de Hoffmann laissait dormir Werner et réciproquement. C'étaient des hallucinés, fils d'hallucinées , mais de bonnes âmes.

Ils professaient le même culte, la sensation; dans ce creuset fatal leur génie et leur vie allèrent se fondre et se perdre.

Ayant vécu, non dans le centre du mouvement actif, à Londres ou à Paris, mais dans le reflet lointain de la civilisation européenne, ils en représentent l'espoir, l'aspiration, la fièvre, l'ombre vague et l'impuissance effrénée, non le développement et la force.

Ce sont des victimes, non des maîtres.

§ III.

Second drame de Werner. — La Croix sur la Baltique. — Troisième drame, L'Energie consacrée. — Scènes de salon. — Troisième divorce.

L'idée de Werner était toujours grande, son exécution toujours folle. Son idée, émanant de son remords, était en général contraire aux actes de sa vie. Quant à l'exécution et au style, il suivait le cours tumultueux de ses passions incertaines.

Werner avait d'abord chanté ou plutôt voulu chanter, dans les Fils de la vallée, la puissance merveilleuse que l'association des âmes prête aux hommes; solitaire, banni volontairement de la communion humaine, il avait créé sur les bords de la Baltique cette œuvre, conçue la nuit dans les bois sombres. Son second drame, beaucoup meilleur, eut le même berceau et à peu près le même but. Il essaya de peindre l'association chrétienne et militaire des chevaliers

Tculoniqucs civilisant la barbarie slave. Cette seconde œuvre avait pour titre : la Croix sur la Baltique. Il convoqua ses amis, Hoffmann entre autres, pour en entendre la lecture.

Au milieu du salon Werner était assis, la figure contractée, 1£ cou tendu, la bouche grimaçante; une petite table se trouvait devant lui; sur cette petite table brillaient deux bougies. La foule des littérateurs allemands et polonais se pressait dans la salle. Remarquez dans un coin cette physionomie de chat, ces deux yeux gris, ce petit homme toujours en mouvement; — c'est Hoffmann le conteur.

La lecture commence.

berner indique d'abord le lieu de la scène, puis nomme les personnages. Une population barbare, réunie sur les bords de la Baltique, adore ses dieux sauvages et répète six fois :

Bangputtls ! Bavgpu ttis !

Les auditeurs ébahis se regardent; Werner répète sa formidable évocation. La voix aiguë d'Hoffmann part alors én fond de l'appartement comme un sifflet :

« Poële ! (s'écrie Hoffman, s'adressant à Werner) ami 1 « très-cher ami ! poëte ! créateur ! les cinq actes de ton œuvre . sont-ils écrits dans ce langage? C'est celui du démon. Au a nom de Satan qui l'a dicté, fais-nous grâce du texte ; tra« duis-nous cela. à

Werner furieux 'roula son manuscrit, le mit dans sa poche, et congédia son monde.

En dépit de ce barbare prologue, on ne peut que reconnaître un talent origiial dans la Croix sur la Baltique. L'époque sauvage, les personnages à demi fabuleux, les caractères farouches et mystiques sont en harmonie avec le talent et la pensée de AYerner. Un crépuscule sombre règne sur la scène. La croix de bois gigantesque est plantée

sur les rochers séculaires; les dieux antiques des forêts, des monts et des vallées fuient et reculent aux premiers éclairs qui jaillissent du signe de la Rédemption; l'énergie titanique de ces peuplades farouches lutte avec rage contre la foi nouvelle. Plus il y a de vague solennité et de mysticisme grandiose dans l'accent du poëte, mieux il atteint son but. A travers le clair-obscur de sa poésie des figures immenses se laissent entrevoir ; apôtres austères, indigènes barbares, prêtres fanatiques. Les combats sanglants, les sacrifices humains ne cessent pas ; mais dans l'éloignement apparaît le lumineux symbole de la paix chrétienne. Quelques-uns des drames de Caldéron offrent les mêmes mérites, joints à une diction plus ornée, à une grâce plus soutenue, à une éloquence plus facile. D'ailleurs (mérite peu commun dans les œuvres de Werner) un intérêt, un plan, une fable distinguent cet ouvrage, bien supérieur à Martin Luther et à plusieurs drames du même auteur.

Luther ou l'Energie consacrée, commencé à Varsovie, fut achevé à Bei@liii , ville que Werner vint habiter.

C'était à Berlin que de pieux adeptes avaient fondé, sous l invocation de l 'Étoile du Nord, un nouveau sanctuaire littéraire et un temple de la Rêverie mystique opposée à la forme plastique de Gœthe. Tel fut le vrai berceau du romantisme.

Depuis la mort de Frédéric le Grand la licence des mœurs et l audace des esprits s'étaient accrues. La coterie berlinoise accueillit favorablement Werner, dont les visions et les excès disparaissaient dans le courant général des mœurs nouvelles. Nul ne s'étonna de ses étrangetés. Le mysticisme et la franc-maçonnerie avaient conquis des disciples parmi les diplomates et les politiques ; Von Schrcetter,

ministre d'état, frappé de l'analogie des idées de Werner avec ses propres rêveries, le choisit pour secrétaire.

Peu de temps après cette promotion, le drame de Luther, représenté sur le théâtre de Berlin, obtint un éclatant succès. Pour l'unité du plan et l'intérêt dramatique, Luther ou l'Energie consacrée l'emporte sur le drame cabalistique et allégorique des Fils de la Vallée. On joue encore Luther en Allemagne. Les déclamations insensées, les divagations mystiques y abondent ; tous les personnages flottent comme des nuages, sans raison, sans réalité, sans passion. Charles-Quint est rodomont, Luther idéal, Catherine hystérique et somnambule. Cependant quels éclairs de grandes pensées ! quelles vives étincelles de génie, même de sens historique !

C'est que le vrai monde, le monde pratique commençait à se révéler à Werner. Pour la première fois il se trouvait au milieu d'une société savante, spirituelle, ornée, ambitieuse, assez peu morale peut-être, mais éclairée. Ce n'était plus le carnaval chevaleresque de Varsovie. Les hommes qu'il fréquentait n'étaient plus des étudiants vulgaires, des étourdis aimables ou des aubergistes. C'étaient Jean de Müller l'historien, Fichte le philosophe, Tieck, Schlegel, Gentz, Hitzig, Wackenroder.

Les salons accueillaient Werner ; les coulisses du théâtre l'attiraient ; la table de jeu ne lui déplaisait pas. Ses folles journées et ses folles nuits ne blessaient personne ; on n'était pas plus sage que lui à Berlin. L orgie slave allemande qui suivit la mort du grand F rédéric se continuait bruyamment.

Werner et Hoffmann vivaient donc comme la plupart des princes d'Allemagne; comme la haute société du pays, comme les trois cents bâtards d'Auguste de Pologne, comme

les évêques et leurs maîtresses; —criminel au même titre, ridicule au même degré.

La beauté qu'il avait aimée un moment le fatigua bientôt; et l'ayant répudiée de son autorité propre, il se trouva mari de trois veuves abandonnées :

(e Ma femme n'a point commis de faute, disait-il à Hitzig.

« Jamais elle n'aurait été heureuse avec moi ; seul je suis « coupable. Je la quitte, c'est lui rendre un grand service. (e Dieu, qui m'a donné la force pour certaines choses, m'a « refusé la grâce pour certaines autres. Je suis impur, « gourmand, sensuel, capricieux, fantasque, inquiet; tu « méconnais! Mes plaisirs, mes idées, mes manies, mes « folies m'entraînent furieusement et m'emportent dans « leur éternel tourbillon. Quelle existence je faisais à ma « femme! de quoi pouvait-elle jouir? Certes ma vocation « n'est pas le mariage. »

Conclusion sensée et dont il aurait dû s'aviser plus tôt.

Son intelligence ébranlée tombait en ruines; ses sens énervés s'abrutissaient et s'énervaient. Incapable de remplir les devoirs de la famille ou de profiter des ressources que lui offrait la société berlinoise, il n'avait encore créé que des œuvres incomplètes et difformes. La religion de la sensation, la théorie de Sterne, la doctrine de Crébillon fils, la rêverie de Jean-Paul, l'ordre dédaigné, la raison fou/ lée aux pieds, l'inspiration cherchée dans l'orgie l'avaient conduit là.

Homme idéal ! prêtre du caprice ! voici Napoléon qui s'avance; et pour être un homme véritable, un citoyen, vous aurez besoin de plus de force que jamais. Comment êtes-vous préparé ?

S IV.

Période nouvelle dans la vie de Werner, — Werner, vagabond et professeur d'amour. — Attila, roi des Huns.

Berlin est envahi. Les autorités allemandes sont destituées. Werner est sans place et sans femme, sans argent et sans patrie. Il se met en route, voyage, rêve et se trouve heureux.

Comme le juif errant de la tradition populaire, il ne s'arrête plus : toujours prêchant, buvant, écrivant, pérorant, ivre d'amour céleste, ivre de bière et de mauvais vin ; y convertissant les uns, endoctrinant les autres; Werner cherche le grand arcane, roule dans sa tête de nouvelles tragédies et médite de nouvelles religions.

On le voit à Prague, à Vienne, à Munich, 11 Icna. En décembre 1807 il se présente chez Gœthe, qui le raille. (e Vos œuvres (lui dit Goethe) sont une métempsycose. Dans votre première tragédie vous serez oiseau ; dans la suivante vous serez baleine. »

Napoléon entrant à Weymar est aperçu par Werner qui se mêle à la foule. Sur le sommet du Righi, au lever de l'aurore, il rencontre le roi de Bavière qui l'introduit ensuite chez madame de Staël, « la plus intellectuelle des femmes, dit Werner quelque part. » Puis il passe en Italie, et de là à Coppet, où Schlegel, Benjamin Constant et madame de Staël le reçoivent avec honneur.

Le jour où il fit son entrée dans le salon de Coppet, il s'avança gravement, rejeta autour de ses épaules maigres et inégales son manteau bleu au milieu duquel brillait une croix rouge; et se plaçant devant l'auteur de Corinne,

dans une attitude de mélodrame, d'une voix de taureau qui roucoule :

Matame! s'écria-t-il, che zuis Fermr, le b-rofesseur l'amour ! !

Il a raison dans sa burlesque saillie ; oui, Werner a raison.

C'est bien l'amour qu'il cherche, rêve et professe. Il le cherche mal; à genoux devant l'humanité déifiée, devant ses attraits et ses caprices, se faisant une idole de ses passions, il transforme en une fièvre douloureuse la sensualité passagère, l'égoiste religion de l'émotion, en un mot la sensibilité hystérique ; il se suicide avec une stérile et dévorante volupté. Bien plus ruiné et plus détruit que Rousseau son maître, parce que Werner a commencé jeune celte carrière de lyriste et de rêveur; et que jamais les réalités et la pratique n'ont modéré ou réglé ses penchants.

Cependant il a entrevu à Weymar, Berlin, Munich et Dresde quelques faits et quelques personnages de la vie réelle, surtout Napoléon et Goethe. La raillerie du poëte de Faust l'a inquiété. La froide et redoutable figure de Napoléon l'a ébranlé profondément. Au bruit du canon d'Austerlitz il écrit sa nouvelle œuvre, Attila roi des Huns; œuvre grossière encore, mais d'un ordre élevé , souvent d'une vive éloquence. Le rêveur s'est heurté contre le .",- monde vrai ; il l'a compris et deviné. Il essaye enfin de lui donner place dans ses nuages. Si les figures du pape Léon et d'Honoria sont absurdes, Attila et Aëtius ont de la puissance et de la vérité.

Toute une scène digne de Shakspeare est même échappée de la plume de Werner. C'est peut-être le plus beau fleuron de sa couronne, et nos lecteurs nous sauront gré de la reproduire ici.

§ V.

La cour de Valentinien, scène traduite de l'Affila de Werner.

L'empire romain tombe sous le poids de ses anciens vices et de ses nouvelles mœurs empruntées à la mollesse asiatique. Attila marche sur Rome. Valentinien, sa cour, ses favoris restent dans le palais, ennuyés et charmés comme des enfants par leurs frivoles plaisirs.

Ces races déchues font pitié ; quand le destin les frappe, elles paraissent bien peu dignes de si grands coups.

( L'intérieur de la cour de Valentinien. — Héraclius, envoyé de Byzance, joue aux dés avec Valentinien. —Les autres courtisans sont occupés à différents jeux. )

VALENTINIEN , après avoir jeté le dé.

Pair ou impair ?

HÉRACLIUS.

Impair.

VALENTINIEN.

J'ai gagné... Mais ce jeu m'ennuie... A quand les jeux du cirque et les combats guerriers?

HÉRACLIUS.

C'est pour aujourd'hui.

y ALENTINIRN.

Tant mieux! J'aime à voir ces casques qui brillent : c'est une belle parure, cela va bien...; ma couronne me sied mieux encore. Général (s'adressant au général des roupes romaines, Aétiusj, qu 'en (lites-vous ?

AÉTIUS, sans regarder l'empereur.

Empereur, je vous écoute.

VALENTINIEIV.

Eh bien ! ce diadème, comment le trouvez - vous ? Comme celte émeraude y briMe ! C'est d'un effet charmant.

AETIUS.

Il étincelle, empereur. J'y vois les larmes et le sang d'un million d'hommes.

VALENTINIElV.

Qu'a-t-il dit ?

HÉRACLIUS.

Rien... il s'amuse.. « Jouons, seigneur : vous avez gagné.

(Ils continuent leur partie. L'impératrice-mère entre en scène. Aviênus, ambassadeur de Valentinien près d'Attila, l'accompagne et converse avec elle. Honoria et sa suite viennent après.)

L'IMPÉRATRICE.

Non, cela n'est pas possible.

AVIÉNI'S.

Auguste impératrice, croyez-en ma parole.

l/l W PÉBATBICR.

Toi, notre ambassadeur, l'envoyé de la cour impériale, tu aurais été reçu avec mépris, repoussé, dédaigné par un barbare !

AÉTIUS.

Ne vous en étonnez pas, c'est un barbare. l'imtéraïuice.

J'en suis confondue.

iiiÎBAcnus, s'avançant vers l'impératrice.

Illustre impératrice !

L' IMPÉBATBICE, sans t'entendre.

Que deviendra mon fils?

!!ÉR .'.CLIUS.

Elle ne m'entend pas !

AÉTIUS, el. part.

Elle voit où ses ruses l'ont conduite. Dupe de ses artifices, va-t-elle avoir recours à mon épée? Il serait trop tard.

L'IMPÉRATRICE

Quoi, général, vous êtes là oisif?...

K T 1 US.

Non madame, je m'occupe... je joue. La cour n'a pas d'homme plus actif que moi. Je ne joue pas très-gros jeu. Un talent !... ce n'est pas un empire.

HKRACUUS.

Toujours ironique.

AKTi.rS.

Dites plaisant. Je n'ai rien de mieux à faire.

VALENTINIEN, quitte le jeu et se rapproche de sa mère.

Que mon auguste mère se rassure ! Le danger est nul. L'oracle ne nous a-t-il pas appris que Rome est éternelle ? Dormons en paix, et fions-nous aux dieux !

L'IMPÉBATRICE.

Grande consolation !

YALE.NTIMEIV, se rapproche de la table de jeu.

Eh bien! comment va le jeu?

HÊRACL1US.

A loi le coup, auguste empereur.

VALENTIIMFCN.

Stj/ J'ai perdu... Malédiction! tu gagnes toujours. — Allons, serviteurs, ici. Préparez la paume ! (.L'empereur et ses courtisans occupent le fond du théâ-

tre en jouant à la paume, pendant que l'impératrice, sur le devant de la scène, s'entretient avec Aviénus.) L'IMPÉRATRICE.

Aviénus !

AVIÉXUS.

Madame !

L'IMPÉRATRICE.

J'ai besoin de tes conseils. Les moments pressent : notre ruine est prochaine !

AVIÉNUS.

Oui... Il faut se résoudre, agir, se décider... Mais que faire? par où commencer... ce n'est pas facile...

L'IMPÉRATRÏCE.

Parmi les sénateurs tu occupes le premier rang. C'est à toi de me conseiller...

AVIÉNUS.

Oui, madame, je vous suis dévoué.

L'IMPÉRATRICE.

Un consul, un vieux Romain tel que toi! ...

AVIÉNUS.

Je suis votre vieux serviteur, madame, votre esclave aveugle, votre fidèle...

L'IMPÉRATRICE.

Il me fait pitié... Je te demande un conseil.

AVENUS.

En temps ordinaire le conseil est facile; tout marche de soi-même, tout va d'un mouvement réglé. On remplit son office; on obéit, on se fait obéir. Le gouvernement suit alors une route directe, facile, naturelle. Mais dans ces circonstances périlleuses, étranges, bizarres... on ne sait que résoudre et quel conseil donner...

L'IMPÉRATRiCt.

Au fait, au fait !

AVIÉNVS.

Le Hun est à nos portes... Comment agir?... Le payer de promesses, sauf à les tenir ou à les rompre. Mais encore voudra-t-il y croire ?

L'IMPÉRATRICE.

Parle bas ; on nous écoute.

HÉRACLIUS, causant avec Aétius.

L'impératrice semble agitée.

AÉTIUS.

Elle est dévote... et fait quelque examen de conscience.

JI ÉBACLIUS,

Le consul Aviénus, autant que je le puis supposer, n'a point apporté de bonnes nouvelles.

AÉTIUS.

Ne croyez jamais ce que disent les apparences et les courtisans.

HÉRACLIUS.

IXÎ bruit se répand qu'Attila n'a pas voulu le recevoir.

AÉTIUS.

C'est fâcheux.

HÉRACLIUS.

C'est contre toutes les règles. Le roi des Huns aurait refusé de l'entendre !

AÉTIUS.

C'est contraire à l'étiquette.

HÉRACLIUS.

Un outrage pareil à un homme d'État, à un grave ambassadeur !

AÉTIUS.

Oh ! certes, Aviénus est homme de cour, de cérémonie

et d'importance; comment vouliez-vous qu'il s'introduisît dans la tente d'un barbare? La porte était trop étroite.

HÉBACLIUS.

En trois jours ce barbare peut être ici.

AÉTJUS.

Eh bien ! après ?

HÉRACLIUS.

Rome peut devenir sa proie.

AÉTIUS.

Que t'importe ?

HÉRACLIUS.

A moi ?... Mais,..

AÉTIUS.

Le lion laisse en paix le lièvre timide : tu n'as rien à craindre.

HÉRACLIUS.

Tu m'offeiises !

AÉTICS,

Je te méprise.

(Cependant l'impératrice, après avoir longtemps conversé avec Aviénus, le quitte et lui exprime le dégoût qu'elle ressent non-seulement pour lui, mais pour le sénat. Aétius se rapproche d'Aviénus.)

AÉTIUS.

Consul, qu'y a-t-il de nouveau ? Comment vont les affaires ?

AVIÉNUS.

Bien, toujours bien; Dieu soit loué !

AÉTIUS.

Tu te contentes à peu de frais. Bon caractère et charmante humeur! Je t'aime! Ami! tu avais la goutte hier; le roi des Huns t'a-t-il guéri ?

AYIÉPIUS, quittant Aétius.

Vous raillez ! Mais, je vous prie, où est le remède ? Que voulez vous que je fasse à tout ce qui se passe ?

AÉTIUS.

lit c'est là une créature vivante ! c'est un homme !

HÉRACLIUS, parlant bas à l'impératrice.

Très-gracieuse impératrice, ce que vous me demandez est impossible. Mon maître ne peut absolument disposer d'une armée.

L'IMPEBATRICE.

Ma dernière espérance... perdue, évanouie !

TIÉRACLIUS.

Puissante impératrice, Dieu est témoin du désespoir qui m'accable lorsque je me sens forcé d'exprimer ce refus. L'astre de Dyzance, l'empereur qui nous commande, s'éclipse dans les larmes et dans le deuil. Notre destinée, celle de Rome, le pénètrent d'une affliction profonde. Mon incommensurable douleur...

L'tMPEBATRICE.

Dans ma détresse voilà ce que tu m'apportes... des paroles !

l:ÉBACLlUS.

Je pleure le vieux Priam au sein de son palais en ruines.

L'IMPÉRATRICE.

Trêve de rhétorique, grammairien.

HÉRACLIUS.

L'empereur de l'Orient sent déjà sa puissance affaiblie par les conquêtes des Huns. Notre trésor est vide ; à peine avons-nous de quoi payer ce peu de troupes qui défendent nos maisons et nos champs; à peine la cour a-t-elle de quoi suffire à la splendeur de ses costumes et de ses repas.

L'IMPÉRATRICE.

Il ne faut donc compter sur aucun secours ?

HÉRACLIUS.

Un jour peut-être nous serons plus heureux...

L'IMPÉRATRICE.

Je vous entends : si le vent tourne, vous tournerez. Perfides, je vous connais ; vous êtes des Grecs.

HÉRACLIUS.

Dieu nous préserve d'un si grand péché !

L'IMPÉRATRICE.

Et vous ne ferez rien en notre faveur ?

HÉRACLIUS.

Nous essaierons, si vous y consentez, de détourner de votre front le coup qui vous menace, et de dissuader le roi des Huns. Nous parlerons pour vous !

AÉTIUS.

Parler ! Intercéder pour Rome ! — Une tête, un bras, voilà ce qu'il nous faut. Votre empereur nous les donnera-t-il ?

(Valentinien quitte le jeu et s'avance vers sa mère, qui le regarde avec piiid. )

VALENTINIEN.

Jeu fatigant, insupportable ! Je m'ennuie ! Allons, des danses ! Esclaves, commencez !

L'IMPÉRATRICE, pressant la main de son fils.

Ah! mon fils...

(Valentinien se dégage, quitte sa mère, va réunir et grouper lui-même les danseuses et les danseurs, leur donne ses ordres, dispose le ballet et marque la mesure )

BOROBIA.

Les voilà! ils danaent!

(Un soldat entre. Son costume est celui des gardes prétoriennes.)

L8 SOLDAT.

Un officier qui vient de Ravenne demande à être introduit.

L'IMPÉBATHICB.

Qu'il entre... (A part.) Qu'a-t-il à nous dire ?

L'OFFICIER.

Gracieuse impératrice!

L'tMPÉBATRtCE.

Je lis des malheurs sur ton visage.

L'OFFICIEB.

Tu lis bien. Ravenne est prise, Attila en est maitre.

L'IMPÉRATBICB , tombant anéantie sur un lit de repos.

0 ciel !

nONOBIA.

Ma mère 1

L'IMPÉBATBICB.

Laisse-moi, ma fille. Qu'on appelle Valentinien... Mon fils, mon fils, Ravenne est perdue.

VA LENTINIBN.

C'est vraiment dommage ! Une belle ville, des palais, du marbre, de l'or, des statues, des marbres resplendissants!... Allons, esclaves, dansez, dansez!... J'ai besoin qu'on m'amuse.

L'IMPÉBATBICK, se levant et regardant son fils.

Rien ne le trouble 1

HÉRACLIUS.

Un prince si jeune... et tant de force d'âme! tranquillité sublime 1

AÉTlUS, amèrement.

Courtisan, tu dis vrai; ils sont sublimes de père en fils.

L'IMPÉRATRICE.

Comment Ravenne a-t-elle cédé au conquérant?

L'OFFICIER.

Le prcfct, avant l'arrivée des ennemis, avait pris la fuite.

L'IMPEt!ATR!CE.

C'est un lâche et ignoble esclave !

AÉTIUS.

C'est un patricien, madame, un sénateur, un Romain. Quintus est son nom. Le sang lui fait mal à voir, mais c'est un homme habile; il est adroit à tous les exercices ! il brode admirablement.

L'IMPÉRATRICE, avec impatience, à l'officier.

Continue ton récit.

L'OFFICIER.

Pour nous, nous avons fait aussi bonne défense que possible. Les citoyens nous ont secondé. Nous nous sommes battus... de notre mieux; mais sans ordre, sans direction, sans chefs, il a fallu céder.

L'IMPÉRATRICE.

C'est la dernière ville de l'empire !

L'OFFICIER.

Six mille des nôtres sont morts en braves ; trois mille hommes sont prisonniers.

L'IMPÉRATRICE.

Mais Attila, que devient-il? que fait-il?

L'OFFICIER.

J'ai vu le roi des Huns entrer dans les murs de Ravenne. Non, jamais rien de tel ne frappa mes yeux.

HOKORIA, à part.

II a vu le vainqueur du monde !

L'OFFICIBR,

Ses héros barbares l'entouraient; il marchait dans le sang, couvert de vêtements simples, le glaive en main, et calme. Point de diadème, les rayons du soleil jouaient sur ce front terrible. Notre haine même, frappée de sa grandeur, reculait devant ce regard qui punissait et qui pardonnait. La haine ou l'amour ne semblaient pas l'émouvoir. Homme de bronze, impassible, insensible, serein comme l'enfant, impénétrable, effrayant dans sa tranquillité ; vous eussiez dit l'ange de la mort et de la vie, l'envoyé de Dieu même.

BOrfORIA.

Attila !

AVIÉISL'S.

Rien de tout ce que cet officier raconte, je ne l'ai vu.

L'IMPÉRATRICE.

Tu ne vois rien. Qu'a fait Attila ?

L'OFFICI BR.

Le préfet, que ses soldats avaient fait prisonnier dans sa fuite, et tous ceux qui, sans être blessés, s'étaient rendus, ont péri par la main du bourreau. Il a laissé vivre le reste des citoyens.

,&ÉTIUS.

C'est digne d'Attila.

L'IMPÉRATRICE.

Et toi, comment t'es-tu sauvé?

L'OFFICIER.

Sauvé 1 — Non. On m'a conduit devant le maître avec plusieurs autres captifs. Il m'a regardé. Cette blessurelà... sur mon front et sur ma joue, a frappé son regard.

Me contemplant d'un air grave et solennel, il me dit : « Tu CI es libre; Rome peut s'attendre qu'à la lune nouvelle je CI lui tiendrai parole; va le dire aux Romains. »

HÈRACLJUS.

Le moment approche.

AÉTIUS , avec une ironie marquée.

Dans deux jours.

L'OFFICIBR.

Oui, dans deux jours.

'.'IMPÉRATRICE .

L'insolent nous menace !... Hors d'ici !

(L'officier sort.) AÉTIUS.

Ce jeune homme n'est point fait pour la cour ; c'est un bon guerrier et un mauvais courtisan. Le roi des Huns, qui se connaît en hommes, a su le comprendre.

L'IMPÉRATRICE, s'approchant d'Aétius.

Général, autrefois tes conseils nous servaient; aujourd'hui tu nous les refuses.

AÉTIUS.

J'étais donc utile autrefois?

L'IMPÉRATRICE, à part.

Il veut me braver ! [Haut. ) Et tu peux l'être encore.

AÉTIUS.

Vous vous souvenez de moi.

L'IMPÉRATRICE.

Parle, que faut-il faire ?

AÉTIUS.

Je vais te le dire : ouvrir les portes de Rome, jonche la ville de fleurs, inviter les jeunes filles à se parer de guirlandes, et leur dire d'aller, vêtues de blanc et l'olivier

pacifique à la main, supplier le roi des Huns de laisser Rome végéter encore. Impératrice, voilà ce que je conseiUe.

L'IMPÉRATRICE.

Oh 1 je te hais!

ABTIUS, à Héraclius.

L'empereur danse... il est plein de grâce! C'est un sublime maître, convenez-en.

(l'n officier des gardes prétoriennes entre précipitamment.)

].'« FFICIBR.

Une foule de fugitifs viennent demander asile. Le Latium est ravagé; la campagne, désolée par les Huns, n'est plus qu'un désert. Impératrice, ils sont à vos portes.

(Le peuple accourt de toutes parts, femmes, enfants, vieillards en pleurs ; ils embrassent les genoux de l'empereur.)

LE PEUPLE.

Magnifique empereur, sauve-nous !

v ALINTINIBN , se dégageant de la foule.

Eh ! puis-je me sauver moi-même?

LE PEUPLE.

Nous sommes tous perdus !

▼ALENTÏMIEN.

Que voulez-vous que j'y fasse ?

L'IMPÉRATRICE, haut.

Amis, peuple... armez-vous. Retournez dans vos maisons, tout ira bien; prenez courage.

TALBNTINIBIF.

Ooi, tout ira bien, je n'en doute pas. (Au danseuses.)

Vous autres, pourquoi vous troubler? Continuez donc! En mesure.

(Le peuple se disperse; de longs gémissements se font entendre.)

L'IMPÉRATRICE.

Aétius, toi que j'aime... (A part.) Flatter cet homme! (Haut.) Écoute : on ne t'a pas traité avec justice ; je le sais, tu méritais mieux. Le titre de généralissime aurait dû t'appartenir.

AÉTIUS.

Peut-être ne l'eussé-je pas accepté.

L'IMPÉRATRICE.

Tu as sauvé la patrie dans les champs catalauniques ; sauve-la une seconde fois, sauve Rome.

AÉTIlS.

I.a sauver? Où est-elle? dans tes palais, au milieu de vos vices? Là où sont les Romains Rome se trouve. Montre-moi des Romains. Pour sa patrie un Romain savait vivre et mourir; nous, notre vie, notre mort, que signifienl-clies? nul ne le s'ait. Il allait de la charrue à la victoire; nous passons de la défaite au lit de débauches. L'un brûle sa main, l'autre s'abîme dans le gouffre ouvert; celui-là égorge un père adoré, ce dernier meurt libre dans les chaînes; pourquoi? pour une pensée qui seule faisait leur vie ; ils ont péri pour ne pas mal vivre. Nous mourons sans avoir vécu. C'est plus commode.

AVIÉNUS.

C'étaient des héros bien étonnants !

AÉ TIUS.

Ah! tu le penses, consul? Sans doute c'étaient gens utiles : ils valaient peut être an sénateur ou un scribe.

L'IMPÊRATBICB.

Hélas! il n'est que trop vrai; le peuple romain est dégénéré !

AÉTIUS.

Ne blàme pas le peuple ; s'il se corrompt, c'est vous qui le corrompez, gens de cour. Non, non, même dégénérés, les Romains sont Romains encore. Nos troupes sont bonnes et braves ! Les Huns s'en sont aperçus dans les plaines catalauniques; ils ont senti le vieux glaive romain. L'étincelle dort dans le caillou ; pour l'éveiller il faut le choc de l'acier. Je ne vois ici que des hommes de cire et de coton, de vils brins de paille.

HÉRACLIUS.

Il a de la verve ! et ses métaphores ne manquent pas de couleur.

AÉTIUS, seul et à part.

Troupe oiseuse, vices titrés, corruption fardée, phosphores qui brillez sur un marécage immonde, oh ! que de dégoût vous m'inspirez! Pour ces gens l'action est un mot vide de sens ; et voilà le glorieux pays des vieux Romains. — Dieu puissant, quand les hommes t'invoquaient encore sous le nom de Jupiter, Rome avait des foudres! elle n'a plus que des coupes et des lits de repos. Rome lançait ton tonnerre, ô Jupiter, et maintenant elle n'a plus d'aigles; elle n'a de faisceaux que ceux dont quelques copistes oisifs retracent les images!

HÉRACLIUS.

Ces plaintes sont déjà venues jusqu'à mon oreille.

AKTIIJS.

Quant à vous, hommes de l'Orient, pires que nous-mêmes, vous avez, au milieu des méchants et des vicieux, la prééminence du vice. Grand bien vous fasse ! Nous que le

conquérant du monde balaie et détruit comme de viles toiles d'araignées, nous valons encore mieux que vous.

L'IMPÉRATRICE.

Aétius, tu vois notre péril; nous abandonnes-tu?

AÉTJUS.

Je n'ai nulle envie de déshonorer par une défaite mes victoires d'autrefois. J'ai donné assez de sang pour sauver ma patrie qui ne veut plus être sauvée.

L'IMPÉRATRICE, à son fils qui s'approche.

Aétius nous quitte; sans lui tout est fini pour nous. Allons, courage, deviens le sujet d'Attila, l'esclave de ton esclave ; je n'en ai pas la force.

(On entend des cris lointains.)

LES COURTISANS.

Ciel ! quelles clameurs horribles !

L'OFFICIER DU PRÉTOIRB.

Les légions gothiques insurgées réclament leur paie; elles accourent, et menacent de mettre la ville au pillage.

VALENTIMIEN, saisissant la robe de sa mère.

0 ma mère 1

AÉTIUS.

Glorieux spectacle !

(Les légions gothiques entrent en tumulte.)

LES GOTHS, à Aétius.

Généra^ notre paie !

AÉTIUS.

Pourquoi vous adresser à moi? Suis-je le chef de l'armée ?

LES GOTHS.

Nous te connaissons depuis le champ de bataille de Catalaunie.

AETIUS.

Cela est oublié. Voici votre empereur.

LES GOTHS, entourant Valentinien.

Empereur, notre paie !

L'IMPÉBATBICB.

Consul...

AVIÉNUS.

Le trésor est vide.

LES GOTHS, menaçant de leurs épées l'empereur et sa mère.

Payez-nous ou mourez.

L'IMPÉRATRICE.

Ah I malheureuse 1

AÉTIUS.

Je suis vengé ?

LES GOTHS.

Payez-nous ou mourez.

AÉTIUS.

Camarades, me croyez-vous capable d'un mensonge ?

UN SOLDAT.

Tu as vu la mort de près; tu es brave; tu ne mentirais pas!

AÉTIUS.

Prends cette bague ; porte -la à mon trésorier qui t'ouvrira mon trésor, fruit de mes victoires. Vous aurez de quoi fournir à la paie d'aujourd'hui. Ensuite... je serai comme vous, pauvre.

LE 60TH.

Et la paie e!e demain ?

AETIUS.

Notre gracieux empereur...

LE GOTH.

Bien! Tu es un homme, toi. A demain, empereur; si tu ne nous paies pas, ta ville est en flammes, et nous allons nous joindre aux Huns.

[Ils sortent en tumulte.) L'IMPÉRATRICE, avec effort.

Aélius... je te remercie.

VALENTINIEN.

Tu viens de nous tirer d'affaire... tu es à nous.

AÉTIUS.

Empereur, cette émeraude qui brille sur ton diadème te sied à merveille.

VALENTINIEN.

Il rit... Homme charmant, et qui nous revient.

AÉTWS.

Une partie de dés, empereur ?

VALENT INI EX.

Volontiers.

AÉTIUS.

Pair ou impair !

VAIRNTINIErr.

Pair.

AÉTIUS.

Empereur, tu perds la partie.

YALENTINIEI\*.

Que m'importe?... Allons, esclaves, encore des danses, toujours des danses! Plus de vivacité, plus d'entrain, une bacchanale! »

Malgré l'exagération puérile de quelques détails, cette belle scène, conçue à la façon de Corneille, est d'un effet

très-puissant et d'une incontestable beauté. Celui qui l'a écrite était capable de grandes choses.

JVanda, reine des Sarmates, — Kunegonde, — la Mère des Machabées sont des oeuvres faibles et peu significatives. Comme il arrive aux orgiaques, Werner se calmait en s'épuisant.

§ YI.

Le drame fataliste.— Le Vingt-quatre Février. — Werner devient populaire. — Il se fait catholique, missionnaire et enfin moine. — Sa mort.

La mère folle. la mère du poete-fou, est morte le février. Cette date fait rêver le mystique; la fatalité de l'organisme dont il hérite le préoccupe. N'a-t-il pas luimême, le 24 février, commis quelque action mauvaise? L'expiation n'est-elle pas la loi du monde ? Ce pauvre Werner, toujours errant, jouet brisé de sa vie mal réglée, lit et relit Bœhmen, Swedenborg et les autres partisans d'une mysticité fondée sur les nombres.

De là son plus beau drame, dont il nous reste à parler ; œuvre frappante, immorale, terrible, qui a trouvé de l'écho dans toute l'Allemagne, même dans toute l'Europe. Il ose y aborder avec la cruauté du fataliste la question du mystère et de la destinée humaines. On a joué ce drame mille fois, on l'a imité sur tous les théâtres. C'est le fatalisme vulgarisé.

On peut dire que Werner y a mis son âme, sa pensée, sa vie entières. C'est là que ses superstitions de toute sorte, celles qu'il tenait de sa mère et celles que sa vie dissolue avait favorisées, trouvèrent leur expression nette,

précise, définitive. De l'idée d'un enchaînement numérique dominant la vie et réglant le monde, idée que Jacob Bœhmen a élaborée, naquit l'œuvre réellement propre à Werner, la seule qui soit devenue populaire, le Vingtquatre Février.

I( J'ai vu, dit madame de Staël, jouer cette pièce de l'a « composition de Werner, intitulée : le Vingt-quatre Fé« vrier, sur laquelle les opinions doivent être très-parla« gées.

« L'auteur suppose que, dans les solitudes de la Suisse, (1 il y avait une famille de paysans qui s'était rendue cou« pable des plus grands crimes, et que la malédiction (r paternelle poursuivait de père en fils. La troisième gé« nération maudite présente le spectacle d'un homme qui « a été la cause de la mort de son père en l'outrageant; « le fils (Kurt) de ce malheureux a dans son enfance tué « sa propre sœur par un jeu cruel, mais sans savoir ce « qu'il faisait. Après cet affreux événement, il a disparu. « Les travaux du père parricide (Kuntz) ont toujours été v frappés de malheur depuis ce temps : ses champs sont « devenus stériles, ses bestiaux ont péri ; la pauvreté la plus « horrible l'accable ; ses créanciers le menacent de s'emIl 'parer de sa cabane, de le jeter dans une prison; sa « femme va se trouver seule, errante au milieu des neiges « des Alpes. Tout à coup arrive le fils absent depuis vingt « années. Des sentiments doux et religieux l'animent; il c( est plein de repentir, quoique son intention n'ait pas été « coupable. Il revient chez son père, et ne pouvant en « être reconnu, il veut d'abord lui cacher son nom, pour « gagner son affection avant de se dire son fils, mais le c père devient avide et jaloux, dans sa misère, de l'argent « que porte avec lui cet hôte,, qui lui paraît un étranger

Il vagabond et suspect; et quand l'heure de minuit sonne, « le vingt-quatre février, anniversaire de la malédiction « paternelle dont la famille entière est frappée, il plonge <• son couteau dans le sein de son fils. Celui-ci révèle, en Il expirant, son secret à l'homme doublement coupable, (f assassin de son père et de son enfant, et le misérable va < se livrer au tribunal qui doit le condamner.

<■ Ces situations sont terribles; elles produisent, on ne saurait le nier, un grand effet : cependant on admire « bien plus la couleur poétique de cette pièce, et la gra« dation des motifs tirés des passions, que le sujet sur <■ lequel elle est fondée.

Il Transporter la destinée funeste de la famille des (1 Atrides chez des hommes du peuple, c'est trop rappro« rher des spectateurs le tableau des crimes. L'éclat du <• rang et la distance des siècles donnent à la scélératesse « elle même un genre de grandeur qui s'accorde mieux < ÍI'. ec l'idéal des arts; mais quand vous voyez le couteau Ir ;MI lieu du poignard; quand le site, les mœurs, les per<• >onnages peuvent se rencontrer sous vos yeux, vous < :t\cx peur comme dans une chambre noire; mais ce < n'est pas là le noble effroi qu'une tragédie doit causer.

« La femme (Trude du paysan criminel est poursuivie If par le souvenir d'une romance qui raconte un parricide ; < die seule, pendant son sommeil, elle ne peut s'empêcher < de la répéter à demi-voix, comme ces pensées confuses « ('t involontaires dont le retour funeste semble un présage « intime du sort.

< On a reproché à Werner de mettre dans ses tragédies « des situations qui prêtent aux beautés lyriques, plutôt e qu'au développement des passions théâtrales. On peut « l'accuser d'un défaut contraire dans la pièce le Vingt-

» quatre Février¡'. Le sujet de cette pièce et les mœurs < qu'elle représente sont trop rapprochés de la vérité, ej « et d une vérité atroce qui ne devrait point entrer dans « le cercle des beaux-arts. Ils sont placés entre le ciel et la (1 terre : et le beau talent de "Wcrner quelquefois s'élève (1 au-dessus, quelquefois descend plus bas que la région a dans laquelle les fictions doivent rester. »

Telle est l'appréciation générale que madame de Staël a donnée de cette œuvre étrange; appréciation juste quant aux grands traits, insuffisante néanmoins. Werner, effrayé du problème de la vie, l'ayant mal comprise et mal conduite, ayant touché le point où le mysticisme exalté rencontre la réalité insondable, s'était plongé dans le fatalisme aveugle ; plus tard il chercha son asyle dans l'aveugle foi. De là ces accents terribles qui abondent dans le drame du Vingt-quatre F6vrier, et que l'un de nos poëles (1) les plus vigoureux a su reproduire avec beaucoup de fidélité , de talent et une âpre exactitude.

(Lieu de la scène. L'hôtellerie de Kuntz. La nuit.) kuntz, à Kurt, son hôte. Craignez-vous la mort?

KURT.

Non : j'ai servi, je la brave.

KUNTZ.

Vite, au corps helvétique, une santé, mon brave :

J'en étais, moi. Voyons, contez-moi vos combats.

Un terrible me reste à livrer ici-bas !...

1 M. Jules LAcnoIX) auteur de Valérie) des traductions de Macbeth, etc.

KURT.

Mais vous aviez un fils?...

KUNTZ.

Brisons là, je l'exige.

TRUDB.

Il se perdit enfant.

KUNTZ.

N'en parlons plus, te dis-je.

KURT.

Je ferai mon récit ; mais vous, auparavant,

Vous, donnez-m'en l'exemple. Ici je vins souvent ; L'auberge de Schwarbach passait pour la meilleure.

K U TZ. TZ.

Diable ! vous savez tout !

TvURT.

Combien celte demeure Est pauvre maintenant! La misère et la faim!...

KUNTZ.

Quel intérêt?... Trinquons à nos combats !

KURT.

Enfin, Qui vous a ruiné?

KUNTZ.

Vous saurez tout, n'importe, Sordat, vous connaissez à quel excès nous porte Notre honneur onensé?... Vous semblez interdit?... A ce trouble... on dirait que vous êtes maudit!

TBUDE, (t Kurt.

Oh! pardonnez! le vin l'égaré... il déraisonne.

KUftTZ.

Je suis robuste encor, bien que mon front grisonne,

Il n'est pas fort longtemps je l'étais encor plus;

On ne plaisante pas à la guerre ! Au surplus,

J'ai porté bravement le sabre et la giberne ;

J'ai prodigué mon sang, et le consul de Berne Par un certificat me paya deux drapeaux !

Mon père Kuntz (que Dieu lui donne le repos !)

De cette hôtellerie alors propriétaire,

Avait le sang bouillant... puis... Non, je veux me taire I KURT, levant son verre.

A la paix de son âme ! Allons !

KUNTZ.

Non, non.

ÏRUDE.

Trinquez A l'expiation.

KUNTZ.

Femme! vous vous moquez!

Oui, ce vin comme un feu brûlerait mes entrailles ! Monsieur, j'aimais mon père ! Au-devant des mitrailles J'ai marché sans trembler! mais il tremble, celui Qui porte l'anathème appesanti sur lui!

KURT.

Laissons cela !

KUNTZ.

Non pas, non; jugez-en vous-même : Mon père à mon congé me retint ici même,

Car les soins d'une auberge accablaient sa langueur : J'avais trente ans alors. Plein de feu, de vigueur,

Je voulus à mon sort attacher une femme.

Plusieurs partis s'offraient; mais un penchant de l'àme M'attirait constamment vers Trude que voici ;

Jolie, elle m'aimait; moi, je l'aimais aussi :

Son père était pasteur à Lenk ; ces gens d'église Laissent beaucoup d'enfants, et rien dans leur valise. Moins pauvre, je n'avais qu'un asile à donner;

Devais-je avec mépris, grand Dieu ! l'abandonner Pour un momeat d'erreur ? Oh ! non, jamais, mon hôte ; Je l'épousai.

TBUDB.

Malgré son père... Ah! cette faute A pesé bien longtemps sur mon cœur.

Kiiirrz.

En secret Nous étions mariés; mon père l'ignorait.

De là tous nos chagrins 1 Méchant, opiniâtre,

Il épuisait sur nous sa bile acariâtre ;

Il donnait à ma femme, avec un ris moqueur,

Des noms, monsieur, des noms qui m'allaient droit au cœur! Insulter notre femme 1 oh ! c'est ose autre injure Que de nous insulter nous-même, je vous jure !

Eh bien ! il est de ça vingt-quatre ans ; une nuit,

C'était en février, le vingt-quatre, à minuit,

La lune ici jetait son rayon taciturne ;

Je revenais de Lenk, d'une fête nocturne,

Au carnaval. J'entrai dans cette chambre-ci;

J'étais fort gai; ma femme était restée ici Pour les soins du ménage, et le sexagénaire,

Chagrin, bourru, grondeur, comme à son ordinaire, Lui prodiguait les noms les plus injurieux Mon sang prit feu, serrant les poings et furieux...

Elle pleurait ! Par Dieu ! j'eus tort ; mais quelle offense ! Voir maltraiter sa femme, un être sans défense !

Ah ! cela fait un mal! N'est-ce pas? Vous pleurez?

KURT.

Gardons-nous des excès par l'enfer inspirés!... Mais achevez.

KUNTZ.

C'est vrai, vous parlez comme un sage ; Oh! si de ma raison j'avais pu faire usage!...

Je m'efforçai de rire, et ma bouche écumait !

Mon père, en s'agitant, grondait et blasphémait ; Pour moi, la rage au cœur, j'avais l'air impassible ; Le vieux criait plus fort ; ce n'était pas risible ;

Mais je riais. Je pris cette faux que voilà :

« L'herbe va croître, dis-je, allons aiguisons-la ;

a Que notre cher papa gronde et chante à sa guise.

« J'accompagne. » Et, tenant cette faux que j'aiguise, Je siffle ce refrain :

« Sur la tête un chapeau léger « Qu'ombrage une plume gentille,

(1 Puis chemisette de berger (1 Où le ruban voltige et brille... »

Je fredonnais gaîment : Aussitôt le vieillard, de colère écumant,

Se met à trépigner, hurle, fulmine, jure :

Sorcière 1 cria-t-il à Trude. Cette injure Dans mon cœur irrité ne porta point à faux.

Ce couteau, qui servait pour aiguiser ma faux,

Cet instrument maudit, au vieillard qui tempête,

Je le jette ! On eût dit qu'il lui fendrait la tête :

Le coup ne porta pas. N'est-il pas vrai, morbleu?

TRUDE.

Non.

KUNTZ.

Sa rage fut telle, enfin, qu'il devint bleu :

. Sois maudit, cria-t-il dans sa fureur extrême,

« Toi, ta femme et tes fils, sur vous tous anathème t » Ma femme était alors enceinte de trois mois ;

LQ ieux se roidissait encore, et d'une voix Terrible (il était là, dans ce fauteuil-là même) :

« Anathème sur toi, sur ta race anathème !

Il Que sur vous mon sang tombe ! Il Et je l'entends crier : " Soyez, comme aujourd'hui, bourreaux du meurtrier! » Frappé d'apoplexie, il meurt... Mon cœur se glace... Oui, monsieur, roide mort il tombe à cette place.

TRUDE.

Vous pâlissez, monsieur, qu'avez-vous?

KURT.

Rien...

Kursiz.

Ce brutal avec nous n'était jamais d'accord :

Peut-être en sa jeunesse il a fait pis encorl...

Lorsque j'étais enfant, il conta, dans l 'ivresse,

Que par son père un jour blâmé de sa paresse,

Il le prit aux cheveux et l'osa terrasser.

A la tête du vieux je n'ai fait .que lancer Le couteau!... S'il est mort, en suis-je cause? En somme, 11 était assez vieux, bien assez vieux, cet homme!

Qui le sait? Quand le fils frappe son père, on dit Que du tombeau ressort la main du fils maudit ; Chanson ! J'ai vu cent fois sa tombe au cimetière,

Je n'ai pas vu de main, j'ai vu de la bruyère.

KUllT.

Mais qui vous a réduit à cette pauvreté,

Dites?...

KUNTZ.

Depuis sa mort rien ne m'a profité;

Et bien que notre amour fût toujours aussi tendre,

La malédiction, j'ai toujours cru t'entendre !

Il semblait que l'esprit du vieux vînt tout exprès Se glisser entre nous. Oui, peu de temps après.

Trude accoucha d'un fils (que Dieu lui fasse grâce!) : Du signe de Caïn son bras portait la trace :

Une sanglante faux 1 La malédiction Sur elle apparemment fit telle impression,

Que son fils vint au monde empreint du sceau terrible 1

Il m'a porté, ce fils, le coup le plus horrible 1

Ah! monsieur! Cependant je lui pardonne aussi.

KURT.

Quoi ! vous lui pardonnez !

KUNTZ,

Il est mort, Dieu merci!... Trude, cinq ans plus tard, mit au monde une fille ;

Oh ! l'on eût dit un ange, à la voir si gentille.

(KIlTt se lève.)

Eh bien! que cherchez-vous?

KURT.

Rien. Je ne puis longtemps. Rester au même endroit.

(Pendant le récit de Kuntz, il ne ce?.se de se promenev en long et en large.;

KUNl z.

Oui, c'est comme du temps De mon fils, que l'enfer agitait sans relâche ;

Il n'était pourtant pas méchant, stupide ou lâche;

Il était remuant, d'humeur légère... Au fait,

Des malédictions n'était-ce point l'effet?

KUBT.

Que sais-je?... Il fait bien froid dans votre hôtellerie.

KUNTZ.

Mon fils avait sept ans, cette fiUe chérie En avait deux, alors... C'était, je m'en souvien,

De la mort du vieillard l'anniversaire... Eh bien! Trude laissa tomber ce couteau par mégarde,

Les deux enfants jouaient sans que j'y prisse garde ;

Ils avaient vu leur mère auprès d'eux égorger Une poule.

TBUDE.

C'est vrai, je frémis d'y songer.

Elle me rappelait, cette poule sanglante,

Le râle de mon père, et sa voix rauque et lente.

KUNTZ.

. Viens, dit Kurt à sa sœur, allons jouer dehors :

a Je suis la cuisinière et toi la poule. » Alors Il saisit le couteau, je m'élance à la porte,

Mais trop tard : oui, ma fille était sanglante et morte ; Son frère!... Vous pleurez?... Mon cœur navré se fend!

KURT.

Et vous l'avez maudit ?

KUNTZ.

L'âge de cet enfant Devant les tribunaux l'exemptait du supplice ;

Mais des tribunaux, moi, je ne fus pas complice;

Je devais le maudire, oui, certe, et je le fis.

KURT.

Ne pardonnez-vous point à ce malheureux fils ?

D'erreurs en erreurs, d'extases en extases et de fautes en fautes, Werner tombé dans le désespoir et le marasme embrassa enfin la vie ascétique du catholicisme. La pauvreté ne frappait plus à sa porte. Le prince Dalberg lui avait assuré une pension. Il avait de la réputation, même de la gloire ; son âme seule souffrait.

Que de folles tentatives! que de courses éperdues à travers les idées métaphysiques, les doutes, les spéculations, la théosophie, le protestantisme , les recherches mystiques! Sa santé était délabrée. Il désirait enfin l'unité, l'appui, le repos, le calme, le pardon, la certitude. De y bouddhiste il se fit chrétien, puis catholique. Il se rendit à Home, pleura sur les tombes de saint Pierre et de saint Paul et pria devant les marbres du Vatican. La majesté des cérémonies le charmait ; la bénédiction du souverain pontife le consola. Il accomplit un nouveau pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, se fit ordonner prêtre par le prince Dalberg et se rendit à Vienne, où il commença ses prédications.

Je ne sais pourquoi l'on raillerait cette définitive résolution de Werner, seul dénoûment qu'il pût donner à tant de folles journées et d'aspirations impuissantes ou fatales. Une vie mal dépensée, toutes les frénésies épuisées sous la double influence d'un organisme déréglé et d'une doctrine funeste trouvaient dans la chaire sacrée, dans le tombeau du cloître, sous le cilice et sous la haire, le repos de leur extase et le contre-poids de leur orgie.

Vienne, le Tyrol, la Carinthie, la Styrie furent le théâtre de ses prédications. L'Allemagne des classes élevées, fatiguée de la controverse protestante, penchait vers le catholicisme ; Werner favorisa ce mouvement et le servit. C'était, dit-on, chose bizarre que son éloquence; improvi-

sation poétique où les débris de ses vieux systèmes de philosophie et les fragments de ses drames se mêlaient au développement de sa foi nouvelle. Son attitude grotesque, sa prononciation étrange appelaient autour de sa chaire des flots d'auditeurs étonnés.

Il mourut le 17 janvier 1822, léguant sa plume à la vierge Marie; on la conserve encore à Mariazell. Ses restes sont ensevelis à Enzersdorff. Quelques mots touchants, dictés par Werner lui-même au moment de mourir, sont gravés sur son tombeau :

If Voyaycxr, prie avec charité pour la PAUVRE AVIE « de alll qui, comme Marie-Madeleine, a beaucoup « aime, et dont les fautes peuvent aussi lui être para données. »

Pauvre âme ! Il s'est jugé lui-même beaucoup plus sainement que ne l'ont fait ses biographes.

Ainsi a vécu, ainsi est mort le Mage du drame mystique. Drame et mysticisme , ces deux mots se repoussent. L'auteur dramatique traite de passions humaines, d'événements, de faits, de réalités ; le mystique aspire à cette haute lumière, divine et incréée, source de toute vie, où toute essence se fond et se perd. La terre, les hommes qui l'habitent, leurs fureurs, leurs douleurs, leurs haines, leurs fautes, voilà le drame ; le monde qui est lui appartient. Au mysticisme appartient le monde qui pourrait ne pas être et que l'âme devine. Action et drame sont identiques. Mysticisme et action sont antithétiques.

Par une adroite fusion des deux éléments contraires, les Grecs ont réalisé le plus beau drame du monde. Ils ont accompli ce miracle avec la parfaite harmonie qui les caractérise. Le chœur grec, écho lyrique et religieux des sentiments et des traditions populaires, résume les leçons

morales; il commente et interprète la vie, ses luttes, ses passions, les jeux de la fortune, les enseignements du sort. Jamais il n'empiète sur le drame. L'accent lyrique du chœur grec n'anéantit pas la réalité.

Quant à Werner, son rang littéraire est inférieur.

Le Mage dit drame germanique est l'un des plus jeunes parmi les disciples de Rousseau, de Sterne et de Jean-Paul. Fils d'une époque aussi révoltée que celle de Cardan et de Parace!se ; — obéissant à ces tendances destructrices qui ttbolisscnt la volonté chez l'homme, l'ordre dans l'État; — incapable de prendre un parti, de choisir une doctrine, d'embrasser un genre de vie rationnel; jouet de ses sensations, ballotté par mille entraînements, frivole dans sa profondeur ; — Wn'ner a voulu briser le moule de l'art ; — il a tenté un essai gigantesque et heureusement impossible.

LE MAGE DU CONTE

THÉODORE-A.MÉDÉE HOFFMANN

LE MAGE DU CONTE

§ I.

Jeunesse d'Hoffmann. — Education de son âme et de sa pensée.

— Hoffmann magistrat.

\* Le génie de Werner est tombé, dit très-bien JeanPaul, ainsi que celui de notre vigoureux Hoffmann, dans cette graude cuve moderne où bouillonnent et fermentent pèle -mêle tous les goûts, tous les éléments, toutes les th éorics, tous les principes, toutes les libertés, toutes les tenteS; dans ce capharnaüm où l'on trouve génie, puissanc e, faiblesse, folie, tout, excepté l'ordre, l'harmonie, le complet, le fini; il s'est plongé dans ce chaos et s'y est p erdu. 1)

Plus jeune de huit années que Werner, Ernest-Théodore-Amédée Hoffmann est né à Koenigsberg en 1775. La même éducation, les mêmes spectacles, les mêmes mœurs, 1 es mêmes habitudes d'enfance le préparèrent à une vie encore plus misérable que celle de Werner- Cependant il e xerça quelque influence sur l'étranger, spécialement sur

la France; son talent fut reconnu par Walter Scott; et ce fut l'œuvre singulière de son esprit troublé, œuvre conçue dans l'ivresse et la maladie, qui fournit l'initiative du » genre nouveau, introduit en France sous son nom par KoretT, Loeve-Weymar et Delatouche. L'idéalisme diffus et bizarre de Werner n'avait rien de saisissant pour le vulgaire des esprits. A peine deux ou trois de ses drames furent-ils traduits en anglais et en français ; on ne le connut en Europe que comme auteur de la tragédie fataliste du Vingt-quatre Février. Hoffmann seul devint populaire.

C'était, comme son confrère et son compatriote, un enfant perdu, une épave de l'Europe bouleversée. A Kœnigsberg l'intérieur de sa famille, bourgeoise et riche mais régie par une folle, lui offrait le spectacle de la dissipation et de la ruine, de l'hallucination mentale et de tous les excès. Devenu homme, il ne se rappelait qu'avec douleur cette triste maison paternelle, où régnaient la fureur, les cris, les larmes, le désordre. Un jour entendant prononcer ces beaux vers que Gœthe a placés dans son Iphigénie en Tau-ride :

Penser avec bonheur à sa mère, à son père,

Au toit de la naissance.....

il fit une grimace épouvantable, fondit en larmes et quitta le salon.

De larges épaules pour un très-petit corps ; une poitrine robuste qui ne semblait pas faite pour un si grêle personnage ; des jambes minces, courtes, diminutives ; la charpente osseuse de son visage se dessinant avec vigueur sous un crâne étroit, sans développement; des yeux gris, très-petits, scintillant dans l'émotion, ordinairement vagues, ternes et appesantis ; un front singulièrement bas où les cheveux se con-

fondaient avec les sourcils; voilà Hoffmann ; — une caricature plutôt qu'un homme. Une sensualité déterminée, une volonté résolue à l'abrutissement ; beaucoup de finesse et d'attention, mais l'attention de l'artiste, non du penseur; une sagacité rustique, pénétrante, satyrique; se lisent en caractères prononcés sur ces lèvres serrées et dans toute cette physionomie bizarre, à laquelle manquent la sympathie et la grâce et qui pourrait convenir au plus rusé des gens de loi, au plus résolu des buveurs, au moins charitable des misanthropes. La courbe du nez est hardie, impérieuse, finement sculptée. L'ironie, le mécontentement et l'humeur dominent l'ensemble.

Après avoir fait de bonnes études de droit; devenu en 1810 référendaire à la cour supérieure de Berlin, puis assesseur du gouvernement provincial de Posen, et enfin conseiller du gouvernement à Varsovie; il s'acquitta de ses devoirs à la satisfaction de ses chefs. Ce 11 étaient ni l'aptitude au travail, ni la persévérance dans un labeur commandé qui lui manquaient ; c'étaient bien plutôt 1 idéal, l'amour, la sympathie et la règle. Pendant cette époque heureuse et paisible il sema les germes de son inconstance excessive, de sa mobilité passionnée et fébrile, enfin de cette sensualité violente et grossière qui s'accrurent avec l'âge et qui, au lieu de renouveler son talent, l'affaiblirent et le détournèrent de sa voie. Sans intrigue, sans ambition et sans jalousie, comme il n 'avait aucun des vices qui nuisent à autrui, mais seulement ceux qui nous nuisent à nous-mêmes, les compagnons de plaisir ou d'étude qui l'entouraient n'ont laissé de lui que des images très-flattées ; Rochlilz, Hitzig, Funck, tous ses biographes ont jeté un voile charitable et amical sur ses habitudes décousues, ses folles dépenses, sa dissipa-

tion et surtout son penchant pour l'ivresse. Ainsi s'expliquent cependant, au point de vue littéraire même, des œuvres nées du désordre physique, intellectuel et moral. Son ironie est celle du buveur; elle rit de tout, méprise la vie et se méprise elle-même. Sa mélancolie est celle qui suit l'ivresse, une mélancolie folle et dégoûtée.

Les images qui sortiront de sa plume ressembleront d( ne à celles qu'enfante un cerveau échauffé par l'alcool. Absence complète de but, de volonté, de fermeté morale ; négation de la vie, de ses vraies jouissances, de ses devoirs sévères, de son activité légitime.

§ II.

Etat moral de l'Allemagne, - Vie errante. — Direction de Théâtre.

L'état du pays ne favorisait malheureusement que trop ce fatal décousu de la vie. La bourgeoisie allemande de l'extrême nord, tout à coup dérangée de ses honnêtes habitudes par l'exemple de ses maîtres, avait assisté avec étonnement à leurs fredaines; à son tour elle avait lu Sterne, JeanPaul et Crébillon fils. La Pologne devenue russe, prus sienne et autrichienne, donnait au monde une grande leçon d'iniquité; presque toutes les résidences princières ou royales tenaient école de folie et de débauche; enfin le contrecoup de la révolution française et ses lointaines influences brochaient sur le tout. Après avoir, comme Werner, abusé du vin, du jeu et des femmes, lu beaucoup de romans et de poésies, essayé tour à tour et au hasard la musique, le dessin, la peinture, le roman, le conte et le drame ; sans rien achever, mais par ébauches et par saillies;

Hoffmann se trouva en face de la grande lutte de 1 'Allemagne et de Napoléon.

Comme Werner, il resta étranger à ce débat. L'active résolution du citoyen répugnait à ces âmes; à la sphère pénible du devoir elles préféraient le monde du rêve qui leur semblait le domaine sacré de la fantaisie. Destitué comme Werner, comme lui errant, il se rabattit sur Berlin, où il retrouva les membres romantiques de la société de l'Étoile du Nord, donna des leçons de musique, courut le cachet, tenta quelques compositions musicales, et reçut enfin du comte Dobel, qui venait de fonder un théâtre à Bamberg, la direction musicale de cette entreprise. A la même époque Fichte le philosophe montait dans sa chaire, une hallebarde à la main, et Kerner tombait sur le champ de bataille. Quant à Hoffmann et Werner, superstitieux amants d'un art factice et puéril, ils oubliaient le pays et le devoir.

Voilà donc Hoffmann, en 1808, directeur pour la partie musicale d'un petit théâtre provincial ; son ami Werner créait alors des religions, tentait la réforme générale de l'humanité au moyen de ses drames étranges, éclairait son Martin Luther de flammes de Bengale et prêtait des cavatines et des airs au pape Léon Pr ; non moins déplorable que notre malheureux Hoffmann, qui, lui, peignait des décorations, inspectait les costumes et faisait répéter ses actrices, au moment où les bataillons français inondaient le pays. Devenu roi de ce petit monde d'artistes secondaires, il se plut à mettre sur la scène quelques œuvres de Caldéron son auteur favori; l'Écharpe et la Fleur, dont il fit un opéra, la Dévotion de la Croix, dont il modifia le dénouement, orné par lui de décorations magiques et de feux de diverses couleurs. Une partie de la population de Bamberg est catholique. Hoffmann triompha de la voir se porter en foule au

théâtre maudit par les orthodoxes et frappé jusqu'alors d'anathème. Le grand compositeur Weber, Hitzig et Lamoth Fouqué lui vinrent en aide.

C'était quelque chose de tristement enfantin que cette nouvelle religion de l'art, pratiquée sérieusement par des hommes d'âge mûr et d'intelligences distinguées, qui semblaient étrangers à ce que l'Europe tentait ou supportait.

§ M-

Comment s'est formé lo talent d Hoffmann. — L'ivresse. — Les coulisses. — Les excès.

Le théâtre se compose de deux parties distinctes : du drame essentiel, et des jeux matériels de la scène. Il faut d'un côté reconnaître, admirer et comprendre le génie des Sophocle, des Caldéron et des Shakspeare; d'un autre assigner à la mimique, à l'habileté décorative et à la mise en scène une place subalterne très-inférieure Une confusion singulière régnait à cet égard dans les idées et la pratique des membres de cette confrérie berlinoise dont l'acteur Devrient était le représentant le plus complet. Ce n'était pas un idéal vrai, vivant, réel que rêvaient Hoffmann et ses amis; mais un idéal de théâtre avec costumes et décorations. Il n'aimait point la nature et n'avait aucun goût pour les femmes qui toujours se rapprochent de la nature, forcées qu'elles sont de ne point abjurer complètement la mère, l'épouse, la fille et l'amante. Si vous joignez à l'étroite limite de ses relations, toutes renfermées dans la taverne et la coulisse, la bizarrerie de son organisation sans harmonie avec elle-même, vulgaire, disproportionnée et discordante, vous vous expliquerez le caractère de son œuvre.

Bourgeoise sans tranquillité et sans douceur, extravagante sans élévation ; elle mêle le burlesque le plus irrégulier au lugubre le plus douloureux. Elle n est ni idéale ni i-éelle. \* Je ne connais, dit Jean-Paul, et je il n'ai pu trouver jusqu'ici que trois routes pour de\* Tenir, je ne veux pas dire heureux, mais moins « malheureux. Ma première route est le grand chemin « d'en haut. Élancez-vous au sein des régions supérieures, \* bien loin de la vie extérieure et domestique, de ses nuées « obscures, de ses chausse-trapes, de ses cimetières, de ses Co charniers, de ses périls, de ses orages. Vous n apercevez c plus le monde que comme un point dans l'espace, « comme le petit jardin que l'enfant cultive dans la cour « de son père. L'autre moyen est de se laisser tomber à « terre tout simplement, de s'ensevelir dans le sillon pa« teruel, d'y vivre d'une vie privée, humble et cachée; « alors on ne s'avise guère de jeter les yeux hors du nid n d'hirondelle que l'on habile, on ne. voit pas davantage " les périls du monde, ses tempêtes et ses embûches, t mais seulement quelques épis qui se balancent et qui, « pour l'habilaut du nid, sont des abris magnifiques contre « la pluie et le soleil. — Enfin mon dernier moyen \* — et c'est à mon avis le plus sage et le pîus difficile à « mettre en pratique, — consiste à prendre alternative« ment les deux routes et à s'en servir selon la circons« tance. » Aucune de ces routes ne pouvait être suivie par Hoffmann, incapable et de planer dans le pur idéal et de se contenter de la simplicité naïve.

Aussi, même quand il est joyeux ou veut le paraître, le désespoir se cache-t-il au fond de son œuvre. Il ne sourît jamais, il grimace. Il n'est pas naïf et rustique; il est bourgeois et burlesque. Ses visions, ses monstruosités, ses hor-

reurs ses folies apocalyptiques ne sont que des masques de bal sous lesquels on aperçoit la triste bassesse de la vie commune; singularité qui a contribué à son succès. Le fonds de ses rêves étranges c'est la vie allemande la plus triviale, aperçue à travers les vapeurs de l'ivresse et grossie par leur réfraction. Son empire fantastique confine à quelque tabagie bien chauffée, où la vapeur de la bière se mêle aux fumées de la pipe. L'étiquette minutieuse et plus qu'espagnole de ses bourgmestres coudoyé des bacchanales joyeuses dignes du pinceau de Téniers.

Depuis longtemps en Allemagne la hardiesse spéculative se joint à la timidité du citoyen ; une lutte perpétuelle y oppose la féerie à l'existence matérielle; souvent un violent effort vers l'infini se termine par une résignation vulgaire, à l'ombre du foyer domestique. La nullité politique des individus, le sillon de routine où l'on se traîne avec un respect plein de candeur, enfin le morcellement de l'Empire expliquent trop cette double existence germanique, dont Hoffmann ne nous donne que la parodie et la caricature.

Sous l'influence de ses habitudes bachiques, Hoffmann a donc reproduit et exagéré la double Allemagne.

Pour lui le monde intermédiaire n'existe pas ; toute figure bourgeoise s'environne d'une vapeur infernale ; toute idée métaphysique prend un corps et une âme. Absorbé par ce délire, il ne ressent pas moins profondément les émotions que donnent les arts. Bientôt sa raison chancelle. Il transforme le songe en réalité ; les formes reproduites par la peinture, les sons combinés par la musique agissent sur lui comme des puissances infernales ; les idées qui ébranlent l'intelligence et les arts qui s'adressent à la sensation le précipitent vers le double abîme; le gouffre s'ouvre sous ses pas et le vertige s'empare de lui.

Alors du sein de l'ivresse s'élèvent une foule d'images confuses, vacillantes, grotesques, angéliques, difformes, bouffonnes, joviales, sombres, éclatantes, bigarrées; il les reproduit avec une vigueur de pinceau d'autant plus frappante qu'il n'a pas conscience de son œuvre.

§ IV.

Œuvres d'Hofftaann nées de l'excès et de la violence.

On voit comment sont nées les œuvres d'Hoffmann. Ne raffinant pas sur l'esthétique , ses visions sont fortes et vivantes; en cela il l'emporte sur Tieck et sur la plupart des romanciers allemands ; par là aussi il a séduit la France qui ne repousse pas l'étrangeté des figures, mais — qui ne tolère rien de vague, et qui veut des contours nets, des nuances précises. Hoffmann ne rêve pas plus que l'ivrogne qui tombe sur le pavé des rues, et qui croit nager. Ses conclusions sont fausses; mais ce qu'il retrace il croit le voir. Ce n'est pas un élève d& Kant, simulant le délire en l'honneur de la métaphysique. Il est bien ivre, tout à fait ivre. Il est réellement vagabond, bohémien, racleur de pochette. Son violon n'a pas de cordes factices sans colophane et sans archet. Il ne joue pas au magistrat et au juriste. Dans tous ses personnages il est vrai, sérieux, attentif, complet. Seulement il est ivre.

Aussi voit-il réellement, et non comme jouets de sa pensée, tous les monstres qu'il retrace. Ce n'est pas dans le silence du cabinet, la plume à la main, que le pauvre homme les évoque. Leur apparition est un fait de nosologie fébrile et bachique. « Le soir, dit sonamiHitzig, prenant

« un verre de punch et de vin avec ses amis, au milieu des « conversations les plus innocentes, son cerveau halluciné « les voyait éclore ; il interrompait celui de nous qui causait « avec lui pour s'écrier : — Pardon, mon cher, mais ri apercevez-vous pas là-bas dans le coin, à votre droite, ce satané petit monstre? Voyez! comme il passe la tête en branlant entre lespoutres ! Regardez comme ce diablotin fait ses cabrioles ! Regardez! regardez! Maintenant le voilà parti.Ehbien ! ne vous gênez donc pas, charmant petit Poucet; ayez la bonté de rester arec nous ; écoutez avec bienveillance notre conversation si cordiale. Vous ne sauriez vous imaginer combien votre charmante personne nous fera plaisir. - Ah! .f ah ! vous voilà dom de nouveau; auriez-vous la complaisance de vous approcher un peu? Comment! (et ici un jeu de muscles violent contractait son visage) peut-être prendrezvous quelque chose ? Qu'est-ce que vous dites de bon ? Ah ! ah ! vous partez ? Serviteur très-humble, etc. »

Cette réalité de l'hallucination place Hoffmann au-dessus des conteurs spéculatifs dont les créations ne sont pas réelles et qui n'inventent, comme l'auteur du Phantasus, Tieck, que des symboles rhétoriques. Il est sincère lorsqu'il confond la plante avec l'homme, le son avec l'image, la statue de marbre avec l'être vivant, le canevas brillant de couleurs avec le modèle qui s'y trouve copié, la pensée avec l'être organique, et l'être organique avec la pensée. Voilà ce qu'il rêve dans les caves de Nuremberg et de Leipsick, où l'on peut sabler silencieusement le vin dn Rhin, et s'enivrer sans scrupule. Ces pots de bierre et ces belles tasses d'étain où le nectar fumeux pétille, et ces caveaux consacrés aux libations, et ces intérieurs dignes de Jean Stein, et cette saveur de tabagie, multiplient ses tristes

jouissances. Aussi quels fantômes hétéroclites lui apparaissent dans les salles antiques de Hambourg ou de Nuremberg, avec leurs grands poëles, leurs bancs de chêne noirci, leur vieille horloge et leur armoire héréditaire, destinée aux présents de Noël ! que de sylphes aux ailes dorées, nymphes, gnômes, fleurs vivantes ! — Telle page de Rembrandt, où un bel ange apparaît et rayonne à travers l'obscurité du parloir allemand à hauts lambris et à fenêtres gothiques, servirait d'emblème à son œuvre.

Toutes les folies s'y donnent rendez - vous ; toutes Ls ivresses sont là; elles viennent du collège, du concert, de l'atelier de peinture, de l'antichambre ducale, de la chancellerie et du cabaret. A travers les exhalaisons de la bière et du punch vous voyez le bourgmestre fumer sa pipe, assis sur des coussins d'or, dans le palais d'Aladin; un grave professeur d'esthétique enfonce son bonnet qui sert de trône à quelque farfadet femelle; des nymphes aux aîles de papillon éclosent du sein des Wiederkommes, etquelques bourgeois joufflus leur donnent la main pour les aider à mettre pied à terre : arabesques inouies, où on retrouve quelquefois la touche fine de Callot et la verve du vénitien Gozzi; mais qui manquent de la délicate tournure, de la belle et raisonnable disposition que l'artiste Lorrain leur prêtait, et de l'harmonieuse et vive couleur du Vénitien philosophe.

La pensée logique n'existe donc pas chez Hoffmann; le sentiment chez lui s'abaisse jusqu'à la sensualité folle et descendjusqu'àla sensation irréfléchie du buveur. Mais il le sait ; de là son action sur les esprits et son triomphe passager en France, où l'on veut comprendre même la déraison. Victime et non modèle, passif et non créateur, voilà ce qu'est devenu Hoffmann, né comme Werner en plein

couchant du XVIIIe siècle, à côté du baquet de Mesmer, des évocations de Cagliostro, de l'électricité de Franklin et de l'harmonica. « Oh! l'harmonica, dit quel« que part Hoffmann lui-même ! il nous arrive juste« ment à l'époque des nerfs faibles ; et comme on s'est Il mis à dire que l'harmonica exerce sur les nerfs une ac« tion magique, cet instrument des fous s'empare de toutes « les âmes folles. Il serait de la plus haute inconvenance « pour une fille un peu bien élevée de ne pas s'évanouir " d'une manière passable aux premiers sons de l'instrument « divin; elle courrait le risque de devenir sur le coup par« faitement indifférente au doux jeune homme qui l'iCI nonde depuis si longtemps de ses regards c( fondants; » « même quelques dames déjà un peu mûres rêvent « qu'elles reviennent sur leurs pas de dix ou quinze ans te dans la route de leur existence, à travers toutes les doul' leurs d'une heureuse extase, en rencontrant un cœur et <■ un petit roman avec ce cœur. »

Ironique comme vous le voyez, Hoffmann souffrait plus que personne des maladies contemporaines qu'il raillait. Violent comme Raynal, fougueux comme Diderot, capricieux comme Sterne; le solitaire de Kœnigsberg effaçait les réalités, abolissait la force morale, et faisait passer sa névralgie à l'état normal. « Quand il chantait (dit « son ami Funck), il criait ou plutôt hurlait d'une ma« nière exagérée ; en lisant il faisait de même. Il accen« tuait si cruellement la note, que le portement de sa Il voix dégénérait en cris épouvantables. S'accompagnait-il « au piano, il devenait intolérable et affreux, surtout quand « il avait bu et qu'il s'exaltait. Alors il frappait sur le piano « à tour de bras, et l'on craignait à chaque instant que « toutes les cordes ne vinssent à se briser à la fois. Un

• duo chanté par Hoffmann avec une personne de l'autre « sexe qui l'intéressait offrait un spectacle nouveau ; il v fallait alors tout le sang-froid possible pour ne pas écla. ter de rire. Ses regards fondaient; l'œil langoureux

\* d'Hoffmann couvrait la dame ou la demoiselle. Tantôt ses « lèvres, se formant en coeur, laissaient à peine échapper Ii un bon mielleux; tantôt sa tête extatique se relevait vers « le cid, fière et passionnée, etc. »

§ V.

Développement du talent d'Hoffmann. — La musique.

Hoffmann pouvait être ridicule, il n'était pas faux. Le sentiment des arts lui restait ; puissant, mais insensé dans son énergie et sa profondeur.

Il y a un point mystérieux où la raison géométrique, la raison proprement dite s'arrête; là commence le domaine de la sensation pure et de la sensibilité irréfléchie.

L'art musical touche ce point juste.

Le plus vague de tous les arts, celui qui exerce sur l'organisme humain l'action la plus despotique et la plus mystérieuse, la Musique est aussi celui des arts qui COlTespond de la manière la plus intime et s'accorde le mieux avec cet ébranlement des nerfs et cette dilatation célébrale que détermine l'abus des liqueurs fortes et des narcotiques. Dans ce monde des visions de buveur où se plongeait Hoffmann, il introduisit l'élément musical qui l'épura et l'éleva jusqu'à certain point.

Ce qu'il y a de plus valable dans ses œuvres, ce sont les pages originales que Mozart et Beetoowen lui ont inspirées,

toutes remplies de cette fièvre mystique et de cette ivresse demi-morale et demi-sensuelle que certains chefs-d'œuvre laissent après eux. Il est évident que notre homme a éprouvé ces phénomènes étranges; loin d'être un fantastique commentateur, il doit se classer parmi les écrivains qui ont le plus fidèlement reproduit un ordre de sensations exquises et redoutables; condamnables peut-être ou dangereuses ; mais réelles.

§ VI.

Débuts de Hoffmann dans la voie littéraire. —Ses Pièces de fantaisic dans le goût de Callot — Effet produit par ces ouvrages. — Leur vrai caractère.

La directrice définitive de la vie de Hoffmann c'était la pauvreté.

Les événements politiques conspirant avec son imprévoyance et son amour des jouissances sensuelles, l'avaient réduit à une telle misère, que plusieurs jeunes gens riches, avec lesquels il dînait, amusés par sa conversation et son esprit, furent obligés de le traînera leur remorque. «Je ne saison vérité (dit-il dans une lettre) comment je pourrai sortir « de celte affreuse détresse; je souffre beaucoup. On ne « saurait imaginer combien certains insignifiants détails « qui ne concernent que le corps, tels que la mauvaise « nourriture, la privation de jouissances auxquelles je (1 m'étais habitué dans les temps heureux, par exemple un « verre de bon vin le malin, etc., ont d'influence sur te l'âme et la précipitent dans l'abrutissement et la tris« tesse. » Un sentiment de dignité, qu'il faut reconnaître et estimer en lui, ne lui permit pas de se plier longtemps

à celle situation a\ ilisuiitc. Il essaya de tirer quelque parti de ses connaissances musicales. c En ce moment (dit-il « encore) je manquerais complètement des choses les plus « nécessaires à h vie, si l'on ne gravait pas chez Werk(1 meister, marchand de musique, trois canz (mettes avec « texte italien et allemand, sur lesquelles j'ai pris une «. avance de 2 fredérichsd'or; c'est-à-dire que j'ai engagé u pour ce prix mes honoraires que je ne touche pas en « argent; j'ai simplement trente exemplaires gratis. De « la Suisse et de Bamberg je n'ai encore rien reçu pour « mou dur travaiL \*

Ce fut dans ces circonstances que le pauvre diable écrivit au directeur de la Gazette musicale, Rochlitz, homme aimable et spirituel, lui exposa sa situation cruelle et lui demanda du travail. « N'avoir rien, ne rien être, ne savoir « que faire, où aller, ni que devenir, cela est un peu fort. < il faut donc que je me décide et que j'arrive à un résul« tat. La faim fait du mal ; du moins elle en fait à ma « femme. Je travaillerai avec plaisir à tout ce que l'on u voudra, à des inutilités, à des compositions musicales « qui ne sont guères utiles. » L'âme de notre Hoffmann n'était point basse, tomme on le voit. Le ton dégagé, libre et fier de ces tristes aveux toucha Rochlitz, qui, sans être ui génie créateur, avait le tact délicat qui devine et comprend les âmes.

A la lecture de la lettre d'Hoffmann, il reconnut chez son nouveau correspondant une veine d'observation bizarrement positive, excellente à utiliser, et il le mit sur sa Traie voie, celle de la description fine et variée, originale et saisissante ; burlesque et accentuée; dans le genre du grand dessinateur Callut. Il s'entendit avec le directeur du journal pour assurer quelques ressources à Hoffmann, fit

parvenir à ce dernier la grande symphonie en mi. bémol de Beethowen, et le pria d'écrire ce qu'il voudrait, soit sur cette œuvre de maître, soit sur quelque sujet d'invention. Il lui proposait par exemple d'analyser le caractère et les î sensations d'un musicien pauvre, subissant les influences de la vie de Bohème, et jetté dans la folie par le caprice de son existence, mais qui ne perdrait pas pour cela son talent inné. C'était saisir avec une parfaite lucidité la pente instinctive du nouveau conteur.

Ce sillon indiqué par Rochlitz, exploité vivement et ardemment par Hoffmann, le tira bientôt d'affaire. Ses vrais chefs-d'œuvre, ou du moins ceux de ses essais qui renferment le plus d'éléments de vie et d'observations durables proviennent de cette source. Lui-même il était presque un observateur, presque un artiste et presque un vagabond. Il décrivit cette triple activité en lutte avec le sort, et fit jaillir de ce triste tableau de remarquables ébauches.

Le sentiment des arts y est vigoureux, plein d'éloquence, d'énergie, souvent de désespoir. Il voit la limite que la peinture et la musique ne peuvent franchir, et il s'irrite contre cet obstacle; il voudrait leur communiquer la puissance de reproduire tout ce que l'âme renferme, tout ce que l'homme désire. Il prend en pitié ces moyens mécaniques, instruments nécessaires des arts, et qui opposent des bornes matérielles à leur conquête. Il voudrait peindre sans couleur, chanter sans note musicale. Convaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, de l'impossibilité que l'artiste trouve à réaliser sa pensée sans étude, à réfléter toute la nature sans travail, à redire tous les sentiments de l'homme et toutes ses émotions sans sacrifice, il retombe dans la définitive impuissance. Tantôt un vieux peintre s'assied de\ant un canevas vide que son imagination peu-

pie de figures admirables; tantôt Gluck exécute son Iphiginie en Tauride, après avoir placé sur le piano un cahier blanc dont il tourne les feuillets comme comme s'il y lisait la partition de l'ouvrage : symbole saisissant de cet état misérable de l'âme et de l'esprit, qui, chez quelques enfants de la civilisation excessive, rêve dans le néant les créations du 'génie et s'impatiente de ne pas lai voir naître. Balzac, dans ces derniers temps, s est emparé du même thème qu'il a développé avec une plus savante analyse , mais qui originairement appartenait à Holïmann.

La meilleure de ces inventions, très-caractéristiques du temps actuel et de ses aspirations vaines ou perdues, est peut-être celle que l'auteur a intitulée l' Eglise des Jésuites. Un peintre allemand a longtemps cherché en vain la route que son talent devait suivre. Un jour qu 'il erre dans les bois, une jeune femme d'une figure céleste lui apparaît et se dérobe aussitôt à sa vue. Voilà son idéal! Son génie naît, s'élève, se déploie; il fait des chefs-d'œuvre. Les traits angéliques qui se sont gravés dans sa pensée se reproduisent dans tous ses ouvrages pour les embellir ; on salue un nouveau talent, et le grand maître fait école. Mais il arrive qu'au milieu d'un incendie B&rthoid retrouve et sauve la femme mêmequi lui est apparue et que son imagination avait transformée en vision céleste. L'amour le plus tendre les unit ; elle devient sa femme. Hélas ! ce n'est plus qu'une mortelle; le prestige est détruit; la Terve de l'artiste s'éteint ; l'être surnaturel qui l'inspirait a disparu, la réalité le presse et l'obsède. Déshérité de son génie, veuf de l'illusion chérie qui l'animait et l'exaltait, il est réduit par sa pauvreté et son désespoir à peindre en grisailles les murs de la chapelle des jésuites ; eiilin il se suicide.

Ainsi Hoffmann, hanté par la réalité, la retrouve partout et la maudit.

§ VII.

Infirmités morales d'Hoffmann. — Journal de ses sensations.

La Cour d'Artus, Gluck, Don Juan, respirent le même sentiment mystique des arts, le même enivrement causé par leurs prestiges , le même dégoût de l'activité positive, le même délire douloureux. L'organisation d'Hoffmann s'épuisait et s'enflammait en s'énervant. Il dépensait beaucoup d'argent, travaillait sans relàche pour en gagner davantage et se livrait chaque jour plus follement à ces hallucinations matérielles qui abrutissent l'homme moral par l'énervement de l'homme physique. Son excuse était dans les événements, qui de 1807 à 1815 ne lui permirent qu'une existence errante et précaire. « Depuis « 1807 (écrit-il à un ami) j'ai été obligé de vivre à Bam« berg de l'emploi de chef d'orchestre au théâtre; ... j'ai « occupé la même position à Dresde ; ... là encore j'ai eu Íl à subir toutes les misères nées de la guerre. En 1815 « seulement j'ai pu rentrer au tribunal, grâce à l'ancien« noté que me donnait mon brevet de conseiller, daté du « 2 février 1802. »

Son caractère s'était aigri ; la goutte l'envahissait ; ses discussions et ses violences irritaient ses amis; et quand le prince de Hardenberg, sollicité par lui, le fit réintégrer dans son ancienne place, tout bonheur et tout espoir de santé avaient disparu. Cependant ses premières œuvres, particulièrement ses Pièces de Fantaisie dans le goût de Callot, que Jean Paul avait préconisées et patronécs,

lui avaient donné de la réputation et même des imitateurs.

Il était impossible en effet qoe l'on ne fût pas frappé de celte puissancequi accusait d'un si vigoureux coupde crayon les figures dessinées par Hoffmann. Nul comme lui ne fait saillir dans un flagrant contraste, ici la réalité vulgaire et outrée ; là l'idéal nébuleux, outré aussi, semblable à celui du rêve ou de l'ivresse; — contraste qui fait le fonds de tout ce qu'il a écrit. Il exagère la grossièreté bourgeoise en l'abaissant jusqu'à la brute, pour l'exagérer ensuite en sens inverse et la doter de prestiges surnaturels. H la jette dans la fange et la replonge dans le nuage. Double mensonge ; résultat nécessaire d'une vie effrénée dont l'équilibre était détruit et qui manquait du pivot central de la volonté. La névralgie passée à l'état normal ; la volonté abolie ; la force morale absente ; la réalité effacée ; l'art tourné en manie ; la sensibilité en fièvre, — le promenaient de sensations violentes en sensations violentes; et il-les observait sur luimême avec un étrange plaisir.

Cette philosophie dépravée tenait encore à la triste école de Jean-Jacques Rousseau. Se tâtant, pour ainsi dire, ';i chaque seconde, il ne manquait pas de noter l'une après l'autre chaque nuance égoïste de cette sensibilité surexcitée et toutes ces vibrations de son être moral dont il tenait un journal barométrique. Ici le malade et le médecin, le fou et l'observateur se confondent; c'est la caricature de la critique. Qu'il me suffise de donner un fragment de ce journal pour une semaine.

Ilufidianu a successivement senti CI une belle tendance au romantique par l'exa^ation humoristique allant jusqu'à l'aberration (ce qui lui arrive souvent); — disposition humoristique colérique; — humeur musicale exaltée ;—sentiment

de bien -être, mais avec indifférence; — humeur désagréable, exaltée, romanesque; — humeur excessivement colère; — romantique et capricieuse à l'excès; — humeur tout à fait érotique, très-exaltée, — puis poétique, pure, très confortable, — abrupte, — ironique, — tendue, — très-morose, — tout à fait caduque, — érotique, — très-misérable, — exaltée, — poétique, — dans laquelle j'éprouve un profond respect pour moi-même, — et où je me loue d'une manière exagérée : senza entusiasmo, senza ezaltazione, mais juste; — un poco ezaltato, — senza poetica; trèsgai, ma senza furore ed un poco smorfia, etc. »

Peut-on pousser plus loin la religion de soi-même ; se servir d'amulette et de rosaire avec plus de componction ; et égrener d'une manière plus fatale à toute virilité le chapelet de son égoïsme ?

Les contemporains qui admiraient encore Jean-Paul et Sterne se reconnurent dans ce peintre original et bizarre, débris du xvir siècle et de la sensation divinisée. Nonseulement comme Sterne, Jean-Jacques et Jean-Paul il détruisait l'idée du devoir ; mais la certitude et la réalité disparaissaient. Plongé dans la sensation comme dans un abîme, le pauvre fou qui habit ait les confins de l'Europe et cédait à la pression de tout son siècle, instituait et consacrait, en caractères souvent dignes de Callot, la « littérature du mal de nerfs. »

§ VIII.

Décomposition du talent d'Hoffmann. — Imitation de Sterne.

— La folie érigée en sagesse.

L'observation détaillée de Sterne, qui n'est après tout qu'un réalisme vulgaire dominé par la fantaisie, se retrouve

au fond de l'œuvre de Hoffmann ; et sa correspondance particulière contient beaucoup d'esquisses dans ce genre.

Il y est souvent innocent et érotique à l'excès, minutieux et sentimental jusqu'au ridicule, maniéré et microscopique jusqu'à la puérilité.

II pousse à bout la parodie de ce style qui depuis la publication du Sentimental Journey jouissait d'une grande vogue. « Mon ami de voyage (écrit-il dans une de ses « lettres; était un brave fabricant de boutons, qui avait « une fort jolie femme, une de ces jolies figures de Lava« ter, dont on est obligé de devenir l'ami tout de suite, « pourvu qu'on ait jamais tenu en main le crayon de l'ar« tiste. La petite famille du fabricant de boutons se groupa « autour du père. Celui-ci n'avait fait qu'un petit voyage c à Kœnigsberg, et cette absence avait duré huit jours. « Un temps bien long pour cette famille aimante ! L'un se < pendait à son cou , l'autre embrassait ses genoux. Mais Il ce fut quand il déballa des pantoufles de mille couleurs of pour les filles et aussi des gâteaux, qu'il eût fallu voir la a joie universelle. Le petit marmot s'éveilla dans son ber< ceau et se mit à bégayer en étendant les bras vers sa « mère ; celle-oi souriait en étendant les plis du bel habit « de cérémonie que son mari rapportait et qu'elle venait t. de sortir du porte-manteau pour brosser la poussière et « le duvet restés sur le drap depuis le voyage de Kœnigs« berg. Il y avait là, assis à une table, un vieil ouvrier, CI à la figure des plus caractérisées, qui faisait des bou(1 tons et qui complétait la scène par ses compliments a de bienvenue. A l'arrivée du maître, il avait jeté douce« ment son bonnet de feutre derrière lui et exhibé sa belle « frisure en ordre et son toupet en cœur. Mais voici ve« nir le café dans une énorme cafetière. La femme se des-

« saisit de l'habit magnifique, va chercher une tasse de « porcelaine et la nettoie avec soin. Cette tasse était pour « moi ; celle de faïence pour le mari. Le vieil ouvrier jet« tait un regardde convoitise sur le beau cafénoirquc le bec « de la cafetière laissait échapper. Le mari s'en aperçut et, « se retournant tout à coup, lui offrit sa tasse en deman« dantune autre nouvelle tasse pour lui-même ; ce qui mit « fin aux refus polis de l'ouvrier. Les enfants se pressèrent « autour de la table, leurs gâteaux à la main. On ne leur « avait pas permis de demander du café ; comme ils ne « mordaient pas à leurs gâteaux, je les réga a ide ma propre « tasse, dans laquelle je rompais les gâteaux que je leur « faisais repêcher avec la cuiller à thé. La mère ne voulut « pas le permettre, et leur versa alors, afin de ne me point « priver de mon café, d'autre café dans une petite tasse p pour faire la trempette. Quel bonheur ! Ce fut une jubi« lation générale ; tout le monde eut sa part de la grande « joie du café ; même le chat, qui depuis longtemps s'était Il approché de la famille en faisant ronron et le gros dos ; Il politesses qui lui valurent d'excellente crème. J'étais de(1 venu si intime avec les enfante, qu'ils ne voulaient plus « me laisser partir lorsqu'on m'appela pour monter en « voiture. Je les embrassai tous. Certes les lèvres de la (r femme, aux contours doucement arrondis, semblaient « inviter un Yorick à leur offrir par un baiser la dédicace « de son âme aimante. Cela aurait fait sensation; le chef de police, qui l'eût appris, aurait pu enregistrer mon baifi ser, ce qui m'eût perdu d'honneur. Tu vois que j'ai « sentimentalisé à Marienwerder ; c'est le profil de la « femme du fabricant de boutons qui en est cause. Ne « m'en veux pas, si cette histoire occupe deux pages de" « ma lettre. «>

L'esprit de famille, qui constituerait le charme de cette scène et qui n'aurait pas échappé à l'âme tendre de JeanPaul, est ici sacrifié à un mélange malsain et absurde d'érotisme honteux et de détails à la Van-Ostade.

Quant à la saine raison, elle est absente; sentir et non juger, c'est là tout Hoffmann. Il méprise la philosophie, la réflexion, le jugement. Il méconnaît l'espèce humaine qui se prête à une folie de quelques heures, à un caprice passager,, à une ivresse rapide, jamais à l'immolation définitive du bon sens, à l'abdication résolue de sa souveraine maîtresse, la raison.

Cette tache originelle conduit Hoffmann à l'immoralité involontaire. Il croit à la suprématie de l'insanité ; il professe la raison de la déraison. Il essaie même de Pétablir doctrinalemenl dans les Serapionsbriider (société des Frères Serapionistes ] où le principal personnage est un ermite fou, qui réduit au silence par ses doctrines hallucinées tout un groupe de gens sages et éclairés. Non, la folie n'est pas la vraie sagesse; l'insanité n'est pas la vérité à sa dernière et suprême puissance. Déviation anormale de l'organisme, la folie ne peut être acceptée pour loi. L'intensité de la sensation n'est pas la sensibilité, pas plus que l'intensité du son n'est la musique. L'homme ivre ou fou conserve la perception des formes, des sons et des couleurs, mais il la conserve faussée et dépravée ; et c'est faire injure à l'homme que de remettre à la déraison le sceptre de sa vie.

■ § IX.

Pourquoi l'Allemagne et l'Angleterre ont résisté à l'influence d'Hoffmann. — Ses dernières années. — Sa mort. — Action délétère d'Hoffmann sur la France nouvelle.

Hoffmann, divinisant la déraison même, se rattache aux théoristes sentimentaux du XYine siècle. Il nous ramène avec exagération, mais en droite ligne à Sterne son premier maître, à Jean-Paul son modèle immédiat, à Werner son compagnon de rêverie et de plaisirs.

L'apparition de ses œuvres étranges fut un événement littéraire dont la trace disparut bientôt en Angleterre et en Allemagne, l'une occupée de ses intérêts positifs, l'autre pleine de désirs profonds et d'espoirs à réaliser.

En France son influence fut vive et fatale. On l'accueillit sans le comprendre. Sa nouveauté originale amusa les esprits. On ne prévit pas le désastre intellectuel que devaient causer cette destruction du réel, cette abolition de la certitude, cette gamme du caprice, passant de Sterne à JeanPaul, de Jean-Paul à Hoffmann, de la fantaisie au nuage, du nuage aux spectres, et de là au magnétisme. On ne vit pas y que la sensation exagérée avait mené Hoffmann à la complète hallucination; et que l'ivresse du tabac, du punch et de la bière n'avait aucun droit à remplacer l'inspiration des Muses. Walter Scott venait de vanter, peut-être outre mesure, les facultés narratives et le dessin net des caricatures bourgeoises d'Hoffmann. Loëve-Weymar, dans sa traduction française, en avait déguisé ou affaibli les traits les plus caractéristiques. On l'accepta sous ce déguisement ; on le lut et le relut avec enthousiasme.

Ce fut un mot d'ordre pour la jeunesse. En haine de la raison, du bon sens, des formes arrêtées et des règles conlentionnellrs dont en effet la France avait abusé, le nom d'Hoffmann fut inscrit sur la bannière de la révolte romantique. A l'exactitude raisonnée de Boileau on opposa cette inspiration effrénée et vagabonde ; à la vieille Uranie, armée de sa règle et de son compas, la Muse-Bacchante que dominait l'ivresse. C'est là le malheur d'une théorie qui rompt avec le bon-sens ; au lieu de soumettre l'œuvre à son auteur, elle fait de l'écrivain la victime, le jouet et le malade de son œuvre.

Hoffmann lui-même était mort à Berlin (1), dans des souffrances horribles causées par la destruction et la corruption totale de la moëlle épinière. Il plut alors à quelques beaux esprits français de le ressusciter moralement, de l'habiller du costume convenable, et de placer dans sa main le sceptre de la littérature française, surtout de la littérature légère.

Le public n'avait ni règles ni principes. Il n'y regarda pas de très-près. La bacchante teutonique, fille de Sterne et d'une Menade, toute chancelante et enivrée, fut proclamée légitime ; de même que l'on avait pris Thomas Payne pour un homme politique et Thompson pour un poète de premier ordre, on s'engagea en France, avec un engouement aveugle, dans la carrière du fantastique sous la direction d'Hoffmann. Le feuilleton, la critique et même l'histoire devinrent fantastiques, du moins chez quelques écrivains que le succès et la vogue accueillirent. Les critiques d'art essayèrent de décalquer de leur mieux les formules du buveur de Kœnigsberg, lorsqu'il écoutait du fond

(1) 25 juin 182'.

de sa loge ensevelie dans ses rideaux fermés la partition de Don Juan. Grabbe et Lenau en Allemagne écrivirent des feuilletons de caprice enthousiaste.

Le théâtre même et le roman sentimental héritèrent des caractères doubles, des spectres fantasmagoriques , des monstruosités et des avortements humains recueillis et curieusement décrits par Hoffmann : Paillasse, Fleur-deMarie, Quasimodo lui-même et toute cette armée de héros difformes, de gueux, de bohémiens, de mendiants, de squelettes et de pendards sublimes dont la littérature romanesque a été inondée, eurent pour initiateur Hoffmann, et ses contes pour point de départ. Des hommes de talent s'en mêlèrent. Bientôt cependant la foule des copistes déshonora la facilité de l'imitation, et l'esprit français revenant par unmouvement brusque de son engouement passager à un dégoût violent, repoussa avec fureur, pour se replonger dans l'excès contraire, le modèle étrange qui l'avait un moment captivé.

LE MAGE DE LA SCIENCE

ALEXANDRE DE HUMB.OLDT

LE MAGE DE LA SCIENCE

§ T-

Ma visite à Humboldt.

Lorsque je visitai Berlin, le mouvement d'ascension que la Prusse avait suivi depuis Frédéric-Guillaume et qui avait trouvé sous le grand Frédéric son point culminant et son apogée, s'était tout à coup ralenti. L'influence française avait faibli. Le libéralisme voltairien luttait contre des influences diverses, les unes russes, les autres mêlées de mysticisme, d'archaïsme et d'aspirations romanesques.

C'était un temps d'arrêt plutôt qu'un développement. Le parti du passé, celui du roi, ne s'appuyant pas sur les bases solides d'un germanisme national, mais sur une interprétation poétique ou même fantasque des dogmes chrétiens et des aspirations philosophiques, se maintenait avec effort et difficulté. Le parti contraire, compromis par les résultats de 1848 et par l'alliance des Hégéliens, effrayait le roi et une partie des citoyens honnêtes. Cette époque

intermédiaire était moins une continuation de la vie sociale prussienne qu'une halte provisoire entre deux prospérités ; l'une d'avenir, encore nuageuse, inconnue et même menacée ; l'autre tenant au passé, interrompue dans son progrès, mais déjà forte et puissante.

Le champ de bataille rpmantique restait désert. La lice des combats hégéliens et socialistes était fermée ; plus de grand poëte; plus de philosophe éloquent et fondateur d'école. Tieck, Fichte, Frédéric de Humboldt avaient disparu de la scène.

Un seul athlète se tenait debout dans ce grand repos du monde prussien, tel que Frédéric-le-Grand l'avait institué. C'était Alexandre de Humboldt.

Il avait alors près de quatre-vingts ans, une activité physique prodigieuse, une grande pratique des hommes et de ce qu'on appelle le monde ; il caractérisait à la fois l'époque présente, vouée au fait et à l'application, et la fin de ce XVIIIe siècle qui avait fait l'éducation de son esprit.

Je voulus'le connaître; à peine ma carte fut-elle déposée à sa porte, que le vieillard avec un empressement tout aimable répondit à mes respectueuses avances. La sociabilité française trouvait en lui un représentant accompli, on pourrait presque dire excessif. Combien il était doux, amène, coquet, familier, communicatif, engageant, homme du monde, homme de la mode, homme de cour ! On ne reconnaissait qu'à ses larges épaules, à la puissance de sa carrure et à la vigueur de son pas athlétique le voyageur des Cordillières. Une transformation extraordinaire avait fait de lui un de ces personnages allemands-français que Jean-Paul aimait à peindre ; imitateurs galants des manières de Versailles dont ils exagéraient la grâce et offraient la parodie. Sa voix était mielleuse jusqu'à l'afféterie ; son ton

maniéré; sa frisure irréprochable; son mouchoir baigné de parfums; sa démarche cadencée. Il parlait un français d'autrefois, quintessencié, pétrifié, insupportable, dont les périodes ornées d'interminables parenthèses se déroulaient avec la fade monotonie du plus beau style d'académicien de province. Rien de naturel chez cet observateur de la nature, rien chez lui de vivant, d'animé, de simple, de sympathique ; rien de libre dans sa personne ; rien aussi d'allemand. Vous eussiez dit que, par un procédé de conservation mystérieuse, son costume même, ses paroles, son allure, ses vêtements, y compris le jabot et les manchettes, ayant appartenu à quelque vieux marquis de l'OEil-de-Bœuf, s'étaient maintenus sans contact avec l'air extérieur et le mouvement des choses.

Le voyageur immortel qui a eu sa période héroïque était descendu au niveau du Froulay de Jean-Paul : homme d'état frivole et ironique, c, se souriant toujours à luic! même ; voulant être Aristippe, Alcibiade, Socrate , a Aristote ad libitum ; se servant de petites pinces pour « s'épiler ; essayant mille -étoffes pour savoir celle qni allait « le mieux à son teint; cherchant la meilleure épigramme u à redire, le plus joli calembourg à répéter, la manière la «'plus délicate de se laisser choir sur un sofa. » Les caresses du vieillard me semblaient menteuses ; ses compliments fades et excessifs. En effet au moment même où il m'accablait de ses tendresses, il me déchirait auprès de ses amis.

C'était me faire trop d'honneur ; et imiter avec une fidélité trop naïve le Cléon du Méchant de Gresset. Par une erreur née de l'admiration et du respect que la civilisation française avait inspirés aux races du Nord, le vieux Humboldt se croyait obligé à parodier le triste persifflage

et le compliment éternel de notre monarchie en déca dence.

Le même homme cependant ; — active et pénétrante intelligence servie par des organes robustes, souples, infatigables ; — avait, dans la jeunesse et la maturité, imprimé à la science l'impulsion la plus vive et la plus puissante ; et laissé une trace ineffaçable.

§ IL

Premières années de Humboldt, - Comment le mouvement général du xvme siècle a influé sur lui. — Guides et directeurs de son enfance.

Aux portes mêmes de ce siècle, sur la limite du grand XVIIIe siècle qui finit et de notre XIX e siècle qui commence, vous voyez se dresser la vaillante et forte figure de Humboldt; pontife de la science; initiateur, créateur, explorateur intrépide, observateur exact et généralisateur hardi des faits constatés.

Il représente le Fait, le fait exact, analysé dans ses rapports avec l'ensemble. Rien ne lui semble trop minutieux, trop faible, trop caché ; rien ne lui paraît trop grand, trop vaste, trop immense ; de l'infiniment petit à l'infiniment grand il passe ou plutôt vole avec aisance ; il a des ailes, et des ailes infatigables. Il crée des sciences, il en pressent d'autres. Il active le mouvement général de l'observation. Il est médiateur entre toutes les connaissances et tous les peuples. Il n'invente pas, mais il expose. Il ne crée ni la pile de Volta, ni le paratonnerre, ni les prodiges dus à l'expansion de la vapeur ; mais il mesure, il pèse. il précise, il indique ; il vulgarise les données acquises ; surtout il découvre les liens secrets.

Il a, comme Cuvier et Napoléon, l'instinct de la combinaison, la science des rapports, le sentiment de l'harmonie et de l'ensemble. Ce n'est ni à la stratégie, ni à la paléontologie qu'il applique cette puissance instinctive, mais à l'universalité des connaissances humaines, à la planète même qu'il habite et dont il veut déterminer les rapports harmoniques.

Humboldt, Cuvier, Napoléon, Châteaubriand sont nés la même année (1769). On sentait alors, à travers le monde, un frémissement sourd et comme une fièvre ardente annonçant un renouvellement de fécondité. La Prusse et les bords de la Baltique recevaient le contre-coup de ce mouvement d'affranchissement moral et intellectuel que nous avons signalé plus haut (1), et dont le caprice de Sterne et l'ironie de Voltaire ne sont que l'expression incidente et accessoire.

Double centre et double foyer, l'Angleterre politique et la France littéraire versaient sur les régions du nord germanique un double courant électrique. Au moment où Rousseau, Voltaire et Montesquieu remuaient les esprits , où Walpole et Chatham fixaient les destinées anglaises et l'attention de l'Europe étonnée ; on voyait se produire en Allemagne le même bouillonnement, la même fermentation passionnée. C'est l'époque de Lavater, de Blumenbach, de Winkelmann, de Heyne, de Meiners et de Lessing. Jusqu'au fond des sables de la Marche Poméranienne tout s'agitait dans le monde des idées et des esprits. Le château de Tegel, propriété de la vieille famille des Humboldt, et où, deux ans après son frère Guillaume,

(i) V. plus haut : De l'influente de Sterne.

Alexandre de Humboldt était né (1), avait pour hôtes ou pour visiteurs assidus deux hommes singuliers, vrais fils du XVIne siècle et grands amateurs de nouveautés ; Heiin, chasseur infatigable, très-versé dans l'histoire naturelle; et le pédagogue Campe, traducteur sentimental de Daniel de Foë dont il popularisa en Allemagne le Robinson Crusoé, Tous deux inspirèrent à Humboldt la passion des voyages : « C'est moi, disait Heim, qui ai conquis les H um« boldt aux sciences naturelles et à la botanique ; que les en« fants étaient heureux quand, le dimanche soir, mon che« val harassé se reposait dans les écuries du château de « Tegel! Je leur montrais et leur expliquais tous mes tréa sors. » Campe, ancien aumônier de régiment, moins pratique et plus enthousiaste, donna les premiers principes de la lecture et de l'écriture aux deux frères ; lui aussi ne rêvait que voyages.

Itobinson Crusoë, dont il avait accommodé au goût allemand les âpretés puritaines et abrégé les divagations théologiques, devint le bréviaire des deux enfants. Ce premier guide de Humboldt avait allumé chez lui, avant la dixième année, le sentiment de l'indépendance habile à se suffire, le besoin de courir le monde, et l'insatiable curiosité.

1 III.

Noviciat d'Alexandre de Humboldt. — Années d'apprentissage. — Berlin, Gœttingue, Mayence.

Ainsi, grâce aux premiers enseignements de Campe, ce puritain, Daniel de Foë, qui au XVIIIe siècle donna une

(2) Le H septembre 1769.

si énergique secousse à l'esprit d'entreprise et d'aventure ; celui qui créa toute une race d'hommes nouveaux, armés de résistance personnelle et de puissante individualité ; exerça sur Humboldt une action ineffaçable. Humboldt alla recueillir ensuite les leçons doctrinales que pouvaient lui fournir Berlin, Francfort-sur-l'Oder, Gœttingueet Mayence. Là il rencontra et connut l'humaniste Heyne, celui qui ren- versant l'antique méthode des commentateurs, institua le premier un véritable voyage de découvertes scientifiques à travers l'antiquité; et ce charmant Forster qui fit le tour du monde avec Cook et qui mena une vie si romanesque et si agitée. Les plaisirs et les passions, le caprice et la fantaisie n'avaient aucune prise sur le jeune Humboldt. Il ne se laissait envahir ni par l'idylle sentimentale de Campe, ni par la fougue aventureuse de Forster.

De tous ces hommes distingués ou étranges, Alexandre de Humboldt n'admira ou n'imita que les côtés actifs et positifs, l'investigation attentive et courageuse, la recherche des plus petits détails coordonnés à l'ensemble ; et l'amour du fait observé, sans vaine superstition pour la parole du maître ou la tradition dominante. Il avait étudié sous Wer ner la géologie ou du moins ce que l'on en savait alors ; son éducation voyageuse, la meilleure des éducations, l'avait placé, dès 1790, dans le courant de toutes les connaissances acquises par l'Europe moderne. Une pensée alors le saisit et le domina ; c'est que l'analyse isolée et spéciale avait fait son temps ; que notre globe, interrogé et examiné dans ses détails, ne pouvait être compris dans son ensemble que par la vaste e t nouvelle étude harmonique des rapports et des corrélations diverses; enfin que les branches détachées de l'arbre de la science humaine se relient à un tronc unique et que leur connexité constitue la science fondamentale et

définitive. Tel était aussi le but des encyclopédistes français; rétablir une synthèse scientifique et rigoureuse, et grouper les connaissances acquises dans un organisme total.

§ IV.

Première phase d'activité de Humboldt. — Voyages en Europe. — Premiers travaux. — Opinion de Gœthe et de Schiller sur Humboldt. — Paris sous le directoire.

Depuis Bacon, l'analyse avait tout envahi. A la voix de ce maître on avait détruit la vieille synthèse artificielle du moyen-âge, pour livrer le monde à l'expérience scientifique. Les phénomènes, étudiés séparément, avaient laissé pénétrer quelques-uns de leurs secrets. Ainsi Newton avait trouvé les grandes lois de la pesanteur et de la réfraction ; Franklin, les principales lois de l'électricité; Lavoisier, Scheele et Priestley, l'existence et l'importance de ce nouveau principe, l'oxygène, qui ruinait d'un coup tout le système ancien ; Wenzel, Richter et Dalton, secondés plus tard par Volta, la théorie des combinaisons chimiques ; Werner, l'art d'étudier les couches géologiques; Malpighi et Lewenhœck, après Linné, l'anatomie des plantes. C'étaient là pour ainsi dire les assises préliminaires du temple immense ; pesantes à remuer, éparses, sans lien , et ne ré-' vêlant pas dans leur isolement la beauté de la structure universelle. Il fallait la main d'un Titan pour les soulever et les mettre en place, les raccorder et les établir selon le plan divin et primitif. Audace, enthousiasme, pénétration, sagacité, persévérance étaient nécessaires à cette entreprise qui exigeait de ses héros une confiance illimitée dans leurs propres ressources et la résolution de rompre avec

tout le passé. Tels furent aussi les caractères du XVIIIe siècle pendant la seconde moitié de son cours ; époque d'expansion orageuse et de gigantesques efforts auxquels la France prit une part si active.

Dès l'année 1790, après avoir fréquenté à Hambourg l'académie commerciale de Van Büsch et connu Meiners, lUichaëlis, Lichtenberg, Murray, Blumenbach, l'anatomiste Sœmmering et Herder, Humboldt commença ses voyages en Europe ; accompagné de Georges Forster, il traversa la Manche et le Rhin, visita la Suisse, la Hollande, sans doute Paris j fit une pointe à Berlin, puis s'établit à Freiberg, à l'académie des Mines, alors le centre des études géologiques ; fut nommé en 1792 directeur des mines des Principautés franconiennes ; se rendit à Vienne chargé d'une mission ; revint par la Silésie à Berlin, où il s'occupa des salines prussiennes ; fut envoyé en 1793 en Pologne et dans la Prusse orientale, pour y surveiller des forages de salines ; devint un moment diplomate, d'abord à la suite de Hardenberg, puis auprès du prince de Hohenhohe-Ingelfigen; revint à Iéna où il se lia avec Gœthe et Schiller ; visita l'Italie et la Suisse ; étudia l'anatomie sous Loder, la structure des mollusques sous Batsch, la médecine sous Hufeland et Stark, la linguistique sous Ilgen, Vater et les deux Schlegel. Il ne laissait échapper aucune occasion d'expérimenter sur le plus large espace et la plus vaste échelle les choses, les affaires et les hommes.

Cette première phase de sa prodigieuse activité s'arrête en 1797. Il a vingt-huit ans.

A cette époque, il était maître de toute la science connue. Il n'avait point dispersé et dissipé comme on aurait pu le craindre l'énergie de sa pensée. A travers une odyssée si diverse et si multiple il avait appris à quoi son propre génie

était destiné. Sa tendance invincible à s'emparer des observations déjà faites, à ne pas se contenter de les approfondir isolément ; à en mesurer les rayonnements et les influences; à en calculer la portée ; à en combiner les rapports lointains, s'était déjà manifestée. On peut dire qu'il avait fait la conquête de lui-même.

On peut affirmer aussi, que dès lors ce grand et rare esprit avait touché les limites de sa puissance et pu reconnaître où s'arrêtait son domaine et jusqu'où il s'étendait. En effet, à peine avait-il connu Volta et ses expériences, Humboldt s'était mis à les développer et à les féconder par des travaux assidus. Entre Galvani qui ramenait tous les phénomènes galvaniques à la seule électricité animale, et Volta qui ne voulait admettre que la seule électricité métallique ; ce fut Humboldt qui établit la véritable théorie. Il vérifia et distingua cette double électricité. Par des expériences aussi nettes que délicates, aussi habiles que précises, il démontra l'existence et les rapports mutuels de l'une et de l'autre ; prouva d'une part la faculté que possèdent les parties animales, de produire par elles-mêmes les phénomènes électriques ; d'une autre les effets chimiques de deux métaux séparés par un conducteur humide, et la décomposition de l'eau par cette juxtà-position. C'était aller aussi loin que possible dans la science des rapports; et les études de Humboldt sur les différents corps conducteurs, sur lemagnétisme, la lumière, la chaleur ; sur l'eau, l'air, les différents gaz dans leurs relations avec le système nerveux, ont singulièrement avancé cette partie délicate des connaissances humaines.

Mais tandis qu'il fixait ses regards avec ardeur et enthousiasme sur ce magnifique réseau de rapports et d'influences magnétiques , électriques et galvaniques ; - la

portée définitive des effets qu'il constatait lui échappait sans qu'il s'en doutât. Cette intelligence si vigoureuse et si compréhensive laissait Volta inventer et construire la pile électrique qui l'a immortalisé; cette merveille qui, selon Arago, est le plus grand triomphe de la pénétration humaine.

Je n'ai point à juger ou même à résumer dans une analyse, que les maîlres des sciences physiques pourraient seuls accomplir ou tenter, les œuvres qui signalèrent pendant cette première époque l'activité de Humboldt : sa Flore souterraine de Freiberg ; ses traités sur les Gaz souterrains, et sur l'irritation nerveuse ; ses Recherches sur les roches -polarisées de Gefrees. Partout il brise le cercle de chaque science isolée, et cherche à lui frayer un passage vers la science voisine ou lointaine ; et toujours préoccupé des actions réciproques et des influences mystérieuses, il veut déterminer comment l'atmosphère agit sur le sol, le sol sur l'atmosphère, la hauteur des montagnes sur la tension électrique ; comment les éléments chimiques agissent sur la végétation. Il ne coordonne pas ses vues avec une rigueur scientifique ; mais il donne des impulsions, ouvre des perspectives, pratique des trouées, non pas au hasard, mais avec une audace froide, régulière, et pour ainsi dire géométrique. Chacune des enceintes où la science était auparavant comme cloitrée, est mise par lui en communication libre avec tous les points de l'horizon.

Ces tendances et ces efforts s'accordaient avec le mouvement français du XVIIiC siècle. Les divers voyages que Humboldt fit à Paris entre 1791) et 1800, et dont les premiers ne furent sans doute que de rapides passages, troublés on interrompus par l'état où se trouvait la France, le confirmèrent dans ses théories et ses espérances. Eii 179 1,

aussitôt que notre pays commence à se rasseoir et à respirer, il revient à Paris, la vraie patrie de sa pensée, de son âme, de ses travaux, de ses projets, de ses études ; il en devient le citoyen ou plutôt le fils enthousiaste. On l'acueille avec bonté, avec grâce et avec faveur ; il suit les cours publics, se lie avec les savants, se prête et se plie aux mœurs et aux idées du directoire, sans donner dans les folies et les excès du temps. Cette langue française de Voltaire qu'il a déjà apprise dans les livres l'aide à comprendre le nouveau jargon français du persifflage et de l'emphase, que parlaient alors les contemporains de Mercier et de Fiévée. Ce monde bizarre et mêlé qui l'accueille et qui l'aime le console des sévérités de son propre pays allemand, dont il resta fort détaché depuis cette époque et pendant tout le reste de sa vie.

En effet, Gœthe et Schiller, génies si différents, n'avaient point goûté leur compatriote Alexandre de Humboldt, le minéralogiste et le physicien ; — celui qui pesait, mesurait, disséquait sans cesse. Ce ne fut que par courtoisie et pour donner preuve de cette universelle urbanité, de cette sympathique bienveillance regardée par Gœthe comme un des devoirs de sa royauté littéraire, que l'auteur de Werther vanta plus tard les vastes connaissances de Humboldt « qui, (disait-il avec un mélange de grâce » et de poétique ironie, ) s'échappaient incessamment » du trésor de Humboldt comme l'eau d'une fontaine » à mille jets. » — « Il nous force tous (ajoutait-il sati» riquement ) à nous nourrir de généralités scientifi» ques. » Mais Gœthe lui-même, par des observations pleines de finesse et des combinaisons pleines de profondeur, avait fourni à la botanique et à la physiologie des indications et des données précieuses ; il devait savoir que ce

genre de travaux impose à qui s'y livre une froideur de calcul, une patience d'attention, une obéissance servile aux phénomènes observés, une minutieuse et prosaïque exactitude.

Schiller, grand prêtre de l'idéal, ne reconnaissait chez Humboldt ni la simplicité de l'àme, ni la naïveté des manières, ni la divination du génie. « C'est un homme qui » impose (disait-il), parce qu'il a le don de se faire valoir... e L'imagination lui manque absolument... Je ne vois en lui » qu'indigence complète d'intuition et de génie... Il s'offre » à moi comme l'intelligence tranchante et nue, armée d'un » immense acquis... Je déteste sa prétention de soumettre » au compas l'insondable et mystérieuse nature, et de » l'emprisonner dans des formules qui souvent ne sont » que des mots. »

Humboldt, peut-on répondre au poëte, n'est ni théologien, ni métaphysicien, ni lyriste. Il ne prétend pas élucider le mystère de la vie, expliquer l'inexplicable nature. Il s'arrête aux choses qui se mesurent et se pèsent. Voué à la contemplation tranquille des réalités, il pénètre leurs rapports les plus déliés et se livre à l'examen des détails les moins connus. Peser , mesurer, disséquer , éclairer ; ne pas laisser dans l'ombre une seule relation cachée ou obscure ; tel est son but, telle est son oeuvre ; les qualités qui distinguaient Schiller l'auraient gêné ; elles eussent troublé ou égaré sa mission de naturaliste.

C'était pour lui une force que cette absence de lyrisme, cette nullité de sentiment et d'imagination rêveuse.

§ V.

L époque héroïque de Humboldt. — Les entreprises et les voyages. — De 1799 à 180A. — Paris, devenu la vraie patrie de Humboldt. — Les Cordillières. — 1.'Amérique du Sud.

On a tu se préparer le Mage des sciences physiques. Il va devenir le grand prêtre de leur culte et célébrer leurs rites. L'heure a sonné pour lui d'accomplir son vœu le plus cher ; il réalisera un de ces voyages de découvertes lointaines que Forster, Campe, Heim, tous les amis de sa jeunesse ont préconisés devant lui. Pour seconder ses travaux \* il aura recours à cette pratique sociale et à ce long apprentissage scientifique qui sont sa double force. Au plus audacieux esprit d'aventures, il devra joindre les plus minutieux scrupules de l'érudition. Quelle persévérance il1- " comptable ne lui faudra-t-il pas ! quelle intrépide résolution ! quelle force de résistance ! surtout quelle organisation physique, de l'acier le plus souple et de la trempe la plus rare !

Trois plans successifs avortèrent; l'un, de découvertes dans les Indes Occidentales avec le capitaine Baudin; le second, d'exploration dans le nord de l'Afrique avec le consul helvétique ; le troisième, dans l'Égypte supérieure avec lord Bristol. Un jeune élève de Corvisart, chirurgien de marine et botaniste habile, Aimé Bonpland, républicain déterminé, s'était attaché à la destinée et partageait les vues comme les espoirs du grand voyageur. La guerre était partout. Humboldt, déçu trois fois, attendit son ami à Marseille d'abord, puis à Madrid. Il savait (Schiller s'en était aperçu) attirer les hommes, les capter, les con-

vaincre, se faire valoir ; là où les ressources naturelles ne suffisaient pas, l'agrément un peu factice des manières, l'artifice et la politesse lui venaient en aide. Ces qualités le servirent puissamment auprès de la cour d'Espagne ; Humboldt reçut d'elle l'autorisation la plus ample d'explorer les colonies espagnoles, les recommandations les plus officiellement détaillées, le droit d'emporter avec lui tous les instruments nécessaires et celui de séjourner avec son compagnon partout où il leur plairait.

Voici la belle époque , et le grand triomphe de Humboldt. Il part de la Corogne, touche aux îles Canaries, gravit le pic de Ténériffe, aborde à Cumana dans l'Amérique du Sud, visite Paria, la nouvelle Andalousie, la Guyane espagnole, puis Caracas, Aragna, Porto Cabello; et à travers Calabozo, Apura et les Llanos, atteint l'équateur. S'embarquant alors sur l'Orénoque, il retourne, toujours accompagné de Bonpland, à la Nouvelle Barcelone et à Cumana.

Cette course de dix-huit mois n'est qu'un prélude et un essai. Nos voyageurs s'arrêtent quelque temps à Cuba, puis repartent ; mettent pied à terre à Honda, remontent la rivière delà Madeleine et poussent jusqu'à Santa-Fé de Bogota. De ce point central ils vont visiter les mines et les cataractes, redescendent malgré les pluies jusqu'à la Madeleine, suivent la vallée que ce fleuve traverse, passent au pied des Andes de Quindiu, visitent la vallée de Cauca, s'acheminent pieds nus, harassés, exténués et infatigables à travers la province de Choco, explorent le cratère du Purace, tournent par les Cordillières d'Almaguer à Pasto et conpent le plateau de la province de los Pastos, pour arriver à Quito, après quatre mois de fatigues excessives, le V) janvier 1802.

Le plan gigantesque de Humboldt s'accomplissait. Nos voyageurs explorent ensuite Quito, ses volcans, les champs de neige qui les couronnent, l'Artisana, le Cotopaxi ; escaladent le Chimborazo et atteignent, escortés du jeune fils du marquis de Selvalegre, Charles lUontufar, le point le plus élevé que jamais le pied de l'homme ait touché sur la face du globe; dix-huit mille cinq cent soixante-seize pieds audessus du niveau de la mer Pacifique. A peine respirent-ils ; le sang jaillit de leurs gencives, de leurs lèvres et de leurs yeux. Ils ont encore à gravir treize cent quarante-quatre pieds pour dominer le Chimborazo lui-même. Ils s'arrêtent alors devant une crevasse béante, abîme infranchissable, taillé à pic, qui les sépare de la dernière cime. C'est sur une plate-forme de porphyre, dôme gigantesque surplombant la crevasse, qu'ils établissent leur observatoire. Puis ils retournent à Quito, marchent vers le fleuve des Amazones, se dirigent vers Cuença, à travers les champs de neige d'Assenay ; suivent la crête porphyrique des Andes, descendent au Pérou, montent un radeau sur le Chamaya, naviguent sur le gigantesque fleuve des Amazones, repassent les Andes une cinquième fois, visitent la cité ruinée de Mansiche, suivent les bords de la Pacifique et s'arrêtent à Lima.

La dernière partie de cette exploration colossale commence en janvier 1803. On s'embarque alors pour le Mexique, et d'Acapulco remontant les vallées de Tlescala et de Papagayo on s'arrête à Mexico, d'où l'on se met en route pour les régions méridionales du Mexique. Après un séjour de quelque temps à Guanaxuoto, puis à Valladolid, on redescend vers Jorullo sur la plage de la Pacifique, pour revenir faire halte à Mexico. Le mois de janvier 1804 est enfin consacré à la partie orientale des Andes, aux vol-

cans de Puebla, (le Popocatepetl et l'Itzaccihuatl), enfin au pic d'Orizana. La Havane, Washington, Philadelphie sont les derniers points de repère des voyageurs, qui revoient l'Europe après quatre ans d'absence, et sont accueillis comme des triomphateurs (1).

C'était une conquête en effet et un triomphe. La grande mission que Humboldt s'était donnée, la comparaison scientifique des détails de la nature vue sous tous ses aspects et observée dans tous ses rapports avait procédé comme il l'avait voulu ; suivant une stratégie méthodique, exécutée sans relâche, sans défaillance, armée de toutes les ressources , poursuivie avec un courage indompté, et que rien n'avait détourné de son but, Humboldt en vrai conquérant, avait, par la correspondance la plus régulière et les bulletins les plus circonstanciés, tenu l'attention de l'Europe toujours éveillée ; la renommée de Bonpland, son collaborateur et son collègue en avait dû souffrir ; et le plus habile des deux avait absorbé dans son active personnalité l'admiration due à l'un et à l'autre.

Cependant la science elle-même recueillait les bénéfices du triomphe; partout le sol, la végétation, la vie organique, l'atmosphère, le climat, la culture, la population de ce pays presque inconnu avaient été étudiés sur place, et les faits particuliers rapprochés les uns des autres dans toutes les directions. Jamais Humboldt n'avait omis de reconnaître au moyen d'observations astronomiques la latitude et la longitude ; de corriger les erreurs des cartes anciennes; de mesurer sur sa route les montagnes, les plateaux, la pente et la chute des fleuves ; de rendre possible

(1) Août 1804.

la réduction précise de la surface du continent ; d'observer l inclinaison et la déviation de la boussole et la force magnétique de la terre ; enfin d'appliquer sans cesse l'astronomie à la géographie; la géologie à la géographie ; la géographie à la botanique; la météorologie à la géographie; l orographie à l'une et à l'autre; de compléter réciproquement les dessins topographiques par les profils géologiques ; de faire marcher de front ses études variées et corrélatives sur l'atmosphère, sa transparence, son humidité, sur les conditions de la vie organique ; et de comprendre dans cette universalité presque effrayante l'action de la nature sur la civilisation , celle de la civilisation sur la nature, et les mutuelles influences du développement moral, de la linguistique, du commerce et des arts. C'était dignement servir l'esprit cosmopolite et encyclopédique du siècle ou plutôt celui des deux s;\* 'LES ; l'un, le XVIII6, enthousiaste de nouveautés; l 'autre, ie xixe, acharné dans l'application. Établir un intime rapport et des points de communication entre les rayons divergents des connaissances humaines, les contrôler l'une par l'autre et les faire aboutir toutes à un centre splendide placé sous la main de l'humanité triomphante ; c'était assurer à celle-ci un sceptre définitif et suprême.

i VI.

Humboldt Parisien. - Les salons. - Dans quel monde il vit. Rédaction de son voyage. - OEuvre encyclopédique. - Ses collaborateurs. - Période de gloire et de royauté scientifiques.

La France sociale était alors divisée en plusieurs groupes qui tous accueillirent Humboldt avec faveur, mais

dont quelques-uns, par le penchant de leurs doctrines, de leurs souvenirs ou de leurs projets, furent ses appuis dévoués et enthousiastes. Ni le catholicisme exalté, représenté par les lecteurs de Joseph de Maistre; ni la monarchie ancienne et héréditaire dont M. de Bonald soutenait logiquement les droits ; ni l'impérialisme nouveau, si bien organisé pour livrer la guerre à toute l'Europe, la dompter et l'épouvanter; ne pouvaient protéger sincèrement ce Prussien-Français, homme de 1789, physiologiste positif, ami de Lavoisier, de Berthollet et de Malus ; qui avouait les principes de Condorcet et qui faisait sa société habituelle des Laplace et des Fourcroy. Avec les royalistes constitutionnels, tels que lU. de Châteaubriand et M. de Cazes, il se trouvait plus à l'aise ; le salon de madame Hécamier, varié, libre, accessible à tous, lui plaisait encore davantage ; c'était surtout chez madame de Staël, entre Benjamin Constant et Schlegel, qu'il jouissait d'un accord intime avec sa propre pensée et ses vues habituelles. Une démocratie mitigée, sous le nom de régime constitutionnel ou de libéralisme, — liberté allemande et française, anglaise et américaine; — lui rappelait le cosmopolitisme brillant du directoire, la première aurore de son intelligence et le parfum de ses plus chers souvenirs. Enfin les deux groupes extrêmes, soit des Voltairiens décidés, soit des sceptiques libéraux ; surtout la société restreinte, éclairée et très-avancée des géomètres, des physiciens, des chimistes, de ceux principalement qui partaient de leurs théories positives pour rédiger en système l'idée républicaine; offraient àHumboldt son asile le plus secret et ses amitiés les plus intimes. C'est aussi là qu'il rencontra ce facile et énergique esprit, révélateur et historien merveilleux des faits scientifiques; Arago, plus éloquent et plus lumineux que lui dans l'expo-

sition des découvertes ; — que tant d'analogies rapprochaient d'ailleurs de Humboldt; — Arago qui lui voua une amitié constante, honorable pour tous les deux.

Le mouvement général de la société française, vif et intéressant de 1805 à 1830, avait pour Humboldt un attrait puissant qui le charma et ne s'affaiblit plus. Les grands espoirs de 1789 renaissaient; on se dirigeait vers une rénovation politique, littéraire, sociale, cosmopolite, qui ne devait avoir pour mobiles ni la fureur de 1793, ni les rêves pédantesques des vieilles républiques à esclaves. L'Allemagne et l'Angleterre devenaient en honneur. La science, la liberté, la poésie concouraient à former un nouvel idéal auquel les plus nobles esprits aspiraient. Humboldt, bien reçu partout, se lia intimement avec Cuvier et Latreille, Gay-Lussac et Laplace, Lagrange et Carnot, Klaproth et Vauquelin. Tous nos savants s'intéressèrent vivement à ses voyages, à leurs résultats, à la classification que ces résultats attendaient; tous l'aidèrent, avec une générosité empressée et vraiment française, à mettre en ordre ses matériaux nombreux. Comme Alexandre de Macédoine, le nouveau conquérant eut ses capitaines, ses favoris, ses fidèles et ses vice-rois. Dans l'histoire des sciences modernes je ne connais guère de plus belle page que celle qui montre tant d'hommes supérieurs accordant leur collaboration volontaire et désintéressée aux soixante et un volumes , — dont vingt-neuf in-folio, douze in-quarto, et vingt in-^octavo, — formant l'ensemble des recherches mises en lumière par M. de Humboldt. Que sa reconnaissance ait fait de lui un Français, un Parisien même et un membre de certains salons exclusifs ; la conséquence était aussi pardonnable que naturelle.

Le récit de son voyage de quatre années fait partie de

ce vaste ensemble de volumes et d'oeuvres ; le style de cette narration, par ses qualités comme par ses défauts, rappelle l'époque où Humboldt composa son livre à Paris, les influences qui l'entouraient et la mode littéraire qui régnait alors en France. Plus d'originalité, de solitude et de simp1icité eut imprimé à l'ensemble un cachet plus un et plus personnel. L'emphase à la Châteaubriand, l'exubérance à la Marchangy eussent disparu. Cette sobriété expressive, ce grand style de Lucrèce ou de Linné, cette vigueur de coloris, cette naïveté sentie, qui conviennent surtout au naturaliste et au voyageur eussent accru la valeur de l'œuvre. Plus d'homogénéité entre les parties, un accent plus ferme et plus net eussent remplacé le style impersonnel, oratoire et souvent déclamatoire dont il abuse.

Mais cette manière lui promettait un succès rapide, Humboldt, comme Napoléon son contemporain, n'a jamais pu se priver d'une fraction minime de gloire et de succès. Il était pressé de réfuter victorieusement Schiller qui l'avait accusé de manquer d'idéal. Humboldt prétendait surtout, (il l'avoue dans sa correspondance) dégager la poésie du sein de la nature et rivaliser avec elle. Il achetait trop, au prix de l'emphase, de la diffusion et de la rhétorique, ce qu'il appelait la magie du style.

Ses voyages et ceux de Bonpland avaient enrichi l'Europe, nos serres et nos jardins de plusieurs espèces de plantes : l'héliotrope de Virginie, les belles lobélies, plusieurs accacias. De même qu'il avait entrevu la pile de Vol ta sans la réaliser, il avait soumis la constitution chimique de l'atmosphère à des expériences ébauchées que Gay-Lussac rectifia et compléta. L'un des faits les plus importants de la science moderne ; le rapport constant de combinaison (100 à 200) de l'oxygène avec l'hydrogène, fut établi par

Gay-Lussac ; rapport qui une fois constaté a fait naître la théorie des poids réguliers d'atômes, d'après lesquels les éléments réputés indécomposables se combinent nécessairement. Apercevoir l'enchaînement secret des phénomènes, détruire leur isolement, annoncer des sciences nouvelles, initier les observations, ouvrir les voies ; c'était le propre de Humboldt. Trop versé d'ailleurs dans la pratique des hommes pour se brouiller avec ceux qui savaient creuser le sol plus avant que lui, il devint l'ami de Gay-Lussac, comme il était resté lié avec Volta ; comme il voua une inaltérable affection à l'auteur de ces brillantes découvertes sur l'interférence et la rapidité de la lumière, sur les rapports réciproques de l'électricité et du magnétisme ; découvertes que Humboldt avait pressenties, entrevues ou préparées, mais qui lui échappèrent et qui appartiennent au seul, Arago.

Entre 1805 et 1827 le trône scientifique de Humboldt, affermi par ce mélange de labeur incessant, de vigueur habile et de subtile persévérance ne fut pas un moment en péril. Son vieux camarade Bonpland, après avoir recueilli sur sa route peu de gloire et peu de bonheur, toujours républicain et passionnément amoureux de la nature, s'était retiré à Buenos-Avres où il eut à subir les persécutions du dictateur Françia. Honneurs et distinctions sociales pleuvaient sur Humboldt, mondain , savant et homme de style ; (1 auquel, dit un de ses amis, tout était égal, salons et forêts, boudoirs et solitudes »; qui dormait trois heures par nuit et ne se trouvait jamais fatigué. Le périlleux devoir de représenter la Prusse à Paris lui fut offert, et fut décliné par lui en 4 814 ; puis il accompagna son roi à Aix-la-Chapelle. A Rome chez madame de Staël, à Paris chez madame Récamier, son autorité ne faiblissait pas ; et son

cinquième étage près des Tuileries, habité par lui et le géographe Kunth, était visité par tout ce qu'il y avait de notable à Paris. Par droit de conquête légitime et d'habileté opiniâtre le voyageur scientifique était devenu roi du domaine intellectuel.

Ce sceptre des esprits que Voltaire avait saisi en 1750 au nom de l'esprit novateur; Gœthe en 4 780, au nom de la poésie universelle ; — changeait de maître ; — la science des faits et de leurs rapports le décernait à Humboldt.

§ VIL

Quatrième phase d'activité. — Complément des expériences de Humboldt. — Il veut centraliser et systématiser les résultats de sa vie scientifique. — Idée première du Cosmos. — Leçons publiques ou essais d'exposition scientifique. — Excursion en Sibérie.

Une gloire lui manquait, celle de l'orateur qui communique à des auditeurs choisis ses idées personnelles ou ses connaissances acquises ; la gloire d'Arago en France ou de Faraday en Angleterre. Humboldt s'essaya devant des juges difficiles, devant les hôtes ordinaires et les convives de M. de Chateaubriand et de madame Récamier. Cette expérience une fois accomplie, toujours prudent comme un diplomate et diplomate comme un homme du monde ; il transporta sa chaire à Berlin où la renommée de ses cours l'avait précédé et annonça l'intention de réunir en un système et un ensemble ses observations sur le monde physique, et d'indiquer le point d'identité de ses études corrélatives. Ce germe du Cosmos ne fut point livré au hasard.

Mais avant d'entreprendre le couronnement de sa vie, qui d'un voyage de quatre années devait faire jaillir une

œuvre immense et immortaliser l'Aristote moderne; il lui restait à explorer d'autres régions du globe. Un voyage au Thibet et dans l'Inde Orientale dont il avait conçu le projet ne put .se réaliser; en 1829, à soixante ans, secondé par l'empereur Nicolas, il consacra près de dix mois à l'exploration de l'Asie intérieure. Il se fit accompagner par le minéralogiste Gustave Rose et le zoologiste Ehrenberg. Cette rapide excursion, embrassant quatre mille cinq cents lieues, renouvela la gloire du voyageur et confirma, en le transportant sur des points diamétralement opposés à ceux qu'il avait déjà visités, ses opinions acquises sur l'harmonie et les réciproques influences des forces cachées de la terre. De Perm à Catherinenbourg, traversant l'Oural pour se rendre à Tobolsk par les steppes, il atteignit le revers sud-ouest de l'Altaï, se dirigea vers la station mongole de Bati; et retournant sur ses pas, remontantvers l'Oural méridional jusqu'aux steppes jdes Khirgiz, il visita Orenbourg, Tcherkask, Sara tof, le grand lac salé d'lelton dans les steppes des Kalmoucks, les kosaques du Don; et enfin MoscolJ, d'où il revint à Saint-Pétersbourg. Tous les secours du gouvernement russe et le concours des savants ou des hommes importants de toutes les régions visitées dans cet immense parcours lui avaient été prodigués ; il obtint des résultats considérables, explora les mines d'or et de platine de l'Oural, découvrit par analogie les mines de diamans de ces montagnes ; et reconnut la loi d'après laquelle l'intensité magnétique va s'accroissant vers le nord et vers le sud en s'éloignant de l'équateur magnétique. Il laissa au minéralogiste Rose le soin de rédiger la relation historique du voyage ; puis il rendit lui-même compte de ses découvertes dans ses Fragments sur la géologie et la climatologie de l'Asie, et enfin dans son grand ouvrage sur l' Asie centrale.

§ VIII.

Vieillesse de Humboldt. — Dictature scientifique. — Histoire de Christophe Colomb. — Retour et séjour à Berlin. — Préparation et publication du Cosmos.

L'automne de la vie de Humboldt n'avait point courbé sa tête, allangui sa vigueur, alourdi sa démarche, ni glacé son intelligence. En mai 1830 il accompagnait à Varsovie le prince héréditaire de Prusse; et de 1830 à 1858 il était chargé de diverses missions politiques en Angleterre, en Danemark et en France. Mais son principal soin et sa préoccupation constante étaient la mise en ordre et la rédaction des résultats de sa vie, et le développement total des vues, des aperçus et des données qui, établissant la connexité réciproque des sciences naturelles, devait les relier entre elles, en démontrer le lien central et le vaste réseau. Pour procéder avec méthode et avec art, comme il n'a jamais manqué de le faire, il préluda à cette coordination et à cette synthèse par un ouvrage consacré spécialement aux progrès de la science du globe. Il reprit en sous-œuvre l'histoire des découvertes géographiques qui ont successivement achevé la conquête de la planète ; et s'arrêta spécialement sur l'effort victorieux de Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique au xvie siècle, son influence et ses conséquences, exposées et analysées par lui avec talent dans son Examen critique de la géographie du nouveau continent ; — belle œuvre, la plus lumineuse, la plus passionnée qu'il ait produite ; — s'élève plus haut que tout ce qu'il a écrit. Le mobile de sa vie, la curieuse et infatigable activité du voyageur scientifique, prête au biographe de Colomb une chaleur, une énergie, qui ne se retrouvent

malheureusement plus dans les volumes du Cosmos, publiés avant sa mort.

Cette description physique du monde, ou du moins les volumes que nous possédons et dont le premier parut en 1846, se composent de divers fragments ou essais, débris de leçons et de travaux antérieurs, ramenés à une unité un peu factice. La main affaiblie du vieillard n'a pu établir entre ces fragments juxtaposés la proportion et l'harmonie désirables. D-ailleurs il ne résidait plus à Paris, son véritable centre ; la vie sociale si active des salons qu'il avait fréquentés lui faisait défaut. Il n'avait plus, pour le soutenir ou l'avertir, cette merveilleuse pondération de l'esprit français qui exige la coordination organique des parties avec l'ensemble et la parfaite clarté du développement et de l'exposition. La valeur, l'intérêt, la nouveauté ou l'éloquence des morceaux dont l'œuvre se compose ne rachètent pas des inégalités choquantes. Ces morceaux hétérogènes, relatifs aux astres, aux forces telluriques, aux arts, à la géographie, à l'histoire, contiennent sans doute plus d'une vue générale, mais ne forment pas la grande et souveraine harmonie, le concert d'idées, de faits et de principes, satisfaction suprême de l'intelligence.

Humboldt, puissant commentateur des faits, ne les comprend que dans leurs rapports avec les faits collatéraux. La conception philosophique lui manque.

§ IX.

Effet produit par le Cosmos. — Mécontentement et misanthropie de Humboldt. — Le vieux Humboldt. — Le courtisan, le persifleur et le démagogue.

Malgré les efforts de ses amis et le mérite des détails, le

Cosmos n'avait obtenu en Europe qu'un succès très-contesté. -

Humboldt en fut blessé. La vieillesse arrivait sans lui .apporter d'autre compensation que la gloire. Lui qui avait beaucoup vu et compris n'avait jamais aimé, jamais rêvé. Chez lui deux facultés étaient demeurées inactives : l'imagination et la sympathie. La nature, s'il s'était réfugié dans son sein, l'aurait consolé; et les forces vives du monde réel, toutes saturées d'amour et de beauté, auraient bercé mollement, pénétré de leurs effluves et enchanté les derniers jours du vieillard. Il aima mieux vivre à la cour de Prusse, sous la protection et presque toujours à la table d'un roi dont il n'estimait pas le caractère, dont il méconnaissait les bonnes intentions, .dont il méprisait les tendances intellectuelles el dont il condamnait la politique. Trop fidèle en cela aux traditions de ce xvine siècle français qui avait pétri son âme ; il vécut comme ces marquis démocrates qui, entre 1750 et 1789, prêchant les doctrines de Mably et de Jean-Jacques, préparaient la révolution, et bientôt allaient s'y engloutir.

Cette position fausse du vieux Humboldt fut un supplice pour lui. Républicain-chambellan, tantôt couchant près du roi, tantôt sur la rouie de Potsdam à Berlin et de Berlin à Potsdam, il achetait bien- cher l'influence que sa vanité voulait garder à tout prix. Le parti politique auquel il se rattachait en réalité, celui d'une république corinthienne, idéale, luxueuse et industrielle, comme le Directoire avait essayé de la fonder, n'avait plus aucune chance de succès en Prusse ou en Europe ; le roi, homme d'esprit, mais théosophe mystique, mêlait à sa rêverie beaucoup du lyrisme de Jean-Paul et du caprice de Sterne ; les gens de cour au milieu desquels Humboldt devait vivre le craignaient, le

haïssaient, n'avaient aucun de ses goûts, n'approuvaient aucune de ses idées ; le peuple même n'était pas assez avancé pour le comprendre.

« Je vis ici, dit-il à son ami Varnhagen, dans l'éclat appa» rent et la bienveillance extérieure d'un noble prince que » la fantaisie domine, et en réalité dans un isolement mo» ral et sentimental Complet ; isolement tel qu'on ne peut » le concevoir si l'on ne connaît l'état des âmes dans ce » pays d'érudition et de fractionnement qu'affaiblissent ses » luttes intimes ; pays morose, — bien que de jour en » jour il se rapproche davantage de l'Est, — véritable ré» gion des steppes;» dernière phrase qui serait de trèsmauvais goût, si elle n'était volontairement énigmatique. Humboldt entend par les Steppes orientales l'absolutisme stérile dont il accuse le roi de se rapprocher, et au milieu duquel il tiendrait à lui de ne pas vivre.

Tout ce que se passait l'irritait donc; non-seulement près de lui à Berlin, mais en Europe; en Angleterre, où les deux chambres et la royauté lui semblaient un mécanisme complexe et inutile; même en Amérique, où la science et l'art ne sont pas aussi répandus qu'il l'aurait voulu ; surtout en France, dont le gouvernement représentatif lui paraissait une méchante parodie de la constitution anglaise, bien éloignée de l'idéal qu'il poursuivait. Cependant il restait homme de cour et démocrate, favori du roi et ennemi de la royauté; et il se débattait de son mieux entre son ennui, sa gloire légitime, son Cosmos avorté, ses dégoûts, ses souvenirs, ses utopies, sa rage concentrée, son ironie, son impuissance douloureuse et ses désirs inassouvis.

i X.

Influence de l'esprit de salon. -- Lettres à Vai»nhageit von Ense.

— Dénigrement universel de Humboldt, et colère du vieillard. — Sa mort.

Imaginez et comparez au grand voyageur des Cordillières et de la Sibérie Orientale ce Humboldt des vieux jours, chambellan, étrangement tranformé en démocrate. Triste spectacle! Métamorphose inouie! Le vieillard, poudré, frisé, rasé de près, sentant l'ambre et le musc, enseveli sous sa poudre à la maréchale, orné de sa coiffure parabolique, si digne de Hoffmann le conteur, rentre dans son cabinet. Il jette au loin la clef de chambellan. Il secoue sa poudre blanche, se défait de ses entraves, soupire, respire, enlève un peu de rouge qui le gêne et un peu de céruse, bâille, se détire ; et écrit à son ami Varnhagen von Ense. Ses billets du soir sont remplis de courroux et d'amertume contre l'univers entier. Il a passé sa journée à flatter les premiers venus ; il emploie sa soirée à déchirer le prochain. Pour se venger d'avoir été trop courtisan il devient trop républicain. A l'exception de lU. Arago, de M. Marrast, et de quelques personnes honorables qui se teignent plus ou moins de sa nuance politique spéciale, il noircit, invective ou raille amis et ennemis. Il s'ennuie! ce qu'il n'a pas osé dire le matin il l'écrit le soir. Ces notes furibondes, amères et médisantes, ce détritus injurieux, ces mauvaises humeurs rentrées et recuites, il les adresse pêle-mêle à son vieux compagnon d'armes politiques (1).

f

(1) Briefe von Alexander von Humboldt an Varnhagen von EI/sc, aus den Jahren 1827 bis 1858, etc. (Dritten Auflage.)

Tous ses çontemporains illustres y sont passés au fil de satyre. M. Thiers est ceci, M. Guizot est cela, lU. Peel est un drôle. Il frappe fort sur le roi de Prusse, avec lequel il a dîné, auprès duquel il couche à Potsdam, les deux lits n'étant guère séparés que par une cloison assez mince ; il ravale ce roi dont il est le confident, l'ami particulier, le pensionnaire et l'obligé. Cette commensalité, cette domesticité lui semblent un déshonneur, presque un crime ; il s'en repent et se venge. Il faut bien être vertueux, au moins le soir.

C'est cette triste correspondance, maladroitement recueillie et publiée après sa mort par la nièce de Varnhagen, qui a initié l'Europe à la décadence de l'un des plus grands esprits de notre époque. Faute de simplicité et de modestie, tous nos génies semblent prédestinés à faire naufrage avant le port; toutes nos grandeurs à s'éclipser avant de se coucher dans leur gloire.

Le Humboldt de la première jeunesse, laborieux et modeste, observateur studieux, économe du temps, amoureux du fait, héroïque de précision et de sagacité, n'existe plus ; le second et magnifique Humboldt, celui de l'entreprise et des voyages lointains a disparu ; le philosophe de la troisième époque, celui qui poursuit, conçoit et interprête l'harmonie universelle, s'est évanoui.

A leur place se montre l'homme du boudoir, et du petit cercle. Voici les préjugés étroits, les engouements convenus, l'obéissance aux formules; voici la servilité du monde, et le mensonge posé en principe.

Il faudrait écrire, dans un détail stérile et minutieux, l'histoire des partis, des groupes sociaux, des courants d'idées et des luttes de doctrines à Berlin et à Paris, entre 1815 et 1848, pour expliquer les lettres du vieil-

lard (1). Elles ne sortent pas de ces deux horizons trèsbornnés. Qui ne connaît ni le parti de la Croix, ni M. de Hcngstenberg, ni les tentatives doctrinales de M. de Raumer, ni « l'Evangelische Vercin » , ni l'argot et le jargon des coulisses politiques, ni ma « tante Voss 1), ni le docteur Carus, ni le faux mysticisme battu en brèche par Varnhagen von Ense et ses amis, n'a point le mot de ces passions et la clef de ces colères.

Contre les théologiens, — Schleïermacher, Carus et les mystiques-Humboldt est terrible. Cette queue du vieux fanatisme ou de la superstition d'autrefois, qui balaye aujourd'hui la terre, ces vains restes du piétisme et de Spener, ces pâles ombres de Zinzendorf et des Rose-Croix lui font peur. Il ne voit pas que le mouvement du monde est ailleurs, que

f-l) On doit regretter que ce livre, qui éclaire d'une lumière si étrange la vieillesse emprisonnée, étouffée et comme asphyxiée par trois bandelettes fatales, de ce grand naturaliste et de ce grand voyageur, n'ait pas été mieux édité et mieux traduit. Il fallait conserver avec soin la justification assez peu probante mais indispensable de mademoiselle Ludmilla von Assing; elle est suprimée. Il Y a des omissions considérables et des contre-sens nombreux. Le traducteur dont le nom-est allemand (M. Sulsberger) s'est trompé en plus d'un passage sur le s' ,ns allemand du texte. Geistreich qu'il exprime par riche d'esprit n'a pas du tout cette signification. « Geist », qui est le Ghost anglais, veut dire dme intime, Il force essentielle, vitale et impalpable. » Geistreich, c'est a fécond d'idées, plein de puissance intellectuelle. » Quand l'indulgent vieillard, comblé des amabilités de Louis XVIII, de M. Decaze, du duc de Richelieu, comme des grâces de MM. Thiers, Guizot, Molé et autres, confesse à Varnhagon et à Ranke en quel mépris il tient tous ses amis les politiques français, il ne les appelle pas des coquins, comme le lui fait dire le traducteur, mais des ct gredins », des 1 rebuts Schufle, ce qu'il faut chasser du pied et éliminer comm3 une ordure. M. Sulzberger aurait dû conserver aux expressions leur vive élégance. La haine moisie est peu intéressante ; et il n'est pas probable qu'une seconde édition de ce triste document nous

la superstition elle-même s'est déplacée; que les « tables parlantes » sont plus menaçantes que les décrets des consistoires,etque la vieille nécromancie ou la magie chrétienne ont cédé le pas à une autre magie née de la science, escortée de chiromancie, de métoposcopie et de magnétisme. Il se moque des philosophes, et s'estime le seul philosophe, parce qu'il est naturaliste. De même il se croit démocrate, pour avoir jeté dans un tiroir, pêle-mêle avec de vieux rasoirs et des débris de serrure, toutes les croix et les décorations diverses que les nations d'Europe lui ont décernées. Il ne réfléchit pas que c'est là une bien vaine affectation et une fatuité stérile. Il ne manque jamais de tourner en ridicule, ainsi que l'auraient fait Anacharsis ClOotz en 1789 ou Thomas Payne en 1793, tout roi qui prend la peine de lui écrire, ou le prince Albert qui lui adresse de vifs éloges sur ses livres ; comme si, après tout, princes ou

soit resservie. Dans ce cas cependant il faudra corriger plusieurs ignorances ; les unes appartenant au premier éditeur, mademoiselle Ludmilla Assing; les autres dont le traducteur est responsable. M. Bigdon, auteur d'une vie de Fremont, est un personnage chimérique; c est « Rigdon » qu'il faut lire. Je retrouve six fois de suite dans l'original et dans la copie un affreux barbarisme espagnol, « se causa », pour « se cansa », « il s'ennuie D (du verbe cansar). Il n'existe point de Quaterly, comme les deux volumes allemand et français le répètent six fois mais un Quarterly Revieiv, excellente revue tory qui, ayant eu le malheur de juger le style du grand homme un peu sévèrement, est aussi un recueil fait par « des drôles. » Bien entendu le Westminster, autre revue radicale, coupable d'une critique analogue, ne vaut pas mieux.

La négligence de traduction et de publication, née de la commerciale rapidité d'exécution matérielle qui domine aujourd'hui la littérature, a placé dans la même phrase « le vaisseau de guerre qui décide du sort du Chili ; et les succès de la princesse Hélène » auxquels le grand-chambellan Humboldt veut bien rendre justice. Le traducteur aurait bien dû séparer par un alinéa, comme dans l'original, deux objets si disparates.

rois étaient placés hors la loi commune, comme si on ne leur devait ni reconnaissance, ni égards, ni politesse en échange de leurs bons procédés ou de leurs avances courtoises. Palmerston et Gladstone, Robert Peel et le chevalier Bunsen ne sont pas mieux traités que les rois. Ils n'appartiennent pas à la petite Eglise ; lU. le chevalier de Parny en est, et on le ménage. Pour échapper à la férule et à la pince de Humboldt, il faut avoir écrit la Guerre des Dieux ; découvert bien des cryptogames ou brisé beaucoup de silex ; avoir tonné contre M. de Gerlach ou déchiré lU. de Hengstenberg ; avoir siégé à l'extrême gauche ou fait un livre contre les piétistes. Hors de ces grandeurs pas de salut. Fichte est un charlatan, Descartes est un divagateur, Schelling est un fou; Humboldt bafoue Hegel, ne cite pas un poëte ou un ancien, ignore que Virgile existe, ainsi que Salluste et Cicéron ; et ne parle d'Homère qu'une seule fois, pour l'affubler de cette phrase ridicule : Les nymphes et la belle Hélène ont dû entendre bien des cancans.

C'est que l'esprit de parti, La Bruyère en fait la remarque, (t abaisse les plus grands hommes jusqu'aux dernières » bassesses du peuple. » Et Humboldt, qui n'aimait au monde que la science (il l'a dit quelque part;, a su faire de la science elle-même une sorte de parti, en l'adjoignant à une utopie politique très-arriérée, qui ne concevait la liberté humaine que comme un théorème scientifique.

Celui qui jadis franchissait les pics glacés de l'Amérique méridionale et centrale, Humboldt a donc fini par s'enfouir et se rencoigner dans un pauvre petit monde rempli de flamme puérile, de fumée épaisse et de violence douloureuse ; il y a vécu d'une passion arriérée ; libéral, il ignore l'Angleterre, raille Peel et Canning, et se moque même des États-Unis, avec leurs nègres (comme il le dit

lui-même dans une phrase baroque et burlesque), et leurs poisons féconds en coliques et en procès;—allusion à une maladie d'entrailles du citoyen Buchanan, président de la république.

Hier et aujourd'hui, l'événement présent et le fait actuel, même microscopiques, envahissent cet esprit et cette âme. Il aime le fait. Il le voit à deux pouces de distance et l'étudié. Ce génie de naturaliste et d'observateur ne va pas plus loin. Les complications morales de toute l'Europe lui échappent ; mais il sait que M. Buchanan a eu des coliques.

Il n'est pas du xixe siècle, il est du XVIUe siècle. Sa myopie sociale ressemble à celle des hommes de salon qui entouraient madame G eoffrin ; de Pidansat de Mairobert, de Palissot et des habitués pointus du café Procope. Il n'est pas Allemand, mais Français ; et, comme tel, il remonte à une époque ancienne, à un petit recoin oublié, \ un monde qui a vu son aurore du temps de Voltaire et du chevalier Détallonde, et son couchant avec les funérailles de mademoiselle Raucourt et les grandes attaques d'Eva-, riste Dumoulin contre les jésuites. Humboldt vieilli ne s'élève pas plus haut, ne va pas plus loin, ne se transforme pas, ne se renouvelle pas, ne se dégage point du passé, du préjugé, du convenu et de la vieille coterie. Rencontre-t-il sur sa route un homme de talent et de conscience qui parle comme lui sur certains points, qui aime la tolérance, qui protége les juifs opprimés, qui défend la cause des noirs? il loue cet homme de talent, M. Laboulaye par exemple ; mais seulement quant à la petite affaire spéciale et au rapport qui les unit. Il ne voit que lui-même et son petit cercle et le dernier rempart concentrique de cette sphère peu étendue. M. Quinet s'en détache ; il est anathème. M. Guizot n'y entre pas tout à fait; ce qui convainc M. Guizot

de perversité. L'intolérance de Humboldt, partisan de la tolérance, Yillibéralité de ce libéral sont prodigieuses.

Il n'est pas tolérant, faute de posséder cette individualité forte qui reconnaît l'indépendance d'autrui. Il n'est pas même clément pour le costume et les allures. Trivialement caustique, il n'a point l'indulgence railleuse, fine, délicate , le ton du grand monde. Ce professeur français, Ai. Piaget, qui se présente pour occuper une chaire au grand collège français de Berlin, a < des cheveux a plaîs de la mer du Sud et une barbe non-littéraire » ; beau sujet <le railleries!

Il n'a ni jugement ni nuances. Lorsque Bettina et ses burlesques lettres sont modérément raillées par Quinet, lequel a raison : — « Renvoyez-moi ce venin (das Gift), s'écrie le Pontife ! Il Il croit de bonne foi qu'on ne peut toucher à rien de ce qui le touche; et que Bettina est sacrée ; « il la venge, dit-il, d'une plume badine, légère et hardie. » Car il se croit tr.ès-léger : « Il faut, dit-il, « être haidi, franc et exprimer tout d'une manière dé« gagée et facile. 1) « In derselben leichten und heiteren manier. » Il raille, il médit, il persifle, comme Dorante. Homme de salon, idole de boudoir, et enfin dieu, il trône dans les opinions de son petit monde qui l'écoute.

Être Talleyrand et le comte d'Orsay, Aristote et Chesterfield, le marquis de Bièvre et Pindare ; c'est à peine assez pour M. de Humboldt; le sceptre des sciences ne lui suffit pas, il lui faut les grelots et la marotte ; il ose des facéiies qi.e le traducteur a supprimées, par exemple l'rléphanf puant (stinkender elephant) de la page 91, qui atteste une grande bonne volonté rabelaisienne. Il allie le génie oratoire et la rêverie poétique à la légèreté du Pulci et à la gaudriole d'Arlequin. Il a des plaisanteries empruntées

aux Anglaises pour rire, des rébus à demi cyniques et à demi voilés, qui rappellent les vieux faunes de Marly. Aux femmes il réserve des noms qui seraient obscènes, s'il osait les prononcer tout .entiers. Souvent un gros mot le satisfait : celui-ci est un schufte, celui-là un bube, cet autre un voleur, ce troisième un polisson, ce quatrième un gueux. Ses compatriotes ne sont pas mieux traités que les Français. « Je ne veux pas lire Raumer, dit-il, il me donne « des coups de bâton. o (A ls wenn mann stockprugel kriegi). Berlin est trop « petite ville » anti-littéraire, et d'une causticité stupide et méchante. M. Guizot est un pervers. Le général Bugeaud, bien entendu, est un affreux gredin. Ses proclamations sont dignes de Tamerlan (Timuriden-proclamazion). — Le traducteur a osé imprimer : Proclamation à la Timurité adressée à l'armée civilisatrice. C'est un double contre-sens et un non-sens.

Humboldt, malgré ses six années d'explorations à travers le globe, n'avait reçu qu'une seule empreinte profonde et durable, celle des salons parisiens fréquentés par lui entre 1795 et 1800, puis entre 1801,1 et 1829. Les maximes du monde telles que les comprenaient 31. de Talleyrand ou le Méchant de Gresset sont les siennes : caresser et haïr, sourire et haïr. Il n'a de considération que pour son petit monde ; il ne marche que sous la faible lumière de son cercle le plus étroit. Tous ces princes qui accourent à lui, qui l'adulent, qui l'appellent « noble vieillard » « aimable vieillard », il les raille et les méprise. — « Que veut cette Altesse qui vient me rendre visite ? Faire de l'effet! » — Ce jeune homme qu'on lui recommande de Paris a « bien de la barbe et fait des romans. • Ses chers Berlinois sont des « Sibériens et des madrés. Il

Il les flatte néanmoins quand il leur adresse la parole.

Par principe mathématique il cultive le mensonge. Car il trompe scientifiquement et adule algébriquement. Lisez l'épigraphe que son éditeur féminin, Fraulein Von Assing, a choisie pour son triste volume. Humboldt y établit trèsconsciencieusement son droit de mentir : « Je mens, dit-il, à tout le monde, et je le dois, « car la vérité ne doit être « dite pendant la vie qu'à ceux qui nous inspirent une » estime. profonde, telle que celle que vous m'inspirez. » Ainsi parle-t-il à Varnhagen ; et comme il n'estime que cet ami seul, il ment à tous les autres.

Il cultive le vieux persiflage, radote les bons mots et enrichit le goût allemand de fleurs doratiques. Il parle de beaux yeux que, pou/r le bien littéraire, Varnhagen 'a engagés dans le labyrinthe de l'alphabet slave (Slavisch sprach-labyrinth). Quelquefois il est d'une vanité bouffonne; une de ses pages, lue devant Chateaubriand (bei), (non pas chez Châteaubriand, comme dit le traducteur, mais chez madame Récamier), lancée au milieu des steppes désolées de l'érudition (française) si minutieuse, a fait explosion. Explosion! Il prétendait à l'idéal.

Il avait le sien ; celui du XVIIIe siècle, du salon, de la sociabilité, de la coterie française; penser avec ceux avec -qui l'on vit, et ne jamais abandonner ceux qui pensent comme nous. La belle vertu 1 « On me rendra, ditil, cette justice que je n'ai jamais abandonné ceux qui Il pensaient comme moi. » Ceux qui pensent autrement doivent-ils donc être suppliciés, fouettés, marqués du fer rouge?

L'esprit de salon le dominait; cet esprit que la France avait emprunté à l'Italie, pour le communiquer à l'Europe du nord; cet esprit qui remplace la vérité par la formule, a religion de Pascal par celle d'Escobar, le dévouement

par l'engouement, l'amitié par la camaraderie, l'amour par la galanterie, l'estime par le compliment. C'est le monde des apparences et des simagrées. On caresse, on plaît, on raille ; on hait beaucoup, on nuit autant que l'on peut. Voilà l'esprit de salon.

Le salon scientifique, politique, théologique, tel que M. de Humboldt le subit, vous impose des préjugés grotesques et des haines étranges. Ses engouements sont des folies de sacristie ; ses fureurs sont des mystères orgiaques. Gardez-vous de toucher à ce qu'il adopte. il ne connaît pas de tempéraments. Il revient aux mœurs féroces de la Polynésie, où certaines choses (consacrées par l'amour ou la haine) — deviennent tabou. Les plus viles ordures, les plus insignifiants objets se transfigurent et (si le verbe était français) s'apothéosent en divinités. Que de tabouages j'ai vus de mon temps ; que d'épanouissements de gloires ; que d'évanouissements dè gloires ! M. Jay fut un grand historien; où est M. Jay ? Catel fut un grand musicien; où est M. Catel ? Baour-Lormian fut un grand poëte ; qu'est devenu 31. Baour? Tout cela était consacré dans un petit monde. La consécration de la haine que secondaient l'envie et ia vengeance frappait les plus honnêtes hommes et les plus grands talents. Cela dure jusqu'après la mort. Il y a des gens pour qui Pascal lui-même est encore tabou, objet de scandale et de haine. A peine, depuis une dizaine d'années, commence-t-on à reconnaître en certains lieux que de Maistre fut un grand écrivain. Il a été tabou (1).

(4) Je l'ai été aussi, moi, indigne, et cela me fait beaucoup trop d'honneur. Lorsque dans mon audace, vers :l8A2, je portai la main sur l'arche sacrée du faux romantisme germanique, et que j'osai dire que le conteur Hoffmann manquait de la partie solide du génie ; que malgré la sublimité lyrique de Schiller, je

Voilà pourquoi Quinet, Bunsen, les plus aimables femmes et les gens les plus distingués tombent sous la dent du vieux Humboldt, qui sans égard pour sa propre gloire, s'est asservi à la coterie et au salon. Il flétrit (parce qu'elle déplaît à son groupe) une célèbre dame du meilleur monde, dame qui venait de lui écrire une lettre française pleine de bonté, de bon goût et de grâce. Il est vrai qu'il répond à

n'approuvais pas toujours la rhétorique exagérée dont il abuse; et qu'enfin Bettina Brentano, la folle et l'émancipée, parlant de musique, aurait dû ne pas voir un arc-en-ciel, une vraie porte du paradis dans la « septième diminuée », — je devins aussitôt pour M. de Humboldt un homme à pendre, un âne, un drôle, un scélél'nt complet. J'avais touché à ses dieux domestiques. Il y a certaine lettre où M. de Humboldt me déclare albern, bubc, geschmacklose, — c'est-à-dire « fou, puéril et sans goût. » — Il s'emporte même jusqu'à me nommer misérable ! Ce misérable ! avoir plaisanté Bettina, la sainte, l'amie; Bettina, l'émancipée, qui a écrit ses Causeries avec les diables, et en anglais les Letters of a Childl Il faut dire au lecteur que ces Letters of a C/zild sont la traduction en anglais ( en très-méchant anglais) des lettres d'amour adressées à Gœthe par Bettina tout enfant. Quel anglais ! « 1 you présent the offer of heart mille, etc. » — L'anglais de Bettina a fait beaucoup rire les trois-royaumes. En guise de frontispice, ce curieux petit bouquin porte une gravure plus curieuse encore, représentant le grand Gœthe tout nu, Jupiter colossal et immodeste, tenant Bettina sur ses genoux divins, Bettina en Psyché, ayant deux petites ailes pour costume unique de son maigre corps. C'est un volume rare; la gravure a été exécutée, comme la traduction, par Bettina elle-même. Sur ce frontispice je viens d'inscrire, pour l'amusement de ceux qui achèteront un jour ma modeste bibliothèque, les paroles et l'anathème de Humboldt contre moi : « Le misérable \ » — « Dieser étende 1 » il est devenu professeur au Collège de France! » — Il est vrai que j'ai eu soin de compléter le volume en y faisant relier et adjoindre une belle carte de visite que j'ai reçue à Berlin; carte plus large qu'une lettre du plus grand calibre et portant en bel allemand et en caractères fins de la main du grand Alexandre de Humboldt vingt lignes adorables avec la date : — « A vous, le seul interprète de i'Allemagllc auprès ile III France, à vous que notre pays doit vénérer et accueillir... 9 Et le reste de la plus belle écriture et de la louange la plus iUiluo-

celle dame par des compliments publics. Que de compliments ! Il ne les épargne pas plus à ceux auxquels il parle, qu'il ne ménage les cruautés à ceux dont il parle. Edgar Quinet, pour avoir douté de je ne sais quelle vertu allemande, est un bandit, un satirique et un frivole débitant de mensonges. Dans quelque petit recoin du monde parisien et berlinois d'où partaient les mois d'ordre que Humboldt écoutait et suivait aveuglément, il aura entendu médire de Quinet.

dérée. Dans le même moment il m'appelait misérable. Ceux de mes contemporains qui possèdent de ces cartes-là ne doivent pas en être trop fiers.

Un peu plus tard, me trouvant à Berlin (voir plus haut, p. 30 ), je ne voulus pas me mêler aux débats âpres et douloureux que se livraient avec la haine acharnée de ce petit monde les divers partis groupés et en présence ; j'eus l'idée salutaire d'écrire un « voyage naïvement humoristique » sur le Berlin extérieur, non sur M. de Humboldt; je devins encore plus condamnable.

« Ce fut un scandale ! » Aber welch skandall ne pas frapper celuici, ne pas drapper celui-là ! Humboldt me trouva singulièrement vulgaire. Employant ce demi-français réfugié, aussi bizarre que le reste de ses mœurs françaises, il me timbra vulgaire dans les formes comme dans les idées ; il voulait dire quant aux idées et quant aux formes du langage. La phrase que lui a prêtée le traducteur à mon propos est tout à fait contraire au sens allemand du texte. Cet indulgent et bienveillant vieillard ne s'étonnait pas, (comme le veut le traducteur, de voir au Journal des Débats UN Philarité Chasles) qu'il y voyait avec colère depuis trente ans ; il s'étonnait que l'on eût osé parler dans les « Débats n de choses vulgaires, non de lui ; du Schauspicl-haus, et non de Humboldt ; de la vie populaire à Berlin, et non des ennemis de Humboldt; de l'ac- > teur Dessoir et non des livres de Humboldt ; du Thiergarlen, et non de la statue de Humboldt.

La même fureur qui l'anime contre ma personne lui rend exécrable un M. Ivan Golowine, qui a donné au public une lettre de Humboldt « en négligé. » En négligé 1 entendez-vous? Il le traite même plus mal que moi, auquel il ne consacre qu'un calembour assez joli, oublié par le traducteur, « der Schall Philarcte. » le % bruyant Philarète.

§ XII.

Grands résultats de la vie de Humboldt. - Impulsion qu'il a communiquée à la science. — Résumé.

Détournons nos regards de ces deux cents lettres ou notes griffonnées le soir, quand le chambellan du roi de Prusse quittait son maître ; radotages et humeurs d'un vieillard qui s'afflige d'avoir été grand, d'être devenu esclave de cour et de coterie ; que les adulations fatiguent, qui méprise les hommes, qui bafoue jusqu'aux honneurs, récompense de sa vieille activité ! Sur le trône intellectuel de l'Europe, entre soixante-quinze et quatre vingt-cinq ans, il ne sent plus que désolation, désespoir et mépris. Reconnu maître souverain de la science, il meurt en 1859, plein de dégoût et d'amertume. L'enthousiasme universel ne le soulage pas.

Ayant banni de son atmosphère morale tout ce qui est religion, amour, imagination et art ; libre de toute brume vaporeuse et de tout caprice dangereux; il paye le prix cette grandeur stérile ; et la cruelle amertume, dont son cœur s'abreuve dans ses derniers jours, est une compensation cruelle de ce que sa renommée peut avoir eu d'exagéré ou de factice. #

La postérité oubliera ce dernier Humboldt imitateur du marquis de Pezay et des fausses élégances du directoire; le satirique banal, le chambellan utopiste. Elle ne perdra jamais le souvenir du voyageur qui a fait pressentir par les plus vifs aperçus la connexité des sciences naturelles et leur unité définitive.

Conciliateur et intermédiaire ; profitant de toutes les

études antérieures ; faisant du globe et de ses conditions de vie l'objet d'une étude physiologique acharnée ; tâtant pour ainsi dire le pouls de ce grand corps animé; il a mis à nu ses ressorts secrets et sondé les mystères de sa construction. C'est Humboldt qui a signalé le premier des corrélations ignorées avant lui, telles que celle des foyers volcaniques avec les chaînes de montagnes; il a calculé la chaleur moyenne des hivers et des étés et la moyenne des lieux de chaleur égale en diverses contrées ; créé ainsi la science nouvelle de la météréologie ; indiqué les rapports de développement de notre espèce avec la configuration des continents; dressé la carte des bassins maritimes ; indiqué et démontré, s'il ne les a pas tous déterminés, les rapports anatomiques internes de notre planète, considérée comme un être harmonique et vivant. Ses aperçus féconds sur les courants atmosphériques chauds et froids, sur le gulfstream et les courants de la mer distincts du flux et du reflux, sur les modifications des forces telluriques ; — aperçus qui ont provoqué la fondation des stations magnétiques sur la face du globe ; —se rattachent au même ordre de recherches synthétiques. De toutes parts il a sollicité ou opéré le rapprochement des faits particuliers et facilité par son travail la compréhension du plan universel.

Tel est le caractère spécial de son apparition et de son œuvre ; le mystère des forces inconnues reliées par des attractions secrètes :et incontestables a préoccupé surtout le Maye de la science au XIXe siècle. Né comme Werner et Hoffmann aux limites septentrionales dé l'Europe ; il est inutile de dire à quelle hauteur il plane au-dessus de ces deux intelligences incomplètes ou égarées.

La combinaison que l'extravagant Zacharias Werner avait essayée dans la littérature a échouée ; c'était la domination

impossible du lyrisme absorbant le drame. Il n'est resté du pauvre Werner que des ébauches monstrueuses; fragments brisés qui étinceHent sous les ruines.

L'autre effort, tenté par Hoffmann, consistait à faire pénétrer le trivial dans l'idéal et à confondre l'un avec l'autre au moyen de l'hallucination et de l'ivresse. Le Mage dit conte après avoir séduit un moment le public est retombé dans l'obscurité et le mépris.

Quant au dernier, Humboldt, que l'on peut nommer sans exagération le Mage de la science; sa vie a été complète ; il a touché le but de ses efforts.

Humboldt n'a point énervé dans les chimères ou les passions brutales sa pensée et ses organes ; il a usé de tout, il a tout ménagé ; la fortune, les rois, les hommes, le sort, ses propres forces, les faiblesses d'autrui, les caprices de la gloire. Initiateur, interprète; grand voyageur scientifique plutôt que créateur ou inventeur ; il a inscrit son nom eu caractères durables dans les immortelles annales de la science et dans les annales de son siècle.

FRÉDÉRIC SCHILLER

FRÉDÉRIC SCHILLER

ÉTUDIÉ DANS SA PATRIE.

§ 1.

Nouvelle tournée dans l'Allemagne du centre. — La littérature et les voyages. — Caractère de Schiller et du pays où il est né.

Il y a certaines époques de la vie, où des analogies secrètes et des harmonies inconnues inclinent notre âme vers tel écrivain plutôt que vers tel autre et nous font préférer la lecture de Théocrite ou de Hebel à celle de Démosthènes ou de Bossuet, la poésie de Racine et de Virgile aux Annales de Tacite et aux tragédies de Corneille.

J'emportais avec moi, en 1857, beaucoup de blessures de la vie intime, d'une guérison difficile, et qui me faisaient sentir leur présence et leur profondeur par une amère souffrance. Je traversais une de ces crises douloureuses que les habiles ont soin de voiler à tous les yeux, auxquelles nul d'entre eux n'échappe et que des circonstances spéciales marquaient pour moi d'une empreinte amère, terrible et presque désespérée. L'abandon des miens, la calomnie la plus infàme, le triomphe sans pitié des intrigues et des rivaux, les manœuvres de l'intérêt, les

cruels raffinements de la haine littéraire me pressaient de toutes parts (1) ; ceux qui auraient dû me consoler et sauver mon honneur me délaissaient, ou me frappaient de leurs traits les plus acérés.

En de tels moments le monde idéal, le monde des espérances et des rêves est un monde béni qui nous ouvre ses portes d'or. J'allai m'y réfugier.

Je me plus surtout à la lecture de Schiller l'idéaliste, dont les œuvres lyriques, puis les poëmes dramatiques m'enlevèrent sur leurs nobles ailes et me bercèrent doucement. Je ressentis pour le consolateur un de ces enthousiasmes reconnaissants et attendris qui dépassent l'admiration. Puis, pour mieux panser mes plaies saignantes, celles que l'ingratitude ou l'envie m'avaient infligées, voulant m'éloigner de cette belle et triste patrie française, si troublée et si orageuse ; ne voulant pas cependant céder en vaincu aux cabales ennemies qui prétendaient m'exiler à jamais de mon pays et de mon foyer (2) ; je résolus d'aller passer quelques mois dans cette région de l'Allemagne du centre, patrie de Schiller. Je voulus connaître la douce région germanique où mon poëte aimé avait grandi, où cette noble âme s'était épanouie.

Jamais étude littéraire, poursuivie dans les veilles du cabinet, ne vaudra celle-là. Dans le pays même où Schiller a vu le jour, dans la belle vallée du Neckar, entre les Alpes souabes et le Schwartzwald ; voyageant à pied de Stuttgard à Marbach, par Cannstadt et Weiblingen, de là traversant Nuremberg, Halle et Iéna, j'ai lu et médité les œuvres de Frédéric Schiller l'idéaliste.

(1 ) Voir la Prcfac.

(2) Voir la Préface.

Un tapis de verdure, doux à l'œil comme l'émeraude, s'étend sur des pentes variées et faciles ; des rivières tranquilles et sinueuses roulent sans bruit et glissent avec leurs bateaux à voile entre des rives boisées et des croupes de montagnes arrondies; les Bois-Déserts (l'Odenwald) s'étendent à droite ; plus loin, vers la Suisse, s'élèvent les Bois-Sombres (le Schwartzwald) ; au sud serpente l'Alpe souabe, plus riante et couronnée de ruines. De tous côtés solitudes profondes, âpres hauteurs, désertes forêts, excepté du côté de Leipsick et de la Baltique.

Par là s'ouvre une échappée de vue et comme une issue vers le nord. C'est de ce côté que regarde la Souabe, patrie agreste de Schiller.

Vers la France, vers le midi, l'est et l'ouest elle est abritée par un vaste rideau de collines, couronnées d'arbres séculaires. Vous diriez de sévères et robustes nourrices, qui groupées autour d'un riant berceau, étendent leurs bras et forment un grand cercle du côté du Rhin, comme pour isoler les plaines souabes des régions où le monde romain a triomphé, où vivent encore les traces de Rome, de sa vieille grandeur et de son administration puissante.

Schiller a passé sa vie à Weimar, à Leipsick, à Halle, h léna. S'éloignant sans cesse du midi, de l'est, du Schwartzwald au pied duquel il est né, il n'a jamais franchi ce rideau et cet obstacle naturels. Il n'a rien connu du monde méridional. Jamais il n'a visité la Forêt-Noire, enclave idyllique, nid sauvage et charmant suspendu entre le Rhin et le Neckar.

Il n'a voyagé ni en France ni en Italie. Jamais il n'a pénétré dans les forêts qui séparent sa chère Souabe du pays de Voltaire et de celui du Dante. Plus Allemand que Gœthe, il n'a ni vu ni observé le midi, l'Italie, l'Orient.

Attiré instinctivement vers le nord, il en a tous les caractères; abstraction profonde, idéal élevé, grave tendresse ; ignorance des intrigues et des intérêts mondains, mépris de ce qu'on appelle société.

Métaphysicien d'abord révolté, il s'apaise dans l'âge mûr par la contemplation du beau; âme désintéressée, esprit studieux ; il est doux et triste comme le Hamlet de Shakspeare, étudiant de Wittemberg ; il est amoureux des sciences exactes comme l'était Pascal.

Étranger à toutes les vanités sociales, il s'ensevelit avec bonheur dans la solitude de ses bois ou dans le petit pavillon de son jardin d'Iéna. Il adore Sophocle l'idéaliste et Fichte l'apologiste de la volonté humaine ; l'un représente pour lui l'idéal de l'antiquité; l'autre, l'idéal de l'avenir. Parmi les maîtres de la scène moderne il s'isole entièrement. Caldéron est le catholique demi-oriental ; Shakspeare est l'observateur dramatique et pratique selon le cœur anglais ; Schiller est le platonicien germanique essayant de réaliser son rêve dans le drame.

§ H.

Voyage à travers le Schwartzwald. — Du Rhin à Teinach et de Teinach à Freyburg. — Caractère du paysage et de l'esprit souabes.

Je partis donc, avec un Schiller microscopique dans ma poche, ou, pour parler plus exactement, dans la gibecière allemande qu'avait fabriquée à mon usage, l'année précédente, un brave montagnard du Harz. La vapeur me déposa sur la rive gauche du Rhin que je traversai.

Puis je m'acheminai lentement et à pied vers Carlsruhe,

par les vallées odorantes, étroites, ensevelies dans les embrassements de ces collines qui tour à tour s'abaissent et s'élèvent, et qu'on appelle le Schwartz-wald. Contrée ravissante ! J'y pénétrai par le Brisgau, dont le nom est à demikeltique, à demi-teutonique (Breiz-gau), et dont la petite capitale est le bourg libre, a Frey-burg, » une des métropoles les plus propres, les plus paisibles et les plus petites que l'on puisse rêver. Là tout est riant, tout est gracieux. Un vieux catholicisme aimable et tolérant parfume encore tout le pays. Vous vous retrouvez au centre de cette vieille civilisation romaine des régions rhénanes, que M. de Ring a si bien étudiées (1). Là se sont conservés l'ancienne catholicité, les débris de l'administration romaine et la riante familiarité des bords du Rhin ; partout de petites églises sont ouvertes et des statues d'évêques ornent les routes. Point de haine théologique ou de mauvais vouloir religieux. J'ai voyagé dans la montagne entre un meunier catholique et un Bauer évangélique dont la confiance était réciproque. Souvent il leur arrive de rendre visite, l'évangéliste à l'église, et le catholique au temple.

Avec le grand-duché de Bade on quitte la zone romaine ou romanisée. Le pays change. Quand vous avez dépassé les sommets où brillent le lac aux Fées (Mummelsee) et le lac Désert (Wild-see), tout devient mélancolique. Le Wurtemberg n'a plus de ces grands Christs aux bras étendus, taillés dans la pierre grise des montagnes, qui vous sourient tristement, dont la légende gravée vous souhaite bon voyage et que le forestier, le charbonnier , même le postillon saluent. Plus d'églises ornées comme en Italie de fleurs pourpres et d'étoffes éclatantes ;

(1) Des Colonies Romaines sur Ici bords dim Rhin.

ce caractère catholique et joyeux fait place à d'autres idées et à d'autres mœurs.

Voici les grands sapins verts, la vie rude et rivée au travail des hommes de la Murg et de la Wiese, qui sont des princes, des patriarches et des forestiers. Vous ne rencontrez ni processions de paysans, ni saints de pierre dans les petites rues caillouteuses et dans les sentiers des bois. Ces gaies villageoises, — en chapeaux de paille jaune très-fine, avec une couronne de nœuds en crêpe couleur coquelicot autour de la passe, et trois autres nœuds de chaque côté sur le rebord et de même couleur; tout cela si frais, si é!égant, si bien disposé, même sur des fronts ridés et rugueux, que nos modistes en mourraient d'envie et nos dames aussi; — ne vous saluent plus. La tristesse du nord envahit déjà les petites vallées sombres qui s'étendent vers le nord et l'ouest.

A Teinach, à deux pas de Stuttgard, aux confins de la Souabe, le costume devient noir pour les fêtes, noir pour les petites filles, noir pour les jeunes femmes ; et la sévère façon dont leur taille, si elles en ont une, est dissimulée, annullant leur poitrine dans leur estomac et absorbant le reste de leur être dans un dos colossal d'où s'éparpillent au loin banderolles et nattes de cheveux, les fait ressembler, vues par derrière quand elles marchent ensemble, à de gigantesques chauves-souris prenant l'essor.

A peine eus-je remonté l'une de ces vallées qui me conduisit des bords du Rhin aux limites du Schwartzwald, je redescendis une seconde vallée qui me ramena encore aux bords du Rhin, à Oppenau, le pays des bonnets de velours bleu, frangés d'or; de là une troisième vallée me rejeta de nouveau vers le nord, à Wildbad, la plus étroite et la plus pittoresque de ces solitudes. De Wildbad, toujours à pied,

toujours lisant Schiller, je repartis pour le Simonswald que nul voyageur ne traverse, et de là je me dirigeai vers l'Alpe souabe, qui devait me conduire à Tubingue et au pays natal de ce cher poëte, à Marbach.

Les environs de Marbach et de Tubingue n'ont plus ni la grandeur lugubre de Teinach et des bois voisins, ni la grâce villageoise des bords de la Wiese. L'Alpe souabe et la vallée qui s'étend à ses pieds ont un caractère particulier d'agreste vigueur et de fécondité puissante ; — germanique, mais non sauvage.

Que cette agreste et forte contrée ait enfanté beaucoup d'hommes d'opposition et de résistance ; cela est naturel. Qu'elle ait pris parti contre Rome catholique, on ne s'en étonne pas.

La réforme religieuse s'accordait avec l'indépendance innée des fils de la Souabe; en se détachant de Rome, ils croyaient s'affranchir. Rome les avait menacés, ils secouèrent le joug. Pourquoi les avait-on blessés ? Pourquoi, dans les rapports qu'on avait eus avec eux, avait-on mêlé le temporel et le spirituel; pourquoi leur avoir laissé croire que se détacher du siége pontifical c'était revendiquer leur droit, leur nationalité, leur honneur ?

David Strauss est Souabe, ainsi que Hegel ; Uhland et Hervegh ont puisé leurs inspirations dans ce pays solide, rustique et fécond. Enfin c'est le pays d'Ulrich de Hutten, des deux Moser et du poëte Schubart, victimes de leurs audaces politiques.

Le caractère de cette race, douce et opiniâtre, contemplative et hardie, manque de variété, encore plus de caprice. Elle ressemble à ses beaux paysages, qui Il chan« gent à chaque pas, pour se reproduire toujours, Il dit le marquis de Custine, un des voyageurs les plus spirituels

que je connaisse. Dans cette belle vallée du Neckar tout est calme et pondéré, sévère et pittoresque, idéal et grave. La nature élevée et sereine rappelle les belles odes de Schiller. Autour de vous s'étendent les plaines qu'arrose le Neckar et les prairies parfumées de l'odeur des foins, coupés par les bras robustes des femmes, puis emportés sur de fortes et viriles épaules. Voici à l'horizon les têtes des chênes qui s'étagent sur les Alpes souabes ; ailleurs les sapins échelonnés du Schwartzwald avec leurs noirs et immobiles panaches. Les petites villes brillent éparses sur les pentes adoucies ou dorment calmes dans les vallons. Les figures sont riantes et mâles, les fronts ouverts et joyeux, les physionomies rustiques. Le costume même des paysans est l'expression d'une civilisation saine.

Visitez le marché de Stuttgardt ou de Marbach, et soumettez à votre étude les figures naïves qui le peuplent. Rien de plus digne et de plus reposé que cette meunière, vraie figure de Holbein, au toquet noir collant sur sa tête grave, à la grande jupe de velours noir, aux longues tresses blondes luisantes et aux bas rouges bien tirés L'Enz thaler, le paysan du val d'Enz, fier de ses boutons d'argent mat sur le velours noir de sa veste ronde, de ses bas de laine blancs et brodés, du bâton pastoral sur lequel il appuie ses reins vigoureux, vous salue d'un «griïsse 1) ou bonjour cordial. Les filles groupées à la fontaine portent d'un air réfléchi leur linge dans des paniers d'osier en équilibre sur leurs têtes hâlées, et s'en vont chantant, suivies de petits enfants blonds, aux pieds nus. Tout indique une vie simple, indépendante et rurale : une vie développée seulement dans le sens de la famille et de l'industrie, du travail et du respect, même de l'étude et du savoir. C'est une idylle robuste.

Là Schiller a grandi; là, tout enfant, il a lu Ézéchiel et Klopstock, Garve et Herder, Horace qu'il aimait peu, Salluste auquel il emprunta dès sa quinzième année la devise spiritualiste de sa vie (1) :

« L'âme est plus maîtresse, le corps est plus esclave. « Aussi est-il préférable, à mon sens, de demander la « gloire aux facultés de l'esprit, qu'à la puissance phy« sique. 11

§ III.

Étude sur Schiller. — Dernier volume de sa correspondance. — Les femmes au xvm\* siècle.

Je commençai l'étude de Schiller par la lecture attentive de ses poëmes lyriques ; je la continuai par l'étude de ses drames et de ses œuvres en prose.

Une fois arrivé à Carlsruhe, je m'occupai de sa correspondance, précieuse pour l'histoire du XVIIIe siècle finissant. Un ouvrage qui venait alors de paraître, ses lettres à Charlotte de Langefeldt qu'il épousa, m'offrit le tableau \ et le gracieux vestige de ses jeunes amours, qui, en lui rendant la santé de l'âme, lui ont révélé tout son génie.

J'emportai le livre dans les forêts de la lisière du Schwartzwald; ce fut le charme de mes journées pendant tout un mois d'un bel automne. Cette correspondance ingénue m'initiait à la vie sociale de ces petites villes obscures et paisibles de la Germanie au XVIIIe siècle ; toujours patriarcales et naïves au moment où Voltaire et Frédéric

(1) Animi imperio, corporis servitio magis utimur ; quò mihi rectius esse videtur ingenii quam virium opibus gloriam quserere.

faisaient retentir l'Europe de leurs querelles. J'admirais cette puissance des femmes qui nous devancent toujours et s'assimilent rapidement les éléments nouveaux de la civilisation. Au XVIIIe siècle, partout maîtresses du terrain, je les retrouvais directrices des consciences et médecins des âmes. Un essaim de jeunes filles entourait Gœthe; Diderot, Voltaire et D'Alembert subissaient les mêmes influences; jusqu'au pâtre Robert Burns cherchait sa joie et son secours moral chez les suzeraines des châ ■ teaux de l'Écosse féodale. Ici Cowper devait à une honnête bourgeoise de village, mistriss Unwins (son amie et rien de plus) le retour inespéré de sa raison et la découverte inattendue de son génie. Là, Charlotte de Langefeldt achevait la guérison de son poëte. Adorable spectacle, que l'apaisement progressif de cette âme de Schiller, d'abord révoltée et souffrante, résignée ensuite et courageuse ; et le développement de ses grandes facultés, protégées par une jeune fille au cœur simple et à l'esprit droit.

Ainsi les femmes du Nord, au X'VIne siècle, placées dans le milieu sain et vigoureux de la vie champêtre et des petites cités provinciales, contribuaient au développement des forces intellectuelles de ce monde teutonique, initié tard à la civilisation. Elles guérissaient les cœurs et les pensées. Ce sont, quand elles le veulent et qu'on les estime assez, d'admirables sœurs de charité morale. Ne les traitons pas avec l'antique frivolité des talons rouges et le persiflage suranné des marquis. Ne voyons pas en elles seulement le sensuel ou le grossier ; vanité ou volupté. Ne soyons pas trop cyniques, tout Français que nous soyons. Que de bien elles ont fait aux âmes, et aux meilleures ; les autres âmes n'ont pas besoin de leur aide ! Que de plaies guéries par ces mains douces et savantes !

§ IV.

Portraits de Schiller et de Lotte. — Naissance de Schiller. — La petite ville de Marbacb.

A la tête de ce recueil des lettres échangées par le poëte et la fiancée se trouvent deux portraits, celui du jeune Schiller et celui de Charlotte.

C'est un parfait contraste. Imaginez la rêverie qui médite, en face de la vivacité qui sourit. Le poëte appuie sur le revers de la main gauche, que son coude soutient, sa tête contemplative, d'une adorable douceur; son front assez peu élevé s'arrondit mollement et décrit une courbe féminine ; la bouche est belle et souriante, la ligne du nez heureuse et le menton un peu fort ; la transparence du teint, la profondeur du regard rappellent le triste Shelley, poële anglais notre contemporain (1), mort jeune dans les flots de la mer de Tyrrhène.

Quant à Charlotte, c'est la figure la plus mutine, la mine la plus étrange, la composition de traits la plus irrégulièrement taquine et éveillée. Ses beaux cheveux noirs bouclent naturellement, si même ils ne sont un peu crépus; l'arc de la bouche est ironique ; l'œil noir est plein de langueur; le front très-haut; le nez le plus singulier du monde; c'est un nez qui a voulu être aquilin et qui a fini par ne pas l'être.

Quand le jeune militaire insurgé, Frédéric de Schiller, banni par son prince, fut présenté à la famille de Langefeldt, Charlotte habitait avec sa vieille mère et sa sœur Caroline la ville provinciale de Rudoistadt. Le jeune homme ennuyé

(t) V. nos Etudes anglaises (Keats et Shelley).

de la vie, cherchant la solitude, avait déjà écrit les Voleurs, Fiesque et Don Carlos. Il passait pour un rebelle que nul bourgeois honnête ne devait voir; les deux jeunes filles s'entendirent pour l'aimer.

Schiller était né en 1759, à Marbach, petite ville protestante, où j'écris ces pages (1). C'est une cité toute souabe, calme et rustique, presque sans mouvement, excepté le bruit des génisses qui viennent boire à la fontaine de la grande place, ornée de trois jets d'eau en cuivre. J'ai devant moi la petite église, et plus loin la maison de Schiller, au pignon pointu, malheureusement recrépie ; naguère elle laissait v6ir à nu les poutres de sa charpente, sans revêtement de plâtre et sans artifice de maçonnerie.

Sous cet humble et rustique toit Frédéric fut élevé par son père, Allemand de vieille souche ; honnête, instruit, pratique, autrefois médecin militaire, puis officier, devenu enfin garde-forestier du prince régnant. La culture, la greffe, le perfectionnement des arbres, l'étude et le choix des essences étaient devenus pour le père Schiller une joie et comme une religion. Vivant avec ses arbres chéris dans le parc qui existe encore, et qu'on appelle la Solitude; — mot français qui l'indique sur les cartes; — de cette science utile il a fait un livre estimé. Peu de distraction sociale, peu de mouvement extérieur, un protestantisme rigide, un sérieux profond; rien de léger, rien de futile ; le génie sobrement exalté de la réforme protestante et l'esprit grave des solitudes bocagères ; voilà les premiers éléments de la vie de Schiller. L'éducation ne se fait point par les livres ou la main des précepteurs. Le milieu qui nous enveloppe et nous pénètre, la race, le toit domestique,

(1) Septembre 1857.

le foyer, l'air ambiant, l'atmosphère morale qui nous abreuve décident de nous.

Comprimée et comme étouffée dans ce repli de l'Alpe souabe, endoctrinée par un brave pasteur de Lorch, l'enfance de Schiller, objet d'un amour attentif, profond et sévère, n'eut point jusqu'à la jeunesse d'expansion, d'essor et d'issue.

§ V.

Situation morale et politique de l'Allemagne. — Frédéric Il et Joseph Il. — Signes précurseurs .de la Révolution française. — L'Allemagne comprimée.

L'Allemagne du xviii, siècle, surtout dans les principautés de peu d'étendue, ne pensait qu'à obéir docilement. On se conformait à la volonté des maîtres; et ceux-ci, admirateurs de la France leur ennemie, s'efforçaient de marcher sur ses traces. Ils imitaient de Louis XIV ce qu'ils pouvaient imiter ; non pas le discernement, le talent administratif, le choix des hommes; mais le luxe, l'autorité, les bâtisses, les dépenses ; Marly; l'État c'est moi; surtout les maîtresses et les bâtards. Tel petit duc ou prince épiscopal, riche de trois sultanes et de deux cents soldats, détachait quatre fusiliers pour arrêter son ministre malade et l'amener de force au conseil. Il plaisait à l'un de ces potentats minuscules d'ordonner que tous ses conseillers auraient la même taille, cinq pieds cinq pouces. Frédéric Ier, la pipe à la bouche, assis sur son escabeau dans un jardin sablonneux, sous une tonnelle entourée d'ifs régulièrement taillés, se croyait à Versailles. Lisez Fœlluitz, consultez les deux margraviues d'Anspach et de Bayreuth ; rouvrez la

correspondance de Frédéric II. Vous connaîtrez cette Allemagne du XVIIIe siècle, incertaine entre la nouvelle civilisation française et la vieille rudesse teutonique.

Le morcellement du territoire encourageait les caprices absolus. Les édits somptuaires se multipliaient. Les princes se livraient à d'étranges plaisirs; les cours servaient de théâtre aux orgies les plus scandaleuses. Cependant la bourgeoisie restait la même, industrieuse et économe ; l'esprit de famille était admirable, la science en honneur, la vie morale excellente.

Ces qualités sauvent un peuple. Le mal éclatait à la surface ; et la vie persistait au fond.

Ce qui manquait à l'Allemagne, c'était l'unité et la cohésion. Jamais jusqu'alors la puissance électrique qui détermine sur un point la concentration des forces n'avait rallié ce grand corps, arriéré et affaibli par de longues guerres, fractionné par son vieil état social, appauvri par le fractionnement.

Au milieu du XVIIIe siècle un mouvement d'organisation allemande s'annonça. Vers le nord Frédéric II l'acheva par le glaive. Vers le midi, mais sans succès, Joseph II, philanthrope et poëte, voulut réaliser la même œuvre qui échoua entre ses mains. L'une et l'autre de ces tentatives se rapporte au mouvement général de l'époque, au vaste ébranlement des idées, des faits et des monarchies; ébranlement qui a produit en dernière analyse la révolution française et toutes les catastrophes qui l'ont suivie.

, La Révolution française naquit de l'état même de l'Europe. Elle ne fut ni exclusivement anti-chrétienne, ni toute politique, ni toute morale. Mille causes accessoires, comme autant de sources inférieures et de cataractes secondaires, tombèrent du sommet unique et se réunirent à

la source première. La puissance renouvelée et élargie de l'Europe, grossie par les siècles, riche du passé, se faisait jour malgré les obstacles et bondissait à travers les ruines. Pour exprimer le XVIlle siècle tout entier, son drame, sa violence et sa conquête irrésistible; il n'y a qu'un seul mot à employer ; — c'est la force de l'expansion.

Tout brise alors ses cadres.

La force vitale déborde, elle fraye son lit, elle détruit ce qui s'oppose à son libre passage. C'est le caractère de ce temps, en Europe, même en Amérique, même dans l'Hindoustan.

En France, où les esprits sont doués d'une activité prodigieuse, l'esprit remue et soulève tout ; en Angleterre la vie publique s'établit ; l'émancipation des colonies a lieu en Amérique ; partout s'opèrent cette vaste expérimentation de la matière et de la nature, ces grands travaux de Volta, Franklin, Lavoisier, Spallanzani, Watts, Priestley, qui ont t rendu possibles les merveilles d'application pratique dont nous sommes fiers.

Tel est le puissant caractère du XVIIie siècle; l'expansion ; — le redoublement de la vie, avec ses crises, ses malaises et ses fièvres fécondes.

Nul n'a pu la refouler ou la contraindre. Il fallait à l'Europe la continuation de son histoire ; aux peuples civilisés leur développement ; aux sociétés chrétiennes, leur « expansion. à La sève jaillissait, l'écorce des vieux troncs monarchiques se fendait de toutes parts. Certaines éruptions étaient douloureuses ; il y en avait de cruelles et de déplorables. Quelques pays, comme l'Espagne, résistaient à la circulation universelle. D'autres points clair-semés sur la face de l'Europe formaient comme des nœuds rebelles dans le tronc d'un chêne. En Amérique et en Angleterre la ci-

vilisation éclatait neuve, hardie, impétueuse et d'une liberté presque insolente.

Bien que tout la contrariât en Allemagne, et la volonté des princes imitateurs de Louis XIV, et la vertu même des peuples ; les replis les plus paisibles de la Germanie, ses asiles les plus impénétrables étaient envahis par ce mouve ment immense qui secouait le monde. C'est un honneur pour Joseph II de l'avoir compris ; c'est une gloire pour Frédéric Il de l'avoir servi.

Une vaste communauté littéraire se forma en Allemag le, et, faute d'action sur les faits, groupa, concentra, activa les intelligences d'élite; Klopstock, Bodmer, Wieland, Herder, Lavater. La vraie existence publique du 1 ays se réfugia dans la poésie. On vit Gœthe lui-même , ce calme et vaste génie, subir le contre-coup de l'impul sion générale, s'avouer élève de Voltaire, écrire Gœtz de Berlichingen, exalter l'énergie sauvage et la vigueur féodale, effrayer Frédéric-le-Gran(l ; — enfin lancer dans le public son Werther, réclamation désespérée contre l'appauvrissement moral des nations nouvelles.

Werther dit quelque part que la société de son temps est « pour lui un cachot abhorré ; qu'il veut se briser le crâne sur les parois de sa prison. Il Werther est malade de la maladie universelle. Il étouffe dans ce vieux monde. Il aspire à plus d'air, il veut briser le cadre antique; comme Rousseau, Burns, Cowper, Southey, Chateaubriand, comme tous les grands malades moraux de son époque, parmi lesquels Byron fut le dernier, Gœthe se sent à l'étroit ; il souffre dans cette société du passé, assez peu cruelle cependant pour Gœthe et qui l'était bien davantage pour Schiller.

C'était à Schiller de se plaindre et non à Gœthe. Quel

homme plus que Gœthe eut à se louer du sort ? Jamais enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse, gloire, grandeur, poésie, honneurs ne furent plus doux et plus faciles pour un mortel. La vie de Gœthe (1) ressemble au cours majestueux du Rhin ; lorsque, après Cologne et Coblentz, lumineux, vaste, calme, puissant, vater Rhein coule dans un lit profond, entre de magnifiques rivages, et partout adoré.

§ VI.

Éducation de Schiller.

Schiller s'élevait obscurément et tristement entre Marbach, Carlsruhe et Tubingue.

Ayant soif de toute grandeur et de toute liberté, comprimé de toutes parts dans sa petite vallée, il lisait Pluta rque, Ezéchiel et Klopstock. Que de journées rêveuses passées dans ce beau parc de la Solitude, dont les petits chênes vigoureux, aux branches noueuses, aux vastes feuillages, abritent des sénats tranquilles de biches blanches et des congrégations de daims peu farouches qui regardent le voyageur avec leurs grands yeux humides, charmés de voir un vivant pénétrer dans leurs domaines? C'est de là que le jeune Schiller écoutait les bruits confus, précurseurs de la foudre, et frémissait au souffle de l'orage lointain. C'est là que j'ai voulu relire ses plus belles odes, et surtout le Sehnsucht, le « désir de l'idéal »; aspiration sublime et profonde, essor germaniqne vers l'infini, expres-

(1) V. le premier volume de nos Etudes sur l'Allemagne.

sion des ardents désirs du XVIIIe siècle réformateur ; — le Sehnsucht (1), une des belles œuvres de Schiller :

« Des ailes! donnez-moi des ailes! Je veux me dégager, « sortir de la vallée sombre, percer le nuage qui pèse sur « mon front! Ah! si j'avais des ailes , si j'avais un essor, « quelle serait ma joie ! Au loin circulent des harmonies « célestes ; là-bas le feuillage frissonne et laisse apercevoir n des fruits d'or ! Des ailes ! je veux des ailes!... etc. n

Toujours comprimé par sa destinée, Schiller adolescent ne sortit des mains des femmes et de l'école patriarcale du ministre protestant, que pour entrer dans un gymnase militaire, espèce de couvent guerrier. Le prince avait institué, à l'instar de la France, cette école de guerre et de stratégie, qu'il avait réglementée d'une manière fort stricte.

On y plaça le jeune homme. Il avait les cheveux rouges; on le poudra. Il aimait la rêverie comme un poêle; on le força d'aller au pas et de mesurer l'espace au bruit du tambonr :

(1 Marche ! demi-tour à droite, dit-il quelque part. Je n'entends que cela; j'aimerais mieux être bœuf ou âne ! »

Il lisait les poètes ; on brûlait ses volumes. Ses amis lui écrivaient; on supprimait leurs lettres. Il eut aimé vivre dans la société des femmes d'élite ; quelques vieilles paysannes servaient les jeunes moines militaires. Le souffle d'une liberté nouvelle bruissait sourdement au fond des âmes impatientes. Et Schiller était prisonnier.

Cependant Voltaire vivait, Frédéric prenait la Silésie,

(1) Sehnsucht. Ach! aus dieses thales gründen Die der kalte Nebel drückt, otc.

Jean-Jacques passionnait les femmes, Sterne écrivait ses amusants caprices (1), Gœthe créait Werther. Mouvement au dehors, compression au dedans ; soif qui ne peut se désaltérer, ardente ambition d'agir; besoin impuissant, désir stérile de se mêler au torrent du libre monde ; — telles furent les causes morales qui associèrent l'ardent jeune homme à la révolte universelle des esprits, Il se révolta comme Goëthe, Voltaire, Rousseau, Godwin, Crabbe, Beccaria, Gozzi, Alfieri et Lewis.

§ VII.

Schiller révolutionnaire lyrique. — Première époque de son talent.

Il fit donc son œuvre anti-sociale et son acte d'insurrection. On lui défendait d'écrire des vers ; il épouvanta de ses chants lyriques les hôtes de la prison militaire. On le menaça du cachot ; il prit la fuite.

Réfugié à Mannheim, il y fit représenter son premier drame, les Voleurs, attaque formelle à l'ordre social ; dans la même ville il fit ensuite imprimer son Anthologie, avec l'épigraphe expressive : In tyrannos.

C'est donc un révolutionnaire véritable que le jeune Schiller ; il l'est innocemment, lyriquement, sans scrupule, sans remords. Il l'est comme tout son siècle.

Voilà ce qu'on oublie trop. Philosophes et historiens, consultez donc les documents de cette époque ; vous y lirez ce que sentaient, pensaient, écrivaient alors les sots et les génies, les roturiers et les ducs ; Chastelux et Rolland ; André Chenier et Cubières Palmézeaux ; —même les

(i) V. plus haut ; Influence de Sterne.

monstres d'infamie, tels que de Sade et Marat; même les rois, Joseph II, Frédéric de Prusse, Louis XVI ; — même les plus honnêtes et les plus grands, Saint-Martin le théosophe ou Malesherbes le magistrat. Vous reconnaîtrez qu'il n'y avait qu'une âme dans ce siècle, et que cette âme était révoltée.

Je sais que les temps ont changé ; et les nations, comme les femmes, ne veulent point se rappeler leurs entraînements. Attribuer à quelques coupables les fautes de tous, cencentrer sur une tête les erreurs générales, cela est commode ; certains maudits payent pour les autres.

Il est commode aux Anglais, après que la nation puritaine a laissé Charles Ier monter sur l'échafaud, de rejetter cet acte sur une minorité victorieuse. Il est commode encore, lorsque les débauches de Charles II ont été souffertes ou applaudies par la a"orité, d'en imputer la tache et la souillure à quelques courtisans isolés. On peut aujourd'hui ne plus se souvenir que, de 1750 à 1789, la France s'élançait avec une impétuosité aveugle vers des utopies inconnues. L'histoire est plus sévère et se souvient.

Ce n'est donc point un révolutionnaire isolé que Schiller ; c'est le fils de son temps. Cet élève insurgé de l'école militaire met ses chefs au désespoir par sa proclamation d'indiscipline, jette le cri de défi à la société dans les Voleurs, fait jouer ce drame, s'enfuit la nuit pour éluder la loi qui lui est imposée de ne s'occuper que de médecine et de science ; écrit en prose la Conjuration de Fiesque, Manœuvrer et aimer (Kabal und Liebe) ; et enfin, épurant sa forme, maître du rhythme poétique, écrit en vers Don Carlos.

Les trois premiers de ces drames, d'un ton déclamatoire et violent, sentent leur Raynal et leur Jean-Jacques Rous -

seau ; la grande insurrection de l'Europe y éclate. Les Voleurs protestent au nom de la passion contre les lois; Kabal und Liebe réclame, au nom de l'amour, contre l'inégalité des rangs ; Fiesque est, dirigé contre l'État et le passé historique.

Ces ardentes déclamations plaisaient aux contemporains, surtout aux ducs, aux princes, même aux évêques. Relisez les œuvres de Coleridge et de Godwin ; consultez les souvenirs du XVIIIe siècle ; vous y verrez que le génie même du temps respire dans ces premiers drames de Schiller qui nous semblent excessifs aujourd'hui.

C'est que l'ardeur de la révolte universelle est calmée. Les idées qui ont enfanté la révolution ont été poussées à leurs dernières conséquences et se sont brisées sur leur dernier excès. Aussi est-il facile d'en démontrer l'abus et de faire voir ce qui manque aux conceptions sauvages de la jeunesse de Schiller.

Il leur manque ce qui manque à tout le siècle; la mesure, l'étude vraie de l'histoire, le goût, la règle, la vraisemblance, la vérité humaine. Il J'ai peint les hommes avant de les « avoir connus, » dit-il dans une lettre à Lotte de Langefeldt.

§ VIII.

Seconde époque. — Charlotte et son influence.

Après sa fuite de l'école militaire, l'indiscipliné Schiller se sentait profondément malheureux. Sa vie était troublée par ses succès même.

Il avait des admirateurs qui lui faisaient honte, des imitateurs qui lui faisaient pitié, des détracteurs qui l 'irritaient.

Les mœurs germaniques condamnaient la témérité du rebelle. Beaucoup de gens honnêtes s'éloignaient de lui ; il venait de quitter sa Souabe natale ; il avait passé le Rubicon, jeté la plume au vent, bravé l'interdit du prince, et se trouvait comme perdu, sans famille, sans amis, sans but et sans espoir, sans boussole et sans lest, sur une mer sans étoiles.

Le génie n'est pas une force aveugle, un oiseau des orages qui se joue au sein de la nuée et de la foudre. Les grandes œuvres, filles de l'inspiration qui s'écoute et de l'étude silencieuse, naissent dans le calme d'une vie modeste, dans l'austérité d'une retraite volontaire, ou dans l'harmonie suave et féconde des familles bien réglées. « Ma jeunesse revient détruire mon présent, dit-il dans une lettre de cette époque. » Sa santé était altérée, une tristesse amère s'emparait de lui. Ce fut alors que deux jeunes filles, deux âmes angéliques et simples dont j'ai parlé, Charlotte et Caroline de Langefeldt l'abritèrent et le protégèrent de leurs ailes innocentes. Il entra dans la seconde époque de son talent et de sa vie. Répudiant le désordre moral de ses premières années, ce désordre qui n'a produit encore que des fruits douloureux et sauvages, d'une âpre et malfaisante saveur, il se confine dans la solitude, consulte un ami, écrit Don Carlos et se transforme.

Don Carlos signale la transition de sa première à sa seconde manière ; c'est à la fois un panégyrique de l'amitié et la condamnation des doctrines violentes et des instincts de destruction préconisés par le jeune Moor et le conspirateur Verrina. Le marquis de Posa, dans Don Carlos, expose d'avance toutes les théories que l'on appelle humanitaires. Personne ne peut contester l'éloquence, la grandeur, la poésie, les effets pathéliques de cette œuvre, que trop de rhétorique et trop peu de précision déparent. Les person-

nages parlent beaucoup et ne vivent guère. L'auteur substitue la déclamation au dialogue vrai. Les caractères de femmes, toujours difficiles' à peindre ne sont ni étudiés ni compris.

C'est que Schiller ne connaissait pas les femmes. Plusieurs personnes, parmi lesquelles on cite madame d Arnim, madame de Calb et la belle Marguerite Schwan, avaient captivé un moment son attention ; quelques-unes de ses poésies lyriques leur sont consacrées ; aucune ne l'avait fixé.

A cette époque, en 1786, il rencontre les deux jeunes sœurs de Langefeldt. Sa renommée avait grandi ; il sentait néanmoins que rien dans son talent n'était encore achevé, accompli et certain. « Je suis loin, dit-il lui-même, de ces maîtres de la vraie simplicité et de la vraie grandeur, Homère, Sophocle, Euripide. a Mécontent de lui-même et tourmenté du besoin de la perfection, comme tous ceux qui doivent l'atteindre ou la mériter ; isolé, studieux, plus que jamais découragé ; il fut bien accueilli dans le cercle des ! deux familles de Wolzogen et de Langefeld.

Là rien d'éclatant quant au monde ; rien pour l'intrigue, ou le succès, la puissance extérieure et la manœuvre sociale. Tout ce qui éclaire et raffermit l'intelligence s'y trouve ; tout ce qui rassure l'âme et donne à la vie intime un but sérieux ; des cœurs dévoués ; nulle envie ; point de tromperie ou de commérage ; des esprits curieux et doux ; enfin une parfaite sûreté de commerce. Pour la première fois l'âme du poëte respire librement et se rassérène. L'étude adorée; ses récompenses acceptées pour ellesmêmes ; la solitude laborieuse ; la famille aimée le consolent; la quiétude s'empare peu à peu de ses facultés ; un apaisement lent se fait dans cette âme troublée.

§ IX.

Les deux sœurs. — Le trio. — Comment la vie de Schiller s'est épurée. — Étude de mœurs.

Je suis heureux de m'être rencontré d'avance (1) avec un esprit d'une trempe rare et fine, qui, dans d'excellentes pages insérées au Journal des Débats (2), a exprimé et expliqué, avec l'élévation et la lucidité les plus remarquables, cette transformation de la vie et de la poésie de Schiller, opérée sous l'influence des vertus de famille et des tendresses du cœur.

« C'est au milieu de sa carrière (dit M. Albert de Broglie) que Schiller atteignit la qualité suprême de l'art, (i celle dont à son début il avait paru le plus éloigné, le CI naturel ; et c'est ce changement qu'on peut, ce me CI semble, sans forcer aucune interprétation, rapprocher de o celui qui s'opéra vers la même époque dans ses habitu " des de vie. Il y a en effet un rapport intime entre la se« conde manière d'écrire de Schiller et sa seconde manière « d'être et de penser. Ce fut à cette même date, et pen« dant les années qui séparent Don Carlos de TVallenstein, « que Schiller abandonna le rôle de tribun poétique qu'il « avait affecté jusqu'alors, pour se consacrer plus exclusi« vement dans la paix domestique à l'étude de son art. Il « est impossible de ne pas établir entre ces deux faits une « relation qui se présente d'elle-même à l'esprit. A coup

(1) Une partie de cette étude sur Schiller a paru en 1857, dans le Journal des Débats.

(2) 8 août 1860. Articles de M. Albert de Broglie, sur la traduction de Schiller par M. Regnier.

« sûr, si Schiller cessa de rechercher dans ses composiC\ sitions dramatiques l'étrangeté des situations, les effets « forcés et bizares, c'est qu'il avait replacé lui-même son « imagination en même temps que son existence dans des « conditions plus paisibles; moins pressé de courir les « aventures, il fut aussi moins fécond à en inventer pour « les peindre. S'il dessina ses caractères d'un trait plus fin 6 et plus juste, c'est qu'il prit le temps d'étudier en détail « la nature humaine, pour la comprendre et y compatir, « au lieu de la maudire en bloc et de vouloir la réformer (1 d'un coup. C'est ainsi que les mêmes influences qui rel' mirent l'ordre dans son âme firent rentrer le bon sens (f dans ses écrits, et que, contrairement à l'opinion au« jourd'hui vulgairement répandue, son génie, bien loin « de dépérir, profita de la réforme de ses mœurs et de ses « idées. Tant qu'il avait vécu dans la tempête, son cer« veau n'enfantait que des chimères. Dès qu'un air plus « sain eut dissipé les vapeurs d'une atmosphère échauffée, CI ses conceptions poétiques jaillirent avec les formes pré« cises et la vigueur saisissante de la réalité. »

S'il était permis de sonder les obscurités du cœur féminin qui s'ignore presque toujours lui-même, on pourrait croire que les deux sœurs éprouvèrent pour le jeune Schiller, à des degrés différents et selon la nuance diverse de leurs caractères, un sentiment analogue. Ce qui est élevé attire les femmes ; ce qui est souffrant les charme et les fixe. Charlotte et Caroline ont dirigé toute la dernière partie de la vie de Schiller et révélé à l'auteur de Guillaume Tell la plus précieuse partie de son talent.

Le soin de calmer, de diriger, de consoler, d'épurer la vie du poëte échut à Lotte qui devint sa femme. Caroline, plus fière et plus savante, se maria honorablement, non

sans quelques retours vers le poëte. Ce fut Caroline qui après la mort de Schiller se chargea de publier ses œuvres et de commenter son génie.

Entre les deux sœurs il n'y avait point de jalousie. Des plaisirs fort simples amusaient ce petit cercle provincial. Sans autre activité que celle de l'esprit ; ayant pour unique intérêt le mouvement libre et naïf d'âmes aimables qui ne s'exaltent ni se surexcitent au roman; ce groupe, à la fois intellectuel, doux, pastoral et honnête, plein d'élévation et de candeur, devait plaire au poëte. Personne ne posait ou ne se drapait. On ne faisait pas de l'existence un théâtre, avec la nature pour décoration et le monde pour parterre. C'étaient des personnes ingénues, bien élevées et d'un cœur noble ; de ces bonnes gens chez lesquels tout va de soi et simplement. On ne se presse ni de s'adorer ni de se le dire ; on s'écrit souvent et l'on s'envoie réciproquement mille bouquets, mille volumes et mille petits présents.

La vie s'écoule ainsi : naïve à faire pitié aux raffinés ; pédantesque à faire mourir d'ennui les madrés ; innocente et vertueuse à soulever le dégoût des hommes forts. De galanterie ou de séduction pas une trace, Rien qui ressemble au duc de Richelieu, à Lauzun, à Chesterfield, au Temple de Gnide, à l'abbé de Bernis et à Crébillon fils. Rien de cette sociabilité fausse qui pendant deux siècles a réglé nos rapports avec les femmes, et que nous avons empruntée à la Provence et à l'Italie.

Tout est sérieux dans ce petit monde, famille, amour, mariage, liaison ; le mari, la femme, le fiancé, l'amant, respectent leurs liens et croyent qu'on peut s'estimer en s'aimant, que le mariage est identique à l'amour, et que la fidélité dans les sentiments est bonne. Surtout ils sont vrais, et ne s'exaltent pas à froid : « Je crois bien que

» nous nous aimerons un jour (écrit Lotte à Schiller), mais, d ne nous pressons pas. Laissons pousser le bon grain ! o \* 0 le mot admirable ! Laissons-nous vivre, laissons germer le bon grain. Ayons moins de foi dans l'artifice que dans la nature du bon Dieu. Fénelon répète le même doux conseil h toutes les lignes de ses lettres familières. « Mon cher neveu, pas d'effort ! Laissez venir la grâce! »

« Laissons venir l'amour, » disent les jeunes gens qui s'écrivent sans relâche ; ils ont des rendez-vous à la campagne, des rendez-vous aux bords des eaux, d'autres dans les forêts sombres, presque toujours avec la sœur, quelquefois sans la sœur.

Les trois amis lisent ensemble Homère; Lotte emporte l'Odyssée dans les bois. « Je ne veux plus rien lire que D notre Homère, écrit Schiller à son ami Kœrner. » Il fait relier en maroquin un bel exemplaire du vieux poëte et prie sa chère Lotte d'accepter le solide volume qu'elle a conservé jusqu'à sa dernière vieillesse. Plutarque aussi les enthousiasme; Plutarque, le bréviaire des esprits élevés que l'antiquité attire ou enivre. — C'est « mon livre héroïque par excellence » s'écrie Lotte.

Ces études communes, ces belles admirations qui émeuvent et font vibrer trois cœurs à l'unisson ; cet amour qui commence par la tendresse et finit par la passion, préparent le troisième Schiller, le Schiller renouvelé, le poëte philosophe. Les jeunes filles consolatrices guérissent peu à peu le malade moral ; elles arrachent doucement le jeune homme à toutes les misères qui l'assiégeaient ou le menaçaient.

Il aime la solitude; au lieu de lui vanter les distractions vaines, elles favorisent cette tendance contemplative qui doit mûrir son talent. « Être seul vous est bon, dit Lotte

» à son poëte ; les petitesses vulgaires de la vie sociale vous » enleveraient à vous-même, ami cher (lieber freund); » enfermez-vous avec votre génie et avec ces chers anciens o que nous adorons tous trois. Notre cœur aussi est avec » vous et avec eux. »

Encouragé par ses amies, raffermi par leur tendresse, bercé par le souffle amoureux, il commence avec elles une complète étude des anciens; apprend Sophocle par cœur, traduit littéralement Euripide, s'initie, comme l'a fait notre Racine, aux délicates et secrètes beautés des maîtres, et se pénètre de leur lumière et de leur chaleur. « Ah ! » les anciens, s'écrie-t-il ! ils ont exprimé en termes magni» tiques ce que personne ne saurait exprimer aussi bien ! »

Cette perfection des anciens le désespère. Il récite dans les bois les beaux chœurs de Sophocle ; il veut que son drame soit orné de grâces analogues ; à cet effet il invente la Fiancée de Messine, copie exagérée du mode antique. Frappé de cette idée que « l'harmonie et l'unité sont l'art lui-même, il ne peut plus respirer que dans la sphère idéale et grandiose. Il devient peut-être trop Grec pour un moderne, lui qui est trop moderne pour un Grec. La philosophie de Platon et la poésie de Sophocle vont se fondre dans son œuvre, il l'espère du moins. - « Je veux planer » dans l'idéal le plus pur et je n'aspire qu'à me détacher » de la laideur moderne ; je veux par la beauté de la forme » et la pureté de l'expression me rapprocher des anciens, » — nos modèles éternels. »

Esprit naturellement excessif, Schiller finit par exagérer son culte pour l'Hellénisme ; et le pastiche que notre abbé Barthélémy a publié sous le titre du Jeune Anacharsis lu paraît sublime. Alors sa jeune amie le remet doucement sur ta juste vole .

n J'ai, lui dit-elle, beaucoup lu d'Anacharsis aujourd'hui; ♦ j'ensuis peu satisfaite.. Peut-être les idées que nous » nous faisons du monde grec sont-elles trop hautes ; peutt être ce peuple nous apparaît-il trop beau et trop parfait D pour qu'on s'accoutume aisément à le voir vêtu à la franp çaise et à la moderne. Quelle distance en effet de notre D époque à celle où la Grèce était dans sa plus belle fleur ! JI Hommes, mœurs, langage, tout diffère entre nous. La s perspective prête à la Grèce un mystère et une sainteté » inexprimables; je n'aime pas qu'on me les rajeunisse. » Les héros de l'abbé sont trop modernes. Ils sont poudrés, t coquets, sémillants, aimables ; ce sont des abbés comme v lui, des Grecs-Parisiens qui me déplaisent. Si Platon en» seigne à ses auditeurs la divine sagesse, l'abbé Barthélemy » se tapit dans un coin de la salle et passe en revue ses maI) rionnettes, les hommes célèbres de ce vieux temps. L'abbé » court les rues d'Athènes t.omme un jeune Français d'au> jourd'hui courrait les rues de Leipzig. Ce narrateur n'a i pas la belle simplicité antique. Anacharsis, par exemple, J) après avoir raconté la vie d'Epaminondas, ajoute ; — a J'étais à Thèbes quand je lui fus présentd!... a prét) senté!..., cela désoriente!... »

Quelle finesse de tact et quelle exactitude de raison chez une fille allemande de dix-huit ans!

Si le tendre Schiller penche vers la mélancolie, elle le ranime par la galté. S'il veut trop accorder à l'idéal, elle le ramène doucement vers la terre. Ainsi se complète la guérison cll'équilihre se rétablit.

Il épouse enfin Lotte ; le doux sanctuaire de la famille s'entr'ouvre, les oeuvres de la maturité apparaissent.

i X.

Œuvres de la maturité. — Caractère de l'œuvre totale de Schiller.

— Parallèle de Shakspcare et de Schiller.

On a vu quelles métamorphoses l'âme et le génie du poëte ont traversées. Le violent et ardent jeune homme de l'école militaire à Garlsruhe , le révolté, le chef d'une insurrection passagère, celui qui scandalisait les vieux officiers s'efface bientôt et fait place au Schiller de la seconde ère ; rêveur souabe, religieux adorateur de l'humanité épurée et régénérée ; celui qui a créé don Carlos et le marquis de Posa.

Après le drame de Wallenstein, tableau historique conçu dans le style Shakespearien, il écrit Marie Stuart et Jeanne d'Arc, deux œuvres bien autrement accomplies. Puis tout se calme en lui, s'apaise et s'épure. Sans parler de quelques compositions en prose, remarquables surtout par l élévation du style, Guillaume Tell sert de couronnement à la vie poétique de Schiller ; les anciens eussent admiré ce drame épique et lyrique, œuvre définitive qui fera époque dans l'histoire des théâtres nouveaux.

Pour Schiller, comme pour les plus belles intelligences, l'âge n'apporte ni décadence ni altération. L'abondante récolte de la dernière automne prouve la persistance et la chaleur de la sève. lUe;} ne trahit la sénilité ou l'épuisement. Ainsi Pascal, Bossuet, Molière, Montaigne, Shakespeare perfectionnent et complètent leur œuvre avec les années ; les beaux fruits ne se gâtent pas sur la branche ; ils y mûrissent.

Cette belle et profonde veine lyrique, aussi pure qu'elle

est brillante, — qui circule à travers toute la vie littéraire de Schiller, qui en suit les détours et les variations, qui se prête à ses transformations, qui s'élève avec elle et ne tarit jamais, — atteint dans Guillaume Tell son plus haut degré de puissance. Si i'on excepte quelques irrégularités prosodiques, vestigia ruris, que les Allemands de la Saxe et du nord reprochent au poëte né dans le Neckartbalet dont un Romain-Gaulois ne peut être juge, ce sont des modèles accomplis que les morceaux lyriques de Schiller.

Le caractère de notre siècle est lyrique ; et c'est Schiller qui ouvre la marche lyrique du siècle.

Dans les crises de renouvellement le besoin de l'idéal «ait du sentiment des maux éprouvés ; l'âme désire et aspire ; l'esprit souffre et cherche; le cœur bat trop vite; (e sang bouillonne et se précipite. On veut plus que l'on n'a, on espère au delà du possible. Le lyrisme domine ; il trouve toujours son expression et son accent. Hebel, -ie poète-de la forêt Noire, est contemporain de Schiller, -de Goethe., de Robert Burns, poëte des vallons écossais. Goethe, sans être l'initiateur du mouvement lyrique, a créé de charmantes ballades populaires ; ce mouvement, propagé àJravers l'Europe depuis cent années, la France l'a repris et continué avec éclat; elle-même, si peu lyrique par son génie propre, elle est entrée violemment dans la même voie -où elle a triomphé.

Mieux que personne Schiller est l'organe lyrique des désirs modernes ; il exprime l'ardeur de liberté, l'ennui du présent, l'inquiétude éperdue, le retour brusque vers la beauté de l'art antique; puis le souffle d'avenir, l'<espoir passionné, le tumulte des idées nouvelles se frayant passage ; enfin la prophétie de cette métamorphose et de cette fusion du monde qui s'opèrent aujounrhui.

Il est le contemplateur et l'enthousiaste ; le novateur et l'idéaliste ; il marche à la tête de cette armée de chantres ironiques ou attendris, religieux ou sceptiques, tous émus et vibrant à l'unisson des idées nouvelles. De ses personnages il fait des doctrines et des odes. Il voile les caractères sous le développement lyrique ; souvent l'abstraction passionnée efface chez lui la réalité vivante.

Il n'a pas le secret de l'ironie, si nécessaire aux œuvres complètes; souvent aussi la simplicité, la concentration, la concision qui résultent de l'observation et de la sagacit lui font défaut. L'ironie le blesse, comme elle blesse les âmes féminines. Il blâme Shakespeare qui emploie l'ironie avec trop d'audace et en use pour balancer son pathétique.

Schiller se préoccupe avant tout de l'idée générale et métaphysique, religieuse et philosophique. De tous les poëtes modernes c'est Schiller qui s'est le plus enivré de métaphysique ; il lui sacrifie même les caractères et les passions. Quant à l'intrigue, elle ne le préoccupe pas ; rien ne ressemble moins que lui à ce que nous entendons communément par un auteur dramatique. Il n'est ni très-subtil, ni très-neuf dans ses combinaisons; ce serait pour Schiller un étonnement et un scandale, que ces drames nouveaux, bâtis par M. Anicet-Bourgeois, M. Dennery, ou par tel autre des spirituels ingénieurs de l'art théâtral ; merveilleux constructeurs qui nous fabriquent avec une prévoyance et une ruse incomparables des ponts-et chaussées pour la scène , des trappes et des surprises, des souterrains et des routes secrètes où cheminent avec un mystère habile les événements et les personnages.

L'idéal lyrique, qui se révèle chez Sophocle par des chœurs admirables, qui reparaît avec une ardeur africaine dans les stances passionnées de Calderon, et que Racine a

eu l'habileté prodigieuse d'introduire dans son œuvre pour en compléter la beauté, envahit presque tout le drame de Schiller.

|Xf.

Shakespeare et Schiller.

l a métaphysique, la passion, l'histoire ; ces trois éléments suffisent à Schiller. De ces trois éléments se compose le drame nouveau qui lui est propre. L'élévation harmonieuse est le caractère de son œuvre. De cette hauteur il plane, et ne voit plus que les grandes lignes, les horizons qui fuient et le vaste espace ; ce n'est pas un peintre des hommes, c'est un chantre des nuages et des idées.

Et qu'il me soit permis de dire ici ce que me semble cette méditation haute, hardie, téméraire, souvent inapplicab!e. Vous avez peut-être gravi le llighi ou la Jungfrau ; pour moi je me rappellerai toujours ce que j'éprouvai en montant le Righi, pendant l'automne de 1837, seul avec mes pensées. Belle journée! Austère et charmant plaisir ! Plus je montais, moins je respirais ; que cet air était pur, qu'il était frais ! il apportait avec lui mille parfums. Les sentiers sauvages se retrécissaient sous mes pieds; les horizons immenses s'élargissaient.

Tout à coup la plus obscure nuée m'entoura, et la petite pluie la plus fine. Je traversais un nuage. Oiseaux ou anges peuvent seuls habiter ces vapeurs ; le voyageur y est aveugle, sourd, muet, glacé, trempé de pluie ; le sol de la montagne glisse sous ses pas ; il n'y voit goutte, la rosée glaciale pénètre ses membres endoloris.

Je réfléchissais sur les illusions de la terre et du ciel,

quand m'apparut au milieu de cette obscurité non pas un fantôme, mais une paysanne suisse, portant sl cruche sur la tête. Elle était belle et carrée, musculeuse et prosaïque ; la réalité sortait du sein de la poésie, le monde terrestre du sein des rêves ; elle me salua du lebe sie woh\ et continua de marcher dans son ombre, où elle était comme chez elle. Pour moi je montai toujours et je dépassai le nuage obscur. Lumière ! chaleur ! beauté ! Je retrouvai bientôt le soleil et l'air libre; c'était une atmosphère à peine respirable, au loin des aspects féeriques, une fatigue enivrée, un étourdissement lucide, un rêve éveillé, — l'extase.

Près du sommet, là où s'élève cette croix de bois noir, symbole du catholicisme orthodoxe des vieux cantons, il fallut m'arrêter; non pas m'asseoir, mais m'étendre ; non pas vivre, mais rêver; non pas respirer, mais m'anéantir et attendre le réveil, couché sur la pelouse fine, douillette, veloutée, odorante, touffue, éternelle, qui tapisse le flanc et la tête éclatante de la montagne. Mes perceptions étaient devenues plus vives, mes sensations plus actives et plus subtiles ; toutes les taches d'argent des lacs lointains, toutes les têtes roses des Alpes, tous les serpents dorés des fleuves se détachaient nettement à mes yeux ; je croyais les toucher du doigt, tant j'avais perdu le sentiment des distances et celui de ma personnalité même.

Je demeurai plongé dans cette somnolente extase, jus qu'au moment où un vieux berger, la gourde à la main, frappa mon épaule et me dit en patois suisse, orné de diminutifs et d'expressions locales: « Mon cher enfant, il faut « boire un peu de ce Kirsch-ivasser, et vous remet« tre en route. Vous vous endormiriez,... mais tout à « fait ! »

Voilà le symbole exact du somnambulisme de la pensée,

de cet état provoqué par l'abus de la métaphysique ; vague et profonde jouissance, qui devient dangereuse si la vie active ne lui sert de contrepoids.

Parmi les peuples modernes, issus de la grande race indogermanique, ce sont les Allemands qui se sont livrés avec le pluslle persévérance et d'ardeur à ces spéculations hautaines; entre leurs écrivains c'est Schiller qui les a résumées avec le plus de grandeur et d'harmonie.

A litre de métaphysicien - poëte, les admirateurs exclusifs de Schiller le préfèrent à Sophocle, à Eschyle , à Corneille et à Shakespeare. Grand-prêtre de l'humanité, initiateur, prophète, a il a touché, disent-ils, la vérité su« prême et atteint la vérité psychologique. Schiller charme « les âmes sublimes; Shakespeare, ajoutent-ils, ne plaît « qu'aux âmes vulgaires. L'un correspond à l'élévation, à « la grandeur, à l'exaltation de la pensée ; l'autre à la lufi cidité, à l'étendue, au plaisir superficiel de l'esprit. »

C'est une injuste sentence. Si le don de Schiller est l'élévation, la qualité de Shakespeare est la profondeur. Shakespeare n'est pas seulement le peintre des surfaces, mais. le magicien- évoquant des mondes. Il ne se contente pas de reproduire des réalités, il en découvre le fonds. La profondeur dans toutes les directions le caractérise, dans la pas sitn, dans le comique, dans l'histoire, dans l'étude (les caractères, dans l'élégie amoureuse, <dans la peinture de l'héroïsme guerrier. Non-seulement il répète ce que les hommes disent, ce qu'ils font et ce qu'ils pensent ; mais il explique pourquoi chacun parle, agit et se meut ainsi. C'est, quant à la science de la viç, le plus pratique efle plus savant des poët-es.

De la cime de son Righi, qui est la théorie de Fichfe, Schiller perd souvent de yue le monde réel : ses paysans de

Jeanne d'Arc ne sont point des paysans; ses hommes politiques, dans Marie Stuart, ne sont point des hommes politiques ; je retrouve dans Wallenstein seulement, bien qu'un peu vagues, les guerriers terribles des champs de bataille allemands. Tous ces personnages,—j'excepte ceux de Guillaume Tell, —semblent baigner dans une atmosphère lyrique, fluide, éclatante, idéale. Leurs contours sont vrais, bien que d'une vérité générale et peu accusée. Fiesque n'est pas vénitien, Don Carlos n'est pas espagnol, Jeanne d'Arc n'est pas lorraine : ce sont de sublimes âmes teutoniques, inspirées, attendries, héroïques, et chantant des Odes.

Je ne reproche pas aux personnages de Schiller de manquer de couleur locale, mérite inutile ou oiseux ; je leur reproche souvent de n'être ni hommes ni femmes et de s'éloigner des conditions naturelles de la vie. Trop souvent, au lieu de vivre et de conserver leur essence historique, ce ne sont que ballons gonflés de gaz métaphysique. Je ne les accuse pas de pécher contre les petits détails du costume , mais d'être des dithyrambes plutôt que des êtres actifs, des professeurs d'esthétique plutôt que des vivants. Wallenstein, Carlos, Marie Stuart, Posa, Fiesque, ont-ils donc tous étudié Fichte ? tous esthéticiens ! tous philosophes ! tous idéalistes! Lorsque je les quitte, j'ai suivi un cours excellent, et je suis ému sans doute ; le professeur éleve mon esprit et attendrit mon âme ; mais c'est un professeur.

L'impression que la lecture de Shakespeare nous laisse est toute différente. Shakespeare ne professe aucune doctrine et ne nous indique point ce que nous devrions être. Il est le Cicérone impartial de la nature et de l'humanité qu'il dévoile toujours sans jamais les contrôler. Dès que vous avez mis le pied dan. son libre royaume, votre

poitrine se dilate. Vous respirez; l'air circule, le monde s'ouvre, l'horizon s'étend; plus de contrainte ou de chaînes pédantesques. Liberté, amour, puissance, sagacité, analyse, immensité.

Le poëte allemand, souvent vague et quelquefois déclamatoire, ne tombe jamais dans la bassesse et la vulgarité. Le poëte anglais souvent rude, subtil, excessif ou hasardeux est toujours net et réel.

S XII.

Conclusion. — Influence et place de Schiller au commencement du XIX. siècle.

Quiconque, même sachant très-bien l'allemand, porterait dans la lecture 'de Schiller les idées conventionellcs des salons, le comprendrait peu. C'est un idyllique révolutionnaire.

Vouloir ardemment la réforme des misères humaines ; accepter et seconder le mouvement progressif du monde ; déplorer les fautes, fermer les yeux sur les faiblesses, ne point s'arrêter au détail des faits, ne point se perdre et s'embarrasser dans les minuties, ne pas se décourager des déceptions, des défaillances et des lassitudes; laisser à d'autres la récolte des intérêts, le jeu des ambitions, la lutte des colères, le maniement des hommes, tout ce qui répugne au penseur, tout ce qui est âpre ou douloureux pour le poëte; - tclle est la vie intellectuelle de Schiller. Par là il s'associe à la révolution du xixe siècle dont il est le promoteur et le hérault lyrique.

A mesure que Schiller avance dans la vie, il donne à sa doctrine révolutionnaire ou plutôt libérale des bases plus

solides et des assises plus fermes. C'est Charlotte sa femme, dont le bon sens fin et naïf le dirige et souventle ramène. Séduit d'abord par le Contrat social et Plutarque, il commence par trop accorder au système des anciens et à la toute-puissance de l'État ; Lotte lui fait reconnaître que le monde moderne est régi par d'autres principes. La jeune allemande ne lui permet plus de confondre tus temps helléniques avec les temps chrétiens. Elle le rappelle à cette belle individualité germanique, mère de la liberté.

Schiller abjure son erreur et produit son chef-d'œuvre;

Guillaume Tell s'appuye non sur l'idée grecque de la perfection dans l'art, mais sur l'idée du droit, de la conscience et de la personnalité libre.

<• Certes, chacune de «os âmes, dit-il alors, quand elle « développe sa force propre, a plus de valeur à elle seule (1 que les plus grandes sociétés humaines. L'État est l'œu« vre -de l'homme; l'homme est l'œuvre de l'immense et « éternelle nature. L'État est la création des antécédens, « des faits accomplis, du hasard ; l'homme est un être né« cessaire. Et par qui l'État sera-t-il noble, puissant ou hot. noré, si ce n'est par les individus qui le composent et « par les forces qui leur appartiennent? La puissance et la « pensée de l'homme créent l'État; l'homme est la « source de la force même, et c'est de lui que vient la « pensée. L'individu est donc la base de l'État. »

Guillaume Tell repose sur cette donnée profonde et donne le dernier mot de Schiller.

Dans celte œuvre admirable, fidèle à ses chers anciens, il transporte au sein des vallées suisses les beaux chœurs de Sophocle dont l'accent pénétrant et rustique retentit d'acte en acte. Il se souvient de sa Souabe nalive et se rappelle avoir gravi dans sa jeunesse les der-

tier s échelons de ces vertes montagnes. Aussi quelle verve, quelle fralcheur, quelle vie ! Il chante le droit et la propriété née du travail :

Da bin ich wieder. Das ist meine Hütte; Ich siehe weder auf dem Meinigen!

voici chez Moi, je suis de retour. Ceci est ma cabane. De nouveau pae voici debout sur ce qui est mien ! (Dem Meinigen.) »

« Ceci est ma cabane ! » La dignité, la famille, la richesse, la liberté, le droit sont compris dans ces mots, qui résument la belle épopée dramatique de Guillaume Tell.

Ce n'est plus le révolutionnaire qui parle, ni. l'utopiste idéal. On ne voit plus l'injuste violence de Charles Moor s'insurger contre la société, le républicanisme farouche de Verrina sacrifier l'individu à l'idée abstraite de l'État. La jeune fille, devenue épouse, a continué son oeuvre ; le flot lyrique s'est épuré sans s'affaiblir; la guérison est achevée et la dernière métamorphose accomplie.

Les lettres simples des trois amis, Charlotte, Caroline et Frédéric, indiquent nettement le progrès et le changement^qui ont eu lieu dans l'âme, la pensée et le talent de Schiller, entre l'époque où il conçut Don Carlos celle où il écrivit Guillaume Tell. Cette correspondance naïve et passionnée nous montre la famille et ses vertus,.— fondées sur l'amour tel qu'il apparaît dans les pays teutoniques et dans les cœurs d'élite ; non pas cette fusion de la sensnalilé et de la moquerie que nous appelons amour : ni ce mélange de sentiment et d'esprit qui plaisait à. nos grand'mères ; mais une foi pure, respectueuse, attendrie, divine, seule digne du poëte ;- créant le nouveau Schiller.

— On y voit le poëte destiné à immortaliser les espoirs et les souffrances de son époque, s'élever de cime en cime, échapper aux orages de sa jeunesse, et gravir jusqu'aux sommets les plus purs de la pensée.

Ce n'était plus alors, comme le dit si bien M. Albert de Broglie, dont nous ne voulons que reproduire la touchante et juste peinture, le jeune révolutionnaire « enflammé, sor« tant d'une représentation orageuse, la chevelure éparse et (1 l'œil en feu, les oreilles encore tout assourdies par les « applaudissements populaires et l'âme débordant de ran« cune contre ses persécuteurs. » — Vingt ans se sont passés; il a aimé et souffert. Il va mourir à quarante-huit ans. c Je le vois tranquillement assis dans cette petite maison de ri Weirçar, située au bout de l'esplanade, sur une avenue de Il deux rangées d'arbres ; ses traits amaigris respirent la (1 paix ; au pied de sa couchette de bois de sapin quatre c enfants sont assis, et pendant que sa main se promène dans les boucles de leurs cheveux, il -attache sur eux It un regard attendri par le sentiment d'une fin prochaine. a Tel est le dernier, le vrai Schiller.

Cher poëte de l'idéal et de la liberté, de l'amour et des bonheurs domestiques, à combien d'âmes avez-vous rendu, comme à la mienne, le calme et la force pour la lutte sociale, devenue si amère en de certains temps ! Avec quel plaisir, avec quelle profonde joie, voyageant entre Ca'w et Nagold, traversant seul les sombres bois au bruit des sources qui fuyaient entre les rocs, — ai-je contemplé dans son accroissement et suivi dans son déployement divin cette belle pureté d'une grande âme si bien d'accord avec l'éternelle grandeur de la nature !

HENRI HEINE

HENRI HEINE

C'était la dernière des trois journées historiques de juillet 1830.

Le soleil ne s'était pas mis en frais; une pluie piquante, drue, impétueuse, colère, allait battre par larges flaques d'eau les croisées parisiennes. On voyait les parapluies marcher contre le vent, et les chevaux, irrités par les gouttes qui leur étaient lancées comme des dards aigus, redoubler de vitesse. Les beaux habits de fêtes de mes parisiens chéris étaient cruellement délustrés, et le factionnaire des Tuileries s'enfonçait courageusement dans sa guérite.

Je sortais du Carrousel par une de ces arcades boueuses et triomphales où la bise et la pluie s'engouffrent avec tant de fracas et sous lesquelles une foule de promeneurs craintifs se pressait en cherchant asile. Je me dirigeais du coté du pont Royal, examinant sur ma route bien des visages mécontens, bien des démarches désorientées par l'ouragan imprévu. Au moment où je me trouvais devant le

pavillon Marsan, je remarquai un petit homme blond, trapu, accotté contre le parapet, qui protégeant d'une main son chapeau humide regardait le monde venir et l'orage passer. La nue se déchira, laissa tomber sur sa chevelure ondoyante un rayon de soleil et éclaira une physionomie originale. Je regardai attentivement le personnage.

C'était une de ces tournures qui ne vont ni à l'homme du monde, ni au commis-voyageur, ni au badaud, ni au rentier, ni au fat, ni au désœuvré, ni à l'ouvrier, ni au marchand. Quand le soleil eut tout à fait repris son poste, le personnage remit tranquillement ses mains dans ses poches, et continua son travail; ce travail consistait à regarder. Je le regardai à mon tour. Je marchai lentement devant lui. J'affectai beaucoup de curiosité pour les petites plantations qui entourent les bains Vigier ; je revins sur mes pas, je tournai tout autour de l'observateur que j'observais. Son air étrange m'avait frappé ; il me semblait que j'avais rencontré sur mon chemin une énigme inexpliquée.

J'aime ces hommes qui ne ressemblent à personne; il arrêtait complaisamment et tristement ses regards sur les enfants qui passaient, sur les jeunes femmes qui luttaient contre un dernier souffle d'orage et se réjouissaient d'un commencement de beau temps; sur les décrotteurs qui revenaient prendre leur place et glapir l'annonce de leur industrie. Il y avait dans l'attitude de cet homme quelque chose de si insouciant et de si triste, dans son regard quelque chose de si prolongé et si vibrant, dans sa curiosité je ne sais quoi de si peu français, dans sa badauderie une teinte de germanisme si rêveuse, dans son air goguenard un mélange de mélancolie si drôle, que je pensai beaucoup à lui lorsque je l'eus perdu de vue. Ne savez-vous pas que tous les hommes remarquables ont été des observateurs de

grands chemins? Que pourrez-vous apprendre dans les salons? Tout au plus la tapisserie, l'ébénisterie, la miroiterie, la mercerie, la perruquerie, l'art de faire et de placer les corsets et les habits, ou autres sciences de la même nature ; la grande science de l'homme est une vraie science de la place publique.

Aussi je me disais, en entrant dans la rue du Bac :

« Cet homme-là doit appartenir à la vieille folle race des hommes de talent. Je vois son écusson et son armoirie, je connais sa généalogie ; cela descend en ligne directe de Cervantes et de Rabelais, de Sterne et de Cazotte. Peutêtre est-ce quelque homme célèbre du Dancmarck ou de la Norwége, ainsi que me le font présumer ses longs cheveux blonds qui forment deux ondes, ou plutôt deux grosses oreilles d'or pendantes sur ses propres oreilles ; c'est ce que me persuadent aussi ses yeux bleus, grands et naïfs, vraies prunelles scandinaves, incertaines et chatoyantes, comme si la fixité les ennuyait. Peut-être encore est-ce tout simplement un de ces génies qui meurent dans leur coque; quelque rentier de Dusseldorff ou de Mayence, inféodé à une bonne ménagère allemande, venant recueillir une petite succession à Paris, et ne se doutant pas que le germe d'un grand homme se trouve en lui ! Il Et mon imagination allait toujours, divaguant comme c'est sa coutume. Je songeais dans ma pensée combien de génies sont morts ainsi sans se commenter eux-mêmes ! « Après tout, continuai-je, cette physionomie me taquine; elle sent son moyen-âge allemand, elle a de l'aigle et du perroquet, elle est blonde et ardente, triste et vive; Méphistophèlés bon enfant. »

Comme l'ondée reprit dans ce moment-là, je me réfugiai sous une porte, et je ne cessai d'être tourmenté par ce petit fantôme d'homme de génie, par cette tête bizarre ;

mascaron qui, sculpté par un habile artiste, aurait trèsbien joué son rôle au coin d'un tombeau de cathédrale au moyen âge.

C'est ici un des rares bonheurs de ma vie. Oh ! que la vanité est caressée quand nous pouvons nous attribuer une divination si flatteuse ! Je retrouvai dans le monde mon observateur germanique; et je l'y revis brillant, étourdissant, admiré, haï, recherché, imité ; c'était Henri Heine, celui qui a cruellement harcelé les plus grands noms ; qui n'a ménagé ni Gœthe, ni Schiller, ni le bon Dieu; celui qui s'est le plus raillé de ses enthousiasmes ; — Heine, qu'une révolte allemande a choisi pour chef, et qui se trouve suspendu entre deux pays, l'un qui l'a vu naître et l'autre qu'il vient d'adopter.

La seconde fois que je vis Heine, il se montrait magnifique et rayonnant ! il triomphait au milieu des beaux esprits parisiens et le vin de Champagne pétillait avec sa verve ! Son aspect n'avait pas changé ; toujours la longue chevelure blonde tombait le long de ses joues fraîches comme celles d'un ange de tableau espagnol ; toujours je ne sais quoi de maladif se mêlait à cette sève ardente. Quand ces yeux bleus germaniques riaient de concert avec cette bouche qui mordait, on découvrait l'amertume de tant de gaieté ; il était évident que cette santé était malade, et ce sarcasme pein de mélancolie. Jamais la drôlerie ne s'était montrée plus féroce contre elle-même.

Le génie voltairien avait traversé d'abord tout le midi de l'Europe; puis il était venu s'incarner dans le Don-Juan de Byron, pour retomber ensuite sur Henri Heine. Non que notre Heine soit imitateur ; non, certes. On a prétendu que Jean-Paul Richter était son prototype ; je n'en crois

rien. Richter a bien plus d'espérance que Henri Heine : Hichter a vu commencer la révolution française, Heine l'a vue finir. Sur la joue d'un enfant une larme brille frappée du soleil; elle étincelle de toutes les couleurs du prisme, elle semble joyeuse, elle rayonne comme le diamant. Elle est aurore, émeraude, pourpre, éclatante, mais c'est une larme; la douleur l'a fait jaillir. Ainsi du- style et de la pensée de Heine : elle étincelle et elle est triste.

J'ai lu tQut ce qu'il a écrit, et j'ai trouvé mes prévisions justes. C'est lui qui le premier a donné en Allemagne le signal de retraite à l'idéalisme, autrefois triomphant. La tendance actuelle de son pays a été singulièrement modifiée par les caprices de sa pensée. C'est l'ironie, le rationalisme, le scepticisme qui envahissent Allemagne. Aux intérêts pratiques et matériels se rattachent les desti11 Ocs futures du germanisme. Combien ces destinées dureront elles? Je ne sais; les phases de ce pays sont laiiablesl On a fatigué la Germanie de spiritualisme; le bénie de-l'industrie et du commerce s'empare d'elle.

J'ai voulu connaître Henri Heine, singulier chef d'école, reniant ses disciples, maltraité de ses concitoyens, mal compris de tous. Je lui ai écrit. Voici exactement ce qu'il m'a répondu :

Paris, lu 11 janvier 1835.

\* Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me hâte de vous donner les renseignements que vous demandez.

« Je suis né l'an 1800 à Dusseldorf, ville sur le Rhin, occupée depuis 1806 jusqu'en 1814 par les Français, de sorte que dans mon enfance j'ai respiré l'air de la France. J'ai reçu ma première éducation dans le couvent des franciscains à Dusseldorf. Plus tard, j'entrai dans le gymnase de cette ville qui fut alors nommé lycée. J'y passai par toutes les classes où l'on enseignait les humaniora, et je me suis distingué dans la classe supérieure où le recteur Schallmayer enseignait la philosophie, le professeur Kramer les poëtes classiques, le professeur Brewer les mathématiques, et l'abbé Daulnoie la rhétorique et la poétique françaises. Ces hommes vivent encore, à l'exception du premier, prêtre catholique qui prit un soin particulier de moi, je crois à cause du frère de ma mère, le conseiller aulique de Geldern, qui était son ami d'université, et je crois aussi, à cause de mon grand-père, le docteur de Geldern, fameux médecin qui lui avait sauvé la vie. — Mon père était négociant et assez riche : il est mort. Ma mère, femme distinguée, vit encore, retirée du grand monde. J'ai une sœur, madame Charlotte de Embden, et deux frères dont l'un, Gustave de Geldern (il a pris le nom de ma mère) est officier de dragons au service de S. M. l'Empereur d'Autriche ; l'autre, le docteur Maximilien Heine, est médecin dans l'armée russe, avec laquelle il a -----passé le Balkan. — Mes études interrompues par des caprices romanesques, par des essais d'établissement, par l'amour et d'autres maladies, furent continuées l'an 1819 à Bonn, à Gœttingue, à Berlin. J'ai résidé pendant trois ans et demi à Berlin, où j'ai vécu dans l'intimité des hommes les plus distingués dans les sciences et où j'ai souffert de toutes sortes de maux, entre autres d'un coup d'épée dans les reins, qui me fut administré par un certain Schiller, de

Dantzig, dont je n'oublierai jamais le nom. parce qu'il est le seul homme qui a su me blesser de la manière (Sic) la plus sensible. — J'ai étudié pendant sept ans dans les universités que je viens de nommer, et ce fut à Gœttingue où je retournai, que je reçus le grade de docteur en droit, après un examen privé et une thèse publique, où le célèbre Hugo, alors doyen de la faculté de jurisprudence, ne me lit pas grâce de la moindre formalité scolastique. Quoique ce dernier fait vous paraisse assez futile, je vous prie d'en prendre note parce que dans un livre qu'on vient de publier contre moi, on a soutenu que j'ai seulement acheté mon diplôme académique. De tous les mensonges qu'on a imprimés sur ma vie privée, c'est le seul que je voudrais voir démenti. Voyez l'orgueil du savant ! Qu'on dise de moi que je suis bâtard, fils de bourreau, voleur de grand chemin, athée, mauvais poëte ; j'en ris, mais ça me déchire le cœur de voir contester ma dignité doctorale (entre nous, quoique docteur en droit, la jurisprudence est précisément celle de toutes les sciences dont je sais le moins). Dès l'âge de seize ans, j'ai fait des vers. Mes premières poésies furent publiées à Berlin l'an 1821. Deux ans plus tard, parurent de nouvelles poésies avec deux tragédies. L'une de ces dernières fut jouée et sifflée à Brunswick, capitale du duché de ce nom. L'an 1825, parut le premier volume des Reisebilder; les trois autres volumes furent publiés, quelques années après, chez MM. Hofmann et Campe, qui sont toujours mes éditeurs. Durant les années 1826 jusqu'à 1831, j'ai résidé tour à tour à Lunébourg, à Hambourg et à Munich, où j'ai publié les Annales politiques avec mon ami Lindncr. Pendant les intervalles, j'ai fait des voyages dans des pays étrangers. Depuis douze ans, j'ai toujours passé les mois d'automne au bord de la mer,

ordinairement dans une des petites îles de la mer du Nord. J'aime la mer comme une maîtresse et j'ai chanté sa beauté et ses caprices. Ces poésies sont contenues dans l'édition allemande des Reisebilder. Je les ai retranchées dans l'éd it ion française, d'où j'ai aussi retranché la partie polémique, qui se rapporte à la noblesse de naissance, aux teutomanes et à la propagande catholique. Quant à la noblesse, je l'ai encore discutée dans la préface des Lettres de Kahldorf, que je n'ai pas écrites moi-même, comme le croit le public allemand. Pour les teutomanes, quant à ces vieilles Allemagnes, dont le patriotisme ne consistait que dans une haine aveugle contre la France, je les ai poursuivis avec acharnement dans tous mes livres. C'est une animosité qui date encore de la Burschenschaft, dont je faisais partie. J'ai combattu en même temps la propagande catholique, les jésuites de l'Allemagne, tant pour châtier des calomniateurs qui m'ont attaqué les premiers que pour satisfaire à des penchants protestants. Ces penchants, il est vrai, ont pu quelquefois m'entraîner trop loin; car le protestantisme n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la révolution allemande, et j'appartenais à la confession luthérienne, non-seulement par acte de baptême, mais aussi par un enthousiasme batailleur qui me fit prendre part aux luttes de cette église militante. Tout en défendant les intérêts sociaux du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistiques, Cela m'a fait accuser d'athéisme. Des compatriotes mal instruits ou malveillants ont depuis longtemps répandu la nouvelle que j'ai endossé la casaque saint-simonienne; d'autres me gratifient de judaïsme. Je regrette de n'être pas toujours en état de récompenser de tels services. Jfa'ai jamais fumé; je n'aime pas non plus la bière, et ce n'est

qu'en Francs que j'ai mangé la première choucroute. En littérature j'ai imité de tout. J'ai fait des poëmes lyriques, épiques et dramatiques ; j'ai écrit sur les arts, sur la philosophie, sur la théologie, sur la politique.... Que Dieu me la pardonne ! Depuis douze ans, je suis discuté en Allemagne ; on me loue ou on me blâme, mais toujours avec passion et sans cesse. Là on m'aime, on me déteste, on m'apothéose, on m'injurie. Depuis le mois de mai 4831 je vis en France. Depuis presque quatre ans je n'ai pas entendu un rossignol allemand.

« C'est assez. Je deviens triste. Si vous demandez encore d'autres renseignements je vous les donnerai très-volontiers. Je préfère toujours que vous, me les demandiez à moimême. Parlez bien de moi, parlez bien de votre prochain, comme Je recommande l'Évangile; et recevez l assurance de l'estime et de la considération distinguée avec laquelle je suis, -etc.

« S. Henri HEINE. »

Je nlli rien à ajouter à celte lettre. C'est mieux qu'une biographie, c'est un portrait...

Qui de nous n'ades penchants singuliers, qu'il n'avoue à personne l J'en ai que je confesserai, et qui m'ont rapproché sympathiquement de notre auteur allemand. Les jours où je sors le plus volontiers du logis sont ceux où tout le monde a soin de rester chez soi. On ne sait alors à quelles mains inhabiles est confiée l'administration du ciel; un rayon joyeux jerce une nuée opaque ; il pleut, il fait du soleil, il fait du ventile firmament s'obscurcit, puis un coin azuré se déchire et se découvre. Jamais femme capricieuse ne fut plus capricieuse. Le ciel alors a des sourires et des larmes, des gloires et des trombes. D'uu rideau noir, tendu à

l'horizon jaillit d'abord une flamme qui vous inonde, puis un déluge d'eau qui vous accable, puis une rafale insensée qui vous enlève. Le moyen de compter sur un temps pareil, sur une nature si taquine et si brusque ! Fermez vos parapluies, assurez vos volets et faites rentrer vos chevaux ; gardez le coin du feu.

Voilà les jours que les piétons, les marchands, les hommes d'ordre, les goutteux, les rhumatismaux et les gens calmes ont en horreur. Il n'y a guère alors que les fous, les poëtes, les commissionnaires et les colporteurs qui osent mettre le pied dans la rue. Le vent souffle si fort ! le soleil a des caresses si fantasques ! la brise est si aiguë ! la pluie s'échappe de la nue par bouffées si imprévues! moi, tant que je fus jeune, j'aimai particulièrement ces jours-la.

Voilà pourquoi je lis Henri Heine avec tant de plaisir. Je l'aime comme j'aime ces journées où la bonne vieille marchande, en protégeant son éventaire contre les bourrasques intermittentes, s'écrie que le diable bat sa femme. Il ne fait ni beau, ni laid; ni froid, ni chaud; ni jour, ni nuit; c'est une obscurité lumineuse, c'est un orage dans le beau temps; un souffle de printemps dans l'hiver; la bise sous le soleil. Mon cher Allemand, tu es né un de ces jours dont je parle. Je vois d'ici ta maison maternelle ; j'entends les vitres de la fenêtre craquer sous le vent impétueux ; la lumière rapide et incertaine tremblote sur les panneaux de la boiserie noire; les branches sèches voltigent et frappent la fenêtre ébranlée ; des masses de nuages bruns courent haletantes sur le paysage qui se noircit et s'éclaire à mesure que leur fuite les ombrage ou les découvre. Sans doute un volume écorné de Voltaire se trouvait sur le lit de l'accouchée , et le chirurgien était quelque Français de l'école de Lamettrie, qui ne savait pas deux mots d'allemand.

Là devait éclore cette cervelle étrange, si allemande pour les Français, si française pour les Allemands; avec son éclat qui rayonne comme l'ébène et sa mélancolie qui nous fait sourire, et sa gaieté qui nous fait peine, et ses mille injures folles adressées à Dieu, au talent et au génie ; avec ces contrastes irritants de l'homme du rêve qui voudrait être homme d'esprit, du poële qui voudrait être athée, du philanthrope qui voudrait haïr le Christ, de l'idéaliste qui voudrait adorer la matière. Heine devait naître dans le carrefour auquel aboutissent l'Allemagne et la France, la critique et la création, la foi et le néant, la poésie et le corps, la révolution et le passé.

Quand je lisais ses Reisebilder en allemand, c'était dans la forêt d'Ecouen, cette petite forêt inconnue que les bons Parisiens ne visitent jamais, grâce à Dieu. J'étais assis au centre de l'étoile du parc : et tous ces grands arbres d'automne jaunis et bronzés me regardaient comme s'ils avaient compris ma pensée et celle de Heine ; ils m'envoyaient de temps à autre quelques feuilles aux mille couleurs, signes de ralliement et de reconnaissance. Ces feuilles m'arrivaient avec un bruit joyeux et triste, un petit sifflement qui ressemblait à une chanson; elles n'appartenaient plus ni à l'été ni à l'automne, encore moins au printemps ; c'étaient des feuille mûries par leur longue vie d'une année ; sous lesquelles les oiseaux avaient chanté et aimé, sous lesquelles les couples amoureux avaient causé ; elles avaient toutes les couleurs, comme le style de Henri Heine ; elles étaient brillantes dans leur agonie, comme la pensée de Henri Heine ; elles tournaient longtemps dans l'air, et elles semblaient se jouer avec le vent avant de tomber sur les feuilles du livre allemand-français, fou et triste ; sur ces feuilles qui leur ressemblaient beaucoup.

Reste toujours enfermé dans ton ciel nuageux et coloré ; bats toujours ta femme, mon bon Heine ; sois toujours le peintre incertain d'un temps incertain; le symbole équivoque d'un temps où tou t ce qui est sérieux a son côté frivole, où toute frivolité se fait docte. Surtout ne bâtis pas de système, ne fais pas de révolution; n'embourbe pas ton hyppogriffe, dans la vase des partis; laisse ce coursier fantastique déployer ses ailes et faire étinceler ses écailles ! Ne vas pas porter la queue des petits philosophes qui ont vécu des miettes de Voltaire ; si ce rôle est nouveau pour l'Allemagne, il est trop vieux pour la France ! Je ne connais pas de pensée à laquelle la servitude aille plus mal qu'à la tienne. Tu porteras toujours gauchement ta livrée, quelle qu'elle soit. Toi et les intelligences nées du caprice, faites pour le caprice, vous n'aurez jamais qu'une charte, le caprice. Suis donc la fantaisie, ta folle reine, suis-la en avçugle, c'est ta bicn-aimée et ton monarque ; elle te conduira jusqu'à des profondeurs où jamais l'Esthétique, en robe de docteur, jamais l'ambition politique, jamais l'agitation populaire ne te conduiraient

Toi, Heine! toi devenir l'esclave de la pensée d'autrui !

Reste ce que nous te voyons dans tes Reisebilder, enfant et philosophe, vieux et pleureur, gracieux et lugubre, injuste, taquin, violent, sentimental, faux et vrai! Contente-toi de \* ta gloire incertaine, bruyante et radieuse comme une ondée folle dans une journée d'avril.

LA

LITTÉRATURE PASTORALE RUSTIQUE ET POPULAIRE

LE

ROMAN PASTORAL

ET LA LITTÉRATURE RUSTIQUE

AU NORD ET AU MIDI

DEPUIS TANSILLO JUSQUES A COWPER, AUERBACH ET KELLER.

i 1

Un vieux conte des forêts françaises.

— C'était immédiatement après la Ligue ; beaucoup de gens de guerre déposaient leurs cuirasses; et beaucoup de nobles dames n'ayant plus rien à faire, plus de prédicateurs violents à écouter, plus d'amants à encourager ou à pleurer, plus de destriers à enfourcher pour suivre à l'armée Monseigneur le Roi ou Monseigneur le duc de Lorraine, se trouvaient réduites à lire de belles œuvres italiennes, de belles pastorales espagnoles, de beaux sonnets amoureux, à imiter le bon Henri IV et sa cour galante, surtout à faire l'amour; les temps d'oisiveté sont merveilleux pour l'amour.

Au pied des Pyrénées, dans une petite vallée charmante dont je vous dirai le nom tout à l'heure, et que vous ne manquerez pas de visiter à votre premier voyage, s'élevait un château féodal, le château de Marcilly; ses tours noircies par le canon et ses ponts-levis usés par le fréquent service n'étaient plus désormais que les monuments et les symboles d'une époque à jamais disparue. Il y avait là un vieux guerrier protestant qui cultivait ses terres ; une jeune veuve, sa fille, qui s'appelait Louise de Vaucernay, et qui, toute jeune, avait perdu son mari dans les guerres de la Ligue ; puis un jeune cousin de cette veuve, le marquis Honoré de Bléhaut ; et un chanoine de Pau, philosophe à la manière de Montaigne, que tout le monde aimait, qui riait doucement de toutes choses, qui modérait les fougues protestantes du seigneur châtelain et faisait la guerre au marquis pour sa langueur amoureuse, l'exaltation de ses beaux sentiments, et les chevaleresques illusions dont il nourrissait sa pensée. « Quoi! lui disait-il, vous vous » laissez séduire par les chimériques discours dont Mon» temayor dans sa Diane et Cervantès dans PersiJès et » Sigismoncle, ont entretenu leurs lecteurs ! Vous espérez » obtenir d'une femme mortelle l'incomparable perfection 1) que Dieu n'a donnée à aucune de ses créatures ! Vous > deviendrez le Don Quichotte de l'amour, je vous en » préviens ; malheureux assurément, ridicule'peut-être ; — •> ce qui est un malheur immense ! »-lUais Honoré ne l'écoutait pas, et la contagion de sa fièvre amoureuse gagna bientôt la jeune Louise; elle avait elle-même toute cette délicatesse de pensée et toute cette fierté d'âme qui servent d'aliment aux grandes passions; la bibliothèque de son père lui fournissait les plus beaux ouvrages métaphysiques que l'Europe eût enfantés pour transformer l'amour

en rêve brûlant, pour l'idéaliser, le raffiner, le rendre pénétrant, aérien, immense et fatal ; pour lui enlever tout ce qu'il a de vulgaire, tout ce qui rapproche des affections communes les sentiments élevés et exquis. Elle trouvait déjà dans ces livres les mille poisons subtils qui ont préparé Werther, Saint-Preux et Julie , C élestine et l'aldoni, et qui datent du fond du moyen âge; les puésies de Pétrarque, les Azolani du Bembo, la Célesiine de Rojas, l'Aminta du Tasse; les pastorales alors nouvelles de l'Espagne; productions ravissantes et enivrantes pour le goût français qui n'avait jusqu'alors savouré en fait d'inspirations érotiques que la gaillardise, l'impétuosité, la sensualité et la naïveté. Dans cette belle solitude, et heureux d'un penchant mutuel, Honoré et Louise se trouvèrent donc livrés à la fois aux dangers de la passion factice qui naît de l'imagination, et aux entraînements de la passion instinctive qui s'empare des sens et du cœur. De là toutes les délicatesses bizarres, tous les scrupules, toutes les peines qui troublèrent leur vie. Ils ressemblent, dites-vous, un peu trop à Saint-Preux et à Julie ; ce n'est pas ma faute.

Je raconte les faits le plus ingénument que je puis ; mes héros ayant vécu cent cinquante années avant l'apparition de la Nouvelle Héloïse, on ne peut leur imputer aucune imitation de Jean-Jacques. Une solitude profonde, une belle nature, l'ardente jeunesse, le sentiment du beau et du grand, le désir orgueilleux d'une perfection idéale, le besoin de réaliser dans la vie la poésie que l'âme rêve ; nous comprenons bien tout cela chez madame Sand; nos mères ont admiré ces idées dans le roman du Genevois; nos aïeules les ont trouvées dans Zaïde et dans la Princesse de Clèves. Pétrarque a dû sa gloire aux mêmes inspira-

tions. C'est donc là un des grands mobiles de la civilisation chrétienne; c'est l'amour idéal, l'amour moderne proprement dit. Ne reprochez pas, je vous prie, à Louise et à Honoré leur métaphysique amoureuse et leurs raffinements passionnés; c'est l'aliment moral dont l'Europe vit, depuis la belle Didon jusqu'à l'ardente Indiana.

Mais je reviens à mon conte.

Le vieux seigneur de lUarcilly, qui s'occupait à rédiger ses Mémoires de guerre et à cultiver ses domaines, ne voyait point avec plaisir les tendres penchants de Louise qu'il traitait d'égarements romanesques; son protestantisme n'acceptait pas volontiers pour gendre un catholique tel que le marquis; et Honoré, devinant le péril que ses amours allaient courir, eut recours à un artifice assez naturel. Suzanne de lUercey, jeune fille blonde de vingt ans, qui habitait le château voisin de Meillecourt, rendait souvent visite aux maîtres du château de lUarcilly, Honoré parut s'occuper beaucoup de cette jeune fille, et prévint de sa ruse amoureuse Louise de Vaucernay, qui, toute confiante en son ami, ajouta d'abord foi à ses discours. Mais le vicomte de Castelbernard, qui était épris de Louise, crut apercevoir dans cette circonstance un moyen de mener à bien ses propres affaires et de détacher la veuve qu'il aimait de l'objet de sa préférence. Il sut persuader à Louise qu'elle était trompée ; que les hommages rendus par le marquis de Bléhaut à Suzanne étaient sincères, intéressés et payés de retour ; et que, dans cette situation dangereuse, dont Louise ne pouvait se plaindre, cette dernière seule se trouvait abusée. Ce fut une vive douleur pour elle. Elle montra tant de froideur à Honoré qu'il chercha toutes les occasions d'obtenir d'elle une explication qui le disculpât; il chercha cette occasion inutilement. La fierté de Louise,

sa sensibilité, sa vanité étaient blessées. Un jour- qu'elle l'avait traité avec plus de dureté qu'à l'ordinaire, le pauvre jeune homme perdit la tête; il erra longtemps dans les bois voisins, et, gravissant une des roches escarpées dé. ces parages, il se jeta dans un des torrents qui tombent d-es cimes des Pyrénées. La japidité des eaux le sauva ; entraîné, mais non submergé, il suivit le flot violent qui l'emportait, et fut jeté à demi-mort, à six lieues du château de Marcilly, sur un sable fin qui étincelait au soleil, et sur lequel tremblaient les ombres aiguës des sapins de la rive.

Honoré de Bléhaut avait vingt-deux ans; il était d'une beauté parfaite. Cette tête brune aux yeux bleus, étendue toute pâle sur le sable de la plage; ces traits nobles et doux que la mort semblait avoir glacés, mais qui ne portaient pas la hideuse empreinte du tombeau, furent, pour deux jeunes promeneuses matinales, un objet d'admiration et de pitié. Teresa Degli Angeli, fille d'un Italien de la cour de Catberiue de Médicis, et qui habitait un domaine voisin pendant que son père sollicitait à Paris une nouvelle faveur du roi, avait en la fantaisie de respirer le frais du malin; sa servante, Ninette Marion, l'accompagnait. Ninette Marion était une petite paysanne égrillarde et" brune, qui n'avait pas plus de haine pour les jolis garçons que sa maîtresse Teresa. Elles s'approchèrent de ce corps, s'assurèrent qu'il respirait encore, appelèrent du secours , et se faisant aider par quelques vigoureux montagnards (lUi passaient, transportèrent le jeune homme dans le manoir de Brégis qui appartenait au père de Teresa. Au bout-de huit jours il était sauvé ; mais servante et maîtresse éprouvaient pour le beau jeune homme un sentiment également vif, également embarrassant pour toutes deux et pour le.

jeune homme qui ne pensait qu'à l'objet de son amour.

Fatigué de sa vie solitaire, et ne pouvant donner à celle qui l'avait sauvé que sa reconnaissance et non son cœur, il eut recours, pour se délivrer de la captivité dans laquelle la jeune Italienne le retenait, aux bons soins de Minette Marion. Un jour de fète elle l'habilla en paysanne, il se mêla aux danseuses et s'esquiva. La maligne 1Ninetle n'était pas fâchée que sa maîtresse ne fût pas plus heureuse qu'elle, et elle servait volontiers une fuite qui satisfaisait sa jalousie.

Vous voyez que dans ce temps-là, comme aujourd'hui, les gens à bonnes fortunes jouaient assez au naturel les Malheurs d'un amant heureux. Louise du Vauccrnay, croyant son ami mort et s'en accusant, é'ait tombée dangereusement malade. Quant à lui, dégoûté du monde et de la vie, plein de cette misanthropie amère des passions désappointées, blessé par la défiance de celle qu'il aimait toujours, il avait repris ses habits d'homme et s'était voué à une dévotion enthousiaste. Une grotte lui servait de demeure; une source voisine l'abreuvait; farouche et inconnu de tous, il passait pour un ermite. Ce fut le chanoine de Pau, Jacques Mulot, qui finit par découvrir sa retraite. La maladie de Louise devenait alarmante ; on craignait de la perdre ; le corps du marquis n'avait pas été retrouvé; on n'avait ramassé que son chapeau, tombé près du rocher d'où il s'était précipité dans le torrent. D'après ces divers indices, notre chanoine soupçonna que le jeune homme vivait encore. Il ne se trompait pas. Ses émissaires vinrent lui apprendre la retraite d'Honoré chez Teresa , puis son évasion et son séjour dans l'ermitage.

Le bon chanoine se mit en route, et, comme le frère Lau-

rcnt de Shakspeare il alla trouves l'amant dans sa caverne.

- a Eh bien, lui -dit-il, que vous avais-je annoncé? M Toutes ces fantaisies d'amour sublime font le malheur » de Louise et le vôtre I Il valait bien mieux vous déclarer M tout simplement, attendre que.la volonté de M. de Mar» cilly cédât ou qu'il allât rejoindre ses aïeux, et procéder « à l'ordinaire, que de vous embarquer sur cette mer u romanesque. Louise vous aime ; elle vous aime toujours, o \_et elle est dangereusement malade. Le docteur prétend »> qu'il y aurait imprudence à vous montrer, que cela a déterminerait une crise beaucoup trop forte. D'ailleurs » le père ne serait pas de cet avis. J'ai un moyen à vous # proposer. D

Le moyen du bonhomme était digne d'un chanoine du xvie siècle, surtout si ce chanoine eût appartenu à l'abbaye de Thélème. Je ne crois pas, dans tous les cas, que les canons de l'Eglise l'eussent approuvé. Il s'agissait de faire revêtir au j>rétendu ermite des habitude femme, de l'introduire sous ce costume dans le château de Marcilly comme la nièce de Jacques lUillot, et de favoriser ainsi l'entrevue et la réconciliation des deux amants. Honoré trouva la, J'use admirable ; déjà pour échapper aux tendres p-références de Teresa il avait emprunté le déguisement d'une paysanne ; rien ne lui était donc plus facile que de jouer ce nouveau rôle. On espérait que la ressemblance de la fausse nièce du chanoine avec un amant adoré et perdu ferait pour Louise une consolation et un premier pas vers la guérison, et qu'ensuite on pourrait lui apprendre toute la vérité.

Voilà mon jeune homme, frais et rose, paré de la collerette, de t& robe, du vertugadin de l'époque, mais pur de toute intention scandaleuse ou libertine, qui se laisse pré-

senter par le chanoine dans le château de Marcilly sous le nom de mademoiselle Françoise Millot, élevée au couvent de Tours, chez les Visitandines. Je ne sais si vous avez lu les amusants Mémoires de l'abbé de Choisy ou ce roman de perruquier en bonne fortune qui s'appelle Faublas ; c'est la même situation, un peu scabreuse, passablement dangereuse, et à laquelle vous n'exposeriez pas volontiers la vertu de votre fille ou de votre femme. La jeune malade admire l'étonnante ressemblance de Françoise avec le marquis de Bléhaut; elle s'attache à celle qui lui offre la vivante image de l'ami qu'elle a perdu ; peu à peu la santé de la veuve renaît, et Honoré n'eût peutêtre pas tenu longtemps les sages résolutions que sa passion combattait , il eût rompu le silence et rendu Louise complice de sa fraude, si un nouvel incident ne l'eût enlevé aux délices périlleuses dont il jouissait depuis n'n mois.

Notre chanoine Jacques Millot, comme la plupart des chanoines du temps, était mêlé aux mouvements politiques qui agitaient la France. Il ne tenait pas pour la Ligue, chose surprenante, mais pour l'autorité du roi.

Quand il apprit que le célèbre duc d'Epernon recommençait la guerre et se fortifiait dans son château d'Irvande pour se faire acheter un peu plus cher, Millot se hâta d'avertir la cour; le roi envoya des troupes, les desseins de l'ambitieux duc furent déjoués ; et bien qu'il continuât à tenir la campagne et à la couvrir de ses maraudeurs et de ses reîtres, il ne put ni s'emparer du château de Vlarcilly, comme il le voulait, ni se rendre maître des positions militaires de la contrée. Sa colère contre le chanoine fut grande.

« Parbleu ! dit-il un jour à son capitaine Franguet, tu

devrais bien aller m'enlever ce mauvais catholique et ce chanoine paillard ; si tu ne peux le prendre, prends sa nièce ! On dit que c'est une personne assez leste, brune, piquante et jolie, quoiqu'un peu virile ! Que tu t'empares de l'oncle ou de la nièce, tu me vengeras, et je serai content ! » Le ca pitaine Franguet ne demandait pas mieux.

Il alla donc rôder aux environs du château de LUarcilly, pendant que le duc son maître, recommençant la guerre, mettait le siége devant la petite ville de Dax. Une jeune fille se promenait paisiblement, un livre à la main, près d'une oseraie, à une portée de fusil du château, lorsque Franguet et ses hommes d'armes en approchèrent. « Etesvous mademoiselle Françoise lUilIot? » lui demandèrent-ils. — Elle répondit oui; et au moment même un bras nerveux la souleva comme une plume , la plaça sur la croupe d'un des chevaux de la troupe et l'y assujétit vigoureusement ; puis la troupe partit du côté de -Dax. C'était Louise de Vaucernay , fille de Marcilly. qu'ils avaient capturée, et non Françoise Millot, nièce du chanoine.

A peine le marquis de Bléhaut (la prétendue nièce) fut-il instruit de cet enlèvement et de l'erreur dont il était cause, qu'il monta à cheval, sans se donner le temps de déposer son costume féminin, et se dirigea vers le camp du duc d'Epernon. La situation se compliquait. Si le duc eût appris que la fille du protestant Marcilly était en son pouvoir, il eût assurément profité de ce hasard pour se venger d'un homme qu'il détestait et d'une religion qu'il avait en horreur. Le parti le plus sûr,, à ce que pensa Honoré, était donc de conserver son costume et son rôle de femme, de se donner toujours pour Françoise Millot, d'obtenir la liberté de Louise, et de rester prisonnier ou prisonnière entre les

mains du duc, sans s'embarrasser du reste. C'était une générosité pleine de prudence et un dévouement bien calculé.

Mais Louise de Vaucernay, de son côté, ne voulut pas que la nièce du chanoine, l'amie qu'elle chérissait, s'exposât au danger qu'elle courait elle-même; et il s'établit entre ces deux personnes un combat de générosité qui fatigua le duc et ne toucha pas son âme endurcie; l'une et l'autre prétendaient être Françoise Millot et demandaient que l'on rendît la liberté et la vie à leur compagne. II Puisque » ces deux pécores veulent faire les héroïnes, donnez-leur » le champ libre, s'écria le duc ! Attachez-les ensemble ; on » verra comment elles s'en tireront. Cette mauvaise bico» que (Dax) s'obstine à nous résister. Vous allez placer les » deux prisonnières en avant d'une escouade de dix » hommes ; vous leur donnerez à chacune un flambeau de » résine allumée ; si elles ne veulent pas avancer, la pointe » de vos lances les fera marcher. Elles se dirigeront, ainsi » guidées par vous, vers la poterne de l'ouest, à laquelle » ces mijaurées mettront le feu ; si l'ennemi n'est pas con» tent et qu'elles attrapent quelques mousquetades, tant » pis pour elles. »

Cet ordre alroce, qui n'avait rien d'extraordinaire en ce temps de fureur religieuse, et dont le marquis de Montluc avait donné plus d'un exemple, s'exécute; un profond et terrible silence règne dans la ville et dans le camp ; les assiégés n'osent plus faire agir leurs couleuvrines ; et le groupe des deux victimes et des piquiers qui les suivent s'avance du côté de la poterne.

— i< Halte, s'écria le capitaine qui commandait les piquiers. »

On touchait alors à la poterne. Sur le commandement

de ce capitaine, jeune homme d'une figure intéressante et mélancolique, un des soldats dénoue les cordes qui attachaient Louise et Honoré déguisé sous le costume de Françoise Millot.

« — Mademoiselle, dit ensuite ce jeune homme, s'a» dressant à la première, je vous ai reconnue ; vous êtes » mademoiselle Louise de Vaucernay; et moi je suis le )) vicomte de Castelbernard, qui vous aime et qui souffrirai » plutôt mille morts que d'obéir aux ordres de ce duc fé» roce. Quant à vous, dit-il plus bas à Honoré, je vous ai )) reconnu sous votre déguisement; vous n'êtes point une )) femme ; vous êtes le marquis de Bléhaut, Voici deux pis» tolets et une bonne épée ; défendez-vous, montrez qui » vous êtes. » La poterne s'étant ouverte et aussitôt refermée pendant ce discours du vicomte, la jeune veuve y était entrée et bientôt après le marquis lui-même. Une sortie vigoureuse des assiégés coïncida avec une attaque du camp que le chanoine Millot et le vieux Marcilly vinrent prendre en flanc, et battit complètement les assaillants. Le duc fut obligé de faire sa paix. Le siége de Dax n'était pas encore levé, lorsque le vicomte de Castelbernard, blessé mortellement d'une balle dans la poitrine, expira en avouant à Louise de Vaucernay la ruse dont il avait usé pour tenter de la détacher de celui qu'elle aimait. Le vieux chanoine Millot termina tout par un mariage.

— Que dites-vous de mon conte? N'est-il pas bien inventé, plein d'intérêt, de caractères, d'aventures, les unes pathétiques, les autres amusantes?

— Sans doute ; mais ce conte, quel est-il?

— Vous venez de lire l'Astrée.

— L'Astrée, prr Honoré Durfè?

— Oui.

Ou plutôt je vous ai donné la charpente grossière de ce roman en huit volumes, qui inaugura la civilisation amoureuse de nos pères. Je l'ai déshabillé de pied en cap; je l'ai dépouillé de ce que les lecteurs d'autrefois aimaient dans ce curieux livre ; franges de sentiment, broderies de beaux discours, falbalas de dissertations. Je vous ai fait grâce de Céladon et de ses langueurs; du grand druide Adamas; des nymphes bocagères ; et des exclamations en six pages sur les douleurs de l'amour ; tout cela vous eût semblé mortel et fastidieux. Vous auriez ri de voir ces personnages gaulois , hommes et femmes du ve siècle, ne rêvant que galanterie et belle passion ; vous n'auriez aperçu que le ridicule — et le ridicule vous eût caché le talent, ce talent réel qui charmait La Fontaine et Jean-Jacques. J'ai replacé les mœurs de l'Astrée et ses acteurs dans leur véritable sphère, celle du xvie siècle auquel ils appartiennent : la scène, je l'ai transportée ailleurs; j'ai effacé ce fleuve Lignon devenu comique, et ce charmant pays de Forez, devenu proverbial et qui eût fait reconnaître ma fraude. Louise de Vaucernay est Astrée; le vicomte de Castelbernard est le beau Sêmire; le marquis de Bléhaut, Céladon. Que l'ombre du duc d'Epernon me pardonne; je lui ai prêté une belle révolte à laquelle il n'a jamais pensé et dont le seul coupable est le grand Polémas, guerrier inventé par Durfé. Mon chanoine s'appelle le druide Adamas. Ninette Marion est Léonide. Certes Boileau avait raison de louer « les ingénieuses fictions et les caractères finement imaginés de cette Astrée » qui n'est lue de personne.

Encore ne vous ai-je livré que la centième partie même de l' Astrée. Plus de quarante contes et récits accessoires se rattachent à l'intrigue que je viens de résumer ;

l'intérêt de chaque récit est souvent aussi vif que celui de la principale fiction.

Il est vrai, la métaphysique de l'Astrée et ses périodes interminables vous endormiraient infailliblement.

§ II.

Naissance de la poésie pastorale dans l'Europe moderne. — Le Tansillo. — Marche de la pastorale.

Comment est née cette singulière mode pastorale, à la quelle deux siècles sont restés fidèles, et que nous retrouvons dans le roman de l'Astrée sans en connaître l'origine et les premiers pas dans l'Europe moderne?

Vers le commencement du xvie siècle, en l'an 1520, trois gah'res espagnoles amarrées dans le port de Messine et jointes ensemble par un plancher commun, offraient un spectacle curieux. On y avait dressé un théâtre; et ce théâtre était le berceau romanesque de toutes nos bergeries modernes ; — des pastorales de Montemayor et Durfé ; des bergères adorables dues au pinceau de Boucher, des bergers non moins adorables que Fontenelle a créés, des petits moutons de madame Deshoulières, et de toute cette population étrangère aux soins de la vie active; populatiou innocente, parquée dans les domaines de l'amour, et qui, depuis son premier auteur italien Tansillo jusqu'à M. de Florian, traversant l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre et la France, n'a expiré que sous les coups de la révolution française. Cette grande destructrice de tous les symboles dénués de vie pratique n'a pas épargné les bergeries : les bergeries sont mortes après avoir beau-

coup vécu. La constitution pastorale avait trouvé son point culminant et sa plus haute faveur en Angleterre, au temps de Sidney, qui écrivit l'Arcadie; en Italie, au temps de Guarini qui fit cette gracieuse merveille, le Pastor fido ; en Allemagne, au temps des bergers de la Pægnitz; en Espagne, sous le règne de la Diane de Montemayor ; en France, au temps de Durfé qui nous donna l'Astrée.

Cette république idéale, amoureuse et bocagère a donc fait le tour de l'Europe et laissé partout des traces avant de succomber sur la limite du XIXe siècle. Quelques âmes tendres, quelques beaux talents n'avaient pas dédaigné cette forme singulière de la poésie et du drame ; je citerai Torquato Tasso qui a écrit YAminte ; Cervantes qui a composé des pastorales ; enfin Shakspeare, auteur de la plus admirable des fables bocagères, As y ou like it.

Ce grand homme, aux pieds duquel on a brûlé tant d'encens frivole, et qui ne peut être bien compris que des esprits les plus élevés et les plus rares, n'a pas oublié qu'une pastorale est un caprice ; et il a nommé la sienne : Cornue il vous plaira (1). Devinant aussi qu'il faut une perspective réelle à un paysage fantasque, un fond de vérité pour faire ressortir des acteurs mensongers, il a tout concilié par l'instinct du génie. Sa forêt est la forêt des Ardennes ; il y a là des pâtres grossiers, des cerfs qui brament et se mirent dans l'eau, des bûcherons la cognée au poing, et des villageoises qui passent ; voilà pour la réalité. Sous les mêmes ombrages viennent s'établir et vivre d'autres bergers de fantaisie, exilés par une révolution po-

(4) On peut consulter à ce propos nos Études sur le moyenâge, (de la poésie platonique et du Dante) — et nos Éludes sur Shakspeare (drames féeriques et pastorales de W. Shakspeare).

litique, un Foi vieillissant, un jeune prince dont la tête est mise à prix, quelques jeunes filles que cette nouveauté d'aventures amuse et distrait; enfin tout- un monde civilisé, heureux de répudier les plaisirs factièes, les statues et les bronzes, les intrigues et l'étiquette des palais. Cette fantaisie pastorale ne peut durer. Mais pendant ces courtes-vacances des bois, que de causerie-s charmantes et de délicieux contrastes ! et par quel art inconnu l'impossible est-il devenu probable ? C'est la seule pastorale qui ne prête pas à rire aux gens sérieux ; la seule qui ait sauvé du ridicule les bergers et bergères que Durfé décrit, (c por» tant houlette peinte et dorée; dont les jupes sont de » taffetas,'la paunctière bien troussée, quelquefois faite de » toile d'or et d'argent, »

Mais revenons aux deux galères espagnoles, où eut lieu la première représentation d'une pastorale sicilienne composée par le Tansillo ; — représentation dont l'abbé Maurolycus nous a laissé la description fidèle.

fI C'était, (dit-il), une nuit charmante et transparente, non suUustris ; une douceur merveilleuse régnait sur la terre et sur les mers. On fêtait le mariage d'une princesse espagnole et de l'ua des premiers noms de l'Italie. Plusieurs grands d'Espagne et la fleur des deux nations se. trouvaient présents ; les Gonzague et les Orsini, les d'Esté etles Médina » ; — guerriers, diplomates, hommes d'intrigue et de luttes sociales; tous distingués par l'esprit et la connaissance du monde, fatigués de combats et de ruses, de poisons et de coups de -poignard ; les plus corrompus et les plus ennuyés des mortels.

C'est à de telles âmes que les bergeries sont chères.

On avait dressé une table, couverte d'une tente, sur le plancher qui réunissait les trois galères ; au fond de la

tente s ouvrait un théâtre ; le poëte Tansillo s'était chargé de composer la pièce.

Ce versificateur spirituel, dont le Vendemmiatore se lit encore avec plaisir, ne s'avisa pas de créer une œuvre sérieuse dont les passions fortes et les spectacles tragiques eussent peu récréé ces nobles auditeurs ; en face de la Sicile pastorale il se rappela Théocrite et modula sur le ton platonique, en rimes agréables et cadencées, un dialogue amoureux entre deux élégants bergers.

Voilà le premier point lumineux de la fable bocagère. On le voit briller doucement sur ce théâtre maritime, et devenir bientôt une longue traînée étincelante. Nos bergers, dès l'abord élégiaques et peu rustiques, se transforment bientôt en philosophes mystiques et platoniciens. Après Tansillo plus de mille poëtes italiens composent des pastorales. L'Espagne, élève poétique de l'Italie, subit la contagion ; l'Angleterre étouffée par Henri VIII et domptée par Élisabeth, se met à rêver bergeries. Le même goût pénètre jusqu'au fond de l'Écosse ; le Faithful Shepherd d'Allan Ramsay sert de pendant septentrional au Pastor /Mo de Guarini. Ce Faithful Shepherd prêche un amour dévoué, tendre et moral, que l'on peut confondre avec la vertu : le Pastor fido de Guarini ne connait d'autre morale que les nuances délicates de la volupté.

Vers la fin du xvie siècle la France commence à traduire et imiter l'Aminte et la Sylvanire. Le Tourangeau Gabriel Chapuys continue la Diane de Montemayor, « où » par plusieurs histoyres deguisées, sous les noms et style » de bergers et bergères sont décrits les véritables et » étranges effects de l'honnête amour. » Honoré Durfé, doué de ce talent de style qui manquait à Chapuys, rédige. ensuite l'Astrée, non pas en France, mais en Savoie. On

ne peut dire qu'il ait créé ce genre, ou même qu'il l'ait introduit le premier parmi nous ; très-certainement il avait lu le livre de Chapuys, dont le titre est presque identique à celui de l'Astrée — « où par plusieurs histoires (dit » Honoré Durfé),et sous personnes de bergères et d'au.» Ires, sont déduits les divers effets de l'honnête ami» tié. » La France prend feu pour l'Astrée, qui donne naissance à tous les grands romans vilipendés par Boileau -et produit des résultats très-singuliers. Le mot berger devient synonyme d'amant. Le mot a Céladon » reçoit le droit de bourgeoisie dans notre langue, à côté de Patelin et de Panurge ses prédécesseurs. Henri IV qui comprend l'amour à sa mode, résiste seul à l'engouement; il se fait lire l'Astrée pour s'en moquer.

On est certain du succès quand on partage les vices de son époque, et qu'on arrive à point. Honoré Durfé eut ce mériteetce bonheur. Vers 1710, Michel Montaigne était déjà déprécié; son style passait pour goffe et bizarre. La société française, qui se dirigeait vers une régularité plus élégante, raffola de VAstrée. Bientôt la bergerie d'Honoré Durlé tourna toutes les tètes. Le bourgeois Desyveteaux s'en alla par les rues de Paris, pannetière au côté, houlette à la main, chapeau de berger sur sa tête ; la belle Ninon, qui toute jeune le visitait souvent, se costumait en bergère, pour aller faire de la musique chez lui dans ses jardins de la rue des Marais. Les femmes à la mode adoptèrent le taffetas celadon, « d'une nuance vert-clair très-tendre. » La science politique elle-même se drapa en bergère; J' Euphormion de Barclay, pastorale politique, fut très-estimée. L'avènement de Louis XIV et les troubles de la Fronde n'abolirent pas cette mode, mais lui prêtèrent un ton héroïque. C'est encore Céladon qui se cache sous les noms

de Cyrus, d'Orondate et des héros de roman que madame de Sévigné admirait avec une obstination fidèle, même <. dans le style maudit de La Calprenède. » Un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition pénétrante, M. Aimé Guilloné signala une transformation bien plus singulière opérée par la manie pastorale. Sous Mazarin, au moment où la morale amoureuse de l'Opéra - Italien s'acclimatait chez nous avec l'Opéra français, sainte Geneviève, qui n'était auparavant qu'une sainte, devint tout à coup une bergère, et demeura bergère en dépit des actes authentiques et des souvenirs séculaires.

J'ai dit que YAstrée venait à propos. La France, au commencement du XVIIe siècle, cherchait confusément une civilisation plus douce et plus raffinée ; le Nord, enveloppé dans ses ténèbres, n'exerçait sur l'Italie, la France et l'Espagne aucune influence. On ne savait rien de l'Allemagne, sinon que l'hérésie en était venue avec les Lansquenets (Landsknaechten). L'Angleterre n'était connue que par les extravagances de Buckingham ; et Saint-Amant, vers l'année 1640, écrivait que « Fairfax était Roi de la GrandeBretagne. » La lumière tombait à flots sur nous de l'Espagne et de l'Italie ; de l'Espagne surtout ; car l'Italie commençait à déchoir. Il s'opéra un mélange singulier du Pastor fido et de la Diane, du Bembo et de lUontemayor, du romanesque espagnol et de la subtilité ausonienne, de l'Adone et du Gongora. De cette fusion sortirent plusieurs groupes ; — le groupe des Bergers Céladons, celui des Héros à la Clélie, enfin les Précieuses sacrifiées par Molière.

L'influence pastorale survécut même à ces derniers groupes; Boileau et Molière, Racine et Fénélon composèencore quelques dialogues bergeresques. Fontenelle s'a-

musa de ce genre factice qui convenait à son esprit raffiné; les idylles ne périrent pas sous les coups de la philosophie da XVIIIe siècle ; Florian et Marmonte] ramassèrent la houlette et le sceptre pastoral ; Numa-Pompilius, les Incas, Gonzahe de Cordoue, Estelle, la Bergère des Alpes, ne s'éloignent guère des données qui ont inspiré le Grand Cyrus, la Clélie et l'Astrée; on y reconnait le même procédé factice et le même emploi du talent; la vie réelle transformée en je ne sais quel idéal, tour à tour philosophique, chevaleresque, érotique ou guerrier. Le dernier soupir de la pastorale s'exhala en France dans cette aimable et touchante idylle, Paul et Virginie.

On peut croire cette généalogie de la pastorale apocryphe et de convention ; l'on peut dire que ces prétendues influences de nation à nation sont des hypothèses, et que cette filiation repose sur des conjectures gratuites.

Les preuves ne seraient pas difficiles à fournir ; mais, dans ce procès comme dans tous les autres, les preuves, partie utile et trame grossière du travail, sont médiocrement récréatives. Avant le Tansillo l'on ne découvre pas trace de pastorale (favola boscareccia) en Italie ; après lui elle abonde.

Les conquérants espagnols s'emparent aussitôt de ce genre agréable qu'ils se plaisent à cultiver.

En Angleterre Sidney et Spenser ne cachent pas davantage leur intention imitatrice, qu'ils proclament dans leurs préfaces et dans leurs prologues. En France Gabriel Chapuys continue la Diane espagnole, et Durfé marche dans la même route que Chapuys. Une fois la mode adoptée et l'influence devenue souveraine, la pastorale s'adapte au caractère des nations et suit le cours de l'histoire. En Angle-

terre elle est étouffée par le mouvement sanglant des intérêts ; en Italie et en Espagne elle se perpétue faiblement au sein d'une civilisation languissante ; eit France elle se mêle aux accidents d'une société raffinée qu'elle amuse et qu'elle séduit. Mil ton au XVIIe siècle est le seul poëte digne de ce nom qui ait osé en Angleterre réhabiliter la pastorale; son Cornus devient le pendant platonique du Pastor fido de Guarini.

Enfin la France voit les dernières et frivoles fleurs de l'idylle éclore dans les boudoirs de madame de Pompadour et dans les pavillons de Sceaux-Penthièvre.

î III.

Honoré Durfé. — Son influence.

L'auteur de l'Astrée réunissait des qualités rares. Il avait le nombre, le sentiment de l'harmonie et la connaissance du cœur humain. Sa période se déploie et roule, un peu lente, avec douceur et majesté, comme un beau fleuve au soleil. C'est une phrase dorée et calme, trop riche de mots, toujours sonore, plus harmonieuse qu'accentuée ; — phrase méridionale , comme celle de Davila et de Fra Paolo Sarpi en Italie, de Montemayor et de Sépulveda en Espagne. Sa cantilène le berce et le séduit; les tournures un peu rudes et concises de Montaigne, de La Bruyère ou de Pascal blesseraient sa délicatesse. Il n'est pas tout à fait Français dans son style ; on voit qu'il est né vers le midi, du côté de la chaude province lyonnaise, et qu'il a vécu sur les limites de l'Italie. Il se répète, il balance avec grâce les mélodies de sa phrase ; il est plutôt

rêveor que penseur ; il ne jette point sur la vie un coup d'œil sévère ; il ne sait pas dire à l'homme ces dures vérités que Bacon et Bossuet ne nous ménagent point.

On aurait tort de lui attribuer la création de notre prose. Il a fait prévaloir quelque temps en France un mode et une facture étrangers, qui ont tempéré et adouci notre mode national, mais que nous n'avons point adoptés. Il a exercé une influence et n'a pas fondé une école. Il a laissé une trace et n'a pas légué de chef-d'œuvre. Homme remarquable, nom qu'il ne faut pas effacer de l'histoire littéraire ; avec infiniment plus de talent et d'âme que d'autres écrivains, il sera peu lu désormais ; il ne relève pas immédiatement du génie national. Froissart, Joinville, le vieux Villehardouin ont des allures de style qui, toutes vieilles et moussues, sont encore françaises pour nous. Ils sont plus prompts, plus vifs, plus colorés, plus décisifs, plus piquants. Les Français du centre préfèreront toujours l'écrivain rapide à l'écrivain qui languit; ils achèteront volontiers la vivacité de la phrase au prix d'un peu de brusquerie et de violence. La Bruyère éclipse Polisson ; La Rochefoucauld fait oublier Patru ; Diderot efface Terrasson ; madame de Sévigné nous plaît plus que madame de MoUeville. Un mot heureux et vif produit bien plus d'effet que vingt périodes. Pourquoi ce beau roman, Télémaque, est-il peu lu aujourd hui ? Pourquoi le bref et rapide Montaigne ne veillira-t-il jamais? Pourquoi les âpretés et les incuries de Bossuet ne lui enlèvent elles pas un admirateur? Toutes ces questions sont résolues par les observations précédentes. Voyez combien il y a encore de sève et de vie chez le normand Corneille et l'auvergnat Pascal ; combien peu chez l'auteur de Séthos et l'abbé Mably 1

Honoré Durfé, un peu trop Italien pour nous, n'en est

pas moins un des grands artistes de la prose française. Dans le genre adopté par lui, dans le genre périodique et large qu'il préfère, je le place entre Fénélon et Amyot. Gué de Balzac travaille son style avec une lourdeur plus pédantesque et plus carrée. Madame de Motteville, toute espagnole dans sa manière, embarrasse sa phrase dans les longs replis des adjectifs et des incises. Durfé évite ces deux inconvénients. Ni pédant comme l'un, ni cérémonieux comme la seconde; il se recommande par une fluidité molle et gracieuse qui annonce Fénélon et qui a séduit Jean-Jacques.

Voilà pour la couleur du style et le plan de l'ouvrage.

L'une et l'autre convenaient à la France espagnole de Louis XIII et au goût italien qui dominait encore les salons des Pisani, c'est-à-dire l'hôtel de Rambouillet. La cour aimait les draperies majestueuses de la phrase espagnole ; l'esprit de salon, naïvement raffiné, pastoral avec recherche, se modelait sur l'Adone et l'Aminte.

Ce qui plut avant tout aux contemporains de Durfé nous rebute et nous fatigue : la recherche scientifique de ces mille variétés de situations et de caractère que peut offrir la vie amoureuse ; étude et science qui ravissent de joie certaines époques demi-ingénues et demi-savantes. Un Espagnol, avec une verve assez brutale, avait tenté cette encyclopédie de l'amour dans le prétendu drame de la Célestine. Un cardinal italien (Bembo) avait dévidé dans ses Azolani les sophismes et les arguments relatifs à cette intéressante matière. Durfé imagina une foule de personnages qui, se jouant dans une immense fable, devaient représenter les accidents, les bonheurs, les joies, les désespoirs de l'amour. Il procéda d'une façon toute contraire à celle que choisirait un romancier de notre époque. Oubliant

les accessoires, le costume, les circonstances extérieures, les souvenirs de l'histoire, il chercha l'intérêt dans les sentiments seuls.

On ne le lit plus aujourd'hui ; et l'on a fini par croire que tous les acteurs de son drame sont de purs Céladons. Céladon est le symbole particulier de l'amant parfait, le type du beau absolu dans l'amour. Près de lui, au dessous de lui se groupent et se détachent « l'amant perfide o, qui est Sémire; (r l'amant volage a, qui est Hylas, etc. J'en ai compté trois cents espèces. Chacune de ces variétés d'amoureux ne s'occupe absolument que d'amour ; la guerre, la gloire, l'ambition viennent en seconde et en troisième ligne; délassements de la passion, accessoires de la vie. Chacun de ces personnages chante ses aventures, sa tragédie, sa comédie et son hymne. Durfé a prodigué dans cet ouvrage l'invention, le style, un talent de narration limpide et inépuisable ; à force d'imagination il a su alimenter les mille ruisseaux de sa fable romanesque et les conduire tous au fleuve central de son récit. « Puérile analyse ! dites-vous. La vie n'est pas toute entière dans l'adolescence, l'année dans le printemps ! » — Cette puérilité a préparé Racine, qui corrigeant à force de bon sens, d'étude et de goût, les subtilités de l'Astrée, a développé, perfectionné, embelli l'analyse passionnée, l'accent tendre et pathétique, la plainte élégiaque et brûlante, si remarquables chez Honoré Durfé.

La noble race des Durfé ne vit plus dans l'histoire que grâce au livre pastoral dont je viens de parler. Un membre de cette famille a dirigé l'insurrection du Lyonnais ; on ne se rappelle plus ni son nom, ni ceux d'Anne Durfé le ligueur; d'Honoré Durfé ami du duc de Nemours; de leurs ancêtres bardés de fer ; enfin de leur dernier héri-

tier par substitution, le marquis du Chastelet qui s'empoisonna en 1795.

VAstrée assure l'immortalité de la famille. Madame de Sévigné l'aimait, mademoiselle de Rambouillet l'adorait, Fénélon, tout jeune, le lisait en cachette ; La Fontaine y trouvait un grand charme, Boileau lui-même en reconnaissait le mérite ; enfin toute la première moitié du XVIIe siècle eut l'Astrée pour guide.

Céladon, devenu le type immortel de l'amour platonique, se place entre le Patelin du xve siècle et le Tartuffe du XVIIe. Tartuffe, Patelin, Don Quichotte, Lovelace, Falstaff, Don Juan, Arlequin, Figaro, forment une merveilleuse et charmante assemblée. Ici Arlequin, ou la gambade bariolée et la polissonnerie piquante; là Patelin, ou l'art de faire des dupes par les oreilles; Tartuffe, ou l'hypocrisie triomphante ; Figaro, ou l'intrigue agissante (cousin de Panurge) ; Don Quichotte, ou la vertu folle, qui se morfond ; Don Juan et Lovelate (le même personnage sous deux costumes) ; Falstaff, h bonhomie de l'escroc; enfin l'aimable Céladon, enfant du platonisme et du moyen-âge ; le Don Quichotte de l'amour.

§ IV.

Milton s'empare, après Spenser, de la fable bocagère qui se transforme sous cette double influence. — Una. — Cornus.

Le succès de la pastorale fut prodigieux; entre 1610 et 1659 les esprits les plus délicats et les plus sévères sacrifièrent à cette mode ; les bergeries de Racan et les petits poëmes de Milton (l'Allegro, le Penseroso, Camus,

Samson le combattant) attestent la manie universelle.

Ces petits poèmes de Milton, d'un style moins hardi et moins solennel que son épopée, approchent de la perfection. Il y respire une fraîcheur délicieuse : le sentiment du poëte s'y révèle naïvement. L'auteur s'y montre peu ; l'homme y est tout entier.

Milton adolescent, beau visage aux boucles flottantes, tête d'Apollon du Nord, âme tendre et sévère , nourrie des pensées platoniciennes ; — écrit le Comus, allégorie dramatique. Il a foi dans l'avenir, il croit à la volonté humaine ; il aspire à l'idéal et consacre dans son hymne la magie de la vertu, respectée, dit-il, de toute la nature et imposant aux puissances infernales. C'est l'aurore de Milton ; le premier parfum enlevé par la brise à la fleur qui s'ouvre chaste et solitaire. Bientôt cette aimable austérité d'une âme pure se transformera sous des impressions nouvelles, lorsque l'adolescent devenu homme partira pour l'Italie.

L'Allegro et le Penseroso sont deux chefs-d'œuvre. Ecoutez cette harpe éolienne de la poésie, sollicitée tour-àtour par un vent lugubre et par un souffle tendre; c'est la vie elle-même, sous son double aspect et dans son double accord; — le mode majeur et le mode mineur; — ici les aspirations du bonheur et de l'amour; là les harmonies de la rêverie et de la tristesse ; — deux merveilles de sentiment, de délicatesse et d'unité.

Bientôt les malheurs de la vie descendent à flots pressés sur le poëte rêveur. Vieux et aveugle, il peint la lutte de Samson (Samson Agonistes) ; ce drame écrit dans le mode antique, mêlé de chœurs, est quelque chose de sublime et de simple comme Sophocle. Jeune encore, Milton avait écrit Comas, pastorale platonique. Cornus repré-

sentait les premiers combats de l'âme, jeune et hardie, luttant contre les passions qui l'enivrent. Samson exprime le suprême combat de la vieillesse indomptée bravant le destin qui l'écrase. lUilton a donc fait mieux que sa biographie ; il a noté, avec une exactitude héroïque , tous les accents échappés de son cœur ou refoulés dans ce cœur. Comprendre Cornus et Samson, c'est traverser la journée du poêle, depuis le matin jusqu'au couchant, c'est le connaître bien mieux que l'injuste Samuel Johnson et l'apologiste Todd.

La Pastorale de Comus, et l'Idylle héroïque de Samson, contiennent les intimes croyances de Milton; non pas ses dogmes, mais la religion de son cœur; non sa polémique active, mais les luttes secrètes de sa pensée. Un puissant intérêt s'y attache. Au xixe siècle, rien autour de nous, rien parmi nous ne les rappelle et ne les explique. Cette belle poésie n'appartient pas plus à notre âge, que les chants de Pindare ou les hymnes des brahmanes indiens. Elle n'apporte à l'oreille émue des Néo-latins qu'un murmure vague, lointain et doux. Ainsi les évolutions perpétuelles des civilisations successivement condamnées à revivre de leur mort enlèvent aux générations de l'avenir l'intelligence complète du génie ancien ; elles n'éteignent pas les flambeaux, mais elles les éloignent et les obscurcissent. Depuis longtemps l'auteur de la Divine Comédie est un ancien pour l'Europe nouvelle; aujourd'hui Milton a besoin de commentaires.

Comus est une pièce sans intrigue, sans nouveauté, sans passion. Deux frères accompagnent leur jeune sœur, et traversent avec elle une'forêt enchantée. Un accident les sépare de celle qu'ils protègent ; elle tombe au pouvoir d'un magicien qui la retient quelque temps; puis un génie

protecteur la délivre. Quoi de plus commun et de plus mal inventé ? Où est le drame? où est la poésie?

Une seule idée rayonne au fond de cette idylle admirable, l'enveloppe de ses nuages d'or, lui prête la grâce et la fécondité.

C'est l'idée de la pureté victorieuse ; symbole émané du platonisme chrétien, emprunté par Milton au moyen-âge chevaleresque, et développé par cet homme de génie avec amour et avec grandeur, non comme une allégorie de convention, mais comme une vérité souveraine et la noble règle de la vie.

§ v.

La pureté platonique, proposée pour idéal de la vie pratique. — Be'the aux-grands-pieds. — Adenès. — Spenser.

D'après la Théorie platonique chrétienne, la magie de la vertu agit toute-puissante sur la nature et paralyse le pouvoir des mauvais esprits. Les premiers Actes des Saints nous montrent les lions et les reptiles du désert vaincus par la sainteté des ermites ; la Légende chrétienne n'a pas de plus touchants récits. L'aigle et le vautour s'apprivoisent ; le corbeau se charge d'approvisionner le solitaire dans sa caverne; le tigre lèche les plaies et baise les pieds sanglants de la jeune martyre.

Les premiers romans du moyen-âge s'emparent de ce symbole pathétique que l'on retrouve dans le Titurel et le Saint-Graal ; « Berthe-aux grands-pieds », au milieu de la forêt du Mans, échappe aux bêtes féroces et braveles outrages de la bise, armée qu'elle est de prière et de pureté. « Elle » aimait Dieu d'un cœur si pur et si sincère (dit le vieux poëte

» brabançon Adenès) qu'elle put dormir paisible sur la terre » dure, dansla nuit ténébreuse, sous l'air froid, à peine vê» tue ; forte de sa foi profonde et de sa nature parfaite. » Plus la jeune vierge pieuse souffrait et plus elle aimait » Dieu. Vers minuit, le ciel s'éclaircit un peu; le vent » tomba par degrés, le temps se rasséréna, la pluie cessa » et le froid diminua :

Berte dort ens el bois dessus la terre dure,

Et la nuit estait moult et hideuse et oscure,

Et moult estait il atre de froide atrempéure;

Et il dame n'eut pas assez de vestéure,

Selonc ce qu'île ert tendre et joene créature.

Mes ele par-estait de si fine nature,

De foy et de créance entérine et méure,

Corne cele qui n'avait fors de bien-faire cure,

En Dieu croire et amer est si mise sa cure,

Que plus li ert la chose male et pésans et dure Prent pour Dieu plus en gré tous les maux qu'ele endure. Devant la mie-nuict li temps un poi sescure;

Après leva la lune et bèle et claire et pure ....................

Et le vens est chéus et le temps s'asséure.

Il laissa le plouvoir ; s'amenri la froidure (1).

Ces vers sont charmants ; le XIlIe siècle n'en a guère produit de plus heureux.

Ils expriment une nuance admirable de l'époque et des populations chrétiennes; — le respect pour la pureté.

Vers la fin du XVIe siècle un grand poëte aujourd'hui

(1) V. nos Études sur le moyen-âge, (Dante et la poésie platonique ).

sans lecteurs, Spenser, — lorsqu'il s'empara des allégories chevaleresques pour les semer dans cette forêt magique de son épopée (The Faëry Queen), n'oublia pas un dogme si touchant. Sa belle Una, vierge sainte égarée au milieu des bois et suivie du lion dompté par sa beauté, personnifie la faiblesse, la grâce, la pureté, exposées sans défense aux orages du sort, et triomphant par la seule force morale.

Cet épisode est un des diamants de ce poëme qu'on ne lit plus, que l'on n'a pas traduit, qui a perdu beaucoup de sa popularité en conservant sa gloire. Milton, Thomson, Beattie, Gray, Collirts, Byron, Wordsworth, Keats étudiaient et aimaient Spenser. Nous ne prétendons pas dans la traduction suivante reproduire, même faiblement, la tendre lumière qui colore et anime les vers du poëte platonicien :

« — Non, dit Spenser, sous la voûte immense des cieux » rien ne cause à l'âme une émotion plus profonde que la » beauté vertueuse, tombant dans les piéges de l'envie ou » victime des caprices du sort. Pour moi, lorsque je la » vois ainsi traitée, je pleure, soit que je ressente encore » l'éblouissement dont elle m'a récemment frappé, soit » que vassal fidèle du sexe faible, je paie ainsi mon tribut » d'allégeance ; mais je pleure dans mon angoisse, et mon » cœur se brise comme si j'allais mourir.

» Et maintenant une si mortelle et si profonde douleur D me saisit, en pensant à la destinée d'Una la belle dont » je vais chanter le malheur, que mes tristes yeux baignent » de larmes les vers que je trace. Elle, la vérité même, » fille d'un roi, belle entre les plus belles, elle qui n'a ja» mais fait le mal ou pensé le mal, séparée de son seigneur » et de son ami, délaissée, exilée, solitaire, elle est errante

» dans les déserts et les bois sauvages, elle le cherche et » toujours en vain ; ces nouvelles si désirées ne lui arrivent » jamais !

« Un jour, épuisée par la fatigue de la longue route, elle » descendit de son palefroi dont le pas s'était ralenti ; et » choisissant une ombre secrète, loin des regards de tous ), les hommes, elle étendit sur le gazon ses membres dé» licats; elle détacha d'abord le bandeau de sa tête char-

» mante, et déposant sa tunique auprès d'elle, son visage » d'ange brilla comme le grand œil du jour brille dans » le ciel. L'ombre devenait lumineuse, éclairée par sa beau» té ; jamais regard mortel ne contempla d'aussi divines » grâces. »

— ( « One day, nigh weary of the irksome way, From her unhasty beast she did alight And on the grasse her dainty limbs did lay In secret shadow farre from all mens' sight.

From her faire head her fillet shee undight,

And laid her stole aside. Her angel's face,

As the great eye of heaven shined bright,

And made a sunshine in the shadie place :

Did never mortall eye behold such heavenlie grace. M )

Ceux de nos lecteurs qui comprennent l'anglais archaïque dont Spenser fait usage admireront ce mélange d'une harmonie incomparable et des images les plus suaves. Ils reconnaîtront l'insuffisance d'une traduction en prose pour reproduire ces délicieux vers :

Her angel's face Sa face d'ange

As the great eye of heaven shined bright, Comme le grand œil du ciel resplendissait brillante

And made a sunshine in the shadie place.

Et faisait un jour lumineux datis la place couverte d'ombre.

\* o Or, il advint, continue le poëte, que de l'épaisseur du » bois un lion s'élança tout à coup terrible, haletant, al» téré. A peine la vierge royale lui apparut, il ouvrit sa >1 gueule avide et s'avança pour dévorer ce beau corps. » Mais quand il fut voisin de sa proie, tout à coup sa vio» lence se calma, l'aspect de cette beauté l'arrêta surpris, » et le lion oublia sa faim sanglante.

» Tout au contraire, il baisa ses pieds fatigués, caressa » d'une langue flatteuse ses mains blanches comme le lys, » et sembla demander pardon à cette innocence outragée. » 0 beauté suprême ! vous domptez les plus forts ! 0 vé» rité chaste ! vous soumettez le vice et l'outrage ! Long» temps Una, tremblante, contempla cet orgueil asservi et » cette servitude orgueilleuse. Puis son cœur, gros de » larmes, se desserra, et des pleurs coulèrent de ses yeux i) attendris.

» — Le lion, dit-elle, monarque de tous les animaux des » bois, courbe son front devant moi ; sa fierté terrible cède » à mon humble faiblesse, et, dans sa pitié pour mon sort, » il oublie sa rage et sa force. Mais lui, mon lion, mon sei» gneur, le dieu de ma vie, pourquoi m'oublie-t-il ? Pour» quoi m'a-t-il délaissée? etc. »

S vi.

Le Cornus de Milton.

Rien n'est plus beau que celte poésie de Spenser, trans -

parente, ravissante, éthérée. L'âme passionnée et sévère de Milton a donné à la même pensée mystique une gravité nouvelle, pleine force et d'éclat.

La vertu chez la femme se résume dans la pureté, comme la vertu chez l'homme se résume dans le courage. Tel est le texte de Milton. Pour le développer il crée un paysage chaud et suave comme les paysages de Claude Lorrain. La volupté nue provoque la chasteté fière ; et la bacchanale enivrée bondit autour de la vierge sainte. Les Thyades échevelées frappent la terre de leurs thyrses et les hymnes orgiaques retentissent. Les grappes violettes brillent aux feux du jour; jusqu'au moment où la pureté vêtue de soleil,

The sun-clad pow'r of Chastity

apparaît et « refoule le vice dompté » ;

Evil on itself shall back recoil.

C'est un tableau plein de lumière et de vie, où l'air circule, où tout est puissant, où le symbole disparaît sous l'ardeur du coloris, où l'expression et l'image s'arment d'une réalité passionnée. Le sang frais et vigoureux de la jeunesse court à flots rapides dans cette poésie éclatante ; la plage dorée étincelle sous le soleil ; la danse fantastique ami me la pelouse brodée de violettes ; un luxe élégant se joue sur un fond sérieux et tendre. Milton prodigue ici les ressources de sa palette ; il ne dédaigne pas même les fortes teintes de l'idiome populaire, clouted shoon, lime-twigs, liquorish baits ; on dirait qu'il répudie volontairement la poésie de cour et l'allégorie frivole. L'âme du puritain se trahit :

— « La nature, dit-il, ménagère prudente, réserve ses » dons à ceux qui vivent selon sa loi austère et les pré» ceptes de la sobriété sainte. Si chaque homme juste qui » pleure aujourd'hui et subit la détresse recueillait seule» ment une portion légitime et faible des biens que la débau» cbe, le luxe et la volupté dissipent, une équitable compen» sation satisferait à tous les besoins. Le bienfaiteur des » hommes serait mieux loué; la bénédiction serait uni» verselle. Mais aujourd'hui l'avide insolence, ingrate et » lâche, le front baissé sur le festin qu'elle dévore, se re» paît, méprise, hait et blasphème. »

Ainsi s'exprime le jeune puritain. Il n'épuise pas toute son éloquence en de pareils anathèmes; il prête à la volupté des accents d'une puissance au moins égale. » Écoute-moi, toi qui es belle! ne te laisse point séduire » par ce vain mot : virginité! La beauté n'est pas faite pour » qu'on l'ensevelisse : c'est le métal précieux que les hommes » doivent se transmettre. Bonheur mutuel, félicité parta» gée, vie à deux; l'amour jouit surtout du plaisir qu'il » donne. »

Comus rappelle donc à la fois le Tasse et l'Arioste, Sapho et Platon ; le rare mérite de cette œuvre est de mettre tour à tour les plus belles images et le charme des plus beaux vers au service de la philosophie et de la volupté; d'assurer, à force d'art et d'éloquence, le triomphe de la pensée sur les sens; de préciser le drame symbolique, et d'atteindre à la fois les deux cimes de la métaphysique chrétienne et de la poésie passionnée.

Voilà pour le fond. Quant à la forme et à la contexture du drame, c'est une des fables bocagères, inventées dans les palais d'Italie, et qui après avoir amusé les princes d'Esté et de Gonzague coururent l'Europe, embellies par le génie

du Tasse et le talent lyrique de Guarini. Forme délicate, exquise, élégante, convenable à cette allégorie chrétienne et à ce paysage enchanté.

Cornus est une œuvre unique dans son genre ; un second Pastor Fido, consacré à la théorie platonique (1) ; œuvre pleine de majesté adoucie, de sévérité gracieuse. L'imagination septentrionale s'éclaire et s'échauffe sous le rayon d'or du midi.

§ VII.

La poésie pastorale chez Cowper. — Réformateurs littéraires, artificiels ou effectifs.

La poésie pastorale en se dirigeant vers le Nord, en traversant les domaines sévères de Spenser et de Milton, avait changé de caractère ; elle fut recueillie et revêtue d'une austérité plus triste vers la fin du XVIIIe siècle. Alors le mélancolique Cowper s'empara d'elle et la remit en honneur.

(1) Le dernier traducteur du Cornus a compris ces nuances. Quelques-unes des expressions les plus belles et les plus énergiques de Milton sont reproduites par lui avec une fidélité remarquable. Silence was took ere he was aware: «Le silence surpris se laisse charmer. » C'est le sens du poëte rendu par une phrase élégante et concise. Nous aurions exprimé, tipsy dance, non par b « gaîté folâtre»; mais par « danse enivrée », et dimpled brook, par « source au crystal qui sourit », au lieu de « source qui bouillonne, » Le dimple est cette contraction légère que fait naître le sourire. Rien de plus poétique que l'image de Milton single darkness, qui ne signifie pas u les seules ténèbres»; mais Ia« solitude dans les ténèbres. » Il ne faut pas traduire : Thus I hurl... par « c'est pourquoi je lance... »; mais par « voyez!... je lance!... » l'hits ne doit pas être confondu avec therefore, qui signifie » c'est pourquoi. » Ces critiques de mots n'affaiblissent pas le mérite réel d'une étude difficile, exécutée avec conscience et talent.

'William Cowper fat un réformateur involontaire.

Les véritables- réformateurs n'ont jamais la prévision de leur œuvre. Luther, en soulevant la question des indulgences, ne se doutait guère que le levier de soii argument théologique remuait le trône papal, l'Europe, les monarchies, et le monde. Bayle, qui précédait Voltaire, ne soupçonnait pas que les deux puissances contemporaines, le protestantisme et le catholicisme céderaient à l'action dissolvante de son Doute appliqué aux faits. Voltaire lui-même, le metteur en œuvre des objections des trois précédents siècles, devinait-il la destruction qu'il opérait ? L'auteur du Mondain savait-il d'avance la révolution française? S'il l'avait prévwe, il n'aurait pas écrit.

Les réformes apparentes, celle que Ronsard par exemple a voulu introduire dans la poésie, sont conduites avec grand fracas. Vous diriez une conspiration violente plutôt qu'une réforme ; une lutte matérielle, non un travail de la pensée. Dans ces prises d'armes littéraires il-y a un certain mouvement qui séduit, une régularité qui impose. Le chef marche en tête, ferme sur son cheval de bataille, fier de son panache orgueilleux, de son costume pittoresque et de son allure martiale ; ilnomméses adjudants qui lui servent d'escorte ; les trompettes sonnent l'arrivée du conquérant. Interrompre ces éclatants concerts c'est mériter la mort; les bourreaux ne sont pas loin. Le gros de l'armée suit. qui ckante d'une seule voix les mêmes louanges : un seul drapeau flotte au-dessus de toutes les têtes ; les goujats réclament une part de la gloire.

Cette pompe apparente recouvre un vide fatal ; il n'est jamais permis à l'intelligence de parodier la force physique. L'intelligence ne marche point à la conquête par bataillons envahisseurs. Elle s'isole et ne relève que de Dieu. Elle est

puissante dans la solitude et tire sa force d'elle-même; elle ne s'organise pas administrativement et militairement. Ce qui l'occupe, c'est la vérité, l'amour, — Dieu. Plus son extase est profonde, moins elle songe à cette distribution matérielle des intérêts et des rôles, qui absorbe la vie d'un Bonaparte ou d'un Cromwell. A chacun sa part. A l'homme d'action, le tumulte, la mêlée, le triomphe , la défaite. A l'homme de pensée le repos et l'obscurité extérieurs ; à lui ces ténèbres qui avivent la grande flamme intérieure dont il est embrasé ; à lui le courage contre la misère, l'envie, l'indifférence, contre la conspiration du silence, de la malice et de la sottise.

Les deux rôles du conquérant armé et du réformateur intellectuel sont très divers ; le monde de la pensée ne se gouverne point comme le monde des faits; le joug ne passe point sur les idées comme il passe sur les peuples.

En Espagne et en Italie plusieurs efforts de ce genre ont été vainement tentés. Ronsard et son école nous ont inoculé plus d'un défaut littéraire ; peut-être une sève plus nationale aurait animé nos chefs-d'œuvre, si Ronsard ne s'était donné pour l'Alexandre ou l'Attila de la poésie. Il n'a fallu rien moins que le génie d'un Pascal, d'un Molière, d'un Bossuet, pour briser le cercle de fer dans lequel ce chef de parti nous avait emprisonnés.

Les mauvaises influences qui ont nui à la littérature française sans en détruire la puissance et la fertilité sont l'esprit d'imitation et d'engouement, la servilité de la copie antique ou espagnole, allemande ou anglaise , l'adhérence aveugle à certaines formules et la mode passagère. La traegédie pâle et décolorée de Lagrange-Chancel n'est autre hose que la vieille tragédie de Jodelle, calquée sur le grec,

et remise en français moderne. Froideur, faiblesse, arrangement trop symétrique se retrouvent chez Jodelle comme chez Campistron. Montaigne, Molière, Pascal ont échappé à ces dangers serviles, parce qu'au lieu de se transformer en conquérants et en chefs de bande, ils se sont contentés d'être d'indépendants génies et de libres esprits.

William Cowper, pauvre , solitaire et ignoré, a donné l'impulsion à tout le mouvement intellectuel des Walter Scott et des Byron. La vraie poésie, éclipsée longtemps par la poésie artificielle, a été ressuscitée par ce mélancolique et ce rêveur.

§ viii.

Comment s'était opéré en Angleterre le développement poétique, de Chaucer à Co per.

L'époque anglo-saxonne de la poésie anglaise, toute monacale. se confond avec le moyen-âge.

L'époque anglo-normande est représentée par Chaucer, dont la gaieté railleuse et l'observation caractérisée rappellent les vieux fabliaux français.

Le xv ie siècle appartient à l'influence italienne. Shak- speare lui-même subit l'action du génie italien. Spenser «st tout italien quant à la forme.

Au XVIIe siècle, l'inspiration de Cowley, que l'on préférait à Milton, devient métaphysique et subtile. Milton lui succède. Le caractère particulier de son talent est d'être calviniste et mélancolique par la pensée, riant et lumineux par la diction et le style.

Voici Charles II; the jovial king, le roi «de bonne humeur», pensionnaire de Louis XIV. L'Angleterre se met

alors à parodier la France ; Rochester imite d'Assoucy et Benserade. Clélie, Cyrus et Artamène inspirent Drvden ; admirable versificateur, doué d'une pensée mâle, active, pénétrante; incapable de créer un drame, c'est-à-dire de faire vivre sur la scène des hommes avec leurs passions et leurs caractères; génie né pour la satire, l'épopée et la discussion. Dryden fit obstinément et fièrement six volumes de mauvaises tragédies et de comédies plus détestables encore. Talent perdu, qu'il faut aller déterrer aujourd'hui dans les cryptes littéraires.

La vigueur de versification qu'il déploya servit les progrès matériels de 1 art. Pope continua l'œuvre avec plus d'habileté, de grâce, de souplesse et d'esprit et fit régner l'influence française pendant l'espace de temps occupé par les règnes de Guillaume et de Marie, de la reine Anne, et de Georges II. Époque riche en prosateurs élégans, en publicistes et en philosophes.

Mais les noms poétiques de cette ère ne se distinguèrent par aucune originalité. Sans un renouvellement de sève, sans une réparation de forces la poésie anglaise courait risque de s'éteindre ; la faiblesse extrême, la nullité presque rachitique et l'insignifiance étiolée des imitateurs de Pope rappellent le vers du Dante sur les sciagurati

.. che mai non fur vivi.

L'Angleterre était devenue paisible. N'ayant plus que des luttes religieuses à soutenir, elle cherchait à se modeler sur la sociabilité du continent ; les bûchers théologiques avaient cessé de dévorer leurs victimes ; le pilori ne se chargeait plus d'oreilles sanglantes; la tolérance s'établis-

sait par degrés ; les haines s'éteignaient ; les idées s'étaient élargies, les habitudes améliorées; les partis politiques avaient renoncé aux bourreaux. La monarchie de Louis XIV éblouissait l'Europe et favorisait le développement de la poésie de cour et de salon dont Pope fut le représentant. La phraséologie anglaise, de saxonne qu'elle avait été, devint latine ; l'inversion et la liberté du vieux langage furent restreintes.

Sans doute l'école de Pope est un peu mesquine et faible. Mais je ne me sens le courage de détruire et d'émonder aucun des rameaux de la civilisation intellectuelle. J'aime mieux, en les acceptant tous, en les estimant à leur valeur, apprécier comme nécessaires les changements de ton et de couleur, les révulsions inévitables, les métamorphoses fécondes qui continuent le mouvement des littératures ; — il y a place pour tous dans la maison de mon pire.

Quelque chose de frivole, de superficiel et de faux s'était néanmoins glissé dans la poésie anglaise. Il s'agissait de retrouver l'inspiration intérieure, le secret de l'émotion et de la sympathie. Un malade, épris de la poésie idyllique et champêtre, opéra cette rénovation.

§ IX.

William Cowper.

Son père, l'un des chapelains de Georges III, était recteur d'un petit village du comté d'Hertford, nommé Berkhampstead.

Lorsque William, le sixième fils, vint au monde, c'était un enfant d'une constitution débile et frêle, Que l'on

conserva par miracle, et qui, après avoir reçu les premiers éléments du latin et du grec, fut jeté tout à coup dans une école publique. Il était aussi timide d'âme que faible de santé. Jouet de sa classe, souffre-douleurs de l'école , il comprit le monde comme une injustice, la société comme un fléau. L'éducation publique, quels que soient ses avantages, développe les penchants hostiles et polémiques. Ces murs de prison, ces longues heures de travail, ce joug de plomb qui pèse sur la jeunesse, cette discipline militaire et monacale qui étouffe son élan, cette jalousie excitée par les concours, ce conflit de tous les caractères timides ou hardis, impérieux ou souples; la terreur universelle infligée par le despotisme indispensable pour gouverner cette masse turbulente, impriment à de jeunes âmes une tristesse prématurée. L'esclave devient volontiers tyran. Les douceurs de la famille sont nécessaires pour corriger l'âpre violence qui règne dans ces « geôles de la jeunesse captive 1), comme Michel Montaigne a raison de les nommer. Rousseau , Bernardin de Saint-Pierre et Locke ont fait sentir l'extrême danger de l'éducation publique, ainsi dirigée par une rigueur soldatesque et des souvenirs de couvent ; ils ont montré les forts écrasant les faibles , les grands tyrannisant les petits ; et, sous la prétendue égalité du collége, les iniquités d'une société mal organisée s'établissant au milieu des fleurs de la rhétorique et de l'étude de Cicéron.

Cowper garda tonte sa vie l'amère trace de ses souffances premières ; son caractère naturellement ombrageux devint si misérablement timide, que la présence des hommes fut pour lui un supplice. Il étudia ensuite la jurisprudence, ou plutôt il fit semblant de l'étudier. Ses occupations sérieuses se réduisaient à quelques amusements

enfantins ; il dessinait des paysages, jouait de la flûte, élevait des oiseaux ; et quand on vint troubler sa paresse en lui demandant compte de ses études, il se trouva fort malheureux. Non-seulement il ne savait rien; mais, au lieu d'avoir acquis la confiance, l'aplomb, ou, si l'on veut, l'arrogance requises de celui qui se présente en public, sa timidité n'avait fait que s'accroître; on reconnut qu'il ne serait jamais reçu avocat ; et sa famille, qui avait du crédit, obtint pour lui la charge lucrative de secrétaire des comités secrets de la chambre des pairs. Il fallait se montrer à des hommes assemblés. Il eut peur, et donna sa démission avant d'avoir occupé la place. On essaya de lui confier les procèsverbaux de la chambre-basse. il s'agissait d'occuper un cabinet isolé et de tenir en ordre ces procès-verbanx. Malheureusement une discussion vint à s'élever à propos d'un antécédent; le secrétaire reçut l'ordre de se présenter et d'apporter le document requis. Le jour était fixé, Cowper, qui avait étudié avec attention les journaux parlementaires, et qui était maître de son sujet, tomba dans une anxiété mortelle qui se résolut en une maladie, « Les personnes, dit-il, qui sont organisées comme moi, et sur lesquelles les regards du public agissent comme un poison violent, pourront seules apprécier l'horreur de ma situation ; quant aux autres, elles ne me comprendront pas. Ma raison en fut bouleversée et ma santé détruite ; quand vint le jour de la fatale épreuve, j'étais au lit avec le délire, et tous mes amis convinrent qu'il fallait renoncer définitivement à toute espèce d'emplois publics. »

Cette intelligence malade, ces nerfs ébranlés, cette folie de terreur et de tristesse, conduisirent Cowper à la pensée du suicide. La faiblesse qu'il venait de montrer lui semblait une honte que devait effacer une mort volontaire. On

parvint à le sauver plusieurs fois. Après ces tentatives désespérées, sa piété devint sombre , et la superstition joignit sa terreur à celle que les hommes lui inspiraient. Frappé d'une aliénation mentale qui semblait incurable, il alla se réfugier à Huntingdon, dans le comté de Cambridge, chez M. Unwin, ami de sa famille, et qui l'accueillit avec bonté.

La tranquillité de la vie rurale le calma. Protégé par un rempart d'amitié et de solitude il oublia un peu ce monde qu'il redoutait.

Les brillants avocats du Temple s'étaient moqués de sa douceur et de sa tristesse ; il ne voyait plus autour de lui que bonnes gens sans prétention et sans humeur, personnes simples qui le réconciliaient peu à peu, sinon avec l'humanité, du moins avec la vie.

« Quand cette chère madame Unwin, dit-il dans une de ses lettres, joue de la harpe auprès de moi, je sens mon âme se détendre, mon irritation se calmer, mes chagrins s'amortir, ma vie se renouveler ; ensuite nous nous promenons dans la forêt voisine : souvent il nous arrive de faire ensemble de véritables voyages, et les cloches du soir sonnent quand nous rentrons. — Alors je me sens trèsbien. — »

Après quelques années passées dans cette solitude, mistriss Unwin qui, avec le tact particulier aux femmes, avait compris cet homme rare, lui conseilla de s'occuper, de travailler, d'écrire, de peindre en vers ou en prose l'effet produit sur son âme par la vie champêtre. Il hésita long-temps, et finit par obéir à sa garde-malade. Une autre dame du voisinage , lady Hesketh, venait l'encourager et le consoler. te pauvre hypocondriaque se rassura peu à peu, comme ces animaux timides qui craignent la clarté du soleil, qui

fuient tout être vivant, se soustraient aux caresses bruyantes et que l'on n'apprivoise qu'à force de soins.

Cependant, calviniste sincère, il se voyait damné ; la vengeance de Dieu le menaçait; la miséricorde de Dieu ne le rassurait pas; pour lui comme pour le grand Pascal l'enfer-était béant et inexorable. Les hommes, avec, leurs passions et leurs rivalités, lui semblaient autant d'ennemis; et s'il ne s'armait pas contre eux de la colère insultante de Jean-lacques, il fuyait leur approche avec un frémissement plus craintif.

Telles sont les idées et les terreurs qui ont dicté ses poésies, étroitement alliées aux rêveries de Jean-Jacques et aux méditations d' Oberman.

Pour les goûter il faut abdiquer tout souvenir du génie plastique des Grecs ; Cowper, chrétien et septentrional, ne reproduit pas la nature, il la commente. Un voile de mélancolie religieuse descend sur son paysage et se trouve en parfait accord avec le ciel grisâtre d'Angleterre, ses collines veloutées, ses forêts ombreuses et ses chaumières ornées. Tantôt un petit tableau de Wouvermans vous est expliqué par le pocte philosophe ; tantôt c'est une plaine de Ruysdaël, avec la pluie qui tombe, la nuée lourde qui pèse sur la plaine, les lignes fuyantes des horizons vaporeux, le fermier qui suit sa route en abaissant son feutre gris sur son front, et la petite fumée qui s'échappe du toit solitaire.

De tout cela Cowper fait son idylle philosophique ; chacun de ses pas à travers la campagne déserte éveille un monde de méditations; sa sympathie prête de la noblesse à ce qui est vulgaire, de l'originalité à ce qui est commun. Jamais objet extérieur ne le sollicite ou ne l'inspire à raison de sa beauté propre ou de sa grandeur pittoresque; l'âme du poëte réagit sur le monde extérieur.

§ X.

Retour à la vraie poésie champêtre.

A peine cette voix mélancolique eut-elle jailli de la solitude, toutes les âmes furent émues.

Le nouveau poëte pastoral reprochait à l'Angleterre son luxe, ses travers, ses querelles domestiques, ses injustices, son ambition. Ce vieil accent du calvinisme renouvelle par la fraîcheur des vallons solitaires produisit un grand effet. Depuis Charles II on avait sacrifié la pensée à la forme; Cowper sacrifiait l'élégance de la forme à l'énergie et à l'élan de la pensée. L'allure libre, nonchalante, rêveuse, facile, enthousiaste, passionnée de ce misanthrope qui n'écrivait pas pour écrire, qui n'avait ni système, ni prosélytes, ni panégyristes, ni journaux inféodés, ni prétention de souveraineté, ni intrigues actives, ni même un ardent besoin de gloire, exerçait une séduction irrésistible. Les hommes graves aimaient le sérieux de cette pensée toujours chaste; les jeunes gens étaient ravis de cet abandon, de cette naïveté, de ce jet, de cet entraînement, de cette sève naturelle. Le poëte soulevait toutes les questions, remuait tous les sujets; tantôt il déplorait la concentration des familles dans quelques villes manufacturières, foyers d'industrie, mais aussi de vice et de malheur; tantôt il provoquait dans des vers prophétiques et sublimes l'abolition de la traite des noirs. Embrassant du fond de son asile champêtre l'horizon intellectuel de l'époque, cet idyllique qui paraissait occupé du paysage assez uniforme du comté de Cambridge annonçait dès 1780 la chute de la Bastille et de la monarchie française.

Comment donner l'idée d'un talent si étrange et si ingénu, qui semble marcher à l'aventure, bien que guidé par une doctrine austère ; talent capricieux par la forme, familier par le ton, misanthropique par le sentiment et d'une inspiration aussi tendre que profonde!

La Tâche est un poëme comme les Essais de Michel Montaigne sont un traité de philosophie. Nul plan, nulle règle ; c'est une causerie intéressante, entrecoupée de rêveries, de critiques et de sermons. Le rhythmese conforme à la pensée ; sans apprêt, sans brusquerie, sans saccade, sans recherche ; varié comme le sentiment.

There is in souls a sympathy with sounds; And as the mind is pitch'd, the ear is pleas'd With melting airs or martial, brisk or grave. Some chord in unison with what we hear Is touch'd within us, and the heart replies. How soft the music of those village bells Falling at intervals upon the ear In cadence sweet, now dying all away,

Now pealing loud again, and louder still Clear and sonorous, as the gale comes on I With easy force it opens all the cells W here mem'ry slept. — Wherever I have heard A kindred melody, the scene recurs And with it all its pleasures and its pains. Such comprehensive views the spirit takes That in a hw short moments I retrace As in a map the voyage of his course The windings of my way through many years.

« Il Y a dans les âmes une sympathie avec les sons. Accents tendres on guerriers, mélodies graves ou hardies, plaisent à l'oreille, suivant la prédisposition de l'àme. Une

corde vibre au dedans de nous-mêmes, à l'unisson de la musique que nous entendons ; et l'écho de notre vie intime y répond. Combien elle me charme, l'harmonie des cloches du village, frappant l'oreille par intervalles, faible et douce d'abord, puis s'affaiblissant et mourant dans le vague de l'air, puis vibrant avec force, avec plus de force encore, et grondant enfin comme le tonnerre ! La musique, avec sa douce violence, ouvre tous les sanctuaires où la mémoire était endormie. Qu'une mélodie jadis entendue frappe mon oreille ; je revois les anciens lieux, je retrouve tout le passé, ses plaisirs et ses douleurs. Mon âme se rejette en arrière; il ne lui faut qu'un moment pour parcourir, comme le voyageur sur la carte, l'espace entier de ses souffrances et de ses joies, tous les sentiers tortueux de la vie à travers de longues années... » ..................

» Oh! un asile, un asile dans quelque vaste désert! quelque ombrage sans limites, quelque forêt sans terme! un lieu où ne vienne me troubler aucun bruit de tyrannie et de fraude, où jamais mon oreille ne les entende plus! Ces cris me font mal : mon âme souffre. Toujours des misères, toujours des supplices et des massacres. Il n'y a donc plus de sang humain dans le cœur de l'homme, plus de sympathie pour l'homme son semblable ! Notre fraternité est donc rompue ; rompue comme le lien de paille qui tombe et s'évanouit devant la flamme. La force brutale est dans la main du maître, et le maître en abuse! Un peu d'eau sépare ces deux pays ; et c'est une raison pour qu'ils s'abhorrent. Triste! l'homme voue son frère au supplice et le fait esclave! Non, je ne voudrais pas avoir un esclave pour cultiver mon champ, pour me porter, pour rafraîchir mon sommeil pendant les nuits d'été ; un esclave qui

marcherait à mon signe et qui tremblerait à mon réveil ; non, je ne voudrais pas un esclave quand on me donnerait toute l'opulence née de ses muscles achetés et vendus; non ! Quoique la liberté me soit bien chère, et que, de tous les trésors de ce monde, ce soit celui que j'estime le plus, j'aimerais cent fois mieux être esclave moi-même et porter les chaînes dont il est chargé que les attacher sur son corps. En Angleterre nous n'avons pas d'esclaves : pourquoi en gardons-nous au delà des mers? Grâce à Dieu, dès qu'une poitrine humaine aspire l'air britannique, dès que le pied d'un homme touche notre sol, son pied est libre, sa poitrine est libre! »

« Pour moi, comme un daim blessé qui fuit la société de ses pareils, il y a longtemps que je me suis retiré, les flancs saignant encore des cruelles flèches qui m'avaient atteint. Haletant, j'ai cherché au loin un lieu paisible, un ombrage protecteur pour y mourir en repos. Là je rencontrai un autre être que des ennemis avaient frappé aussi. Son flanc saignait, son cœur saignait ; il comprit ma souffrance, et d'une main amie il retira une à une la pointe acérée de ces dards : je fus guéri et je vécus. Depuis ce temps j'habite des lieux écartés et solitaires, des bois reculés, bien loin des anciens compagnons de ma vie, loin du théâtre animé de ce monde que j'ai fui ; mon cercle est borné, je ne désire plus en sortir. C'est là que je médite; je ne vois plus le monde sous le même aspect qu'autrefois, et l'avenir m'apparaît sous d'autres couleurs. Pauvres, hommes qui font voile au hasard sur un océan d'illusions! chacun poursuit sa chimère, et ce. bonheur qui les séduit ne cesse pas de leur échapper. Un rêve succède à un rêve; chaque rêve nouveau leur fait croire qu'ils seront plus

heureux qu'auparavant. De ce fracas d'espérances déçues résulte la clameur confuse qu'on appelle le bruit du monde. Prenez la moitié du genre humain, ajoutez-y les deux tiers de l'autre moitié, et demandez-leur si le total de leurs espérances et de leurs craintes n'est pas : — Rêves ! — Rêves ! — Rêves ! La foule tourbillonne dans le rayon de soleil, gaie, insouciante, imprévoyante comme ces atômes qui voltigent un moment (c'est leur vie), et qui disparaissent à jamais. Les rêves de ceux-ci sont folâtres ; il y a d'autres rêves graves et sérieux. L'un vous parle de ses découvertes importantes, et l'autre de son histoire en prose ; celui-ci fait un roman et se plaît à créer un héros dont personne n'entendit jamais parler; il dit que ce sont des Annales. Tel homme va chercher dans les catacombes du passé un nom obscur qu'il déterre ; il vous dit les mœurs secrètes du personnage, ses traits, son attitude, son costume. Vous supposeriez qu'il l'a connu longtemps avant sa naissance : tel autre s'amuse à dévider le vieil écheveau de la politique et de l'histoire. Il vous apprendra ce que tous les ministres d'autrefois ont médité. — Rêves! — Rêves! — Rêves ! #

L'évolution nouvelle de la littérature anglaise date de ce poëte de la nature et de la solitude, qui a créé en Angleterre l'idylle méditative.

C'est un écrivain plein de charme. Lorsque votre ciel est sombre et que les nuées s'abaissent sur vous ; quand l'horizon se ferme et se rétrécit ; quand les voix amies se taisent, et quand les voix ennemies deviennent menaçantes, lisez Cowper. Alors vous sentirez le prix de ce penseur qui a écouté son âme et qui parle à la vôtre.

Cowper fut le premier poëte anglais auquel je m'associai

intimement. Il me révéla le grand secret littéraire, la fraternité des pensées humaines sous les variétés de la forme et du style. Les habitants de Londres possédaient encore à cette époque (et je ne sais si leur réforme n 'a pas détruit ce lieu charmant), ils possédaient encore auprès de leur ville gigantesque une forêt peuplée de daims qu'on laissait vivre et se multiplier en paix dans un gazon bien haut et bien touffu, sous de grands chênes semés sans ordre, d'un âge vénérable, — chênes anglais, dont la verdure est sombre et la végétation vigoureuse. La ville était séparée de ce lieu de retraite par le vaste terrain du Hyde-Park. Le promeneur entendait au loin, comme le murmure sourd d'une forge éloignée, le retentissement de la Babel de l'industrie, l'écho affaibli de la vie active, le bruissement des intérêts et des passions en conflit éternel.

C'était là qu'il fallait lire Cowper, le poëte simple ; là que s'est nouée entre lui et moi la douce intimité intellectuelle; On ne peut oublier le bonheur imprévu causé par ces écrivains qui rajeunissent la pensée et renouvellent la source intérieure de l'émotion.

i xi.

La bergerie passe en Allemagne. — Transformation. — Gessner, Voss, Hebel.

De l'Astrée à Cowper, de la bergerie de cour au paysage puritain la distance est énorme.

Dans cet intervalle de près de deux siècles on voit apparaître beaucoup d'idylliques; — à leur tête Fontenelle.

Les Allemands s'empressèrent de l'imiter. C'était la mode alors de ne se coiffer, en Kurope, de ne se vêtir et de n 'ai-

mer qu'à la française; — une foule d'Anglais ruraux et de Hollandais idylliques, l'auteur du Cidre, Phillips; et Gay, auteur du « Carrefour » (Trivia) marchèrent à la suite des Allemands. Les fils du Nord n'étaient pas gensà se contenter de moutons bêlants et de bergères pomponnnées. Les Anglais surtout épicèrent leur pastorale de satire, de rusticité et d'allusions politiques. Quelques grains dorés brillent çà et là dans la gerbe de Phillips, et l'on trouve des tableaux agréables chez Gay. Mais le fond de leurs œuvres est si puérile et le ton général si faux, que même les bergeries de Fontenelle valent mieux.

Fontenelle, Gay, Phillips et les bergers de la Pœgnitx avaient habillé la muse grecque en fille d'Opéra ; on lui avait prêté une cornette, une houlette, un petit panier, un jupon court, un blanc corset, un petit chien couronné do faveurs roses. « Transportons tout cela du côté de nos montagnes, dit un Suisse ; une Suissesse s'en accommodera. Ils ont déguisé la muse que Théocrite aimait; prenons-lui ses atours. Les jolies femmes se trouvent à Zurich aussi bien qu'ailleurs; ce costume à la mode ne leur ira pas mal. Au lieu des gentillesses galantes de Fontenelle, au lieu des indécences ingénues de Théocrite ou des naïvetés périlleuses de Daphnis et Chloé, créons l'idylle morale ; elle ne sera pas plus vraie que l'autre ; mais l'exemple sera plus édifiant. ;>

Là-dessus Gessner, contemporain de Cowper, donna le jour à ses bergers évangéliques, menant aux champs des brebis vertueuses et pleins de vénération pour des bergères qui sont de petites saintes. Il fut père d'une cohorte de pères attendris, attendrissants, aux belles têtes immobiles, aux discours sanctifiés, répandant toujours des larmes et armés d'une bénédiction interminable.

Il y avait de quoi fatiguer les âmes les plus tendres; pour nos pères cela était neuf; et ne pouvant résister à cet entraînement, ils virent dans Gessner un" Virgile. Parmi les courtisans de Louis XV Gessner eut bien du succès ; madame Dubarry pleura en parcourant ses pages, traduites de r Allemand par M, Huber; les dessus-de-porte devinrent élégiaques ; Greuze peignit d'après Gessner; Florian prit la plume pour l'imiter ; Diderot se frappa la poitrine en le lisant. II rafraîchissait toutes les âmes.

Fade, avec un faux vernis grec ; sentimental, et si ennuyeux que le lire pouvait passer pour œuvre pie, ce Gesner eut une immense vogue. Les Français de 1780 le trouvaient beau par la même raison qui avait fait trouver l'As-irée adorable aux français de \ 690.

Les Anglais occupés de leurs affaires eurent plus de bon sens et ne voulurent pas même entendre parler de Gessner. Les Allemands étaient assez de l'avis des Anglais. Ils ne s'expliquaient pas cette idolâtrie du peuple le .plus spirituel du monde pour un auteur doué d'une très-bonne âme, et qui pave ses bergeries des meilleures intentions, mais qui n'a point le moindre esprit.

Ce que nous admirions alors dans Gessner, c'était une certaine vertu rustique et élégante, un doux idéal suisse et populaire, d'accord avec nos aspirations. Il y a dans tous Jas. temps un idéal caché, entrevu derrière le nuage, préseit à toutes les pensées, besoin de tous les cœurs ; quiconque le fait briller un moment emporte le succès.

Ce triomphe de Gessner scandalisa l'Allemagne ; elle prétendit que la niaiserie était de notre côté. Bientôt deux jouteurs allemands entrèrent dans celle carrière neuve ; VOiS. et Goethe. La Louise de Voss ne roucoule pas aussi languissamment que les héroïnes de l'églogue suisse; il y

a seulement trop de tabac chez elle ; trop de fumée de pipe, de détails de ménage, de petite cuisine et de renfermé. Cette œuvre singulière n'est ni rustique ni champêtre, ni idyllique ni même bourgeoise. Elle est protestante.

Expression et tableau de la vie réformée, du demi-patriarchat réalisé depuis l'époque de Luther dans certaines familles germaniques; le sentiment en est vrai, le rhythme tJnest admirable. Le Pfarrer (ministre) qui prêche constamment sa Pfarrerin (ministresse) ; —celle-ci qui apporte dans la confection des fritures une dignité pieuse, — -sont de délicieux et vivants personnages. L'été dernier (1), voyageant du côté du Kniebis, et m'arrêtant le soir dans une petite auberge (« du Cheval rouge, J) sans doute parce que nul cheval n'y est jamais monté) ; — je me rappelai très-vivement cette Louise de Voss. La famille, avant le repas de la nuit, présidée par le vieux père, tous debout tête nue, une douzaine d'enfants, de femmes, de garçons et de jeunes filles, commencèrent à réciter ensemble ■en patois de Souabe, et dans tous les modes musicaux, — soprano, baryton, ténor; — le vieillard tenant la basse, — la prière évangélique qui dura vingt minutes au moins; je crus voir se lever devant moi les acteurs du poëme. Quel grand sentiment du respect divin, quelle sécurité inaltérable dans la foi, quelle majesté sincère! L'âme en était émue dans ses dernières profondeurs.

Cette profondeur et celte sincérité constituent le principal mérite du poëme de Voss. L'Hermann et Dorothée de Goethe en a d'autres. « J'ai trouvé, dit-il à l'un de ses amis, un sujet comme on n'en trouve pas deux pareils dans sa vie. » Et il a raison. C'est la légende la plus drama-

(1) 4859.

tique et la,plus reposée, la plus passionnée et la plus douce ; l'histoire d'une colonie d'émigrants luthériens chassés de Sllzhourg; par conséquent d'une persécution subie et de douleurs nationales, religieuses, intimes. Rien de forcé; toujours le trait vrai, vif et profond. C'est la véritable épopée allemande. Goethe choisit les détails, n'en abuse pas, les agrandit et les éclaire avec un art parfait. Il touche .le cœur allemand par tous les points sensibles et ne rebute pas ceux qui ne comprennent point la vie domestique allemande.

Voltaire avait appris à Gœthe cette mesure, cet équilibre, ctt accord des parties dont le poëte allemand n'a jamais fait un plus bel emploi que dans Hermann et Dorothée; — vrai chef-d'œuvre.

A la fia du xviii." siècle le goût des peintures familières était déjà universel. Malgré ses mœurs de salon et sa superstition pour Gessner, la France trouva moyen alors de produire une œuvre idyllique, rustique, de petites proportions et de premier ordre, Paul et Virginie.

L'auteur de ce chef-d'œuvre avait beaucoup voyagé pour fonder des républiques et n'avait rencontré sur sa route que des amours romanesques mêlées d'observations peu précises, mais délicatesi sur l'histoire naturelle .et les hommes. C'était MÛ rêveur debeaucoup de talent et d'art, d'une mysticité coquette, et qui affectait d'aimer la solitude ou l'aimait réellement. Il n'était d'aucune coterie et personne ne voulait lui permettre de vivre à sa guise. On le détestait.

Berna rdhule Saint-Pierre lut aux plus belles dames et aux plus spirituels seigneurs de son temps le manuscrit de Paul et Virginité (le Daphnis et Chloé de notre langue), qui n'eut aucun succès; chacun ricanait, toussait uu quittait la

chambre. L'idylle et le paysage des tropiques avaient mauvaise grâce de venir se montrer, quand l'idylle suisse occupait le trône et s'y prélassait paisiblement. Il fallut le grand jour de l'impression et les larmes des jeunes femmes pour que le lecteur français permît aux Pamplemousses, aux bananiers et aux lianes de pénétrer dans le roman ; la barrière une fois levée, un déluge de pastorales des Antilles et de productions tropicales inonda le marché; Atala vint au monde sous ces auspices.

Jusqu'ici le peuple proprement dit, les classes inférieures n'ont pris aucune part à ce mouvement. Vers 1793 un poëte paysan va surgir. L'Écossais Robert Burns, laboureur de son métier, va créer d'excellente poésie rustique,— d'un goût de noisette des bois, —savoureuse, délicate et solide.

Burns n'est pas moraliste. De temps en temps il s'adresse au diable; il médit de la ménagère; les yeux noirs et les bras arrondis de sa voisine ne lui déplaisent point. Il ne dédaigne jamais la bonne aie; et il aime à voir danser « Cutty Sark, \* sans se formaliser des inconvenances du vêtement trop court qui ne va pas aux genoux de la belle. Rustique, fin, passionné, spirituel, ardent, il sent son Jean-Jacques et son Béranger d'une lieue. Comme son vers est net! Quel soin de l'expression! Comme il est curieux de la forme et heureux dans sa recherche ! C'est tout à fait un maître.

Burns a surVoss l'avantage d'employer un rhythme national et naturel, d'allure vive, de source écossaise; il rejette l'hexamètre scandé des anciens, qui joue assez mal dans les langues germaniques. Sans ouvrir les larges horizons de Gœthe, sans planer comme lui, il marche hardi, naïf, ardent, étourdi, le front haut, sous le ciel ouvert ; il est libre et riant.

Burns et Goethe sont de vrais poètes.

Ils éclipsent Fontenelie, provincial et. maniéré plutôt que pastoral; Gessner enfantin -plutôtque moral; Voss, peintre d'intérieur qui oublie la nature; Bernardin de SaintPierre qui ne manque pas d'une certaine minauderie philosophique. Pour trouver des tableaux vastes, simples, naïfs, homériques comme ceux de Goethe ; ou des accens ingénus qui émeuvent les cœurs, comme ceux de Burns, il faut remonter jusqu'aux grands anciens.

A côté du paysan et du révolutionnaire Burns, familier dans la grandeur, idéal dans le réel, se place l'Allemand Hebel. Le curé Hebel^contemporain de Burns, écrivait ses poésies rustiques dans un joli petit village des bords de ]a Wiese, ou de ces cours d'eau pure et scintillante qui des hauteurs del'Alpe souabe, bondissant à travers d'adorables vallées, vont se réunir au père Rhin et se jeter dans ses bras. Celui-ci n'a pas l'ardeur de, sens, la susceptibilité inquiète, la violence et l'humeur de l'Écossais, maison ne l'a jamais surpassé dans le genre naïf qu'ils ont cultivé tous les deux. Le patois du Schwartzwald), son idiome natal, comme le dialecte des low-lands est celui de Burns, — dialectes que l'on peut apprendre en quelques mois dans le pays, poor peu que l'on sache d'allemand, ou d'anglais), — a de la douceur, de la lenteur et une grâce expressive. Comme Buins, Hebel comprend très-bien le génie de son idiome qu'il approprie merveilleusement à ses sujets rustiques. Ici M. Dimanche le bonhomme vient frapper avec le soleil à la fenêtre des gens du village qu'il convie à la joie, au repos, à la causerie, à la prière. Là une jeune fille, qui est la petite rivière Wiese, bondit en sortant de son petit berceau, grandit, franchit les obstacles, se marie et se perd dans le Rhin. Hebel excelle dans ces personnifications; il

les rend vraies, vivantes et palpables ; un des tours de force les plus difficiles de la poésie, surtout moderne. Ici la vie de la jeune fille, ses costumes, ses transformations, ses amours, ses petites fautes, ses grandes douleurs, ses incertitudes, sa maturité paisible s'identifient avec le cours varié de la rivière, avec les mœurs de ceux qui habitent ses rivages, avec le paysage qui les encadre ; si bien que ce petit ouvrage, unique en son espèce, d'une sensibilité délicate, est à la fois un souvenir précis et une consécration poétique des mœurs, du langage des aspects de la contrée.

On voit que Hebel l'aime tendrement, son petit pays. Quelque chose de l'âme virgilienne respire dans ce charmant poëte :

F(unainn llmem sylvasque inglorius.

J'aime, humble que je suis, et les bois et les QeuveF.

fi Va, Ô ma petite Wiese, mon enfant, fais tourner les » meules là-bas, chère fille ! et sois bonne ménagère 1 » etc. (1), J)

Ce genre rustique une fois entamé, l'Europe ne s'est plus arrêtée. Gotthelf le Suisse a décrit à la loupe les infiniment petits de la vie helvétique; après lui sont venus Sealsfield , Suisse - Américain , dont les tableaux ont plus de variété et moins de finesse; l'Allemand Heyse, qui a publié la « Fille de Treppi, » narration passionnée et remarquable. Il faut citer encore Crabbe en Angleterre, ainsi qu'Auerbach et ses Dorftgeschichte (Histoires de village). Auerbach observe avec profondeur et peint avec vigueur; il est triste et misanthropique ; l'idéal lui manque.

(1) llebd's Gedichte.

Les cruelles esquisses de Crabbe m'affligent davantage encore. J'aime l'innocente gaîté de Bebel et la verve animée de Burns.

§ XII.

Roméo et Juliette en sabots. — Derniers produits de la littérature champêtre.

J'ai dit par quel progrès la littérature, de factice est de. venue réelle, et de pastorale populaire. Assurément Diderot et Mercier seraient contents aujourd'hui. Ces propagateurs, ces instigateurs, ces enthousiastes de la tragédie en bonnet de nuit et de l'élégie en pantoufles n auraient rien à demander de mieux.

Quant à leur prédécesseur et à leur antagoniste La Mesnardière, l'ami de Richelieu, celui qui, vers 4 6hO, défendait l'entrée de la scène à tout personnage non titré; qui permettait aux seuls rois d'être aimés des belles, aux seuls princes d'être amoureux, aux seuls ducs d'être confidents, et aux comtes tout au plus d'apporter les messages ; celui qui soutenait (dans son Art poétique) que toute littérature qui se respecte ne traite que de princes et de gentilshommes; le pauvre La Mesnardière, une des fortes têtes de ce temps-là, jetterait sa plume aux chiens, comme disait madame de Sévigné, et briserait son écritoire s'il revenait à la vie. Quel étonnement le prendrait! Quelle stupeur! ou plutôt quelle colère 1 Nos héroïnes portent maintenant des sabots. Nos amoureux sont en guenilles. Nos héros fument leur pipe, les bras nus, la verlope en main. Le monde est renversé.

Aurait-il tort de se plaiudre? Les gens qui savent tout

décideront ; moi, je regarde. La littérature de cour ne me déplaît pas dans Hamilton, la poésie coquette chez Guarini; j'aime aussi d'un autre amour la poésie pastorale de Théocrite et du Tasse ; j'aime enfin d'une passion plus relevée les vallons virgiliens et leurs ombres divines. En remontant un peu, j'irais volontiers jusqu'à la grotte d'Homère, cette belle grotte des nymphes que le vieux poëte a parée de toutes les grâces sauvages. Il me serait très doux de redescendre ensuite du côté d'Horace, et de m'asseoir avec lui près de l'eau « fugitive qui frissonne dans des rivages odorants. » J'écouterais volontiers

Lympha ftigax trepidare riuo;

J'écouterais en souriant cet Horace poli et civilisé autant qu'homme du monde; il est de la cour; il a l'oreille du prince, et je ne l'en chéris pas moins.

Mais encore tout ému et ravi de ce délicieux commerce avec le philosophe de cour le plus charmant, avec le modèle de l'élégance nette, avec le Simplex munditiis, je ne repousserais nullement Piaule le populaire. — (Pour le dire en passant, puissent les mille traducteurs d'Horace, — six de plus viennent d'éclore en Angleterre, dont trois lords — traduire enfin ce tout petit Simplex munditiis! J'espérais en venir à mon honneur; je ne l'ai jamais pu; j'y renonce.) Après cette fine causerie d'Horace, je ne dédaignerais ni la vigueur de Regnier le cynique, ni Marot le Gaulois. La petite chanson du berger d'Écosse, sa muse qui trotte pieds nus, en fredonnant sa douleur ou sa gaîté le long des haies vives, m'est aussi très-agréable; j'entends son murmure, qui de mon oreille pénètre dans mon cœur. Souffle de Virgile ! souffle des anciens ! vous êtes encore vivant au monde; et que deviendrait le monde sans vous?

Il n'y a donc, à mon sens, ni poésie « populaire, » ni poésie « princière. » La Mesnardière, l'ami des rois, ne me convainc pas ; Diderot, l'ami du peuple, ne m'ébranle pas. Ils ne peuvent me convertir à leurs folles et contraires poétiques. Votre Père de famille ne vaut rien, mons Diderot, tout bourgeois qu'il est. Ses gronderies sont burlesques. Ses fauteuils en désordre et ses points emphatiques ne sont pas tolérables. Vos princesses me plaisent peu, grand La Mesnardière ! Je ne me sens pas plus réconcilié avec le druide Adamas et les princes-bergers de YAstrée qu'avec les amoureuses fruitières et les grisettes trop pétulantes de Rétif. Je ne crois ni à la littérature des grands seigneurs ni à la littérature de la canaille ; je ne crois qu 'à la bonne, qui s'adresse à tout Je monde. Boileau, qui me semble avoir fait excellente justice autrefois, eut tort néanmoins quand il voulut chasser les paysans de la comédie ; le vif et hardi génie de Molière vaut mieux que la solide timidité de Boileau.

Et pourquoi toutes ces littératures, ces subdivisions, ces cases, ces étiquettes, ces théories abstraites, maniérées, inutiles, ce3 classifications sans valeur et ces désignations vaines qui imposent et trompent? Boileau, qui se moquait de la littérature du bel air soutenue et prônée par nos aïeules, rirait de nos littératures de tapissier et d'accoucheur, de sage-femme et de photographe! Le mot réalisme le rendrait furieux. « Où avez-vous pris, s'écrierait-il, que » l'art et la poésie puissent subsister sans la copie de ce qui 1 est réel? Quand le soleil se couche dans l'automne et dans » l'orage, et que sa flamme d'un pourpre violet et éclatant » baigne la cime des forêts, croyez-vous que ces teintes » échappent à Virgile et qu'il ne les trouve pas sur sa pa» lette, fines, sobres, vives.

Qui limine vestit

Purpureo ? II

Boileau soutiendrait là, comme c'est sa coutume, la thèse la plus vraie.

Peut-être une autre question ne le trouverait-elle ni aussi bien préparé ni aussi raisonnable. Il était d'un temps hiérarchique et portait une perruque. 11 serait trop porté à croire, j'en ai peur, que la familiarité rustique est essentiellement de mauvais goût. Les Hellènes, plus grands que lui, avaient le secret du réel se confondant avec l'idéal.

§ XIII.

Paysans d'Allemagne.

Veuillez me suivre en Allemagne pour quelques moments et prendre par Augsbourg, Nuremberg, le Harz, contrée du milieu où la vieille Germanie s'est réfugiée. Peu de progrès, selon le sens nouveau que ce mot a usurpé. Les chemins de fer, monopolisés par le midi et le nord du pays, sont rares de ce côté-là. Pendant que Berlin, la sage et la savante ville, accotée à la Baltique, l'œil sur l'avenir et sur ses voisins, s'occupe de ses propres destinées et de celles des autres; pendant que Vienne au point opposé, l'œil sur l'Italie, fait aussi ses provisions politiques, la vie agricole des vieux temps reste debout et immobile dans la région centrale.

C'est là que viennent de mûrir les derniers fruits, et les plus curieux à étudier, de cette poésie, d'abord platonique, puis chevaleresque, chrétienne, idéale; puis factice, pasto-

raie, raffinée ; enfin populaire et démocratique dont je vous ai fait suivre le cours bizarre et varié.

Arrêtez-vous près de quelque douce et paresseuse rivière qui sera le Neckar, si vous voulez.

Choisissez la bibliothèque paisible de Tubingen; quand le jour finit, c'est quelque chose d'adorable que de s'y asseoir et de contempler les longs et paisibles détours du fleuve allant se perdre à l'horizon dans les plaines grasses de la SouabeVous êtes à la fin de septembre. C'est le matin. Deux paysans marchent derrière leurs charrues ; ils ont près de quarante ans; leur figure grave et sérieuse est rasée de près, ni riante, ni triste, mais attentive ; ce sont des statues vivantes plutôt que des hommes. Tout à fait semblables l'un à l'autre, ils appartiennent évidemment à quelqu'une de ces races primitives qui ont subi peu d'altérations, accepté peu de nouveautés et conservé dans son intégrité monumentale le type des aïeux. Les plis de leurs gros vêtements sont rigides ; vous diriez que le coutil dont leur culotte courte est faite et qui protége leurs jambes musculeuses est taillé dans le roc; vous voyez trembler les manches de leurs chemises quand ils rencontrent quelques pierres ; et s'il faut appuyer sur la charrue et faire pénétrer le soc dans la forte terre, la plus légère secousse agite d'une seule pièce tous les plis de leurs vêtements. Lentement ils mettent un pied l'un devant l'autre ; lentement leurs paupières s'abaissent pour éviter le soleil quand ils marchent de son côté ; lentement et avec une sorte d'élégance naturelle, terram moliuntur aratro, ils pétrissent le sol nourricier, ordonnant aux valets de ferme d'exciter les quatre puissants chevaux, bien nourris, luisants, attelés à la charrue; — toujours silencieux d'ailleurs ; solennels sans le savoir, passant l'un à côté de l'autre sans se parler et sans un geste, mais sans mal-

veillance; donnant à leur œuvre toute l'attention religieuse de l'intérêt et de l'habitude ; concentrés dans ce labeur ; heureux de cette passion; quelquefois, et rarement, se baissant pour jeter dans un champ voisin, tout couvert de pierres, quelque débris de roc lancé d'une main vigoureuse ; tantôt apparaissant sur la hauteur, tantôt disparaissant ensemble au bas de la pente, et toujours calmes. C'est plaisir de les voir ainsi tous deux dans cette paix profonde des sillons et par le doux soleil d'une belle matinée de septembre.

On leur apporte leur déjeuner et ils causent, assis à l'ombre, sur la pente.

Ils parlent de leurs champs et d'un champ abandonné, intermédiaire, celui où s'entassent les pierres; champ qui n'appartient à personne à cause d'héritages en litige, d'héritiers disparus et d'une famille ruinée à laquelle il appartenait.

« Qu'en fera-t-on, dit Marlz, l'un des paysans? Une si bonne terre! C'est vraiment dommage! Est-ce que cela ne fait pas mal au cœur?

« — Certes, répond Manz, son voisin. Que de pareils sillons restent en friche, voilà qui est douloureux ! »

Ils reprennent leurs travaux, et leurs enfants, un garçon et une fille, d'un tout petit âge, Sali et Véronique, viennent jouer auprès d'eux à la poupée, oui tout simplement à la poupée, sur le champ mitoyen où poussent tant de folles avoines. Ils s'aiment, ces petits, comme Daphnis et Chloë, comme Paul et Virginie; ces deux âmes innocentes entr'ouvrent doucement, fleurs délicates, leurs petits calices échauffés d'un premier rayon d'amour. Ce seront là Roméo et Juliette ; en attendant mieux, ils jouent à la poupée.

Si cette scène vous déplaît, retournez à la littérature de

La Mesnardière. Celle de Rétif, dûment faisandée, pourrait aussi satisfaire ceux qui n'aiment pas relire André Chénier, Virgile, Shakspeare, Lucrèce, Robert Burns et Théocrite.

Je ne vous raconte pas les jeux des petits dans le gazon ; le crime commis par eux sur la mouche qu'ils ont prise; la terrible cruauté humaine s'éveillant dans ces petits cœurs enivrés de leurs délices ; la mouche captive ; l'insecte bourdonnant renfermé dans la tête de la poupée ; les deux enfdnts écoutant avec terreur le bruit sourd de leur premier forfait ; la poupée enterrée avec pompe ; puis les enfants presque épouvantés de ce qu'ils ont commis, efrayés d'avoir enseveli quelque chose d'animé, s'éloignant muets en se tenant les mains, comme si cet endroit funèbre les rassurait peu. 0 délicates et profondes fibres de l'âme enfantine !

Après l'enterrement de la poupée, elle se sentit fatiguée, la petite Véronique; elle avait joué, chassé, ri, et fort employé ses petits membres. Elle choisit un gazon bien touffu, s'y étendit nonchalamment; et, couchée sur le dos, ouvrant sa petite bouche vermeille, commença une chanson qui n'a\ait pas de sens, les mêmes mots sortant de ses lèvres avec une douce cadence monotone ; ses petites dents blanches reluisaient sous un rayon de soleil qui tombait juste; accroupi nonchalamment, le petit garçon regardait ces perles menues ; il lui prit alors la tête, contempla curieusement cette bouche et ce qu'elle contenait. Et il lui dit :

« — Devine combien de dents il y a là ! »

La petite parut réfléchir profondément, appuya son petit doigt sur chaque dent, eut l'air de tout compter avec le plus grand soin, et s'écria au hasard c — Cent!

a — Non, reprit le garçon. Trente-deux! Il y en a trente-deux ; attends que je les compte ! »

Et n'en trouvant pas trente-deux, il recommençait toujours, et recommençait encore.

La petite, qui se tenait bien tranquille, le laissait faire. Mais voyant que son ami ne finissait pas, elle se leva et dit :

« A mon tour ! que je compte les tiennes. »

Il prit la place de la petite qui entoura la tête de Sali de son petit bras, et lui ouvrit la bouche. Puis elle compta : Une, deux, huit, dix, trois, deux, un. C'est que mademoiselle ne savait pas compter.

Lui, la grondait, lui indiquait comment elle devait s'y prendre, et ils étudiaient ensemble leur arithmétique. Ils recommencèrent cent fois, et ce jeu leur semblait le plus amusant du monde. Enfin, fatigués de rire et de compter, tous deux s'endormirent au soleil.

Et les pères, que faisaient-ils? Ils jouaient gravement avec la poupée de la maturité, l'intérêt. La terre, aux approches du soir, exhalait un frais parfum; le soc avait tracé son dernier sillon, et le valet de charrue s'arrêtait en s'appuyant sur le collier d'un de ses chevaux.

« — Pourquoi t'arrêtes-tu ? dit Manz. Retourne encore une fois !

« — Mais nous avons fini! dit le valet.

a — Fais ce que je te dis et tais-toi, D reprit le maître. Un grand sillon du champ abandonné fut donc enlevé par le soc de lUanz; et mille pierres volèrent en éclats; Martz, qui voyait son voisin travailler, ne dit rien. Manz 'ne s'amusa pas à épierrer le nouveau sillon conquis. Le plus gros était fait, et c'était assez pour celte fois. Manz remonta doucement la colline, et quand il fut arrivé t !ut en haut, le vent rejeta son bonnet en arrière. Martz, de son

côté, le bonnet en avant, descendait la même pente et enlevait son sillon parallèle. L'un et l'autre, fort attentifs aux actes du voisin, semblaient ne rien voir ; silencieux, s'en allant chacun de leur côté, ils s'évanouirent après s'être croisés comme deux étoiles, aux deux points de l'horizon.

Pendant que le premier rayon, la première chaleur de tendresse instinctive éveillent l'âme des petits, la goutte fatale de haine, de poison, d'intérêt rival tombe dans le cœur des pères. Le sol, la passion- du sol, la propriété ! c'est tout le fondement social, ou plutôt c'est.la vie ! Et cependant, que cette passion devienne unique ; que l'hunainediaritédisparaisse; l'usurpation, l'avidité, les haines rivales, la ruine, apparaissent sur les traces de l'intérêt; Caiii le montre.

Il est donc là, ce malheureux champ, tentation perpétuellement offerte à nos deux rustiques 1 Jls n'y résistent pas. Un jour Manz enlève un second sillon à droite, qui entre dans son domaine. Un autre jour Martz absorbe dans levait tout un second sillon à gauche. Bientôt il n'y aplus entre lesdeux territoires qu'une petite bande oblongue toute couverte de débris et de pierres sur lesquels flottent la& ronces et les avoines stériles ;

Et steriles dominantur avence.

Ils ne disent rien; mais le temps s'écoule, la prescription arrive ; le terrain éu milieu est vendu aux enchères, et c'est Manz qui l'emporte. Procès, querelles, combats, misère et mort. Les jeunes amours et le bonheur des familles s'y engouffrent (1),

(l) Ii. Die Leute von Scliwyta,

§ XIV

La Mesnardière plaide contre la littérature du peuple. — Répons à La Mesnardière.

— Ici La Mesnardière m'arrête et me dit que j'ai beau faire valoir les choses ; que cetle peinture toute rustique toute populaire, est indigne et ignoble, et qu'il faut laisse ce détail aux petits peintres des magots de Hollande. Il n'a pas le sentiment de la nature, de la grandeur et de la gravité de la vie champêtre, qui pénétrait Virgile, ce pauvre La Mesnardière. Il est hcmme de salon, calamistratus.Puis cette moralité l'ennuie. « Eh quoi! me dit-il, petit fabrican d'idylles, vous faites-vous plus moral que nous autres? »

0 La Mesnardière, si vous aviez vécu de notre temps, vous reviendriez à la nature, comme faisait Virgile, né dans une autre époque de raffinements extrêmes. Vous seriez fatigué de vices froids ; de petits Lauzuns presque fourbus; de petites Ninons vulgaires, pâles, édentéos, chlorotiques et jouant à la Bourse ; de parodies des passions et des voluptés; de petits amours frelatés, de beautés avariées, de scènes érotiques-chirurgicales, de drames incestueusement vertueux, de demoiselles qui ne le sont guère, de dames qui travaillent sur le patron de ces demoiselles, d'amoureux qui n'aiment jamais, d'amoureuses qui seraient bien fâchées d'aimer, de cœurs qui se louent à juste prix. Moi j'éprouve un grand dégoût de tout cela ; non que je sois hypocrite ou vertueux, mais les vices bas et calculés m'importunent. Ces Barêmes féminins cachés sous les jupes de madame de Parabère, — la fausse madame de Maintenon soudée à la fausse madame du Barry, me repoussent vers ce qui est rustique.

§ XV

Un mot sur M. Keller.

J'ai résumé tout à l'heure et mis en lumière un conte -rustique de M. Keller, aimable écrivain, l'un de ceux qui ont le mieux réussi dans ce mode germanique-anglais que les Théocrite et les Longus n'auraient pas méprisé.

Tout le bonheur des enfants qui s'aiment et qui grandissent en s'aimant disparaît par degrés dans l'abîme fatal de l'intérêt paternel; une affreuse métamorphose transforme les laboureurs en taverniers, leur amitié en haine, et leur aisance agricole en misère criminelle. Ges Capulets rustiques, ce Roméo villageois, cette blonde Juliette victime du premier amour composent un adorable récit. Le dénouement et l'affabulation sont ceux de Shakespeare : « Que nous sommes heureux 1 » disent les amants :

Que nous sommes heureux! Oui, c'est à faire envie !

Aux délices d'un jour nous donnons notre vie.

L'éclair brille. Il nous dit : Vois! Et l'œil ne peut voir Qu'un trait de feu dans l'air ; —puis rien... que le ciel noir r

M. Keller ne prêche pas sur la fragilité des voluptés ; il n'est pas moraliste, il est artiste. Mais l'artiste excellent, — qu'il exécute une petite toile à la Wynantz ou une grande page à la Van Dyck, — est philosophe.

§ XVI

L'art et la morale. — Conclusion.

Je ne recommande pas la moralité pratique de ce conte. Didon n'est pas plus morale que Phèdre. Tous les ef-

forts de l'esthétique ne conféreront qu'une moralité douteuse à l'Antinoüs ou au Ganymède antiques ; l' Imitation de Jésus-Christ, comme modèle sublime et chrétien, n'a rien de commun avec la Vénus de Milo et le Faune, qui ne sont des modèles que pour l'art.

La folle confusion de l'art et de la vertu m'a toujours blessé ; le châtiment des mœurs ou leur amélioration par le théâtre et la poésie sont au moins problématiques. Turcaret fait des Turcarets. Don Juan crée des don Juans. Dans les chefs-d'œuvre vertueux comme Clarisse, c'est ce mauvais sujet, Lovelace, qui vous attire. Richardson a beau vanter Paméla, elle est insupportable. Nous aimons Tom Jones, et le chevalier de Grammont, et cette pauvre Manon Lescaut et son chevalier fripon, et Scapin, et Dorante, et les milliers de pendards qui nous amusent chez Aristophane, Lesage, Cervantes, même chez Homère ; son Ulysse aux mille faces, « polytropos, » se rapproche un peu de Figaro ; — je ne les voudrais à aucun prix pour fils, filles ou frères.

C'est que l'artiste ne prêche pas la vertu. Il s'assimile une certaine portion de la vie humaine qu'il idéalise et embellit ; Sophocle est morat ; Virgile est tendrement mélancolique. En dehors de l'art réservez sans la confondre, la question morale, pour la juger à part.

Le Dimanche de Roméo et Juliette dans les bois se termine par le suicide des deux enfants. Ne pouvant ni résister à l'ivresse de leur amour ni lutter courageusement contre la vie, ils disparaissent ensemble emportés et abîmés par l'extase inattendue, par l'avenir menaçant, par le choc d'un bonheur ardent et imprévu.

Keller, auteur de Bornéo et Juliette au village, a un vif sentiment de la campagne et de la vie du cœur ; il ob-

serve admirablement et sans amertume; une certaine grandeur idéale et naïve ennoblit ses contours ; il est très-passionné et très-simple. Ce n'est pas là un mérite vulgaire.

Sur les huit ou dix mille prosateurs ou poètes qui, depuis 1700, dans toute l'Europe, poussés par un même instinct, ont essayé ce genre si difficile, le genre familier :

Communia dicere,

l'auteur de Roméo et Juliette au 'cillage est le quatrième ou le cinquième tout au plus qui ait du mérite ' Cinq ou six œuvres de talent ou de génie sur dix mille ; voilà le compte.

Il a donc fallu faire gémir la presse dix mille fois, noircir une foule de plumes, salir des rames de papier, fatiguer mille et mille cerveaux pour obtenir cinq ou six produits. Cent poëtes écossais médiocres avaient préparé Burns. Les lauriers de Gessner et de cent autres ont éveillé Goethe ; de mille élégies et pastorales italiennes, françaises et espagnoles, ont jailli Hermann et Dorothée, Jocelyn et les admirables peintures rustiques de George Sand.

Philosophes de nos jours ! je vous entends à ce propos nous démontrer savamment: — « que cette difficulté et cette lenteur de création annullent les droits du génie ; que le talent est méprisable puisqu'il n'existe pas et qu'une œuvre de génie est l'œuvre de tout le monde, tout le passé y ayant concouru ; — que si Homère meurt de \* faim et si Cervantes est traité de même, la chose, après tout, est fort juste. N'ont-ils pas pillé le passé, les prédécesseurs, l'humanité, le public ? Ces gens mettent sous leur nom et timbrent de leur sceau ce qui appartient à la communauté ; - ils puisent sans façon dans l'océan de

la pensée universelle , et se composent ainsi un breuvage d'immortalité. A bas ces voleurs. Chassez-moi ces larrons, les Racine et les Gœthe! les Virgile et les Horace! Ils blessent l'égalité. »

A cela je réplique humblement que Dieu est injuste ; — que si l'on voulait satisfaire à la théorie de l'égalité abstraite, tous les chênes devraient être abattus et tous les diamants brisés ; — mais que si l'on accepte l'ordre naturel des choses, le diamant, la fleur, le fruit, la beauté, toute celte aristocratie de la nature a le droit d'exister ; et que tout ce qui est beau et grand se compose au moyen d'une préparation lente, d'une agrégation pénible, par une énergique concentration de forces accumulées aux dépens de la masse et du passé.

LE FOU DE LA RÉVOLUTION

HŒLDERLIN

LE FOU DE LA RÉVOLUTION.

En 1840, me rendant à Iena, je traversai la petite ville de Tubingen.

Dans une rue des faubourgs je remarquai la maison d'un menuisier, construite en modestes briques brunes, avec un gros balcon de bois noir au premier; un atelier propre et luisant au rez-de-chaussée, une vigne vierge à la porte, et un banc de pierre près de la vigne.

Les volets de bois blanc du premier étage étaient fermés quand je passai ; tout à coup ils s'ouvrirent. Une jeune servante portant des ailerons noirs à son bonnet et un petit tablier de toile cirée parut sur le balcon. Sur son épaule s'appuyait un homme, vêtu d'une robe de chambre bleue, qui vint s'asseoir paisiblement sur un petit escabeau. La vigne grimpante couvrait l'endroit où se trouvaient les deux personnes; je m'arrêtai, curieux de mieux observer ce joli groupe ; le jeu de la lumière transparente traversait les pampres et teignait d'une lumière glauque le frais visage de la jeune servante ; les vieilles sculptures en bois qui ornaient le balcon et toute cette petite maison calme m'attrayaient. L'homme aem-

blait malade ; une longue barbe roussâtre et négligée tombait sur sa robe de chambre ; ses mains jointes et ses lèvres balbutiantes trahissaient l'habitude de la prière, ou plutôt une dévotion machinale qui n'était guère qu'un souvenir sans pensée.

La rue était si paisible et si isolée que l'on entendait distinctement les coups de rabot de l'atelier et le bruit monotone d'un rouet dans l'arrière boutique. Le malade s'aperçut qu'il avait attiré l'attention d'un passant; il me regarda, indiqua par un geste son mécontentement et se retourna en colère. Je jetai un dernier coup d'œil sur ses cheveux blancs, sur son œil vide d'intelligence, sur les rides profondes de son visage et le sourire idiot qui tenait sa bouche entr'ouverte. Je me remis à marcher devant moi et je suivis la petite rue déserte qui tournait, descendait, et aboutissait à la petite place de l'Eglise, où est l'Antiquarium du libraire.

Pourquoi l'aurais-je affligé de ma curiosité? pourquoi ajouter une peine aux maux de cet homme souffrant? Tout ému de cette tristesse qui vient on ne sait d'où, qui saisit le cœur sans motif, que la raison explique à peine et ne cherche pas à excuser, je m'en allai en songeant à ce pauvre convalescent idiot. Ne craignez pas que je revienue vous fatiguer de ces détails sentimentaux et de cette analyse d'émotions que Sterne a voulu faire passer pour des vertus ; émotions mêlées d'égoïsme et de charité. Notre bon ange nous ks envoie pour nous faire croire que nous sommes vertueux, pour adoucir cette promenade de l'ennui qu'on appelle voyage, et cet autre pèlerinage d'un désir sans terme qu'on appelle la vie.

Quoiqu'il en soit, cet homme n'avait plus quitté ma pensée.

Qui était-il ?

Un épicier malade ?

Un conseiller aulique ?

Un de ces nombreux raths à jabot de dentelles, que l'Allemagne enfantait par milliers au temps d'Hoffmann et de Jean Paul ?

Un bourgeois?

Un savant?

Un philistin ?

Je consultai Friedrich, jeune étudiant de mes amis. Quand je lui parlai de la maison du menuisier, de la servante aux ailerons noirs et du malade grognon, son œil s'enflamma, ses cheveux se dressèrent :

— « Un homme de génie, monsieur! s'écria-t-il, un homme de force et de puissance ! un homme supplicié à j amais !

Er der sich selbst im innersten bestreitet, stark angewohnt das tiefste weh zu tragen,' « Un homme qui vit dans une lutte intime contre lui-même, et pour lequel la plus grande douleur est devenue la vie habituelle ! »

— Comment le nommez-vous?

— lIœlderlin!

— C'est, dites-vous, un homme de talent?

— Un génie ! Il est fou ; son génie est mort avec sa raison. C'est un de ces flambeaux qui se détruisent avant d'avoir brillé. Il suffit d'une étincelle ou d'une flammèche tombées de travers pour dévorer leur substance. En 1795 Ilœlderlin a écrit un livre étrange, — Hypérion ou l'ermite de la Grèce, — livre plein de verve et d'éloquence. Il est fou depuis l'année 1800 ; et cela, pour avoir visité Paris.

« Hœldeilin végétera ainsi longtemps sur les ruine

de son âme et de son corps, protégé par le menuisier "Wilhelin qui l'a recueilli. Au moment où il sortait de la Germanie paisible et de nos douces mœurs dont le mouvement circulatoire s'opère avec la régularité d'un métronome de Maëlzel ; Hœlderlin, l'esprit bercé par de belles chimères, le front caressé par des anges de liberté et d'amour, la tête rayonnante d'espoir, et rêvant la régénération humaine, vint en France. Il y resta peu de temps ; votre grand orage d'intérêts cl de passions, votre mêlée furieuse le troublèrent ; d'un paisible rêveur Paris fit un insensé. »

Mon jeune Allemand saisit alors sur une tablette de sapin deux volumes cartonnés, dont la couverture jadis marbrée par les relieurs avait reçu des mains des lecteurs un coloris et un vernis nouveaux.

— (c Je les ai lus, ces chers volumes, continua-t-il, dans les montagnes de la Suisse et dans celles du Harz; sur les bords du lac Majeur et sur les lagunes vénitiennes. Ils reposaient avec les œuvres de Schiller et le Wilhelm Meister de Gœthe, dans le fond de mon havresac, avec ma pipe d'écume de mer et le portrait de Bettina, lorsque je me rendis en pèlerinage près de ce grand courtisan, Goethe, l'Apollon Chambellan. Écoutez, monsieur, ce que Hœlderlin, aujourd'hui fou, écrivait et publiait à Tubingue en 1797!

Longtemps avant que la liberté moderne eût réveillé la Grèce antique, cet homme avait deviné l'insurrection de la Grèce moderne; il avait rêvé et accompli en songe la délivrance hellénique. Sous le nom d'Hypérion il avait combattu les Turcs, massacré les janissaires, foulé aux pieds le croissant. Ce livre que je liens entre mes mains avait employé la fièvre d'action qui le dévorait. Dans Hypérion, que peu de bibliothèques possèdent aujour-

jourd'hui, se trouvent décrits les événements d'une campagne imaginaire, entreprise pour la libération de la Grèce.

L'étudiant se mit à lire les pages du fou, écrites en 1801, quinze années avant l'insurrection grecque :

« .... Oui, il me faut une occupation vive et ardente, — il me faut l'utilité d'une entreprise accomplie par moi,

— une guerre et du sang héroïques. Cela me fera du bien ! » Je veux que la Grèce soit libre !

« La guerre s'allume. Les Turcs sont assiégés dans Coron et Modon... Je bannis la douleur; mon esprit s'affermit; je u ène une vie plus active et mieux ordonnée. Je me lève avec le soleil et réveille mes guerriers couchés sous la forêt. Dans leurs yeux brille un plaisir sauvage, et je réponds à leur salut. Non rien n'est comparable au réveil d'une armée !

« Je ne saurais exprimer la joie que j'éprouve au milicu de ce peuple naguère endormi et qui se relève pour saluer l'aube de la liberté. Vous raconterai-je la vie des camps? Cela ne se raconte pas ; à peine est-il permis de la peindre. Voici un grand feu et une troupe d'hommes qui réchauffent leurs membres engourdis; plus loin une mère tient son enfant près du brasier et le berce en ranimant les charbons. Les chevaux hennissent et annoncent le retour de la lumière. La musique guerrière éclate dans les profondeurs de la forêt. Les armes éblouissent les yeux. Voyez ma petite troupe qui se réunit autour de son chef! Je suis le plus jeune. Pourquoi vieillards et guerriers, pourquoi les plus fiers me respectent-ils? Devant moi tons les cœurs s'épanouissent. Je leur dis ce que sera de nouveau la Grèce, et je prédis un bel avenir. Les fronts étincèlent, l'espoir se peint dans tous les yeux. Chacun raconte

ses plaisirs et ses peines. Tous pour chacun, chacun pour tous! A ce cri, ils se prosternent; ils croient entendre la voix de Dieu. Non, les cieux dans toute leur gloire, dans toute leur majesté ne m'intéressent pas autant que l'homme sauvage dont une grande espérance épanouit le front. J'exerce mes soldats jusqu'à midi, et c'est pour moi une volupté fière et ardente. Tantôt leurs colonnes serrées comme la phalange macédonienne s'avancent en un seul corps dont les bras s'agitent ; tantôt cette masse bouillonnante se disperse, s'éparpille en groupes et simule ces mêlées confuses où la volonté et la force humaine se développent plus libres , où l'on ne reçoit d'ordres que de soi-même ; puis on se rallie, un long cri annonce l'heure du combat...»

« 0 bonheur ! seul avec ce vieillard gravir à cheval les collines dorées par le rayon du soleil qui s'éteint, sentir au sommet des montagnes la brise qui soulève la crinière de nos coursiers et qui mêle son bruit à nos entretiens! Tourner les yeux vers Sparte en ruines ; au retour, goûter le frais en vidant nos coupes, pendant que la lune éclaire le festin rustique ; enfin voir les exploits de nos pères sortir du sol à notre voix !

« Ma tente est dressée aux bords de l'Eurotas. Je m'éveille à minuit; le murmure des eaux m'avertit que je dois offrir au dieu du fleuve un pieux sacrifice. Alors je cueille en souriant des fleurs sur le rivage et je les jette dans les flots en disant :

« Accepte-les ; tu féconderas bientôt une terre libre ! e

— Tel fut, monsieur, reprit l'étudiant qui referma le premier volume, le rêve trop éclatant de ce pauvre malade.

Quand son âme eut évoqué de tels songes, il retomba de la hauteur de ses rêves au milieu de sa bourgeoise patrie et se mit à maudire l'Europe et l'Allemagne !

» — Soyez maudits, s'écrie-t-il dans le second volume, barbares, rendus plus barbares par vos travaux, votre savoir et votre religion même ! les sentiments grands vous sont inconnus. Incapable de sentir le beau, de compâtir au malheur ; — ô peuple abâtardi ! artisans, philosophes, prêtres, maîtres et serviteurs, adolescents et hommes faits ! chez vous je n'aperçois rien de vivant ; rien qu'un champ de bataille couvert de membres épars, dont le sang se perd dans une poussière immonde.

» Chacun de vous fait son affaire, et quelle auaire!

» Les vices des anciens furent des vertus comparés à vos grandeurs. On voit dans leurs crimes de la candeur et une conviction profonde. Mais vous, modernes barbares, vous profanez tout; vous dégradez ce que les sauvages même ne dégraderaient pas, l'intelligence. Le front courbé sur vos livres, vous croyez penser. Le plaisir, l'amour, la prière, la grande fête expiatoire qui lave les péchés, les doux rayons du soleil, le papillon qui sort de sa prison, l'abeille qui butine, rien ne dégage l'homme moderne de son calme torpide ; il ne lève plus la tête; le ciel lui est caché ; à peine voit-il le temps qu'il fait. »

— Un de mes amis, qui accompagnait Hoelderlin pendan t son voyageen France, s'effraya de l'impression que votre grande ville parisienne produisait sur lui. Hœlderlin, après l'avoir traversée comme si des fantômes l'eussent poursuivi pas à pas, se hâta de la quitter; sa raison était éteinte. Jamais depuis il n'a prononcé le mot Paris.

Jeune, il avait rêvé la paix de la république platonicienne ; adolescent, il avait maudit l'Europe esclave. Le voilà fou pour avoir vu Paris. Le monstre civilisateur l'a étouffé.

Tous tant que nous sommes, nous avons plus ou moins souffert de la maladie d'Hœlderlin. Toujours, à certain moment, le flot de la civilisation nous a éblouis, étourdis ou enivrés. Quel chaos en effet et quel tourbillon orageux ! Que de catastrophes imprévues! Misérables et stériles seraient ceux qui d'une société pareille n'auraient recueilli en la traversant que des jouissances sans angoisses.

J'ai vu quelques-uns de ces égoïstes parfaits ; hommes à part, hommes remarquables, hommes rares.

Ainsi à l'époque où vivait Daniel de Foë ; quand Londres était décimée par la contagion, certains philosophes épicuriens, vêtus d'un grand drap noir, couverts du masque et armés du bâton, allaient décrocher les montres abandonnées et enlever l'or des maisons désertes ; d'autres pillaient les caves et buvaient largement. Grands philosophes ! Ceux -là ne pourront jamais comprendre la maladie morale d'Hœlderlin; — l'utopie devenue fièvre et folie; — les rêves non accomplis, la soif d'une impossible grandeur ; — la maladie des civilisations qui se transforment et qui, pendant leur stage de transition, donnent plus d'espérances qu'elles ne peuvent en réaliser.

VUES D'UN SOMNAMBULE SUR LE XIX' SIÈCLE

VUES D'UN SOMNAMBULE

SUR LE XIXe SIÈCLE

SUR SES TENDANCES, SES IDÉES, SES MOEURS ET SON AVENIR

(Eitraites des œuvres de Jean-Paul-Frédéric Richter)

S loir.

Jean-Paul, prophète.

Je veux réunir dans ce chapitre, ainsi que je l'ai promis (1), celles des pages écrites par Jean-Paul qui attestent de la manière la plus irrécusable l'instinct vif de prophétie dont cet esprit singulier ou plutôt cette sensibilité féminine étaient doués par intervalles.

Tout homme de génie dégage les pensées d'avenir enfermées dans le présent. Quelques-uns, en bien petit nombre, possédant le secret de la forme ou de la composition, donnent à ces prophéties une solidité et une netteté accomplies. Sophocle semble présager la sainteté et la moralité chrétiennes; Virgile fait adorer à celui qui l'écoute sa bonté et sa douceur d'âme ; il divinise le sentimentde l'hu-

(1) Etudes sur l'Allemagne, t. i'r.

manité et de la compassion ; Tacite annonce tout l'organisme de la liberté moderne.

D'autres écrivains, moins sûrs d'eux-mêmes, mystiques et incomplets, Novalis, Saint-Martin, Tauler, souvent même Fénelon cèdent à l'inspiration ardente qui les presse; des obscurs nuages qu'ils amassent on voit s'échapper quelques rouges étincelles.

Tel est surtout Jean-Paul-Frédéric Richter.

Admirable de profondeur et de sentiment (1) ; mais irrégulier, flottant, rempli d'une vague et sybilline prescience, il annonce les destinées futures sans en débrouiller le mystère, et jette au hasard, sans l'éclairer, l'indécise révélation de l'avenir.

Ainsi, sous des apparences fantastiques il signale, dès l'année 1793 , plusieurs phénomènes moraux que le xixe siècle a vu se développer ; il reconnaît la puissance irrésistible et durable de la révolution française, que ses contemporains allemands s'obstinaient à regarder comme un orage passager ; enfin il détermine le rôle que l'Italie doit jouer dans le monde moderne en se réunissant à la France et se confondant avec elle par l'analogie des sentiments, des mœurs et même des lois.

Avant lord Bvron, qui dans son Childe-Harold a reproduit en vers sublimes quelques-unes des plus belles pages de Titan, Richter réclamait l'indépendance et l'autonomie italiennes. Révolutionnaire comme Schiller et Jean-Jacques, mais plus lyrique que ce dernier, plus pastoral, et pour ainsi dire plus musical que l'auteur de Guillaume-Tell, —Jean-Paul a fait retentir du sein des bois de l'Allemagne centrale sa protestation émue en faveur des

(1) Voir notre 1" volume des Études tur l'Allemagne.

opprimés, des faibles, des femmes, de la nature ; - contre l'abus de l'autorité, l'excès de la discipline et les horreurs de la guerre.

§ IL

Le Rêve d'une pauvre folle. — Jean-Paul proteste contre la Sainte-Alliance.

Parmi ces Feuilles sybillines qui sembleraient échappées à la plume de M. de Lamennais ou du dernier Saint-Simon, si elles n'étaient imprégnées de cette rêverie tendre dont l'âme de Jean-Paul recelait une inépuisable source, il faut citer avant tout les pages intitulées

Rêve d'une pauvre Folle.

Au moment même où la Sainte-Alliance pétrissait à son gré les peuples européens, Jean-Paul publia ce manifeste sentimental contre les rois et leurs actes.

Le symbolisme y est mystérieux et bizarre jusqu'à l'excès. Mais dès les premières pages quelques réflexions d'une admirable sensibilité sur le sort et la douleur des femmes pendant les guerres; —!a jeune fille, privée de ses deux frères par les combats, et voyageant dans le royaume du néant ; —pais les incroyables saillies d'une imagination sans frein ; le vieillard qui, à demi enfoncé dans la tombe, danse encore, aux accents des flûtes que le souffle des enfants rend sonores î — le monde entier réduit en cendres à la voix de quelques « guerroyeurs, » nains perchés sur les montagnes -la civilisation suspendue tout à coup par ces

hommes de proie, s'arrêtant, faisant une pose, et toutes les aiguilles des cadrans venant se placer sur zéro; — enfin le tableau plus bizarre encore de deux despotes endormis sur des collines d'or et d'argent, conversant de bonne amitié, mais se lançant des paroles qui se changent en armées et qui s'entr'égorgent; — tout cela compose une suite d'allégories fantasques, étranges, inouïes, saisissantes, qui ne justifient que trop le titre de ce chapitre; — vues d'un somnambule.

RÊVE D'UNE PAUVRE FOLLE.

«Vierge, poëte, sœur, fiancée, Liuta venait de voir tout ce qu'elle aimait partir pour la guerre ardente. Deux frères et l'époux qu'elle avait choisi l'avaient quittée à la fois. Pauvre Liuta !

Il vous est très-facile, à vous, hommes, de vous enivrer sur la douleur, de rouler dans le tourbillon incendiaire de vos forces, de votre courroux, de votre activité, de votre fièvre. Vos blessures, vous ne les sentez qu'après le combat; vos sens enflammés vous offrent une jouissance terrible ; mais la femme ! mais la mère ! mais la sœur ! mais la fiancée!

Dans toutes les guerres ce sont elles qui souffrent vraiment : personne ne les voit ; aucune main ne les guérit. Le trait qui les frappe elles le reçoivent debout, immobiles sans pouvoir le parer ou se venger ; leur attente est muette ; elles attendent encore lorsqu'il n'y a plus rien à attendre ;

leur cœur saigne bien plus douloureusement et plus longtemps.

Voyez-vous passer devant les fenêtres de la femme les caissons, les tonnerres, la poudre ? Tout cela c'est la mort. Et quand retentit la musique ennemie, quand brillent aux yeux de la bien-aimée les armes aiguës qui doivent percer la poitrine chérie ; quand sur le champ de bataille les deux foudres des deux armées se heurtent, quel est le cœur de femme qui soit heureux, s'il n'est le cœur d'un cadavre? Toutes les balles lancées de part et d'autre reviennent frapper la femme qui aime. Le temps n'est plus pour elle qu'une longue douleur ; les victoires même ne la consolent pas ; ces gazettes qui arrivent cachetées apportent des nouvelles de sang, et sont cachetées de sang : la mort y est, et la mort SANS NOM.

Oh ! dans les songes nocturnes quelles gazettes terribles, quels récits sanglants ! C'étaient-là les nouvelles que Liuta recevait chaque nuit! Elle rêvait sans cesse, et chaque songe tuait une joie dans son cœur. Deux fois elle fut avertie par ces messages lugubres que la mort avait frappé son premier frère, puis son second frère, et cela était vrai, vrai d'avance; car bientôt le canon eut accompli le double meurtre prophétisé par les songes : ses deux frères étaient tombés sur le champ de bataille, lieu de plaisance des rois, champ que la mort ensemence et dont la récolte ordinaire est une triste paix, haletante, éplorée, veuve et sanglante.

Dans le cœur blessé de Liuta un poison de feu fermenta longtemps : Mes frères sont morts / dit-elle ; le troisième a dû mourir j chaque soir c'est lui qui meurt dans mes rêves ! Alors l'esprit de délire l'emporta sous ses ailes ronges, dans son tourbillon, dans son nuage mêlé de larves et

de furies. Oh! que ne puis-je vous inventer, mesdames, un délire couleur de rosé ! Quand la plaie du cœur saigne, quand la folie, tête de Méduse, vient pétrifier ce sang qui coule ; quand la langue de feu du malheur a dévoré tous les biens réels; quand le météore ardent de notre douleur est là, toujours planant au-dessus de nous; — hélas! il n'y a plus de poésie douce ni de paroles de miel !

Ceci était bizarre chez Liuta ; tant qu'elle veillait, elle traînait paisiblement sa folie ; ses songes au contraire lui apportaient un délire plein de fureur; les songes, —qui ne sont eux-mêmes que le délire du sommeil. Oh ! quelles convulsions ! quelles paroles entrecoupées et vagabondes ! quelles horribles et confuses visions! Les flots de douleur qui couvraient sa vie réflétaient d'affreuses images! Souvent c'était le jour qu'elle dormait, et quand le soleil se couchait on la voyait s'éveiller comme la violette nocturne ouvre sa corolle le soir; alors elle redisait '.t d'autres ou à elle-même la terrible poésie de ses rêves.

Tantôt le frère., tantôt le fiancé lui étaient apparus; l'ombre de ses rêves se projetait et se jouait sur elle! Pendant des heures entières elle restait devant la glace, contemplant ses yeux brûlants et secs, que malgré son espoir pas une goutte rafraîchissante ne mouillait !

« —Une larme! une seule larme ! s'écriait-elle; ô Dieu . et que mon œil se ferme ensuite ! Non, je n'ai pu pleurer que deux fois ! »

Elle devait pleurer, et pleurer de joie ; le volcan de la guerre lui rendit le beau fiancé Charles Wizer ; il revint à elle plein de santé, lui rapportant cette noble proie de la vie arrachée à l'ennemi. Mais comment faire ? Habituée à voir un faux Wizer, reconnaîtra-t-elle son ami véritable? Ne croira-t-elle donc pas qu'ii y a deux Wizer,

4ielui de son imagination, le "Wizer mort — et celui qui est devant elle, le "Wizçr qui est vivant et respire !

— « Hélas 1 dit le fiancé, risquons quelque chose; la paix comme la guerre a ses dangers et ses périls. De la musique pour elle, de la musique 1 Elle l'aimait autrefois ! Il faut qu'ellû\_s'éveille au milieu du bonheur et de la joie ; il faut que la malheureuse, après tant de songes douloureux, trouve une vérité heureuse; environnez-la de suaves odeurs et de sons ravissants ; et quand ses songes finiront, ses tris tes songes, je prendrai la main de sa mère, ensemble ooua marcherons vers elle. Ah 1 je la connais, je la connais.! sur mon honneur et sur mon Dieu! »

La mère consentit à ce que les doux préparatifs s'achevassent quelques heures avant que le soleil fût couché; Liuta céda au sommeil et laissa tomber,sa tête que le soleil éclairait. On la porta endormie dans une- chambre où le crépuscule versait chaque soir toutes ses roses. Trois salles contiguës furent remplies de flûtes, de harpes, de voix humaines; les unes répondaient aux autres par intervalles, formant de simples et naïfs échos. Toujours concert durait, toujours il recommençait et se suivait avec de mélodieuses pauses. L'infini de notre douleur, pour se dégager du sein qu'il torture, a besoin de ce délicieux çt pur infini (Lue renferment les accents musicaux. Délire et souffrance, bêtes féroces de l'âme, quelle main vous dompte, si ce n'est l'harmonie ?

La chambre à coucher fut jonchée de fleurs; les papillons volèrent d'une chambre à l'autre ; au dehors les rossignols paient leur amour qui se jouait et bruissait au milieu du tumulte des hommes. On avait enlevé les glaces, demeure fantastique des disions. Charles brûlait de s'avancer vers elle et de dire ; « Me voici, je vis et je t'aime 1 »

A1 peine les premiers sons eurent-ils frappé l'oreille de Liuta; elle se débattit, elle parut vouloir se défendre ; son œil pâle et sans larmes s'ouvrit et se referma ; la douleur contracta et sillonna ce beau visage : « - Je suis heureuse, je pleure, s'écria-t-elle ; » mais sa main qui se porta vers sa paupière, n'y trouva pas cncore de larmes; la mère, le fiancé pleuraient seuls. Charles n'avait pas parlé ; sa fiancée avait cru l'entendre.

« — Redis-moi cela, redis-le, cria-t-elle encore, ô mon Charles ; et guéris, oh ! guéris une âme blessée ! « Le nuage épais fondit alors, couvrit de pleurs tout le visage de la jeune fille. Sa main ne se porta plus vers sa paupière. Elle chanta sans savoir ce qu'elle chantait. Puis le soleil baissa, elle ouvrit les yeux; elle crut serrer la main de l'ami qu'elle ne voyait et ne soupçonnait pas.

Charles prenant sa main : « Regarde, c'est ton ami et ta mère. »

Elle regarda fixement le ciel rougi par le crépuscule, puis la mère et le bien-aimé; entendit le son des flûtes, pleura longtemps; puis, en souriant dans ses larmes, laissa tomber sa tête sur la tête aimée, et s'écria : « Le songe est-il achevé? » Embrassant sa mère : « Je crois qu'il est accompli ! dit-elle.

« — Oui, oui ! reprit Charles, un beau rêve, je t'assure, un rêve magnifique !

» — Que la musique se taise, dit Liuta. Je dirai mon songe. Que la musique se taise. »

Et elle raconta :

» — Le songe ne reconnaît ni temps ni pays. J'étais là; mais où étais-je? J'y étais bien; mais comment? je ne peux le dire.

» Sous le soleil, loin, bien loin, derrière notre ciel

un autre éther s'étendait, obscur, profond, peuplé de mondes brutes, solides, immobiles ; des mondes qui ne marchaient pas encore ,Ils appelaient cela l'antichambre de l'étcrnité(l). Je volais vers ce lieu ; et la Peine et son spectre me pressaient dans les ténèbres, m'étreignaient d'un cercle de fer. Notre soleil se leva, la face armée d'un masque de furie, surmontée d'une crête de serpent, d'un quartier de lune pâle. Dans son rayon matinal se jouaient des hommes ; — hommes d'un jour, qui volaient, puis tombaient, comme des grains de poussière L'un après l'autre. La porte de l'éternité in'apparut ; un beau jeune homme vint, auquel on apporta la clef (2). Il ouvrit, tomba dans l'éternité et disparut. Et je vis la Mort, la grande Mort, aux quatre ailes de papillon nocturne, faire la guerre aux mondes, abattre soleil après soleil, comme des fruits; mondes sur mondes, comme des mottes de terre sur le grand chemin.

» — N'entends-tu rien ? me demanda une voix.

» Du fond de la terre gronda un sourd murmure. Je regardai autour de moi, et je vis que la terre était devenue un vaste cimetière, où des corps vivants, ensevelis à micorps, hurlaient ensemble affreusement (3). Au sommet des montagnes (4), des nains (5) étaient placés, et dansaient, contemplant les ensevelis, riant de tout, se moquant des demi-cadavres, et formant des rondes.

— Regarde donc, regarde ! dit la voix courroucée.

fi) Les mondss incréés, le néant, le rien.

(2) Le frère mort de Liuta.

(3) Les populations destinées à la nrort et à demi-tuées quand le service militaire s'empare d'elles.

(A) Les trônes.

(5) Les rois.

» Beaucoup d'ombres passèrent, portant des cruches pleines de cendres ; elles burent à ma santé (1).

» — Nous attendons, dirent-elles, la grande pluie de cendres. Alors nous écrirons nos pensées avec ces cendres; maintenant la voix et la force nous manquent.

» Mais voilà qu'une sublime figure de jeune homme (2), toute voilée, les mains voilées, les pieds voilés, glisse rapide à travers les molles ombres ; sa main tient un livre.

» — Quelle heure est-il ? demanda sa voix douce.

» — Ah! cria un nain ricaneur, en faisant un saut qui le porta sur une montagne lointaine, ne vois-tu pas que tout marche à rebours? tous les cadrans ont marché en arrière et indiquent ZÉRO (Ô).

» — Tu mens ! répliqua la vision.

Le nain tomba.

» — Pauvre cœur, me dit alors le jeune homme d'un ton de voix suave comme l'accent d'un luth, je le sais, tu as maintenant un rêve mauvais, un rêve noir. Mais les bonnes femmes disent qu'un mauvais rêve annonce le bonheur. Va, tu seras heureuse lorsque tu t'éveilleras.

» — Je te connais, toi, je te connais !.. m'écriai-je.

» — Ne nomme personne, dit-il d'une voix impérative; tout disparaîtrait et les démons s'éveilleraient.

» Les ombres avaient fui ; les nains étaient écrasés. La vision et moi nous marchions lentement, péniblement. Le rien, le néant me prenait le cœur et refoulait mes larmes

(1) Les soldats morts.

(2) Le Christ, ou le génie de la civilisation.

(3) Négation de la marche progressive du genre humain; effort pour anéantir le progrès et faire rétrograder l'aiguille qui l'indique.

dans ce cœur étouffé. J'entendais le cornet des Alpes mugir ; le voile qui entourait le jeune homme descendait plus- has, toujours plus bas. Sur la route étaient étendus des. enfants nouveaux-nés, leur petit front ceint de guirlandes empoisonnées (t).

» — Oh L cela promet ! dit la vision. »

» Puis dans un jardin nous vîmes des vieillards danser ; des enfants armés d'instruments à vent conduisaient le bat (2). Les vieillards entraient dans le tombeau, et dansaient toujours. Ils s'y enfonçaient, et dansaient encore ; leur tôle valsait enfin hors de la fosse; et leur cendre corrompue tourbillonnait de son mieux en suivant la me. sure.

1 — Très-bien, dit la vision ; ô ma fille, pleure, pleure, pleure !

1 Deux quartiers de roche placés à droite et à gauche formaient un sentier. Nous nous y glissâmes et nous pénétrâmes dans une vallée ; là étaient assis deux despotes. Des pointes de poignard se hérissaient en diadème sur leur front. Ils- causaient amicalement ensemble; mais chacune des paroles qui s'échappaient de leur bouche se changeaiten bête vivante et devenait tigre, lion, vautour, tortue; puis ces bêtes allaient se battre (3). Ces tyrans avaient pour lits deux montagnes transparentes, aux veines d'or et d'argent, et ces veines crevèrent, et du sang et des larmes cou-

(J ) Géiiurationsvouécs, dès la naissance, au massacre des champs de balai He.

(2) Les populations décimées par les guerres ; -les villes habitéili pur les enfants et les vieillards, le premier et le dernier âges, incapables tous deux de porter les armes.

(3) La guerre entre les rois, sans haine personnelle et pour des intérêts politiques.

lèrent de ces veines (1); enfin, les maîtres se secouèrent la main ; mais chacun d'eux tenait une main étrangère, une main coupée, l'une blanche, l'autre noire, et s'en servait pour cet usage (2).

» Un grand rideau noir, un rideau de théâtre avec un enfer très-bien peint m'apparut ; le cor retentit, et le voile roula vers le ciel.

» Dans une immense plaine étaient deux armées silencieuses. On n'y voyait que mutilés, débris des armées victorieuses. Ils allaient tous au palais du néant, du rien. Que d'hommes à un seul bras, à un seul oeil ! Que de larges blessures 1 Toutes ces plaies étaient à jour, et les étoiles luisaient au travers.

» — Le voilà ! le voilà ! me dit le jeune homme; alors il me prit la main... et... »

Liuta venait de reconnaître son fiancé, elle pleurait dans s es bras.

Accent mystique de toute la philosophie moderne réclamant au nom de l'humanité contre les armées permanentes, ce bizarre morceau n'a pas besoin de nouveaux COlnmentaires. Les vues de Jean-Paul sur la révolution française ne sont ni moins extraordinaires ni moins sagaces dans leur prophétique élan.

(1) Le trésor des princes alimentant la guerre et sa changeant en sang et en larmes.

(2) Les traités de paix conclus par les diplomates

§ m.

Vues de Jean Paul sur la révolution française. — La France et les guerres de la liberté.

II ". Oui, la révolution (dit un gentilhomme que Jean» Paul met en scène), est certes une grande chose; mais, » moi, je trouve en général fort peu à louer dans les grandes » choses, telles qu'un colisée, un obélisque, une guerre; » elles sont l'œuvre de la multitude, d'une réunion im1) posante de petites forces... Ce sont les grandes forces » que j'admire; la révolution dont vous parlez offre plus » de petites forces que de grandes.

» — Monsieur le comte, le but est grand; le temps est M long ; ce n'est pas en un jour qu'on gagne ou qu'on perd » la liberté; attendez!

» — La France est ivre ; les hommes les plus faibles, » quand ils sont ivres, exécutent ce que sobres ils n'au» raient jamais accompli. Vigueur passagère ! L'ivresse de » la foule accrue par la foule me répugne.

— » ...L'ivresse de la France, sachez-le bien, mon» sieur le comte, n'est point une ivresse accidentelle, mais » un enthousiasme des hommes et du siècle s'appuyant » mutuellement. Sans cela d'où viendrait la sympathie que » les Français excitent partout? Ils pourront tomber, » dormir, s'affaisser, paraître éteints ; mais pour reprendre » un plus grand élan et s'élever plus haut. L'humanité » marche à la terre promise à travers une mer rouge » de sang et de guerre; son séjour dans le désert sera » peut-être long; elle atteindra les cimes; comme les

» chasseurs de chamois, elle aura les mains déchirées et » sanglantes.

» — Vos chasseurs de chamois, répliqua l'adversaire » de la révolution, descendent les montagnes plus souvent n qu'ils ne les montent ! Ils arrivent éreintés. Après l'orgie » et l'ivresse chacun s'endort ; et le lendemain il y a beau» coup de choses cassées à payer.

» — Monsieur ! s'écria le jeune homme, de belles et » de grandes choses ont été faites dans l'ivresse de l'en» thousiasme, et bien des choses basses et viles ont été « commises avec sang-froid ! Il est une certaine congéla» tion de l'âme, assez semblable à la congélation physique » qui brûle plus atrocement que l'excessive flamme ; car » elle noircit et aveugle. Tel drame violent me plaît en» core plus que ces œuvres de Campistron, plates, froides » mais atroces.

« — C'est toi qui t'élèves jusqu'au tragique, mon fils, » interrompit don Gaspard! Nous devons attendre des » Français beaucoup de vivacité, surtout dans le danger ; » l'élan de nécessité , c'est leur force. En quoi ils ressem» blent aux femmes; bons enfants comme elles, ils sont ex» traordinairement tendres, rangés et humains quand ils » sont gentils; comme elles aussi ils deviennent durs et » cruels lorsqu'ils sont mauvais. On peut hardiment pré» dire que , dans une guerre de liberté, s'il en éclate » une (1), ils en remontreront à tous leurs ennemis en fait » de bravoure. Il n'y a rien d'ailleurs de plus rare qu'un » peuple lâche. Je suis peu disposé à estimer fort la valeur » belliqueuse, quand je songe que les légions romaines ne

(i) Écrit avant 1797.

» se battirent jamais mieux que sous le triumvirat, alors » qu'elles étaient composées d'un ramas d'hommes vendus, » de brigands et d'affranchis. Pour l'incendiaire et insi» gnifiant Catilina les citoyens combattirent et moururent » jusqu'au dernier !

» — o mon père, ne calomniez pas la guerre. Tout y est » grand, depuis le coup d'œil d'aigle du chef jusqu'au » fait d'armes du soldat; depuis la colère aveugle du vain1) queur jusqu'à la furtive larme du vaincu ; depuis le mé» pris de la douleur et de la mort jusqu'au ressouvenir » d'une épouse ou d'une mère, qui brille à la pointe des » lances ennemies... Que de sentiments contraires se parI) tagent la lice ensanglantée ! Contemplez donc la guerre » d'un point de vue plus élevé. Est-il rien de plus grand » que ces âmes, quand désintéressées, préoccupées de » l'honneur ou de la sainteté du but, elles s'inféodent » au destin? Il s'agit pour elles de tirer de l'urne funé» raire le gros lot de la gloire. Deux peuples arrivent » de côtés opposés sur un champ de bataille. 0 scène » tragique ! Ces hommes ne se haïssent nullement; » ils n'ont aucune vengeance personnelle à assouvir, au» cune offense à punir: eh bien 1 à la voix du farouche » régisseur, les deux peuples vont jouer fidèlement les » rôles de mort qu'on leur a fait apprendre... Le champ de » bataille n'est plus qu'un immense et noir nuage, dans le» quel les peuples se jettent à l'aventure, taillant, coupant, » brûlant... Le jour revient, il ne reste que des cadavres » d'un côté ; de l'autre deux portes d'honneur : la porte » des Morts, et la porte de la Victoire... et les deux peuples » se sont séparés pour passer sous ces deux portes, cou» ronnés tous deux de palmes immortelles. Puis, quand » tout est fini, les morts et les vivants sont célèbres dans

» le monde, parce qu'ils ont fait mépris de la vie. Mais " » qu'un Epaminondas, un Caton , un Gustave-Adolphe » dirige l'une des armées dans une cause sainte, alors le » champ de bataille est sacré. Heureux, heureux alors celui » qui vit ou qui meurt pour le dieu de la guerre ou pour » la déesse de la paix ! Oui ! dès que s'allumera contre la » France la guerre de liberté, mon rôle est choisi; je » prendrai parti pour elle 1 »

§ IV.

I/Italie décrite par Jean-Paul. — Naples, le Vésuve, Rome.

«— ils pénétrèrent dans les gorges du Tyrol. L'ardent T) jeune homme cherchait dnns son impatience à soulever » un coin de ce rideau de glace qui lui cachait la terre » classique du génie.

» Pendant une nuit obscure, suivant les bords de l'Adige, » leur gracieux compagnon de voyage, ils descendirent » avec lui de rocher en rocher; puis, apparurent le soleil •» et l'Italie !

» Il avait plu : une brise légère tombait du haut des » montagnes couvertes de cyprès jusques dans la vallée, et » apportait aux voyageurs l'odeur embaumée des mûriers » et des orangers; l'Adige semblait un immense boa, aux » tortueux replis, à la peau tachetée, qui serrait de ses » vastes anneaux toutes les fabriques du paysage...

« Quel monde!... Les Alpes étaient là, comme autant » de géants, les bras entrelacés, opposant au soleil leur » bouclier de glace. Leurs corps étaient entourés de la u ceinture bleue des forêts... A leurs pieds surgissaient des

» coteaux couverts de vignes... Le vent frais du matin D jouait avec les cascades comme avec autant de rubans ; » et ces rubans et ces coteaux se réflétaient sur le miroir » poli du lac... Albano se tourna lentement de tous côtés. » Ses yeux erraieni des montagnes aux vallons, de la terre J) aux eaux du lac, du soleil aux fleurs ; partout la nature D annonçait son majestueux réveil; il semblait que la terre D vînt de naître et qu'une nouvelle création eût jeté d'un D côté des terres, de l'autre des mers, là-bas des montaID gnes...

» 0 Italie ! à chaque pas qu'on fait sur cette terre mer» veilleuse, on rencontre partout cet étonnant mélange, D tout a la fois épique et grec., de l'horrible et du gai, » de la nature et de J'art, de l'éternité et de la minute qui » fuit. Des maisons de plaisance et de riantes prairies en » face de cet immense cimetière qui renferme tant d'hé» calombcs humaines ; plus loin des danses voluptueuses » sous le portique des temples, danses auxquelles se mêlent » le moine et le pêcheur. A quelques pas, les quartiers de » roche en feu, lancés par le volcan, viennent presque » avec symétrie se ranger autour des vignes comme pour » tes protéger. D'énormes blocs de lave ont pris racine » dans la mer, et il croît des fleurs sur des débris de mai» sons. Enfin, pour donner au tableau un dernier coup de D pinceau, sous la vivante Portici habite et dort l'antique » Berculanum... »

-

»... Avant que nous eussions doublé le promontoire du D Pausilippe, le soleil donnait en plein sur le cratère du n Vésuve et se réfléchissait dans la mer. Naples, avec son » hémicycle de pilais colorés par l'aurore, avec ses villas si » pittoresques, avec son port où se balancent mollement

» des milliers de mâts, avec son château Saint-Elme au » front géant, était là devant nous, s'élevant majestueu» sement entre deux montagnes, en face de la mer.

» De tous côtés s'élève le parfum embaumé des citron» niers, des jasmins et des narcisses. A ma gauche le bleuâtre » Apennin précipite de roc en roc ses ruisseaux changés » en torrents. A ma droite, la puissante mer se serre avec » impétuosité contre la puissante terre et suspend au mi» lieu des nues une ville éblouissante, semée de jardins. » Voici de hautes îles qu'on prendrait pour d'inabordables » rochers Cachée dans un brouillard phosphorescent, » la côte de Sorrente étrcint la mer, comme un bras de » Jupiter; au delà de la lointaine Naples on aperçoit le » Vésuve qui fume et se perd dans les nues.

» — A genoux, homme ! s'écria Dian, à l'aspect de ce » tableau. Nul ne peut contempler ce spectacle magnifique, » cette brume dorée qui semble un long voile tombant du J) ciel sur la terre, cette réunion sur un seul point de toutes )) les beautés qu'on admire ailleurs une à une; cette force s divine qui se manifeste d'une manière si éclatante sur la » terre, sur l'eau et dans le ciel, sans se dire : Dieu est » près de moi!... Ce soleil qui nage au milieu de flots » d'or, cet azur là-haut, ces terres voisines, ces terres » lointaines, ces myrtes si verts et si hauts qu'on ne ren» contre point dans les sombres régions du nord, ces oran» gcrs qui sous la plus légère brise vous inondent d'une » pluie de parfums ; ces amandiers ; ces palmiers à la tige » orgueilleuse; .. partout des fleurs et des fruits, des fruits » et des fleurs ; le printemps et l'automne réunis...

» Le soleil descendit dans la mer... Les côtes rougeâtres )) se voilèrent... Le monde s'éteignit insensiblement, d'a» bord de cap en cap, puis d'île en île... Bientôt la der-

» nière lueur s'effaça ; les cloches des couvents sonnèrent » un adieu au jour, semblant me dire : Si la terre est » morte, le ciel vit là-haut!...

» Oh ! comme mon cœur était heureux ! Une voix inté» rieure entonna l'hymne d'actions de grâces envers ce » lui qui était cause que j'étais là, sur cette terre, ou» vrage de ses mains.

o La vie est belle ! Lorsque des insensés jettent la vie » loin d'eux parce qu'elle est trop petite pour leurs dé» sirs, ne songent-ils donc pas que ces désirs sont la » vie et viennent de la vie? Lorsque cette terre enchantée » bâtit autour de nous ses murailles de fleurs, ses mon» tagnes dorées, est-ce pour enfermer des malheureux? » Chaque malin n'est-il pas un commencement de prin» temps, un renouvellement d'espérance? Les limites de » notre vie, que sont-elles autre chose qu'une treille de 1) raisin qui attend le soleil pour mûrir?... 0 mon Dieu ! » m'écriai-je, la joie est éternelle, mais non la douleur; )) car ce n'est pas toi, Dieu ! qui as créé la douleur;... tu » n'as créé que la joie.

» — Mon ami, me dit le Grec Dian, on voit bien que » vous êtes né dans le Nord; le soleil vous enivre.

» — Dian! lui répondis-je, chaque homme naît mo» ralement septentrional et méridional; et peu importe si, » physiquement, il est né sous le soleil ou sous la glace...

» C'était une nuit sans pareille ! Les étoiles seules éclai- » raient la terre, et la voie lactée semblait couverte d'un » voile d'argent. Une seule allée jonchée de fleurs de vi» gner conduisait à la belle ville. De tous côtés on enten» dait ou parler ou chanter. Du sein d'une épaisse forêt de » châtaigniers les rossignols s'entr'appelaient. La jeune fille

D qui faisait route avec nous dormait, et, dans son som» meil, elle répétait les sons qui frappaient nos oreilles. » Une légère voiture à deux roues nous dépassa sur la » route ; le voiturier, debout sur le timon, chantait aussi. » Profitant de la fraîcheur de la nuit, des femmes por» taient à la ville de grandes corbeilles de fleurs ; à droite, » à gauche, partout, un air parfumé s'élevait des ca» lices entr'ouverts de toutes les fleurs. La lune trônait » au haut du ciel, comme un soleil, et des millions d'étoi» les lui servaient de cortège. Pas un nuage au firmament. » Seulement à l'est on apercevait une sombre colonne qui » s'y découpait : c'était le Vésuve.

» A deux heures du matin nous fîmes notre entrée dans » l'antique Parthénope, La journée n'y était pas encore » achevée. Des flots de peuple inondaient les rues, et des » balcons émanaient des chants joyeux. Des arbres, des » fleurs et des lampes se mariaient sur les toits. Ici et là » on apercevait un homme endormi sous les portiques... »

» Bientôt la lune disparut derrière les ombres du » rausilippe, la ville s'enveloppa de ténèbres; au tumulte » succéda le silence, les pêcheurs quittèrent leurs barques, » éteignirent leurs torches et se couchèrent sur le rivage. » La terre sembla s'endormir et [la mer se réveiller.

» Le matin était venu ; avec lui toutes mes espérances » de jeune homme apparurent. Les paysages, les monta» gnes, les côtes, de même que l'écho, ne répètent-ils pas » à l'âme d'autant plus de syllabes qu'ils sont plus éloi» gués? Combien je trouvais de jeunesse dans l'univers » et dans mon coeur !

» Je poussai le plus avant que je pus dans la mer. L'eau » et le ciel n'étaient qu'un même bleu, sans commence-

» ment et sans fin ; au milieu d'eux se balançait mon » esquif comme un point dans l'immensité. Il semblait » que l'univers ne fût qu'une gigantesque guirlande de » rivages et d'îles... De nombreuses gondoles glissaient » à la surface unie de cette plaine humide et préparaient » leurs torches pour le soir, tandis que par moments de » gros vaisseaux fendaient lourdement l'eau à côté de » nous, semblables à des aigles volant de conserve avec des » hirondelles. A droite, à gauche, ' partout la vie, partout » Dieu!... 1

. Ici des vallées étalant d'un côté des lauriers et des » cerisiers, de l'autre des roses et des primevères ; là un » ravin profond encombré d'oranges et de pommes mûres. » Puis, tout près de là, des fragments de rochers couverts » d'aloès et de grenades se mariant aux cimes des cerisiers » et des pommiers sur lesquels flottaient des fleurs de » vigne. Si le rossignol chantait sans crainte sur les bran» ches de quelques arbres surgissant d'un creux de rocher, » tout à côté l'on voyait sortir d'une crevasse la tête de la » vipère. Là un couvent s'élevait au milieu d'une forêt de » citronniers. Ici une maison blanche apparaissait parmi » de nombreux vignobles; à droite une grotte romantique, » à gauche un four à chaux; là-haut des fruits, au bas des » fleurs ; partout des hommes pleins de santé, de force et » de bonheur, chantant comme pour répondre au défi des » rossignols. Dans le lointain on apercevait par intervalles » une longue ligne mi-blanche mi-bleue, qu'on prenait pour J) un second ciel : c'était la mer...

» Alors s'ouvrit à nos yeux, dans toute sa magnifi» cence, le vaste empire des ondes, qui reçoit avec un égal » amour les hommages de ses tributaires, qu'ils soient » fleuves, torrents ou ruisseaux. 0 puissant et généreux

» élément!... tes innombrables bras de polype étreignent » en tous sens la terre, formidable rivale dont tu ronges » incessamment les contours !... Tu domptes les plus im» pétueux torrents, tu les forces à mêler leurs flots à tes » flots, et à devenir paisibles comme eux. Ces vagues qui, » menaçaient de tout engloutir, il n'y a qu'un instant, » s'allongent à ta voix en onduleuses spirales, et bercent » mollement la nacelle que tout à l'heure elles voulaient » briser !

» Pendant que nous passions devant cette petite Nisita, » où jadis Brutus et Caton cherchèrent un refuge après la » mort de César ; devant la magique Baïa et le magique » château où jadis trois Romains se partagèrent le monde; » devant cet immense promontoire derrière lequel s'éle» vaient autrefois les maisons de plaisance des Romains » célèbres ; devant la montagne de Cumes, près de laquelle » Scipion l'Africain vécut et mourut... ; je sentis comme » un souffle de la vie de ces grands hommes qui venait » jusqu'à moi!

» Quels hommes !... Ils vivent encore, même de l'autre » côté de la Baltique ou de la Manche, et dans les sables » de l'Arabie aussi bien que sur cette mer qui les vit » naître... C'était un univers qu'il fallait à ces âmes uni» verselles, pour qu'elles y pussent respirer !...

» Jeunesse, ruines, passé écroulé, présent plein de vie; » voilà ce que m'offrent le rivage de Misène et toute la côte » à perte de vue... sur des débris d'urnes, sur des débris » de temples, sur des arches de pont isolées, sur des ruines » d'arcs de triomphe et de colonnes isolées aussi, les flots » et le soleil se jouaient comme sur les galets de la plage. » Les noms antiques et sacrés des Champs Elyséens et de » l'Averne existent encore sur la côte, et des fragments de

If rochers gisent péle-nrële avec des tronçons de statues sur n la lave bariolée... Tout y est mort, et tout y vit; les \* champs donnent du blé, les arbres donnent des fruits » comme au temps des Camille et des Trajan ; et tes es» prits des grands hommes y apparaissent aux yeux des » étrangers inspirés.

» Soudain un coup de tonnerre se fit enténdre; la jeune » Napolitaine qui était avec nous me demanda pourquoi je » pâlissais? — « Ce n'est que le Vésuve, me dit-elle avec » indifférence» C'était un dieu pour moi...—Rar&etma» gnifique spectacle! La lune, ce beau cygne du ciel, pro» menait son blanc plumage depuis le Vésuve jusqu'au J) sommet du firmament. La mer dormait sur ce vaste n lit qui s'étend de l'un à l'autre pôle... Les rivages et les » caps pointillaient dans les ténèbres comme des songes dans » la nuit... Des nuages balsamiques s'élevaient du calice des » leurs... Dans le lointain brillaient des chapelles illumi» nées et des villes endormies... Les vents se taisaient; seu» lement un léger 2éphir nous apportait la fraîcheur de la » mer... Le Vésuve se dressait pâle et morne, sans éclairs » comme ans tonnerre, et des étoiles errantes se décou» paient sur le bleu foncé du ciel. »

t Riais combien mon cœur battit plus vite, en vue de cette 9 sauvage Campagna qui entoure de jets de lave l'aire de » l'aigle romaine, de ce gigantesque oiseau de proie dont » les serres puissantes étreîgnîrent jadis mille villes, mille » empires ; et lorsque enfin ma witure roula à grand bruit » sur la voie Flaminienne !.

n Le vieillard et le jeune homme éprouvaient en ce » moment une oppression indéfinissable, toute physique » pour l'un, tovie morale pour l'autre. -Ce n'était plos de

» l'air, mais une vapeur brûlante qu'ils respiraient ; il leur » semblait traverser un lac de soufre. Don Gaspard at» tribuait cette condensation de l'air au voisinage des » soufrières de Baccano ; Albanoi dont la langue dessé» chée restait collée à son palais, commençait à regretter » la neige des Alpes... Le ciel était d'un bleu noir; quel» ques rares nuages glissaient à une grande hauteur avec » la rapidité d'une flèche... Dans le lointain, un homme » agenouillé retirait une urne de la terre, et, la contem1) plant avec amour, faisait passer dévotement sous ses » doigts les grains de son chapelet. Albano regardait tou» jours du côté des montagnes auxquelles le soleil donnait » le dernier baiser du soir...

» Tout à coup don Gaspard cria au postillon d'arrêter; » celui-ci s'apercevant que la voiture oscillait toujours, » quoique les chevaux ne bougeassent plus, s'écria, levant » les mains au ciel : — « Sainte Mère de Dieu, un trem» blement de terre ! »

» Ecco Roma!

» Albano tourna les yeux du côté qu'indiquait son père, » et vit dans le lointain la coupole de Saint-Pierre, dorée » par le soleil couehant. Le soleil disparu, la terre trembla » une seconde fois ; le jeune enthousiaste ne s'en aperçut » point; son âme était à Rome... »

» Albano approchait du trône et de l'échafaud du genre » humain, patrie de héros, froids maintenant comme le mar» bre qui les couvre, de Rome enfin dont le nom seul est » la plus belle des oraisons funèbres. Lorsqu'il traversa le » Ponte-Molle et qu'on lui apprit que c'était le Tibre qu'il » voyait, il crut remonter flots à flots le grand fleuve des » âges. Il entendait, malgré les torrents qui tombaient du

D ciel, le bruit des sept fleuves qui, s'élançant jadis des » sept collines, firent peser leurs sept bras sur le monde, » et l'ébranlèrent jusque dans ses fondements.

» Enfin la ville de Dieu, avec son cortége de villes, » comme une planète suivie de ses satellites, se montra » aux voyageurs. Quelques rares lumières scintillaient de D loin en loin ; l'horloge sonnait quatorze heures. Lorsque » la voiture passa sous l'arc de triomphe de la ville, la » Porta del Popolo, la lune souleva son voile noir et jeta » sur la scène une clarté triste. L'obélisque égyptien était » là, avec sa tête qui se perd dans la nue et ses trois » rues divergentes.

» — Ah! dit Albano en traversant le Corso, me voilà » dans le temple du Dieu de la guerre : c'est ici qu'il saisit » la poignée de son glaive colossal et de la pointe porta D trois blessures à trois parties du monde ! »

1) Trntôt il passait devant des jardins, des places et des » marchés déserts, où s'agitaient, il y a plus de vingt siè- » cles de nombreuses populations; tantôt surgissait au mi» lieu du clair de lune un vaste palais entouré de colonnes ; » là une pyramide en ruines, ici un pin géant, plus loir » une statue à demi cachée par les cyprès... o

» Rome dormait encore ; à de rares intervalles on aper» cevait seulement quelques carrosses. Le ciel était clair et » bleu.

» Les approches de la Basilique étaient calmes et muettes » comme les saints sur leurs piédestaux; les fontaines » seules parlaient; et une dernière étoile s'éteignait sur » l'obélisque. Nos visiteurs gravirent l'escalier tournant » avec ses cent cinquante marches, atteignirent le toit de » l'église et montèrent une rue de maisons, de colonnes, » de petites coupoles et de tourelles; de là ils passèrent

» dans la gigantesque coupole. Pendant leur ascension une » écharpe de pourpre s'était dessinée au firmament: le » soleil allait se lever sur Rome.

» Ils montèrent encore «:t jetant un coup d'œil vers le » ciel, ils y aperçurent le grand œil enflammé dont la pru» Ilelle colossale lançait un regard rouge de sang. Au» tour du sommet du vieux mont s'entrechoquaient des » nuages de feu, comme si le cratère éteint se fût rallumé » pour une nouvelle éruption, Les aigles agitaient leurs » ailes que dorait le crépuscule. Soudain le soleil parut » et déchira le voile qui couvrait la terre; les obélisques a et le Colisée resplendirent. A travers les prairies de la » solitaire Campagna étincelèrent les anneaux du Tibre, » gigantesque serpent... »

« Les voyageurs visitèrent le Panthéon, après la basi» lique de Saint-Pierre. Le jeune homme avoua qu'il pré» férait Saint-Pierre. Le père s'écria que partout les jeunes » gens comme les peuples préfèrent le sublime au beau, » mais que, quant à lui, il donnait la palme au Panthéon.

— » Que pensez-vous des deux temples, demanda-t-il à » la princesse ?

1) — Ici Sophocle, là Shakspeare, répondit-elle; je » comprends mieux Sophocle.

» En disant ces mots, ses yeux se portèrent avec une » expression toute nouvelle sur les traits du jeune Césara » qui, devenu le foyer où rayonnait la clarté projetée par » le dôme, apparaissait comme transfiguré. Sa voix trcm» bla lorsqu'il lui répondit :

» — Vous avez raison; mais dans Shakspeare on trouve » encore Sophocle, et dans Sophocle on ne trouve pas » Shakspeare...

» Soudain les hautes nuées s'entr'ouvrirent comme un » rideau qu'une main cachée sous les flots de l'éthcr au» rait tiré ; et le soleil projeta ses rayons à travers la cou» pole... Une clarté céleste remplit le temple, et en illu» mina le porphyre.

» Choisissant le premier clair de lune qui suivit cette » journée, don Gaspard commanda des flambeaux afin que » le Colisée et son cercle géant lui apparussent tout en » feu. Gaspard aurait désiré ne visiter ce monument qu'a» vec son fils ; la princesse voulut les accompagner, dans » l'espoir de passer quelques minutes solennelles avec le » romanesque Albano, et peut-être même de lui ouvrir son » cœur. Les femmes ne comprennent pas assez que toute » grande idée qui remplit le cœur d'un homme ferme ce » cœur aux impressions de l'amour et en chasse impi» toyablement les êtres qui y occupaient la plus grande » place. Il n'en est pas ainsi pour la plus belle moitié du » genre humain; chez elle toutes les grandes idées se font » hommes.

» Du Forum ils se rendirent au Colisée par la Via-Sacra, » Ils se trouvèrent bientôt devant ces grises murailles de » roc qui s'élèvent au-dessus les unes des autres, soutenues » par quatre rangées de colonnes, et dont les arcades étiu. » celaient sous la blanche lumière de la lune, tandis que » les pieds du colosse, enfoncés profondément dans la » terre, semblaient être une métamorphose d'Ovide , » chair par le liant, pierre par le bas. Les voyageurs gra» virent la montagne de rochers, escaladant pierre à » pierre, passant d'un siége des spectateurs à un autre. Don » Gaspard ne se hasarda pas jusqu'au sixième qui est le » plus élevé, mais la princesse et Albano allèrent jusque» là. De cette hauteur ils contemplèrent le verdâtre et

» circulaire cratère de ce vieux volcan calciné qui jadis » engloutit neuf mille animaux dans son vaste gosier et » que des flots de sang humain purent seuls éteindre. Les » torches éclairaient cà et là d'immenses crevasses où le » genêt, le lierre et le laurier étendaient leurs membres » engourdis, comme autant de trépassés soulevant un cou» vercle sépulcral.

» Vers la brèche par où les torrents des siècles et des » barbares avaient fait irruption, l'on voyait quelques co» lonnes isolées et quelques arcades polies par le temps... » Le Colysée-géant, qui avait déjà nourri de ses membres » un temple et trois palais, — jetait encore sur le monde, » malgré ses blessures, un regard plein de vie.

» — Quel peuple! s'écria Albano,

» — Douze mille prisonniers ont bâti ce théâtre, répon» dit la princessj ; un plus grand nombre encore y ont » versé leur sang.

» — Oh ! repartit Albano, nous avons encore tics pri» sonniers qui bâtissent, mais ce sont des forteresses qu'ils » élèvent... Leur sang coule encore et se mêle à la sueur.

» Le vent d'automne faisait au loin crier plaintivement » les chaumes...

» Sur les douze collines planaient, comme sur autant de » tombeaux, les âmes des grands hommes antiques, qui » semblaient contempler despotiquement notre siècle, à » titre de rois et de juges.

» Le Forum ! quelle plaine grande et vide, élevée à force » de ruines, entourée de jardins et de temples, couverte » de fûts de colonnes épars à côté de colonnes restées de. » bout, d'arbres et d'herbes î Décombres sublimes tombés » pêle-mêle de l'urne du temps ! Il s'approcha des trois

» colonnes d'un temple, celui de Jupiter Tonans ; la terre » les avait engloutis jusqu'à la poitrine. Plus loin il passa » sous l'arc de triomphe de Septime-Sévère ; à droite, il » trouva quelques colonnes sans leur temple, à gauche, » près d'une église catholique, les ruines d'un temple » païen; au bout, l'arc triomphal de Titus; et, tout au » milieu, une source s'épanchant dans un lit de granit, » seul témoin qui eût survécu aux beaux jours de Rome, » source dont les ondes murmuraient comme au temps » de César !...

» Etendant les bras comme si l'air eût été un fleuve » dont il eut voulu fendre les flots, le jeune enthousiaste » s'écria :

» — 0 vous, ombres fameuses qui combatlîtes ici et qw' » mourûtes ici, vous devez regarder avec mépris notre por» tion de la terre ; car votre noble Datrie vous a suivis de » prèsdmsla tombe! Ah ! si du moins, sur ce sol abâtardi » que vous dotâtes d'immortalité, j'avais fait une action » digne de vous, il me serait permis peut-être de me frap» per au cœur en votre sainte présence, de mêler mon » sang vulgaire à cette poussière sacrée, de m'élancer de » ce globe-cadavre pour me perdre dans le sein de votre » gloire et de votre éternité!... Hélas! je n'ensuis point » digne!...

» En ce moment s'avançait à grands pas, le long de la » Via Sacra, un homme de haute taille, enveloppé d'un » manteau, qui, sans regarder autour de lui, ôta son cha» peau et pencha sa tête noire et bouclée sous le filet d'eau » de la source...

» — 0 Italien, lui cria Albano !... dans la Rome réelle, » vivante, où les obélisques, le Colisée, le Capitole, les » arcs de triomphe te regardent sans cesse et te condam-

nent sans cesse; où l'histoire des grandes choses souffle incessamment sur ta ville comme un invisible ouragan qui te heurte et te soulève ; — peux-tu rester spectateur » impassible des solennelles révolutions du monde? Les » esprits des saints, des héros, des artistes vont au-devant » de toi et te demandent avec colère : Qui es-tu?

» ... Pas une colline qui ne t'offre les vestiges sacrés » d'une ineffable splendeur ; pas une Romaine qui par sa » démarche et sa fierté, ne semble une parente de la grande » ville.... Et tu ne t'éveilles pas ! »

Les fragments qui précèdent respirent à la fois le pres sentiment de l'avenir et tout l'enthousiasme lyrique de XVIIIe siècle. Jean-Paul, dans les morceaux qui suivent, va deviner, railler et annoncer le culte de l'utile et la religion du bien-être qui se sont emparés, du moins pour un temps, de notre société nouvelle.

§ V.

UArtolâtrie. - Jean-Paul prédit la religion du bien-être, du gain, et de la jouissance rapide.

Jean-Paul appelait « Artolâtrie, » adoration du pain, la réduction de la vie à ses éléments les plus grossiers ; il en prévoyait le développement et les conséquences.

« Il est fort heureux, disait-il, que Socrate et Jésus» Christ ne se soient pas avisés d'enseigner leurs dogmes » philanthropiques au xixc siècle, dans les rues de Ham» bourg, de Vienne ou de Berlin; on n'aurait pas manqua

» de leur demander s ils avaient des moyens d'existence; » faute de quoi on les eût infailliblement emprisonnés » corn.. c vagabonds et gens sans aveu. Quantà la poésie, » les habitants des villes impériales en font très-peu de » cas; ils s'en tiennent à leurs libertés d'empire, qui les » obligent à agir et à marcher avec lenteur, sagement et » posément; et ils se trouveraient fort embarrassés des » écarts, des élans et du dévergondage auxquels condui» sent les libertés poétiques. Est-ce donc un tort?... Faut» il critiquer l'excellent habitant des villes allemandes s'il » passe une serviette autour de son cou quand il veut pleu» rer, afin de ne pas tacher son gilet de satin ? si, versant » des larmes quand il écrit une lettre de condoléance , i » a soin de ponctuer régulièrement ses larmes comme au» tant de points d'interjection ?

» Nous aimons l'utile et la précision; ce sont là les » vertus qui nous sauvent !

» Si ce culte de l'utile continue, que sera-ce d'ici à un » siècle ? Déjà nous dédaignons fort une beauté que nous » ne pouvons ni rôtir, ni mettre à l'enchère, ni vêtir, ni » épouser, et qui n'a pour nous d'autre mérite que sa va» leur intrinsèque. Les beautés créées par l'art sont em» ployées à orner des objets qui les font ressortir et leur » donnent un nouveau lustre. Par exemple vous ne trou. » verez d'excellentes madones que dans le journal des » Modes; de camées qite sur des tabatières, de gemmes » que sur des cachets; de belles empreintes de têtes prin» ci ères que sur des écus ou sur les couvercles des pots» à-beurre bavarois ; les uns et les autres avec un quan» tum sufficit d'étain.

» Nous n'avons de roses et de lis que sur nos femmes » tatouées de rouge et de blanc. L'utilitaire Van Kabel,

» lorsqu'on lui commandait un lièvre, exigeait avant de le » peindre un modèle fraîchement tué, pour le copier et le » faire rôtir; le peintre Kalkar peignait de fort beaux bas, » mais il fallait qu'il les eût à ses jambes. Il en est de même » de nos statues ; ce ne sont point des personnes qui vivent » dans l'oisiveté. Toutes exercent un état particulier : les » cariatides portent des maisons, les anges des bénitiers » ou des fonts baptismaux, les tritons et les naïades distri» buent l'eau des fontaines dans nos jardins.

Ï> Oui, c'est avec colère que je vois grandir Yartolâtrie. » Je ne peux m'y faire, moi, lecteur de ce Plutarque qui a » corrompu ma jeunesse. Je vois avec douleur notre » siècle, changeant de doctrine, faire du pain son Dieu; » cet abaissement de l'esprit humain, qui conduit à cher» cher non pas ce qui est plus honorable ou glorieux, » mais ce qui fait le mieux vivre, ne cesse de s'accroître, et » me désole... »

i VI.

Les brûlés de la vie. — La recherche des sensations. — Roquairol.

La magnifique vision de l'Italie, où jamais Jean-Paul n'avait voyagé et qu'il a peinte de couleurs si vraies, si vives et si fortes ; — la prédiction des destinées inaugurées par la révolution française ; — enfin la malédiction lyrique jettée par lui sur le culte de l'utile et sur ses excès, attestent la sagacité prophétique que j'ai signalée. Mais en ce genre rien n'est plus curieux et plus étonnant que la création symbolique d'un personnage nommé Roquairol; c'est le blâsé des derniers temps. Il résume en lui les ambitions, les désirs immenses, la personnalité inexorable et l'impuis -

sance définitive. Werther est dépassé, Byron est deviné.

« Plaignons Roquairol enfant et victime de notre siècle. » Nous couvrons de si bonne heure les jeunes gentils» hommes des roses du plaisir, que, semblables aux ha» bitants des îles Philippines nés au milieu des épices » et incapables d'en- sentir l'odeur, ils ne les trouvent plus » bonnes qu'à en faire des matelas comme les Sybarites ; » on les enivre de sirop de roses, on les baigne dans » l'huile de rose, et bientôt, blasés de cet enivrant par4» fum, ils ont besoin d'épines pour que leur sentiment se » réveille. Les professeurs lancent trop tôt leurs élèves dans » les branches élevées de l'arbre de la science ; après le miel, » ceux-ci veulent des boissons douces, puis des boissons » fortes, puis de la flamme ; et si, comme Roquairol, leur » imagination a fait de leur vie un plancher de naphte sur » lequel on ne puisse poser le pied sans en tirer du feu, l'in» cendie que la fausse civilisation vient d'allumer redouble » d'intensité et dévore l'édifice. Pour ces brûlés de la vie il » n'existe plus de nouveaux plaisirs ni de nouvelles vérités; u ils n'ont même plus d'anciens plaisirs, ni d'anciennes vé» rités qui soient restées pures et. entières... Un avenir » d'orgueil, de dégoût, d'incrédulité et de néant s'ouvre » devant eux ; heureux encore quand les ailes de l'imagina» tion soulèvent un coin de leur linceul.

» Pauvre jeune homme!... après avoir tué les vérités tu b as escompté le sentiment. Tu as traversé les champs s> féconds de la nature, de l'amour et de l'amitié, sans » en rien rapporter de consolant. ~

» Roquairol, le blasé, ne vivait que d'une vie factice. » Sa chambre était à la fois son antichambre , sa loge » d'acteur et sa tente d'officier. Sur sa table étaient en» tassées pêle-mêle, comme sur un champ de bataille, des

» populations détruites de livres. Le masque pâle de la » veille reposait sur le calendrier de la cour. Les rayons de » la bibliothèque recélaient pêle-mêle une poignée d'épée » et une savonnette; un bâton de chocolat et un chande» lier vide, un pot de pommade et un essuie-mains mouillé; » le sablier de la cheminée était détruit... et sur deux bois » de cerf étaient accrochés deux chapeaux à plumet... Des » lettres et des cartes de visite avaient été piquées aux ri» deaux comme autant de papillons...

» N'est-il pas dans la vie un âge d'impatience et de liI) berté, où l'on aime tout ce qui est mouvement, pliage de ., tentes et vagabondage nomade ? où l'on aimerait à de» meurer dans une voilure de voyage, à y écrire, à y dor» mir? alors la chambre de Roquairol semble l'habitation » du génie? ce chaos paraît indiquer une surabondance de s vie. Les plus belles natures se trompent ainsi quand il » y a en elles quelque chose de noble et de vrai. Elles ad» mirent l'irrégulier qu'elles prennent pour le beau, et » elles défendent le désordre comme créateur.

» Roquairol chercha des distractions de toute espèce : » tantôt de piquantes aventures, tantôt d'immondes orgies: » il sacrifia à ses passions des trésors de nobles pensées et J) d'énergie puissante; imitant en cela les habitants de SU"» rinam qui nourrissent leurs pourceaux avec des ananas...

» Malheur à l'âme de femme qui se laisse prendre aux J) séductions des Roquairol! Vastes réseaux qui s'élè» vent jusqu'à mi-chemin du ciel!... heureuse cent fois « celte âme lorsqu'elle a pu s'échapper du piége immonM de, en ne salissant que ses ailes d'abeille !... 0 jeunes » filles, que ma voix ne peut-elle vous avertir, et vous garo der de ces faux aigles, qui s'envolent en vous tenant dans

» leurs serres! Le ciel de nos jours fourmille de ces oi» seaux de proie. Ils ne vous aiment pas, ils croient vous ai» mer, parce que, comme les élus de Mahomet, au lieu J) des bras de l'amour qu'ils ont perdus, ils ont encore » les ailes de l'imagination. Ils ressemblent aux grands b fleures, chauds sur les bords et froids au centre.

n Tantôt enthousiaste, tantôt libertin, il voltigea entre » l'élhcr«t la boue de l'amour; — puis enfin il les mêla » tous deux. Les fleurs croissaient le long de la lige ver» nie de son idéal, mais les racines en étaient pourries » dans la terre. Souvent il se plongeait dans la fange, afin » de rendre son repentir, disait-il, plus vif et sa rechute g moins facile.

» Appelant l'amour avec fureur, mars seulement pour » se jouer de l'amour, Roquairol n'avait qu'un cœur faux » dont les sentiments étaieat faux; vaine poésie de pogme, » et non poésie de la vie,... incapable d'être vraie, et" même » d'être fausse, parce que chaque vérité s'y changeait en » illusion et chaque illusion ety vérité!. Offrant et sa» crifiant avec une grande effusion tout ce qu'estiment les M hommes, parce que lui n'estimait rien;... regardant ton." a jours du côté de son bon génie, c'est-à-dire du côté de » la mort;.... désespérant de ses résolutions, chanéelant » même dans ses erreurs ; ce jeune blarerestait debout, 1 immobile air milieti iu tumulte des passions, tes voyant e et les connaissant toutes ; de même qnc l'hydrophobe- con" » naît d'avance l'heure juste de ses accès !...

-a Un poisop dévorant, celui de la pluralité d'amours et de » la pluralité d'autels, bouillonnait dans-ses veines. Il se » livra a d'impurs désordres, à la frénésie du jeu, à la rapaJ) cité des usuriers; jeta dans la même balance son bon» heur elsavie; offrit à la moft son corps de fer qu'ehe ne

» put pas briser ; enfin s'étourdit sur la perte de son avenir » et de ses espérances et s'enveloppa définitivement du » linceul brûlant de la débauche !

» C'est là un pacte que souvent concluent la volupté et » le désespoir !...

» Homme souverainement faible et qui se dit fort, sou» verainement insensible et qui prend pour tendresse une » langueur de cœur tout efféminée, tout impudique, tout » équivoque ; il parle de vigueur virile, et il ne peut pas » briser la moindre de ses passions!...

» Lui un incompris !

» Lui une âme élevée !

» Quand il s'attribuait cette grandeur incomprise, le » vieux Schoppe se levait en fureur, et lui disait :

» — Monsieur le capitaine, je supporte beaucoup de ') choses sur cette terre : la faim, la peste, la cour, la pierre » et les sots d'un pôle à l'autre ; mais votre prétention » d'être incompris est trop lourde pour mes épaules. » Monsieur le capitaine, vous vous dites supérieur, blasé, J) incompris ? Ce que vous dites-là est le mot de tout le »> monde. Tous les jours trente mille abonnés et abonnées » des cabinets de lecture crient du fond de leur gosier J) que personne ne les comprend : ni leurs grands-pères, » ni leurs parrains, ni même le précepteur; oh ! les rnal» heureux rongeurs de papier imprimé! Ils ne se com» prennent pas eux-mêmes.

» Votre prétendue élévation d'âme vient de ce que vous » n'avez plus de nerf ; je la compare aux queues des che» vaux anglais, lesquelles ne se lèvent vers le ciel que » parce qu'on en a coupé le nerf. N'y a-t-il pas de quoi » devenir fou, d'entendre et de lire tous les jours comme » quoi les âmes les plus vulgaires s'imaginent planer dans

» l'empyrée, au-dessus de tout le monde, comme les chats » qui croient voler parce qu'on leur a attaché des vessies ? » Rien n'est assez bon pour elles; cet univers ne leur suffit \* pas; elles s'en créent un autre dans lequel elles se jouent » et voltigent jusqu'à nouvel ordre. Puis elles retombent » aplaties dans le trou du mariage ; alors tout est fini : » chacun se tient coi et parle comme le premier venu. » .................

« ... Nations de l'Europe, quand vous serez bien lasses 1) de sensations violentes et de ces incendies intérieurs que n vous appelez civilisation, prenez garde de ne pas retom» ber aussi, — comme le blasé Roquairol; — dans la déa finitive inertie !

QUELQUES JOURS

EN HOLLANDE

QUELQUES JOURS EN HOLLANDE

§ 1.

Voyage imaginaire de six hommes de lettres vers 1610. — L'homme de lettres d'autrefois et celui d'aujourd'hui.

Je suppose que Voiture et Vossius, Balzac et Casaubon, Saint-Amant et M. de Beautrou (comme disait Anne d'Autriche quand elle parlait de ce singulier Bautru) se soient réunis vers 1610 ou 1640 pour voyager ensemble; bon sujet de tableau pour M. Delaroche, s'il vivait encore.

Les voilà embarqués de compagnie sur une beurtship de Hollande. Ils glissent paresseusement avec elle sur les canaux du pays.

Chacun de ces hommes célèbres essaie, par ses airs et sa pose, d'accroître son importance et d'éclipser autrui. L'embarcation ne va pas vite. Saint-Amant vide ses bouteilles en jouant avec des cartes grasses et tâche de tricher Voiture. Celui-ci, rêveur et absorbé, tire de sa bongette un petit calepin sur lequel il inscrit à loisir la ballade qu'il vient de rimer pour la lionne qu'il aime. Vossius se carre dans son latin, Casaubon dans sa bible. Scaliger,

l'œil torve, frise sa moustache de gentilhomme et de cuistre.

0 l'abominable compagnie !

Ces messieurs ont bien du talent et savent bien du grec ; mais les désagréables voisins !

J'ai commis une erreur chronologique en leur associant Scaliger déjà mort ; — il eut bien fait sa partie dans ce concert de prétentions mesquines, de méchante humeur, de grossièreté bachique et de liberté spadassine. Mettons à sa place Théophile Viaud, génie furieux et frivole ;

Pointant sa barbe et du bout de sa gaule Relevant sa moustache

Ce brillant Théophile n'est guère plus aimable que ses compagnons. Comme il blasphème ! et quelle prétention à l'élégance! Avant d'atteindre Dordrecht ou Berg-op-Zoern, il a eu trois duels et soutenu dix querelles théologiques ; il s'est pris aux cheveux avec Saint-Amant qui est ivre.

Si vous voulez leur adjoindre deux hommes de génie contemporains, fllilton et Descartes; ils ne vous égaieront pas davantage. Leur bouche est soucieuse, leurs yeux sont éteints, leurs fronts tristes s'abaissent sur leurs rabats de serge blanche.

Au XVIIe siècle l'homme de lettres était encore une sorte de bête fauve, errant dans les halliers de la science érudite ou perdu dans les nuées obscures qui couronnent le Pinde.

La littérature n'était pas entrée dans la société.

Le mot poète faisait peur aux gens. Un poète, s'écrie Saint-Amant ;

Chardon du Parnasse Épouvantail de crasse,

Pot-pourri d'estranges mœurs,

Faquin orné de rapière,

Triste fagoteur de vers!

Vêtu de haillons il traine ses pauvres grègues, une jambe rouge, une jambe verte; crotté, tanné, malotru; toujours escorté (dit encore Saint-Amant)

de chiquenaudes,

De taloches, de guinguenaudes,

D'ardentes mouches sur l'orteil,

De camouflets dans le sommeil, etc.

Les poëtes se nommaient entre eux

Excn'mens du Parnasse!

Marc de Maillé dont Vital d'Audiguier n'avait pas trouvé les vers excellents, l'appelait horreur de la nature !

Affreux hibou !

Vital lui répondait :

Je ne suis point affreux hibou !

Mais vous êtes une beste Qui n'avez ni cul ni teste...

Les pourceaux de votre nature Trouvent bons tous.....

Je n'ose transcrire ce qu'imprimaient ces messieurs.

Balzac et Théophile n'allaient pas de Rouen à Paris sans

revenir enflammés l'un contre l'autre d'une rage de cuistres ivres; ils s'accusaient mutuellement de tous les crimes.

On ne voit plus de gens de lettres de ce calibre. Préparée par les leçons que nous donna l'Italie, puis par l'ascendant espagnol; régularisée et consacrée par Louis XIV ; — cette fusion de la vie littéraire et de la vie sociale, achevée aujourd'hui ; que Molière a puissamment servie et que pressentait le grand Pascal lorsqu'il voulait que l'on fût « honnête homme » sans porter enseigne de géomètre ou de prosateur ; — a été longue à s'accomplir ; mais elle est absolue et définitive.

Plus de costume spécial, plus de masques nécessaires. Les types du savant, du poëte, du géomètre sont détruits. Vous auriez pris Walter Scott pour un fermier, le savant i\I. Boissonade pour un ingénieur et Rossini pour un général d'armée. Les existences, violemment secouées et confondues par tant de catastrophes, sont aptes à tout, se mêlent de tout. Chacun peut bâtir, faire des vers, défricher, composer de la musique, spéculer, coloniser, écrire des histoires, mener des bataillons. Il n'y a plus de savants en us ni de poëtes à moustaches en croc. L'armée littéraire se compose de gens instruits, bien disans, que nul signe ne distingue des autres mortels, qui pensent de mille manières différentes sans se dénoncer et s'inquiéter mutuellement, professent à cet égard une tolérance exemplaire et ressentent une vive horreur pour la diffamation et le scandale.

Nul ne colporte aujourd'hui de libelles contre le rival. Fi ! quelle honte ce serait ! Se prendre de querelle à propos de littérature! qui s'en aviserait? Diffamer ! ah! ciel ! Tuer vaudrait mieux. Quand on veut jouer un tour pendable à son adversaire, on n'a qu'à le dénoncer comme

diffamateur. Scapin, Trouillagoz, les plus habiles et les plus coquins ne manquent pas de lancer cette accusation ; c'est le plus beau tour de leur gibecière.

Scioppius et Scaliger ne se renvoient plus dinjures grossières. Tout s'est adouci, civilisé et aplani. Le silence nous charme, l'uniformité nous repose. Plus de ces boutades incongrues, de ces caprices ardents qui dérangeraient la paix des âmes, la quiétude des aises, l'uniformité des choses et donneraient de l'humeur aux sages. Plus de ces rivalités ridicules et de ces prises de bec ou de plume qui égayaient le monde aux dépens de Voltaire et de Piron, de Fontenelle et de Boileau, de Ménage et de Voiture. Jamais rien qui ressemble à ces vivacités et à ces calomnies : on ne supposerait plus Molière incestueux, Voltaire voleur, Pascal sacrilége, — intempérances de langage, — aberrations scandaleuses.

Nous sommes devenus sages.

Je crains que nous ne devenions trop sages. J'ai peur que nous ne poussions la décence et le beau calme un peu trop loin. Ne revenons jamais aux vilaines habitudes de Saint-Amant et de Faret! Mais si nous allions devenir trop vertueux, juste ciel ! Si le degré de vertu que l'on estimait dans le passé ne nous suffisait plus! Quelle génération de Grandissons nous menace! si profonds, si indifférents, si composés, si froids, si exacts, si difficiles à contenter que saint Vincent de Paule ne leur semblerait pas assez tolérant, Bossuet assez pieux !

Ces vertueux jugent Saint-Simon fou, Pascal vaniteux, Racine immoral, Vauvenargues débauché.

Certes je n'ai pas un goût effréné pour la Bohême ; Panard et ses gaîtés ne me séduisent pas. — Mais tant de vertus !

§ H.

Le jeune Tartufe. — De la décence au IIXe siècle.

C est ce que j'essayais modestement de démontrer à un jeune homme qui m'indiquait la faute que j'allais faire a en compromettant, disait-il, la gravité du professorat et » celle de mon âge, par une excursion en Hollande, entre» prise et achevée de concert avec les plus jeunes, les plus » fringants des journalistes français. »

Il me développait sa thèse, affirmant que le public me saurait très-mauvais gré de cette incartade ; qu'elle nuirait à mon avenir, dérangerait le plan de mon ambition si j'en avais, et fournirait à mes ennemis une occasion nouvelle d'accuser ma légèreté et mon manque de tenue.

Ainsi parlait ce jeune Machiavel d'Opéra-Coinique, et je lui répondais :

a — Mais, grave et sage jeune homme, j'ai quelques amers chagrins dans lame ; et je ne serais pas fâché de les distraire. Je voudrais les secouer un peu par le mouvement, la variété, le changement de lieu et aussi par la société de gens aimables, spirituels, causeurs, et qui ne ressemblent pas aux pédants d'autrefois. Que voyez-vous à cela d'inconvenant, je vous prie ?

» — Rien précisément; mais votre rôle dans le monde est grave; et vous en sortez! Vous aimez la musique, on vous voit aux Italiens; tout cela vous nuit. Vous allez commettre une nouvelle faute! »

« — Oh! que vous êtes arriérés dans vos vues, et que je vous plains, après tant de prétentions au progrès et tant de révolutions démocratiques, d'être encore enfoncés dans

ce que le passé le plus décrépit a «de préjugés intolérables et de sottises dangereuses ! Reconnaissez donc enfin que toutes les classes ont disparu ; que les vaines formules sont mortes; que la valeur de l'homme décide de tout; que la vraie décence n'a rien à démêler avec votre absurde étiquette ; — et qu'une vertu qui veut paraître démesurée n'est favorable qu'à l'hypocrisie, c'est-a-dire au vice. »

§ Ill.

Voyages dans les sentiers de traverse. — Leur excellence. — Pourquoi ils deviendront rares, — Mes compagnons de route. — Leurs portraits.

f(; « — Vous irez donc, répliqua Tartufe jeune ?

« — Assurément. Ce voyage se fait hors de la ligne commune ; et j'aime les sentiers de traverse. En général les voyages, heureux renouvellements de la santé, de la pensée et de la vie, s'opèrent dans une direction trop convenue, sur une ligne trop correctement tracée par les manuels; on suit un sillon unique, invariable, usé par cent autres voyageurs; on s'habitue à ne visiter que Florence et non les Abruzzes; Londres, mais non le pays de Galles; en Suisse l'Oberland, non le sauvage pays des Grisons ou la région antique des deux Waldstaetteu. Cet inconvénient va s'accroître. La vapeur qui entraîne des milliers d'humains dans une même rainure et les fait voler sur une seule ligne; —ta vapeur, force redoutable, — égalisatrice, si le mot était français, — démocratique au dernier point; —la vapeur multipliera les voyages organisés par bataillons et par bandes, sur des espaces réguliers. Maintenant je

profite avec bonheur. du libre parcours que le chemin de fer du Nord vient d'instituer en dehors des grandes lignes et qui me permet de contourner la Hollande, en compagnie du spirituel Texier, du poëte élégiaque du Belloy et de toute cette vive, charmante et honnête cohorte de la presse parisienne. »

§ IV.

Notre itinéraire. — Rotterdam et Dordrecht. — Haarlem, Amsterdam. — Groningue, Spa. — M. Sainte-Beuye, M. Meyerbeer et M. Ponsard.

Bruxelles et Anvers, par un trajet rapide, nous conduisirent à Mœrdyck.

C'est là que se montre pour la première fois la vraie Hollande, lutte acharnée de la mer et de l'homme.

Dites adieu à l'harmonie des vents terrestres agitant la cime des arbres; saluez la voix murmurante des flots qui couvrent et découvrent leurs rivages. L'eau domine la scène et devient le grand personnage du drame. « Eau excellente! » (ariston men udor!) Cette eau mobile et animée est la favorite des poètes, la grâce des paysages et la créatrice des civilisations. Elle contient la vie parce qu'elle a le mouvement. Elle est l'amour, comme chantaient les mythologues; elle est à la terre ce que la lumière est au ciel.

Cette fée du paysage apparaît caressante et séduisante entre Mœrdyck et Rotterdam, surtout depuis la petite ville de Dordrecht. Elle enlace la terre. Elle serpente autour d'elle et se multiplie en la poursuivant de ses embrassements et de ses sourires. Un cri d'admiration s'échappa de

notre petit stoomboot (l Amictùa), quand le Ilolland'sDiep déroula ses merveilles à nos yeux. Un de nos jeunes compagnons (1) a rendu avec beaucoup de grâce et de vivacité l'impression que la première vue de cette Hollande fluviale et maritime laisse dans l'âme, et je ne puis mieux faire que de le citer ici. « On s'engage, dit-il, dans une » série de grands cours d'eau qui changent à chaque ins» tant de couleur, de formes, de vagues même ; tandis que » l'aspect des deux rives reste invariable ; — d'immenses » plaines verdoyantes, défendues contre les eaux par une » digue continue, sont couvertes de troupeaux : vrais ta» bleaux de Paul Potter. Des moulins à vent de grandeur » colossale et de toutes couleurs, dont la base est d'ordi» naire une villa gaie, fraîche, tapissée de fleurs. Au pre» mier étage on est occupé à scier des planches, à moudre » du grain, à pomper de l'eau, à fabriquer du papier ou du » tabac à priser, à broyer des couleurs ou à extraire de » i'huite ; activité toute intérieure du reste, car au dehors » on n'aperçoit guère que quelque vieille femme accrou» pie près d'un troupeau de vaches blanches et noires, et » occupée à les traire tour à tour dans d'énormes seaux de » cuivre jaune. » La description complète de ce dédale aquatique se trouve dans le Voyage pittoresque en Hollande, par M. Edmond Texier, qui sait par cœur ce pays et qui le reproduit avec une exactitude pleine de vigueur.

Le charme dure jusqu'à Rotterdam. Aimez-vous l'activité, la gaîté, la variété, la vie, la sève ascendante ; allez à Rotterdam. Rotterdam représente les forces du présent ; joyeuses, ardentes, vivaces, préparant l'avenir. Leyde est la ville savante. Amsterdam est la richesse acquise, la jouis-

(i) M. Dupeuty.

sance des biens obtenus, la puissance fondée et complète.

A Rotterdam, dans la Grande-Rue, un grave ministre, portant une culotte courte noire, agrafée d'argent, avec bas de soie noire, s'arrêta devant nous, et, s'approchant de M. Villemot rédacteur de l' Indépendance belge :

« Quels sont ces messieurs, demanda-t-il ?

« — Des voyageurs.

« — Comme ils rient !

« — Ce sont des Français.

« — Quelle profession ?

« — Ce sont des gens de lettres.

« — Comme ils sont gais !

« — Ce sont de vieux écoliers.

« — Où vont-ils ?

« — Ils sont en vacances ! »

Le mot était charmant, digne de cet aimable esprit. Avant Amsterdam vous visitez Harlem (ou Haarlem) ; ville rouge et grise qui séduit par sa sérénité luisante ; intérieur de Mieris ou de Gérard Dow. Fière autrefois de ses tulipes, de son grand orgue et de la statue de Coster ; ce qui l'enorgueillit maintenant, c'est le lac voisin, un lac qui n'existe plus ; un lac détruit et mort. On l'a desséché, anéanti et rejeté dans le Zuyderzée.

« — Monsieur, me disait un Hollandais, nous rejette « rons de même le Zuyderzée dans la mer du Nord si cela « nous convient.

« — Et la mer du Nord, lui demandai-je, qu'en ferez« vous ? »

C'est ainsi que les Hollandais étendent leur pays, ou, comme disent les paysans, s'arrondissent. Ils chassent devant eux la mer qui voudrait les chasser.

Il existe sur les dessèchements de la Hollande une mono-

graphie complète, « IIet Haarlemmer meer-book, -van Leeghicater, précédée d'une excellente introduction par U. Van Hasselt; » ceux qui ignorent cette langue trouveront le résumé exact de ces travaux dans le beau livre de lU. Esquiros. Il a tort de s'étonner que l'inventeur des machines d'épuisement ait porté le nom patronymique de « Leegh-water » (épuise-eau), nom qui semblerait, dit-il, « contenir l'étrange prophétie de sa destinée. » Ce sobriquet lui vient tout simplement de son habileté hydraulique. Ce n'était pas un nom de famille, mais un surnom (1).

Visitez Amsterdam, surtout Saardam ; puis Utrecht et Arnheim. Remontez le grand fleuve Rhin jusqu'à Cologne (Cœln), ville de la cathédrale infinie. Après Aix-la-Chapelle et DusseldorIT vous trouvez pour dernière étape Spa, petite ville riante. Peut-être y rencontrerez-vous Jules Janin, Meyerbeer, M. Ponsard ou M. Sainte-Beuve. Le maestro ne manque pas de rendre visite chaque année à la Geronstère et au Pouhon ; il aime cette contrée coquettement sauvage, douce et salubre ; il en revient toujours mieux disposé à écrire un troisième acte des Huguenots.

Je ne m'étonne pas non plus que M. Sainte-Beuve — (M. Sainte-Beuve, par parenthèse, a publié un grand livre qui restera!) — se soit un jour tapi dans ce nid de verdure. Il aime, comme moi, les sentiers de traverse, les petits chemins perdus, le houblon sur les vieux chênes, l'agreste riant, l'imprévu dans le paysage, les coupes inattendues de

(!) Erst in taler tydj, etc., etc. V. Het Haarlemmer Meer-book, p. il, ligne 21. c Il ne reçut que dans sa vieillesse le nom d'épuisen eau qui lui venait de ses grands travaux, etc. «

! ' orizon. Tout le paysage de Spa, Liége et Tongres est l' ; ce genre; mamelons boisés, crêtes ferrugineuses, ra\ '-is abruptes, flancs bruns des précipices sillonnés de ruisr aux bleuâtres, côteaux brillants de verdure et dorés par le soleil.

Entre la Meuse, l'Escaut et les Alpes, entre la vieille Germanie et la Gaule; dans tout cet espace intermédiaire que le grand enfant du Saint-Gothard, le Rhin

!Gotthardt's grosse bueb,

(comme dit Hebel), — traverse et parcourt, — tantôt avec des bonds de géant, tantôt avec des caprices d'enf;lilt ; — je n'ai pas visité de pays plus accueillant, plus divers et plus aimable que ce coin de terre aux sinuosités mêlées, aux petits bouquets de chêne et de houx couronnant les rochers rouges et les vertes pentes adoucies.

§ v.

Le peintre, l'historien, l'agronome, le théologien, l'homme politique en Hollande.

Tout cela me charmait ; j'avais eu raison de ne point prêter l'oreille aux conseils du sage qui voulait que je restasse à Paris. Je stationnai à Anvers, Rotterdam, Leyde, Amsterdam, Cologne, Haarlem, Aix-la-Chapelle et Spa. Je m'arrêtai selon mon bon plaisir ; me confiant à la vapeur dès que son panache flottant et la fantaisie m'y invitaient.

C'est une belle et grande étude que celle de la Hollande pour qui veut savoir ce que peut accomplir dans

les pires conditions l'individualité humaine, c'est-à-dire c le commerce et la liberté. Peintre, ingénieur, historien, agronome, théologien, philosophe, vous y trouverez tous des renseignements féconds.

Peintre, stationnez à Anvers, visitez les galeries de la Hollande. Vous, ingénieur, prolongez votre séjour à Ilanrlem; et sur les bords de cette mer éternellement refoulée, toujours insultante et toujours vaincue, étudiez l'art prodigieux qui la rend esclave.

Que de leçons pour l'historien qui visite Cologne, Li^e, Spa, tous les bords du Rhin ; ce monde demi-germanique qui, de Constance à Mayence et de là jusqu'à Scheveningen et Amsterdam, a fait éclore l'imprimerie, la peinture à l'huile et la gravure !

L'agriculteur admirera et imitera ces Hollandais qui cil défendant et créant leur sol ont centuplé leur richesse.

L'élèveur de bétail examinera les polders et leurs no.. duits magnifiques.

Sur la question des cultes, pivot de la politique actuelle dans toute cette zone, on ne peut mieux faire que d'écouter les sages de Bruxelles, Bruges et Gand, villes catholiques par excellence, et d'y consulter l'esprit public. Pénétrez ensuite par Utrecht jusqu'à Groningue, centre de la libre pensée et d'un mouvement d'esprit à la fois philosophique et chrétien.

Vous trouverez là, côte à côte, un jeune phalanstère florissant et une vieille église janséniste, en plein exercice.

§ VI.

La Frise, le Texel, la terre libre. — Souvenir de ma mère. — Le doux visage maternel.

Vous pourriez faire mieux encore et remonter jusqu'au Texel ; pour moi j'y trouverais grand plaisir.

Quand me sera-t-il donné de suivre cette longue et étroite flèche de sable qui avance de vingt lieues et demie dans la mer? Je voudrais pousser jusqu'à Leewarden; voir en détail le Fries-Lant (la terre libre) vers laquelle un secret penchant m'a toujours attiré; et m'arrêter près des tombes des vieux imprimeurs Alma, mes honnêtes aïeux dont je suis fier.

Certes la campagne romaine offre un enseignement grandiose ; l 'Hitidoustan est magnifique dans sa misère sous le soleil; mais j'aime mieux la riche vertu et la mâle beauté de la Frise et de la Hollande. Elles nous prêchent une leçon admirable, divine et humaine; l'éternelle loi; — la religion du travail !

Oui, j'irai un jour aux limites même du Nord-Hollande, jusqu'à ces régions sobres et fortes où la nature vaincue et fécondée, l'homme conquérant et modeste, l'ancienne probité fondue dans l'esprit nouveau forment une si touchante harmonie ; régions heureuses ; humblement vigoureuses ; qui ne connaissent ni vieux corrompus ni jeunes tartufes ; assez civilisées pour être intelligentes ; assez aimantes pour cultiver le savoir avec le commerce, sans perdre la charité et la liberté !

Plus j'avançais vers les limites reculées de cette terre maritime, plus l'atmosphère me semblait mienne ; je l'avais

respirée, même avant la naissance. Il me semblait que j'étais chez moi dans-ces régions saines de mes aïeux maternels ; je m'y reconnaissais ; l'air de la mer me faisait du bien ; les figures sympathiques me revenaient.

Les vieux matelots et les jeunes mousses me plaisaient; ceifelibre activitéet cette senteur sauvage me charmaient; je marchais ému sur ces dunes sablonneuses. Toutes les fois que dans les rues d'une bourgade ces belles têtes de filles venues de la Frise se présentaient devant n'loi; visages blancs et doux comme la neige sous le soleil; des yeux noirs, plus suaves et plus tendres que les plus beaux yeux bleus; des cheveux d'un brun délicat et chaud, ou blanchis par une noble vieillesse, encadrés dans ces diadèmes et ces pendeloques d'or qui prêtent aux paysannes un air de reines; je me rappelais ma jeunesse, je lÙippartenais qu'au passé.

0 le doux visage de ma mère ; la calme attitude ; la modestie dans la dignité ; la candeur dans la finesse ; et cet ovale blanc sous des cheveux noirs, et cet œil brun et calme et cette bouche gravement souriante ; figure éternellement protectrice à travers la vie et ses misères, et sus lottes odieuses, et ses rivalités empoisonnées, et ses calomnies funestes; —je vous retrouvais là!

Je croyais renaître dans la vieille pairie de mon âme et de ma mère.

FlN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

ADENÈS (poote Brabançon).

Fragments d'un de ses poèmes 310 ALLFGI(O (l') de Milton .. 307 ALLEMAGNE (Jugement sur l') 14 — Divers groupes littéraires de ce pays 91 — L'Allemagne au temps d'Hoffmann 156 — Nouveau voyage en Allemagne 227 — Tableau de ce pays au xviu' siècle, 239 AMINTE (l') du Tasse ... 296 AMSTERDAM 413 ARC1DIY. (l') de Sydney .. 296 ART ET LA MORALE (1') 349 et s. ARTOLATIIIE (1') de Jean-

Paul 394 ASTRÉE (1 ') d'Honoré Durfé.

Analyse succincte de ce roman..... 283 et suiv. — Succès qui l'accueillit . 299 ATTILA (Fragment d') Drame de Werner 119 B

BALTIQUE (Approches de la) 1 BAS BLEU (Origine du mot) 77 BERLIN (Notes et souvenirs d'un voyage à) ... 1 à 88 — Origine de cette cité.. 19

■— Les Gassen , ruelles de

Berlin 20 — La vieille ville .... 20

— Ancien patois berlinois 21 — Le Thiergarten, bois de

Boulogne de Berlin .. 28 — Portes de la ville ... 28

— L'heure des dîners à

Berlin 30 — Le langage français réfugié qu'on y parle.... 40 — Les théâtres 47

— Les acteurs 51

— Physionomie générale . 59

— La femme à Berlin .. 76

— Le particularisme berlinois 82 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

lit son manuscrit de Paul et Vil-gitlie 335 BERTIIE AUX GRANDS PIED;.

Homan d'Adenès. Fragment 310 BONPLAND (Aimé). Compagnon de voyage de Humboldt..... 194 — Sa retraite à Buenos-

Ayres 202 BROGLIE (Arthur de). Fragment sur Schiller ... 250 — Autre fragment.... 266 BUCEALI) (le maréchal), jugé par Il umboldt.... 216 BURSS, poëte écossais .. 336

— Il crée une nouvelle poésie rustique 336 — Appréciation 336 C

CAMPE, ami de la famille des Humboldt 186 CÉLADON (le type de)... 306 CHAPUYS (Gabriel), continue la Diane de Montemayor 298 CHARLOTTE (deLangefeldt).

Son portrait...... 237 — Son influence sur Schiller 268 — Lettres à Schiller. 251, 255 CHEMINS DB FER PRUSSIEN9

(Précautions des) ... 3 CHRISTOPHE COLOMB (Histoire de), par Humboldt. 206 COMME IL VOIIS PLAIRA. Comédie de Shakespeare.. 296 COMUS (le) de Milton ... 307 — Analyse....... 308

— Appréciation.. 3j 3 et suiv.

CONJURATION DE FIESQUB (la)

Drame de Schiller ... 246 COSMOS (Première idée du). 203 — Al prédation de cet ouvrage 206 COWPER (William) poëte anglais 31 6 — Il devient un réformateur involontaire ... 117 — ¡';a biographie . 321 et suiv.

— Son portrait 322

— Sa folie 324

— Fragment d'une de ses lettres 424 — Appréciation de son talent 325 — Fragment de son poëme

La Tâche 327 CRABBE, poëte anglais... 338 CROIX SUR LA BALTIQUE (la).

Drame de Werner... H3

D

DELATOUCUE (Portrait de

Henri)..... 93 DESSOIR, acteur berlinois dans Jules Cét4r.... 51 — Dans Richord. III... 57 DESYVETEAUX (le bourgeois) 29 9 DIE LKUTE VON SELDWYLA. (Roman de M. Shiller). Fragment 34ft et suiv.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. (Tableau duj 239 DON CARLOS, drame de Schiller. 248 DUPEUTY. Fragment sur la

Hollande..... 1113 DuRF9 (Honoré), auteur de l'Astrée..... 294 — Il s'inspire de Chapuys. 299

— Ses succès 299

— Ses influences..... 302

— Appréciation de son talent et de son style 302 et suiv.

— Qualités et défauts de ses oeuvres 305 — Renseignements sur quelques-uns de ses descendants 315 E

EGLISE DES JÉSUITES (t'), œuvre d'Hoffmann .... i69 EURENBERG, compagnon de voyage de HumboJdt.. 204 EiiPiiORMioN (I') pastorale de Barclay 299 EVANGEUSCHE-VEREIN (Soirée de 1') 85 F

FAns (Différence entre les) idées et les; 15 FEMMIT (la) du Nord. Son influence au xvme siécle . 236 FILS DE LA VALLÉE (le). Drame de Werner .... 106

FOE (Daniel de). Son influence sur Humboldt... 186 FO.NTEHELLE (Bergeries de). 331 FRÉDÉRIC-LE-GRAND. Vers adressés par lui à madame de Vreecke avec réponse 25 — Vers adressés à Voltaire 25

— Susceptibilité des Prussiens à propos de ce roi. 26 — Sa statue 31 Fu,NcK, ami d'Hoffmann.

Portrait qu'il trace de cet écrivain...... 164 G

CASSEN (les) ruelles de Berlin 20 GESSNER. Ses bergeries .. 332 — Son succès 333

— Critique de ses œuvres. 333 GOETHE. Son entrevue avec

Werner 417 — Son appréciation sur

Ilumboldt.. 192 — Comment ce poëte a subi l'influencedu xvmesiècle 242 — Sa vie comparée à celle de Schi!)er 243 — Son roman à'IIermann et Dorothée..... 334 GOTTHELF, Poële suisse.. 328 GUILLAUME TELL. Drame de

Schiller..... 26 à GCILLON (M. Aimé). Curieuses observations sur sainte Geneviève.... 880 GUIZOT (M.) jugé par Humboldt 216 H

Il HBLEM........ 414 Hun (le). Fantômes qu'évoque la vue de cette rivière..... 9 HEBEL (le poïte de la forêt noire) , 257

Idem . 337 — Appréciation..... b37 HEIM, ami de la famille des

Humboldt 4 86 HEINE. Ses ennemis.... 63 — Appréciation de son caractère et de son œuvre. Gl1 — Sa mort 62

— Rencontre avec Heine . 270

— Seconde rencontre... 272

— Lettre autobiographique de Heine 273 — Appréciation de la fantaisie de Heine..... 278 HERUAKN ET DOROTHÉE. Roman de Goëthe..... 334 HEYSE, poëte allemand .. 338 HITZIG, ami d'Hoffmann.

Ses appréciations sur cet écrivain 161 HCEDERLIN, le fou de la révolution 355 — Fragments de ses œuvres 359 — Sa folie 362 HOFFMANN (Théodore-Amédée). Le Mage du conte. 153 — Sa mère 100

— Il assiste à la lecture d'un drame de Werner. 413 — Sa naissance. • ... là3

— Sa jeunesse 155

— Son portrait 15&

— Ses aventures 157

— Direction de théâtre.. 157

— Origine de son talent . 158

— Jugement de Hitzig sur

Hoffmann 161 — Son portrait tracé par

Funck 164 — Influence de la musique sur sa nature ..... 165 — Débuts littéraires. Les

Pièces de fantaisie... 166 — Lettre d'Hoffmann... 166

— Autre lettre..... 167

— Rochlitz le met dans la voie de son talent... 468 — Nouvelle lettre.... 170

— L'Église des Jésuites.. 169

— Appréciation du talent d'Hoffmann 170 — Nouvelle lettre .... 170

— Les Serapionsbriider.. 175

— Enthousiasme de la

France pour Hoffmann . 176 — Sa mort 4 77 HOLLANDE( q uelquesjoursen) 406 — Première impression que me cause ce pays ... 4t3 — Le peintre, l'historien, I'agronome,!ethéologien, l'homme politique en Hollande 446 HOMMF. DE LETTRES (1') d'aujourd'hui et celui d'autrefois 406 HUMBOLDT (Alexandre de).

Le mage de la science . 181 — Visite à ce savant... 182

— Son portrait 182

— Sa naissance 185

— Influence de Daniel de

Foë sur sa vocation... 186 — Noviciat 187

— Premiers voyages en Europe 189 — Premiers travaux scientifiques..... 191 — Excursion à Paris... 192

— Nouveaux voyages... 195

— Séjour à Paris .... 198

— Ses relations avec tous les savants de l'époque. 200 — Première idée du Cosmos 203 — Voyage en Sibérie... 204

— Vieillesse du savant .. 205

— Histoire de Christophe

Colomb..... 206 «— Mécontentement et misanthropie 207 — Lettres à Varnhagenvon Ense 209 et suiv.

— Résultats de la vie du mage de la science... 222

1

INDISCIPLINÉS (l'école des). 96 JEAN-PAUL RICHTER. Son opinion sur le bonheur. i59 — Son opinion sur Werner 253

— Jean-Paul, prophète.. 365

— Appréciation..... 366

— Le Rêve d'une pauvre folle, protestation contre la Sainte-Alliance ... 367 — Traduction du Rêve 368 et s.

— Vues de Jean-Paul sur la Révolution française 377 et suiv.

— Description de l'Italie380 et s.

— L'Artolâtrie ..... 394

— Les brûlés de la vie 396

et suiv.

JEANNE D'ARC , drame de

Schiller 256 JOSEPH II. Son influence.. 240 JULES CÉSAR. Drame de Sha. kespeare , représenté à Berlin 53 K

KELLER (M). Fragment de son roman Die leute von Seldwila.... 344 et suiv.

— Appréciation 349 KôREFF(Portraitdudocteur) 95 KROLL (Description de) .. h3 — Une soirée bizarre passée dans cet établissement . 44 L

LACROIX (Jules). Traduction d'un fragment du 24 février, drame de Werner. 140 LA MESNARDIÈRB, ami de Richelieu 329 — Réfutation de ses doctrines ........ 348

LÉON-GEORGES, prince d'Arménie. Son portrait, son emprisonnement.... 69 LOEVR-WEHIAR (Portrait de) 94 LOUISE. Pastorale de Woss. 3?4 LUTHER ou VEnergie consa. crée, drame de Werner. 114 Ni

MACIIABÉES (les). Tragédie de Werner 108 MANŒt;VRRR ET AIMER. Drame de Seliiller. 246 MARIE-STUART. Drame de

Schiller 256 MAUIIOLYCUS (l'abbéj. Sa relation d'une représentation pastorale 297 MILTON. Ses petits poëmes pastoraux..... 306 — Le Cornus 307

— L'allégro et le Penseroso 307 — Samson..... 308

— Appréciation rapide et sommaire.... 308, 309 MISCHLING. (Définition et portrait du) 35 N

NAPOLÉON yu. Son entrée à

Weymar J17 NAUDK (mot de) 35 NINON. Costumée en bergère 299 0

OUEST (Théorie sur le développement des villes vers l') 17, 29 P

PARTICULARISME (le).. 31, et 82

PASTOR-FJDO (le). De Guarini 296 PAUL ET VIRGINIE 335 PAYSANS D'ALLEMAGNE (les). 342 — Leur portrait..... 343 PENSEROSO (le) de Milton.. 307 P)ÈCES DE FANTAISIE DANS LE COUT DE CALLOT (les), par Hoffman..... i66 POÉSIE ANGLAISE (Développement de la) de Chaucer à Cowper... 319 et suiv.

POÉSIE PASTORALE. Comment elle s'est révélée dans l'Europe moderne. 295 — Comment elle atteignit son apogée en Angleterre,

en Italie, en Allemagne et en France 296 — Idem 298

— Règne de la poésie pastorale.... 300, et 301 POETE (Ce qu'était un) au xvie siècle 406 — Vers de Saint-Amant sur ce sujet 607 POINTU (LEJ 2 —■ Nouvelle rencontre avec lui 13 PRusse. Écoles populaires de ce pays 24 — Influence de la France sur la Prusse 4i — Qualités morales de ce pays. 81 — Avenir de la Prusse.. •

Q

QUINET (Edgar) jugé par

Humboldt..... 2J9 R

REISEBILDER (Lecture des). 279 RÊVE D'UNE PAUVRE FOLLE (le)

de Jean Paul.. 367 et suiv.

RICHARD III. Drame de

Shakespeare, représenté à Berlin

— Comparaison de cette

œuvre avec le Tartufe.. id. ROCHLITZ, directeur de la Gazette Musicale, décide la vocation d'Hoffmann. 168 ROMAN PASTORAL (le)... 283 ROME, décrite par Jean Paul ...... 388 et suiv.

ROQUAIROL, personnage de Jeati-Paul ... 397 et suiv.

ROSE (Gustave). Compagnon de voyage de Humboldt. 204 ROTTERDAM.... 412, et 413 RUGENOIS (Caractère du).. 38 S

SAINT-AMANT. Vers sur le poële A07 SAMSON (le), de Milton .. 308 SCIIAUSPIEL-HAUS (Une représentation au), théâtre Berlinois........ la8 SCHILLER. Son opinion sur

Humboldt H3 — Description du pays où

est né ce poëte .... 228 — La devise de sa vie .. 235

— Son portrait 237

— Sa naissance 238

— Son éducation .... 239

— Le Sehllsucht. '.... 2à3

— Schiller révolutionnaire. 245

— Sa fuite à Manhein.. 245

— Les Voleurs 245

— La Conjuration de Fiesque 246 — Manœuvrer et aimer.. 246

— Seconde manière du poëte..... 2A7 — Don Carlos..... 248

— Vie de Schiller entre

Charlotte et Caroline.. 252 — OEuvres de la maturité de l'écrivain..... 256

— Wallenstein, Marie-

Stuart, Jeanne d'Arc.. 256 — Parallèle avec Shakespeare..... 259 — Influence de Schiller.. 263

— Guillaume Tell. , . 26ft

— Mort du poëte 266 SCHROETTER (Von) ministre d'État prend Werner pour secrétaire .... ilh SCHWARZ-WALD (Voyage à travers le) 231 SEALSFtED 338 SEHNSUCHT (Fragment du),

de Schiller .....244 SERAPIONSBRUDER (les) OEuvre d'Hoffmann..... 175 SHAKESPEARE représenté à

Berlin..... 53, 55, 72 — Parallèle de ce poëte et de Schiller 259 — Sa comédie pastorale de

Comme il vous plaira.. 296 SIMONIDEs habile calligraphe. Ses démêlés avec la police Berlinoise.... 67 SOLITUDE (Le Parc de la).. 243 SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ (le).

Pièce de Shakespeare représentée à Berlin ... 72 SOUABE (I'Alpe.) 233 — Caractère de la race

Souabe..... id.

SPA 415 SPENSER. Poëte anglais.

Fragment ... 314, et 3.L2 STAËL (madame de). Son entrevue avec Werner.. 117 —Son opinion sur le 24 février , drame de Werner 138 STERNE (Caractère du talent de) 97 — Jugements de Voltaire,

de Diderot, de Wieland sur cet écrivain.... 97 — Hommage de Goëte .. 98

— Dédain de l'Angleterre pour ses œuvres.... 98

— Influence de ses théories sur l'Europe 99 SIUTTCABD 234 T

TACHE (la). Poésie de Cowper. Fragment..... 327 TANSILLO (le), poëte italien. 295 — Représentation de sa pastorale Sicilienne... 297 TARTUFE (le jeune).. ,'.. 410 TEINACH (les habitants de). 232 TexiER (Edmond). Son Voyage Pittoresque en Hollande....... 413 THIERGAHTEN (le) bois de

Boulogne de Berlin .. 28 TJLlt.CLS (les), promenade berlinoise..... 11. TUBIXGEN (Description de la ville de) 269 TYROLIEN (Caractère du) . 37 V

VARNHAGI,N VON ENSE (Lettre d'Alex. de Humboldt à) 209 et suiv.

VARSOVIR (Tableau de la ville de) de 1810 à 1830... 110 VIENNOIS (Hencontre d'un). 33 — Son opinion sur Berlin. 34 VILLEMOT. Sa réponse à un ministre hollandais... 4t4 VINGT-QUATRE FÉVRIER (le), drame de Werner. Appréciation de madame de StaCl sur cet ouvrage .. 138 — Fragment traduit par

M. Jules Lacroix.... 140 VITAl. d'AuDiGuiER. Ses vers à Marc de Maillé.... 407 VOLEURS (les), drame de — "eliiiter ....... 245 Voss, poëte allemand... 333 — Sa Loui'se 334

— Appréciation ..... 334

VOYAGE (un) en 1610... 4'05 VUES D'UN SOMNAMBULE SUR

LE XIXE SIÈCLE 365 W

WAGON DE FCMEUM.... I WALLENSTEIN, drame de

Schiller... 256 WEIN-KELLER (Description d'un). b9 WERNER (Zacharias) , le mage du drame .... 102 — Sa mère 100

— Point de départ de son oeuvre 103 — Sa naissance 103

— Son enfance 104

— Sa jeunesse..... 104

— Ses excès 105

— Visites au couvent des

Camaldules..... 105 — Le Fils de la Vallée, drame 106 — Werner se remarie pour la troisième fois.... 108 — Dédicace de la tragédie des Machabées..... 108 — Séjour à Varsovie... 110

— Lecture de son drame

La Croix sur la Baltique. 113 — Luther ou l'Energie consacrée 114 — Nommé secrétaire du ministre Von Schrœtter 114 — Werner répudie sa troisième femme...... 116 — Voyages à Prague, à Vienne, à Munich, à Iéna 117 — Visite à Goëthe.... U7

— Werner voit Napoléon à

Weymar. « 117 — Entrevue avec madame de Staël 117 — Voyage à Coppet ... 117

.— Attila, drame..... 119

— Le 24 février, drame.. 137

— Fragment da cet ouvrage HO — Conversion de Werner. 4 à8

— Il se fait prêtre.... 148

— Sa mort.... 149

WERTHER (Appréciation du) roman de Goëlhe.... 242 WiELAND, jugement sur

Sterne 97 WURTIIMBEliG (le), 231.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES

NOTES ET SOUVENIRS D'UN VOYAGE A BERLIN

( DICE]OBER 1855).

Pages. S i\*r. Les approches. — La Baltique..... • . 1 § II. Les fumeurs. — Le pointu et l'officier. — Discussion. 2 III. Le Havel. — Région des fantà;nes....... 9 § IV. L'espace. — L:t nature et le3 hommes. — Le3 tilleuls de Berlin ti S V. Cuisine et confiserie. — Le Pointu me retrouve. — Le

Pointu me reconnaît 1\* § VI. Les faits et les idées i5 g VII. Progrès de Berlin. — Son berceau dans la Sprée. —

Poésie des nymphes et des villes 17 S VIII. Canalisation. — Le vieux Berlin. — Le vieux patois.

— Les Cassen..... \* • • • 19 SIX. Le travail. — Morale des rois et des peuples 23 g X. Frédéric-le-Grand..... 21 XI. Susceptibilités prussiennes 26 : XII. Le tour de la ville. — Les portes de Berlin. — Le Thiergarten. — Le faubourg du Couchant. — Pourquoi les villes marchent au couchant 27 $ XIII. Le dîner. — Échelle des dîners 30 § XIV. Le particularisme. — Vienne et Berlin. — Les statues ...... 30 § XV. Le Viennois. 33 S XVI. Le Mischliog. — Le Tyrolien. — Le Ruseooia. » • Il

Pages. S XVII. Libéralisme de la Prusse. — Influence de la France. 39 S XVIII. Ce que c'est que Kroll. — Soirée bizarre..... 42 S XIX. Les autres théâtres de Berlin. — Le Jules César de

Shakspeare. — L'acteur Dessoir. 47 S XX. Richard III et le Tartufe 54 S XXI. Dessoir dans Richard III. — La femme..... 57 S XXII. Le mouvement des rues. — Physionomie de Berlin.

— Le Wein-Keller. 59 S XXIII. Les célébrités. — Les familles. — Pudeur ou licence des voyageurs. — Mort de Heine......... 61 S XXIV. Heine..... 63 S XXV. Le Viennois. 66 S XXVI. Midsummer's Night's Dream 71 S XXVII. La femme à Berlin. 76 S XXVIII. Génie de discipline et génie de liberté. — Lutte des deux génies 81 S XXIX. Avenir de la Prusse. — Conclusion 84

LES TROIS MAGES DU NORD. fcACHARIAS WERNER, THtODORE-AHÉDÉE HOFFMANN, ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

S 1er. Loëve-Weymar, Henri Delatouche et Koreff..... 91 S II. Comment s'éveilla le génie humoristique de l'Allemagne du Nord. — Influence de Sterne sur l'Europe. — Les indisciplinés. — Jugement de Goethe, de Voltaire et de Coleridge sur Sterne. — Marche de l'esprit de Sterne... 96 S III. Les deux folles. — Les deux victimes. — Zacharias

Werner ». 100

ZACHARIAS WERNER

LE RAGE DU DRAME-

S I,r. Doctrine qui présida au développement moral de

Page\*.

Werner. <— La sensation reine. — L'émotion. — Mysticisme. — Drame. — Les Fils de la vallée. — Séjour dans la foret . 403 S II. Troisième mariage. — Erreurs. — Vie de Varsovie.. 108 S III. Second drame de Werner. — La Croix sur la Baltique. — Troisième drame, L'Energie consacrée. — Scènes de salon. — Troisième divorce 112 S IV. Période nouvelle dans la vie de Werner, — Werner, vagabond et professeur d'amour. — Attila, roi des Huns. 117 S V. La cour de Valentinien, scène traduite de l\* Attila de Werner 119 S VI. Le drame fataliste. — Le Vingt-quatre Février. — Werner devient populaire. — Il se fait catholique, missionnaire et enfin moine. — Sa mort. 137

THÉODORE-AMÉDÉE HOFFMANN

LE MAGE DU CONTE.

S I". Jeunesse d'Hoffmann. — Education de son âme et de sa pensée. — Hoffmann magistrat 153 S II. Etat moral de l'Allemagne, — Vie errante. — Direction de Théâtre 456 § III. Comment s'est formé le talent d'Hoffmann. — L'ivresse. — Les coulisses. — Les excès 158 S IV. Œuvres d'Hoffmann nées de l'excès et de la violence. 461 S V. Développement du talent d'Hoffmann. — La musique. 465 S VI. Débuts de Hoffmann dans la voie littéraire. — Ses Pièces de fantaisie dans le goût de Callot — Effet produit par ces ouvrages. — Leur vrai caractère 166 S VII. Infirmités morales d'Hoffmann. — Journal de ses sensations 170 S VIII. Décomposition du talent d'Hoffmann. — Imitation de Sterne. — La folie érigée en sagesse..... 172 S IX. Pourquoi l'Allemagne et l'Angleterre ont résisté à l'influence d'Hoffmann. — Ses dernières années. — Sa mort.- Action délétère d'Hoffmann sur la France nouvelle. t76

Pages.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT

LE MAGE DE LA SCIENCE.

S Ier. Ma visite à Humboldt 181 S II. Premières années de Humboldt. — Comment le mouvement général du xvme siècle a influé sur lui. — Guides et directeurs, de son enfance 18A S III. Noviciat d'Alexandre de Humboldt. — Années d'apprentissage. — Berlin, Gœttingue , Mayence 186 S IV. Première phase d'activité de Humboldt. — Voyages en Europe. — Premiers travaux. — Opinion de Gœthe et de Schiller sur Humboldt. — Paris sous le Directoire... 188 S V. L'époque héroïque de Humboldt. — Les entreprises et les voyages. — De 1799 à 180h. — Paris, devenu la vràie patrie de Humboldt. — Les Cordillières. — L'Amérique du Sud, 194 § VI. Humboldt Parisien. — Les salons. — Dans quel monde il vit. — Rédaction de son voyage. — OEuvre encyclopédique. — Ses collaborateurs. — Période de gloire et de royauté scientifiques 1^8 § VII. Quatrième phase d'activité. — Complément des expériences de Humboldt. — Il veut centraliser et systématiser les résultats de sa vie scientifique. — Idée première du Cosmos. — Leçons publiques ou essais d'exposition scientifique. — Excursion en Sibérie 203 % VIII. Vieillesse de Humboldt. — Dictature scientifique.

— Histoire de Christophe Colomb. — Retour et séjour à Berlin. — Préparation et publication du Cosmos..... 205 S IX. Effet produit par le Cosmos. — Mécontentement et misanthropie de Humboldt. — Le vieux Humboldt. — Le courtisan, le persifleur et le démagogue..... 206 S X. Influence de l'esprit de salon. -- Lettres à Varnhogen von Ense. — Dénigrement universel de Humboldt, et colère du vieillard. — Sa mort 209 S XI. Grands résultats de la vie de Humboldt. — Impulsion qu'il a communiquée à la science. — Résume. ... • • 221

Page FRÉDÉRIC SCHILLER

ÉTUDIÉ DANS SA PATRIE.

S l'r. Nouvelle tournée dans l'Allemagne du centre. — La littérature et les voyages. — Caractère de Schiller et du pays où il est né 227 $ II. Voyage à travers le Schwartzwald. — Du Rhin à Teinach et de Teinach à Freyburg. — Caractère du paysage et de l'esprit souabes 230 S III. Étude sur Schiller. — Dernier volume de sa correspondance. — Les femmes au XVIIIe siècle...... 235 S IV. Portraits de Schiller et de Lotte. — Naissance de

Schiller. — La petite ville de Marbach..... 237 S V. Situation morale et politique de l'Allemagne. — Frédéric Il et Joseph II. — Signes précurseurs de la Révolution française. — L'Allemagne comprimée..... 239 S VI. Éducation de Schiller 243 S VII. Schiller révolutionnaire lyrique. — Première époque de son talent 245 S VIII. Seconde époque. - Charlotte et son influence... 2lt7 S IX. Les deux sœurs. — Le trio. — Comment la vie de

Schiller s'est épurée. — Étude de mœurs .. 250 § X. Œuvres de la maturité. — Caractère de l'œuvre totale de Schiller. — Parallèle de Shakspeare et de Schiller .. 256 S XI. Shakespeare et Schiller..... 259 S XII. Conclusion. — Influence et place de Schiller au commencement du xix\* siècle 263

HENRI HEINE 269

LE ROMAN PASTORAL

ET LA LITTÉRATURE RUSTIQUE AU NORD ET AU MIDI DEPUIS T ANSILLO JUSQUES A COWPER, %UERBkCff ET KELLER.

S l'r, Un vieux conte des forêts françaises..... 283

Pages. S II. Naissance de la poésie pastorale dans l'Europe moderne. — Le Tansillo. — Marche de la pastorale..... 295 § III. Honoré Durfé. — Son influence 302 S IV. Milton s'empare, après Spenser, de la fable bocagère qui ee transforme sous cette double influence. — Una.

Comus.....

$ V. La pureté platonique, proposée pour idéal de la vie pratique.— Berthe aux-grands-pieds. — Adènès. — Spenser. 309 g VI. Le Cornus de Milton.

$ VII. La poésie pastorale chez Cowper. — Réformateurs littéraires, artificiels ou effectifs

S VIII. Comment s'est opéré en Angleterre le développement poétique, de Chaucer à Cowper »... 319 S IX. William Cowper 321 S X. Retour à la vraie poésie champêtre 326 S XI. La bergerie passe en Allemagne. — Transformation.

Gessner, Voss, Hebel

S XIf. Roméo et Juliette en sabots. — Derniers produits de la littérature champêtre

S XIII. Paysans d'Allemagne S XIV. La Mesnardière plaide contre la littérature du peuple. — Réponse à la Mesnardière

§ XV. Un mot sur M. Keller 3119 $ XVI. L'art et la morale. — Conclusion. 349

LE FOU DE LA RÉVOLUTION

HOELDERLIN

LE FOU DE L4 RÉVOLUTION 355

VUES D'UN SOMNAMBULE

SUR LE XIX" SIÈCLE

SUR SES TENDANCES, SES IDÉES, SES MOEURS FT SON AVENIR.

S 1er. Jean-Paul, prophète 365

Pages.

§ Il. Le Rêve d'une pauvre folle. — Jean-Paul proteste contre la Sainte-Alliance..... 367 S 111. Vues de Jean-Paul sur la révolution française. — La

France et les guerres de la liberté. 377 S IV. L'Italie décrite par Jean-Paul. - Naples, le Vésuve,

Rome .".•••/• 380 S V. VArlolâtrie. — Jean-Paul prédit la religion du bienêtre, du gain, et de la jouissance rapide..... 394 $ VI. Les brûlés de la vie. — La recherche des sensations.

— Roquairol. • • 396

QUELQUES JOURS EN HOLLANDE

§ Ier. Voyage imaginaire de six hommes de lettres vers 1610.

L'homme de lettres d'autrefois et celui d'aujourd'hui. 405 S II. Le jeune Tartuîe. — De la décence au XIX. siècle. - . 410 S III. Voyages dans les sentiers de traverse. — Leur excellence. — Pourquoi ils deviendront rares. — Mes compagnons de route. — Leurs portraits 411 S IV. Notre itinéraire. — Rotterdam et Dordrecht. — Haarlem, Amsterdam. — Groningue, Spa. — M. Sainte-Beuve,

M. Meyerbeer et M. Ponsard 412 S V. Le peintre, l'historien, l'agronome, le théologien, l'homme politique en Hollande. At6 S VI. La Frise, le Texel, la terre libre. — Souvenir de ma mère. — Le doux visage maternel ........... 418

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 98, ligne 13, Tkackeray, lisez Thackeray.

— 172, ligne 18, XVII', lisez XVIII• siècle.

— 205, ligne 24, exposées, lisez sont exposées.

— Id., ligne 27, s'élève, lisez qui s'élève,

— Id., ligne 29, prête, lisez prêtent..

— 208, ligne 17, que, lisez qui.

— 211, ligne 2, bornnés, lisez bornés.

— 222, ligne 32, échonée, lisez échoué.

— 332, ligne 7, abstrait, lisez abstraite.

— Id., ligne H, de la masse et, lisez de même.